



Library
of the
University of Toronto





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



COLLECTION
COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME CINQUIÈME.



Œ U V R E S
M É L É E S

D E

M^R. R O U S S E A U,
D E G E N È V E.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue, corrigée & augmentée de plusieurs morceaux qui
n'ont pas encore paru.*

A V E C F I G U R E S.

T O M E P R E M I E R.



L O N D R E S.

M. D C C. L X X V I.

D I S C O U R S
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
A L'ACADÉMIE
DE DIJON,
EN L'ANNÉE 1750,

Sur cette Question proposée par la même Académie:

*Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer
les mœurs.*

Barbarus hic ego sum, qui non intelligor illis.

OVID.

PRÉFACE.

VOICI une des plus grandes & des plus belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, & dont les programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts. Mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes; je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages que je dois compter sur celle du Public. Aussi mon parti est-il pris; je ne me soucie pas de plaire ni aux beaux esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les temps des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur société. Tel fait aujourd'hui l'esprit fort & le philosophe, qui par la même raison n'eût été qu'un fanatique du temps de la ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siècle.

UN mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce Discours, au point d'en faire, en quelque manière, un autre ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jeté quelques notes, & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.



DISCOURS

S U R

CETTE QUESTION :

Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Decipimur specie ređi.

LE rétablissement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question ? Celui, Messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne fait rien & qui ne s'en estime pas moins.

IL sera difficile, je le sens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oser blâmer les sciences devant une des plus savantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célèbre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais savans ? J'ai vu ces contrariétés, & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la science que je maltraite, me suis-je dit ; c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore plus chère aux gens de bien, que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumières de l'assemblée qui m'écoute ? Je l'avoue ; mais c'est pour la constitution du discours, & non pour le sentiment de l'orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans des discussions douteuses ; & la position la plus avantageuse au bon droit, est d'avoir à se défendre contre une partie intègre & éclairée, juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me

détermine : c'est qu'après avoir soutenu , selon ma lumière naturelle , le parti de la vérité , quel que soit mon succès , il est un prix qui ne peut me manquer : je le trouverai dans le fond de mon cœur.

P R E M I E R E P A R T I E .

C'EST un grand & beau spectacle de voir l'homme sortir , en quelque manière , du néant par ses propres efforts ; dissiper , par les lumières de sa raison , les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élever au-dessus de soi-même ; s'élaner par l'esprit jusques dans les régions célestes ; parcourir à pas de géant , ainsi que le soleil , la vaste étendue de l'univers ; & , ce qui est encore plus grand & plus difficile , rentrer en soi pour y étudier l'homme & connoître sa nature , ses devoirs & sa fin . Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations .

L'EUROPE étoit retombée dans la barbarie des premiers âges . Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée , vivoient , il y a quelques siècles , dans un état pire que l'ignorance . Je ne fais quel jargon scientifique , encore plus méprisable que l'ignorance , avoit usurpé le nom du savoir , & oppoisoit à son retour un obstacle presqu'invincible . Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun ; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue . Ce fut le stupide Musulman , ce fut l'éternel fléau des lettres , qui les fit renaître parmi nous . La chute du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce . La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles . Bientôt les sciences suivirent les lettres ; à l'art d'écrire se joignit l'art de penser : gradation qui paroît étrange , & qui n'est peut-être que trop naturelle ; & l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des Muses , celui de rendre les hommes plus sociables , en leur inspirant le desir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle .

L'ESPRIT a ses besoins , ainsi que le corps . Ceux-ci sont les

fondemens de la société, les autres en font l'agrément. Tandis que le gouvernement & les loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres & les arts, moins despotiques & plus puissans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage, & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes; les sciences & les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent. (1) Peuples policés, cultivez-les: heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez; cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile; en un mot, les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

C'EST par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguèrent autrefois Athènes & Rome, dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat: c'est par elle sans doute que notre siècle & notre nation l'emporteront sur tous les temps & sur tous les peuples. Un bon philosophe sans pédanterie, des manières naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité Tudesque & de la pantomime Ultramontaine: voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études, & perfectionné dans le commerce du monde.

QU'IL seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur; si la décence étoit la vertu; si nos maximes nous servoient de règles; si

(1) Les Princes voient toujours avec plaisir le goût des arts agréables & des superfluités, dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame si propre à sa servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre voulant main-

tenir les Ichthyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche, & de se nourrir des alimens communs aux autres peuples; & les sauvages de l'Amérique, qui vont tout nuds, & qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domptés. En effet quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien.

la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble , & la vertu ne marche guères en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent , & son élégance un homme de goût ; l'homme sain & robuste se reconnoit à d'autres marques : c'est sous l'habit rustique d'un laboureur , & non sous la dorure d'un courtifan , qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangère à la vertu , qui est la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un athlète qui se plaît à combattre nud : il méprise tous ces vils ornemens qui gêneroient l'usage de ses forces , & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

AVANT que l'art eût façonné nos manières & appris à nos passions à parler un langage apprêté , nos mœurs étoient rustiques , mais naturelles ; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine , au fond , n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement ; & cet avantage , dont nous ne sentons plus le prix , leur épargnoit bien des vices.

AUJOURD'HUI que des recherches plus subtiles & un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes , il regne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité , & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule : sans cesse la politesse exige , la bienséance ordonne : sans cesse on suit des usages , jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est : & dans cette contrainte perpétuelle , les hommes , qui forment ce troupeau qu'on appelle société , placés dans les mêmes circonstances , feront tous les mêmes choses , si des motifs plus puissants ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc , pour connoître son ami , attendre les grandes occasions ; c'est à-dire attendre qu'il n'en soit plus temps , puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître.

QUEL cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés sincères ; plus d'estime réelle , plus de confiance fondée. Les soupçons , les ombrages , les craintes , la froideur , la réserve ,

réserve, la haine, la trahison, se cachent sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'univers; mais on l'insultera par des blasphèmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite; mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomnierá avec adresse. Les haines nationales s'éteindront, mais ce fera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance méprisée on substituera un dangereux pyrrhonisme. Il y aura des excès pros crits, des vices déshonorés; mais d'autres seront décorés du nom de vertus; il faudra ou les avoir, ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps: je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intempérance, autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité. (2)

TELLE est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus gens de bien. C'est aux lettres, aux sciences & aux arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion, c'est qu'un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes, sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui semblent empressés, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'obliger réciproquement; c'est que cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

OU il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher; mais ici l'effet est certain, la dépravation réelle, & nos âmes se sont cor-

(2) *J'aime, dit Montaigne, à conter & à discourir, mais c'est avec peu d'hommes, & pour moi. Car de servir de spectacle aux grands, & faire à l'envi pa-*

Euvres mêlées. Tome I.

rade de son esprit & de son caquet, je trouve que c'est un métier très-méséant à un homme d'honneur. C'est celui de tous nos beaux esprits, hors un.

B

rompues à mesure que nos sciences & nos arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'est un malheur particulier à notre âge ? Non, Messieurs ; les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation & l'abaissement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, que le fort des mœurs & de la probité aux progrès des sciences & des arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevoit sur notre horizon, & le même phénomène est observé dans tous les temps & dans tous les lieux.

VOYEZ l'Égypte, cette première école de l'univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célèbre d'où Sésostris partit autrefois pour conquérir le monde. Elle devient la mère de la philosophie & des beaux arts ; & bientôt après la conquête de Cambise ; puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

VOYEZ la Grèce, jadis peuplée de Héros, qui vainquirent deux fois l'Asie ; l'une devant Troyes, & l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres naissantes n'avoient point encore porté la corruption dans les cœurs de ses habitans, mais le progrès des arts, la dissolution des mœurs & le joug du Macédonien se suivirent de près, & la Grèce, toujours savante, toujours voluptueuse & toujours esclave, n'éprouva plus dans ses révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les arts avoient énérvé.

C'EST au temps des Ennius & des Térence que Rome, fondée par un pâtre & illustrée par des laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovide, les Catulle, les Martial, & cette foule d'auteurs obscènes, dont les noms seuls allarment la pudeur, Rome, jadis le temple de la vertu, devient le théâtre du crime, l'opprobre des nations, & le jouet des barbares. Cette capitale du monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de peuples, & le jour de sa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses citoyens, le titre d'arbitre du bon goût.

S C I E N C E S E T L E S A R T S. II

QUE dirai-je de cette métropole de l'Empire d'Orient, qui par sa position, sembloit devoir l'être du monde entier; de cet asyle des sciences & des arts pros crits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie? Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux; les trahisons, les assassinats & les poisons, de plus noir; le concours de tous les crimes, de plus atroce: voilà ce qui forme le tissu de l'histoire de Constantinople; voilà la source pure d'où nous sont émanées les lumières dont notre siècle se glorifie.

MAIS pourquoi chercher, dans des temps reculés, des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans? Il est en Asie une contrée immense où les lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'État. Si les sciences épuroient les mœurs; si elles apprennent aux hommes à verser leur sang pour la patrie; si elles animoient le courage, les peuples de la Chine devroient être sages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier; si les lumières des Ministres, ni la prétendue sagesse des loix, ni la multitude des habitans de ce vaste Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & grossier, de quoi lui ont servi tous les savans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés? Seroit-ce d'être peuplé d'esclaves & de méchans?

OPPOSONS à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples qui, préservés de cette contagion des vaines connoissances, ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perses, nation singulière, chez laquelle on apprenoit la vertu, comme chez nous on apprend la science; qui subjugua l'Asie avec tant de facilité, & qui seule a eu cette gloire, que l'histoire de ses institutions ait passé pour un roman de philosophie: tels furent les Scythes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges; tels les Germains, dont une plume, lassé de tracer les crimes & les noirceurs d'un peuple instruit, opulent & voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence & les vertus; telle avoit été Rome même dans les temps de sa pauvreté & de son ignorance; tel enfin s'est montrée jusqu'à nos

jours cette nation rustique, si vantée pour son courage, que l'adversité n'a pu abattre, & pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. (3)

CE n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passaient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice & sur la vertu, & que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres peuples sous le nom méprisant de Barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs, & appris à dédaigner leur doctrine. (4)

OUBLIEROIS-JE que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses loix, cette République de demi-Dieux, plutôt que d'hommes; tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité! O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduisoient ensemble dans Athènes; tandis qu'un tyran y rassemblait, avec tant de soin, les ouvrages du Prince des Poètes, tu chassois de tes murs les arts & les artistes, les sciences & les savans.

(3) Je n'ose ainsi parler de ces nations heureuses qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique, dont Montaigne ne balance point à préférer la simple & naturelle police non-seulement aux loix de Platon, mais même à tout ce que la philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les fauroit admirer : *Mais quoi*, dit-il, *ils ne portent point de chausses!*

(4) De bonne foi, qu'on me dise

quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écartent avec tant de soin de ce tribunal intègre, des jugemens duquel les Dieux même n'appelloient pas? Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la jurisprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer, par ce seul acte, tous les maux qu'ils avoient fait à ces malheureux Indiens.

L'ÉVÉNEMENT marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse & du bon goût, le pays des orateurs & des philosophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone est moins brillant. Là, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux, & l'air même du pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés ?

QUELQUES sages, il est vrai, ont résisté au torrent général, & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entre eux portoit des savans & des artistes de son temps.

» J'AI examiné, dit-il, les poètes, & je les regarde comme
 » des gens dont le talent en impose à eux-mêmes & aux autres,
 » qui se donnent pour sages, qu'on prend pour tels, & qui ne
 » sont rien moins.

» DES poètes, continue Socrate, j'ai passé aux artistes. Personne
 » n'ignoroit plus les arts que moi ; personne n'étoit plus convaincu
 » que les artistes possédoient de fort beaux secrets. Cependant je
 » me suis aperçus que leur condition n'est pas meilleure que celle
 » des poètes, & qu'ils sont, les uns & les autres, dans le même
 » préjugé. Parce que les plus habiles d'entre eux, excellent dans
 » leur partie, ils se regardent comme les plus sages des hommes.
 » Cette présomption a terni tout-à-fait leur savoir à mes yeux ;
 » de sorte que me mettant à la place de l'Oracle, & me deman-
 » dant ce que j'aurois le mieux être, ce que je suis ou ce qu'ils
 » sont, savoir ce qu'ils ont appris, ou savoir que je ne suis rien ;
 » j'ai répondu à moi-même & au Dieu : Je veux rester ce que
 » je suis.

» NOUS ne savons, ni les sophistes, ni les poètes, ni les ora-

» teurs , ni les artistes , ni moi , ce que c'est que le vrai , le bon
 » & le beau ; mais il y a entre nous cette différence , que , quoi-
 » que ces gens ne sachent rien , tous croient savoir quelque chose ;
 » au lieu que moi , si je ne fais rien , au moins je n'en suis pas
 » en doute : de sorte que toute cette supériorité de sagesse , qui
 » m'est accordée par l'Oracle , se réduit seulement à être bien
 » convaincu que j'ignore ce que je ne fais pas. «

VOILA donc le plus sage des hommes au jugement des Dieux , & le plus savant des Athéniens au sentiment de la Grèce entière , Socrate , faisant l'éloge de l'ignorance. Croit-on que , s'il ressuscitoit parmi nous , nos savans & nos artistes lui feroient changer d'avis ? Non , Messieurs ; cet homme juste continueroit de mépriser nos vaines sciences ; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts , & ne laisseroit , comme il a fait , pour tout précepte à ses disciples & à nos neveux , que l'exemple & la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes.

SOCRATE avoit commencé dans Athènes , le vieux Caton continua dans Rome , de se déchaîner contre ces Grecs artificieux & subtils qui séduisoient la vertu & amollissoient le courage de ses concitoyens ; mais les sciences , les arts & la dialectique prévalurent encore. Rome se remplit de philosophes & d'orateurs ; on négligea la discipline militaire ; on méprisa l'agriculture ; on embrassa des sectes , & l'on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté , de désintéressement , d'obéissance aux loix , succéderent les noms d'Épicure , de Zénon , d'Arcésilas. *Depuis que les savans ont commencé à paroître parmi nous , disoient leurs propres philosophes , les gens de bien se sont éclipsés. Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.*

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame , si , pour votre malheur , rappelé à la vie , vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras , & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ! » Dieux , eussiez-

» vous dit , que sont devenus ces toits de chaume & ces foyers
 » rustiques qu'habitoient jadis la modération & la vertu ? Quelle
 » splendeur funeste a succédé à la simplicité Romaine ? Quel est
 » ce langage étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que
 » signifient ces statues , ces tableaux , ces édifices ? Insensés , qu'avez-
 » vous fait ? Vous , les maîtres des nations , vous vous êtes ren-
 » dus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus ; ce
 » sont des rhécurs qui vous gouvernent : c'est pour enrichir des
 » architectes , des peintres , des statuaires & des histrions , que vous
 » avez arrosé de votre sang la Grèce & l'Asie. Les dépouilles de
 » Carthage sont la proie d'un joueur de flûte. Romains , hâtez-
 » vous de renverser ces amphithéâtres , brisez ces marbres , brûlez
 » ces tableaux , chassez ces esclaves qui vous subjuguent , & dont
 » les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent
 » par de vains talens : le seul talent digne de Rome est celui de
 » conquérir le monde , & d'y faire régner la vertu. Quand Cy-
 » néas prit notre sénat pour une assemblée de Rois , il ne fut
 » ébloui , ni par une pompe vaine , ni par une élégance recher-
 » chée. Il n'y entendit point cette éloquence frivole , l'étude &
 » le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de majes-
 » tueux ? O citoyens , il vit un spectacle que ne donneront jamais
 » vos richesses ni vos arts , le plus beau spectacle qui ait jamais
 » paru sous le ciel , l'assemblée de deux cens hommes vertueux ,
 » dignes de commander à Rome & de gouverner la terre. «

MAIS franchissons la distance des lieux & des temps , & voyons
 ce qui s'est passé dans nos contrées & sous nos yeux , ou plutôt
 écartons des peintures odieuses qui blesseroient notre délicatesse ,
 & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choses sous d'au-
 tres noms. Ce n'est point en vain que j'invoquois les mânes de
 Fabricius ; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme , que je n'eusse
 pu mettre dans la bouche de Louis XII , ou de Henri IV ? Parmi
 nous , il est vrai , Socrate n'eût point bu la ciguë , mais il eût bu
 dans une coupe encore plus amère la raillerie insultante , & le
 mépris pire cent fois que la mort.

VOILA comment le luxe , la dissolution & l'esclavage ont été

de tout temps le châtimeut des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations, sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches ; mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers ; ils seroient pires encore s'ils avoient eu le malheur de naître savans.

QUE ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité ! Que notre orgueil en doit être mortifié ! Quoi ! la probité seroit fille de l'ignorance, la science & la vertu seroient incompatibles ! Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés ? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les sciences & les arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès, & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

S E C O N D E P A R T I E.

C'ÉTOIT une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce ; qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des sciences (5). Quelle opinion falloit-il qu'eussent d'elles les Égyptiens

(5) On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée ; & il ne paroît pas que les Grecs, qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent guères

plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Theutus. » Le Saryre, » dit un ancienne fable, voulut bai- » ser & embrasser le feu, la première

tiens mêmes chez qui elles étoient nées ? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les annales du monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas, aux connoissances humaines, une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géométrie, de l'avarice ; la physique, d'une vaine curiosité ; toutes, & la morale même de l'orgueil humain. Les sciences & les arts doivent donc leur naissance à nos vices : nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

LE défaut de leur origine ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts sans le luxe qui les nourrit ? Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la jurisprudence ? Que deviendrait l'histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs ? Qui voudroit, en un mot, passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun, ne consultant que les devoirs de l'homme & les besoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux & pour ses amis ? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule réflexion devrait rebuter, dès les premiers pas, tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie.

QUE de dangers ! que de fausses routes dans l'investigation des sciences ! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs qui la cherche bien sincèrement ? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr de la reconnoître ? Dans cette foule de sentimens différens, quel sera notre *Criterion*

» fois qu'il le vit ; mais Prométhée
 » lui cria : Satyre, tu pleureras la
 » barbe de ton menton ; car il brûle

» quand on y touche. " C'est le sujet du frontispice.

pour en bien juger (6) ? Et ce qui est le plus difficile , si par bonheur nous la trouvons à la fin , qui de nous en saura faire un bon usage ?

SI nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent , elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oïfiveté , elles la nourrissent à leur tour ; & la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société. En politique comme en morale , c'est un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout citoyen inutile doit être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc , philosophes illustres , vous par qui nous savons en quelle raison les corps s'attirent dans le vuide : quels sont , dans les révolutions des planettes , les rapports des aires parcourues en temps égaux : quelles courbes ont des points conjugués , des points d'inflexion & de rebroussement : comment l'ame & le corps se correspondent sans communication , ainsi que feroient deux horloges : quels astres peuvent être habités : quels insectes se reproduisent d'une manière extraordinaire ; répondez-moi , dis-je , vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances : quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses , en serions-nous moins nombreux , moins bien gouvernés , moins redoutables , moins florissans , ou plus pervers ? Revenez donc sur l'importance de vos productions ; & si les travaux des plus éclairés de nos savans & de nos meilleurs citoyens nous procurent si peu d'utilité , dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains obscurs & de lettrés oisifs , qui dévorent en pure perte la substance de l'État ?

QUE dis-je , oisifs ? Et plutôt à Dieu qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs en seroient plus saines , & la société plus paisible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés armés de leurs funestes paradoxes , s'appant les fondemens de la foi , & anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de patrie

(6) Moins on fait , plus on croit savoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien ? Descartes n'a-t-il pas construit l'univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t-il aujourd'hui ,

même en Europe , si mince Physicien qui n'explique hardiment ce profond mystère de l'électricité , qui sera peut-être à jamais le désespoir des vrais Philosophes ?

& de religion, & consacrent leurs talens & leur philosophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes; non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes: c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis, & pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les reléguer parmi les athées. O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point?

C'EST un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les lettres & les arts. Tel est le luxe: né comme eux de l'oïiveté & de la vanité des hommes, le luxe va rarement sans les sciences & les arts, & jamais ils ne vont sans lui. Je fais que notre philosophie, toujours féconde en maximes singulières, prétend, contre l'expérience de tous les siècles, que le luxe fait la splendeur des États; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? Que le luxe soit un signe certain des richesses, qu'il serve même, si l'on veut, à les multiplier; que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours? Et que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Les anciens politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger; un autre, en suivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'État que la consommation qu'il y fait: ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de paysans, & laquelle fit trembler l'Asie.

LA monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes, par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse; & les Scythes, le plus misérable de tous les peuples, ont résisté aux plus puissans Monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputèrent l'empire du monde; l'une étoit très-

riche, l'autre n'avoit rien; & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'Empire Romain, à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers, fut la proie de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquièrent les Gaules; les Saxons, l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards, dont toute l'avidité se bernoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente & redoutable maison de Bourgogne qui faisoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles-Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs, pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des citoyens.

DE quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe? De savoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans; mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guères dans les mêmes âmes avec celui de l'honnêteté. Non, il n'est pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins futiles, s'élèvent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

TOUT artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple, & dans des temps où les savans devenus à la mode, ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté (7); où l'un des sexes

(7) Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait

de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes seroient toujours ce qu'il plaira aux fem-

n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs-d'œuvres de poésie dramatique ; & des prodiges d'harmonie sont rebutés. Ce qu'il fera, Messieurs ? Il rabaîssera son génie au niveau de son siècle, & aimera mieux composer des ouvrages communs, qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que long-temps après sa mort. Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles & fortes à notre fausse délicatesse, & combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes ?

C'EST ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hazard, entre les hommes ordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame, & qui refuse de se prêter au génie de son siècle, & de s'avilir par des productions puériles ; malheur à lui ! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je fais, & non une expérience que je rapporte ! Carle, Pierre, le moment est venu, où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos temples par des images sublimes & saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & des Phidias, toi dont les Anciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie ; inimitable Pigal, ta main se résoudra à ravaller le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

ON ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir

mes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, & que Platon a faites

autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, & de défendre une si grande cause.

les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs, & les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

TANDIS que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des sciences, & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagèrent la Grèce, toutes les bibliothèques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire, & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII se vit maître de la Toscane & du Royaume de Naples, sans avoir presque tiré l'épée; & toute sa cour attribua cette facilité inespérée à ce que les Princes & la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & savans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

LES Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en tableaux, en gravures, en vases d'orfèvrerie, & à cultiver les beaux arts; & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des lettres a fait tomber derechef, & peut-être pour toujours, cette réputation guerrière que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siècles.

LES anciennes républiques de la Grèce, avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions, avoient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires, qui, en affaissant & corrompant le corps, énervent si-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebute ? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs, dont ils n'ont aucune habitude ? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées, sous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval ? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si sagement disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille ; mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige ; il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre ; vous êtes braves, je le fais ; vous eussiez triomphé avec Annibal à Canne & à Trasimène ; César avec vous eût passé le Rubicon & affermi son pays ; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

LES combats ne font pas toujours le succès de la guerre ; & il est pour les généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier : dans le soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort : & qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fièvre & le froid, ou par le fer de l'ennemi ?

Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrières ; elle est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit, & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immen-

ses ; où l'on élève à grands frais la jeunesse , pour lui apprendre toutes choses , excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue ; mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sauront composer des vers , qu'à peine ils pourront comprendre : sans savoir démêler l'erreur de la vérité , ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux ; mais ces mots de magnanimité , d'équité , de tempérance , d'humanité , de courage , ils ne sauront ce que c'est ; ce doux nom de patrie ne frappera jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu (8) , ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur. J'aimerois autant , disoit un sage , que mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume , au moins le corps en seroit plus dispos. Je fais qu'il faut occuper les enfans , & que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà , certes , une belle question ! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (9) , & non ce qu'ils doivent oublier.

Nos

(8) Pensées Philosophiques.

(9) Telle étoit l'éducation des Spartiates , au rapport du plus grand de leurs Rois. C'est , dit Montaigne , chose digne de très-grande considération , qu'en cette excellente police de Lycurgus , & à la vérité monstrueuse par sa perfection , si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans , comme de sa principale charge , & au gîte même des Muses , il s'y fasse si peu mention de la doctrine , comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug , on ait dû lui fournir , au lieu de nos maîtres de sciences , seulement des maîtres de vaillance , prudence & justice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon , dit-il , raconte que le fils aîné de leur succession royale étoit ainsi

nourri. Après sa naissance , on le donnoit , non à des femmes , mais à des eunuques de la première autorité près du Roi , à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain , & après sept ans le duisoient à monter à cheval , & aller à la chasse. Quand il étoit au quatorzième , ils le déposoient entre les mains de quatre : le plus juste , le plus sage , le plus tempérant , le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenoit la religion ; le second , à être toujours véridique ; le tiers , à vaincre sa cupidité ; le quart , à ne rien craindre. Tous , ajouterai-je , à le rendre bon ; aucun , à le rendre savant.

Astyage , en Xénophon , demande à Cyrus compte de sa dernière leçon. C'est , dit-il , qu'en notre école un grand

Nos jardins sont ornés de statues, & nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvres de l'art exposés à l'admiration publique? Les défenseurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus. Non : ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne mythologie, & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans, sans doute afin qu'ils aient sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions, avant même que de savoir lire.

D'OU naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste, introduite entre les hommes par la distinction des talens & par l'avilissement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise cependant si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette Académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

LE sage ne court point après la fortune, mais il n'est pas insensible à la gloire; & quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendue avantageuse à la société, tombe en langueur & s'éteint dans la misère & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop

garçon ayant un petit saxe, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & lui ôta son saxe qui étoit plus grand. Notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état; & que l'un & l'autre sembloient être mieux accommodés en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait; car je m'étois arrêté à considérer la bien-

séance; & il falloit premièrement avoir pourvu à la justice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenait, & dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier acriste de *tu tu*. Mon Régent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

confirmé depuis le renouvellement des sciences & des arts. Nous avons des physiciens, des géomètres, des chymistes, des astronomes, des poètes, des musiciens, des peintres : nous n'avons plus de citoyens ; ou, s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

JE l'avoue cependant, le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles, des simples salutaires, & dans la substance de plusieurs animaux malfaisans le remède à leurs blessures, a enseigné aux Souverains, qui sont ses ministres, à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des sciences & des arts, sources de mille déréglemens, ce grand Monarque, dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces sociétés célèbres, chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines, & du dépôt sacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

CES sages institutions affermies par son auguste successeur, imitées par tous les Rois de l'Europe, serviront du moins de frein aux gens de lettres qui tous, aspirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront sur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies qui, pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire, feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour règne parmi elles, & donneront aux peuples ce plaisir si rare & si doux, de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le genre humain, non-seulement des lumières agréables, mais aussi des instructions salutaires.

QU'ON ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la né-

cessité de les prendre, & l'on ne cherche point de remèdes à des maux qui n'existent pas. Pour quoi faut-il que ceux-ci portent encore, par leur insuffisance, les caractères des remèdes ordinaires ? Tant d'établissémens faits à l'avantage des savans, n'en font que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences, & de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison de l'agriculture & de la philosophie, on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement : qu'est-ce que la philosophie ? Que contiennent les écrits des philosophes les plus connus ? quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse ? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans, criant, chacun de son côté, sur une place publique : venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point. L'un prétend qu'il n'y a point de corps, & que tout est en représentation : l'autre, qu'il n'y a point d'autre substance que la matière, ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral sont des chimères : celui-là, que les hommes sont des loups, & peuvent se dévorer en toute sûreté de conscience. O grands philosophes ! que ne réservez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces leçons profitables ? Vous en recevriez bientôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

VOILA donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réservée après leur trépas ! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux, & que nous transmettons d'âge en âge à nos descendans ! Le paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine, a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'Imprimerie sous le regne de l'Évangile ? Les écrits impies des Leucippe & des Diagoras sont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain ; mais graces aux caractères typographiques (10) & à l'usage que nous en faisons, les dangereu-

(10) A considérer les désordres affreux que l'Imprimerie a déjà causés en Europe ; à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à

les rêveries des Hobbes & des Spinoza resteront à jamais. Allez ; écrits célèbres , dont l'ignorance & la rusticité de nos pères n'auroient point été capables , accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore , d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siècle , & portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidelle du progrès & des avantages de nos sciences & de nos arts. S'ils vous lisent , vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitions aujourd'hui ; & à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous , ils leveront leurs mains au Ciel , & diront dans l'amertume de leur cœur : » Dieu tout-puissant , toi » qui tiens dans tes mains les esprits , délivrez-nous des lumières » & des funestes arts de nos pères ; & rends-nous l'ignorance , l'innocence & la pauvreté , les seuls biens qui puissent faire notre bonheur , & qui soient précieux devant toi. «

MAIS si le progrès des sciences & des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité , s'il a corrompu nos mœurs , & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût , que penserons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires , qui ont écarté du temple des muses , les difficultés qui défendoient son abord , & que la nature y avoit répandues , comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ? Que penserons-nous de ces compilateurs d'ouvrages , qui ont indiscrettement brisé la porte des sciences , & introduit dans leur sanctuaire une popu-

l'autre , on peut prévoir aisément que les Souverains ne tarderont pas à se donner autant de soin pour bannir cet art terrible de leurs États , qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le Sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût , avoit consenti d'établir une Imprimerie à Constantinople ; mais à peine la presse fut-elle en train qu'on fut contraint de la détruire , & d'en jeter les instrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar , consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliothèque d'Alexandrie ,

répondit en ces termes : Si les livres de cette bibliothèque contiennent des choses opposées à l'Alcoran , ils sont mauvais , & il faut les brûler ; s'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran , brûlez-les encore , ils sont superflus. Nos savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant , supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar , & l'Évangile à la place de l'Alcoran , la bibliothèque auroit encore été brûlée , & ce seroit peut-être le plus beau trait de cet illustre Pontife.

lace indigne d'en approcher ; tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carrière des lettres , eussent été rebutés dès l'entrée , & se fussent jettés dans des arts utiles à la société ? Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur , un géomètre subalterne , seroit peut-être devenu un grand fabricant d'étoffe. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Vêrulam , les Descartes & les Newton , ces précepteurs du genre humain , n'en ont point eu eux-mêmes ; & quels guides les eussent conduits jusqu'ou leur vaste génie les a portés ? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrecir leur entendement , en le resserrant dans l'étroite capacité du leur. C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts , & qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences & des arts , ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces , & de les devancer : c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie , il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupe , & ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le prince de l'éloquence fut Consul de Rome ; & le plus grand , peut-être , des philosophes , Chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque université , & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'Académie ; croit-on , dis-je , que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les Rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands , que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré , que de les y contraindre par la force. Que les savans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables asyles ; qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux ; celle de contribuer par leur crédit

au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse : c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumières & la sagesse seules d'un autre, les savans penseront rarement de grandes choses ; les Princes en feront plus rarement de belles, & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

POUR nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de si grands talens, & qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperait, & qui, dans l'état présent des choses, ne nous rendrait jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, si nous pouvons le trouver en nous-mêmes ? Laissons à d'autres le soin d'instruire les peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres : nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O vertu, science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître ? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs ? Et ne suffit-il pas, pour apprendre tes loix, de rentrer en soi-même, & d'écouter la voix de la conscience dans le silence des passions ? Voilà la véritable philosophie ; sachons nous en contenter ; & sans envier la gloire de ces hommes célèbres, qui s'immortalisent dans la république des lettres, tâchons de mettre entr'eux & nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands peuples ; que l'un savoit bien dire, & l'autre bien faire.

R É P O N S E

AU DISCOURS PRÉCÉDENT ,

P. L. R. D. P.

LE Discours du Citoyen de Genève a de quoi surprendre ; & on fera peut-être également surpris de le voir couronné par une Académie célèbre.

EST-CE son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir ? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le public ? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'opposer lui-même à lui-même. Puissé-je, en le combattant par ses principes, le vaincre par ses armes & le faire triompher par sa propre défaite.

SA façon de penser annonce un cœur vertueux. Sa manière d'écrire décele un esprit cultivé ; mais s'il réunit effectivement la science à la vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu la sagesse ? Ou comment la sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance ? A-t-il donné à la vertu la préférence sur la science ? Pourquoi donc nous étaler avec tant d'affection une érudition si vaste & si recherchée ? A-t-il préféré, au contraire, la science à la vertu ? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là ? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulières, avant que de combattre les notions communes ; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'AUROIT-IL prétendu qu'exercer son esprit & faire briller son imagination ? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi.

Mais que conclure en ce cas de son Discours? Ce que l'on conclut après la lecture d'un roman ingénieux; en vain un auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

POUR moi, qui ne me flatte, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'auteur trouvera en moi un adversaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son cœur, & de procurer la satisfaction de voir réunies, dans son ame, les sciences que j'admire avec les vertus que j'aime.

P R E M I E R E P A R T I E.

LES sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre : connoissance précieuse qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

LA vérité de cette proposition n'a besoin que d'être présentée pour être crue : aussi ne m'arrêterai-je pas à la prouver; je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

DÈS l'entrée de son Discours, l'auteur offre à nos yeux le plus beau spectacle; il nous représente l'homme aux prises, pour ainsi dire, avec lui-même, sortant en quelque manière du néant de son ignorance; dissipant, par les efforts de sa raison, les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élevant par l'esprit jusques dans les plus hautes sphères des régions célestes; asservissant à son calcul les mouvemens des astres, & mesurant de son compas la vaste étendue de l'univers; rentrant ensuite dans le fond de son cœur, & se rendant compte à lui-même de la nature de son ame, de son excellence, de sa haute destination.

QU'UN

QU'UN pareil aveu, arraché à la vérité, est honorable aux sciences ! qu'il en montre bien la nécessité & les avantages ! qu'il en a dû coûter à l'auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

LA nature, dit-il, est assez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui savent profiter de ses dons sans les connoître ! C'est à la simplicité de leur esprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le censeur des sciences & l'apologiste des mœurs ! Qui se seroit attendu que de pareilles réflexions dussent être la suite des principes qu'il vient d'établir ?

LA nature d'elle-même est belle, sans doute ; mais n'est-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les secrets, à en dévoiler les opérations, que les savans emploient leurs recherches ? Pourquoi un si vaste champ est-il offert à nos regards ? L'esprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, si digne de son activité, plus de force & d'étendue, doit-il se réduire à quelques perceptions passagères, ou à une stupide admiration ? Les mœurs seront-elles moins pures, parce que la raison sera plus éclairée ? Et à mesure que le flambeau qui nous est donné pour nous conduire, augmentera de lumières, notre route, deviendra-t-elle moins aisée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, si, borné aux fonctions organiques de ses sens, il ne pouvoit seulement examiner ce qu'il voit, réfléchir sur ce qu'il entend, discerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, suppléer par le tact au défaut de la vue, & juger par le goût de ce qui lui est avantageux ou nuisible ? Sans la raison qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'instinct, ne deviendrions-nous pas bientôt aussi semblables à elles par nos actions, que nous le sommes déjà par nos besoins ? Ce n'est que par le secours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'usage des choses sensibles qui sont à notre portée, à corriger les erreurs de nos sens, à soumettre le corps à l'empire de l'esprit, à conduire l'ame, cette substance spirituelle & immortelle, à la connoissance de ses devoirs & de sa fin.

COMME c'est principalement par leurs effets sur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les sciences; pour les venger d'une si fausse imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la société, mais qui pourroit détailler les biens sans nombre qu'elles y rapportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent? Plus elles sont cultivées dans un État, plus l'État est florissant; tout y languiroit sans elles.

QUE ne leur doit pas l'artisan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la solidité, à la proportion, à la perfection de ses ouvrages? Le laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ses travaux les tributs qu'il en attend? Le médecin, pour découvrir la nature des maladies, & la propriété des remèdes? Le jurisconsulte, pour discerner l'esprit des loix & la diversité des devoirs? Le juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la simplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes? Tout citoyen, de quelque profession, de quelque condition qu'il soit, a des devoirs à remplir; & comment les remplir sans les connoître? Sans la connoissance de l'Histoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui sont préposés au gouvernement des États, sauroient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la sûreté, l'abondance?

LA curiosité, naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre; ses besoins lui en font sentir la nécessité; ses emplois lui en imposent l'obligation; ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir; plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir; & plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

LE citoyen de Genève ne l'auroit-il pas éprouvé? Gardons-nous d'en croire sa modestie. Il prétend qu'on seroit plus vertueux, si l'on étoit moins savant: ce sont les sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions sans elles! Mais l'ignorance du vice est-elle donc une vertu? Est-ce faire le bien que d'ignorer le mal? Et si, s'en abstenir parce qu'on ne le connoit pas, c'est-là ce qu'il appelle être vertueux,

qu'il convienne du moins que ce n'est pas l'être avec beaucoup de mérite : c'est s'exposer à ne pas l'être long-temps, c'est ne l'être que jusqu'à ce que quelque objet vienne solliciter les penchans naturels, ou quelque occasion vienne réveiller des passions endormies. Il me semble voir un faux brave, qui ne fait montre de sa valeur que quand il ne se présente point d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il se mettre en défense, le courage manque, & la vertu s'évanouit. Si les sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître aussi le remède. Un botaniste habile fait démêler les plantes salutaires d'avec les herbes vénémeuses ; tandis que le vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poison des autres, les foule aux pieds sans distinction, ou les cueille sans choix. Un homme éclairé par les sciences, distingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ses connoissances, ceux qui méritent son aversion, ou ses recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le suit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer son estime & son goût pour l'une, son horreur & son mépris pour l'autre ; il est sage par choix, il est solidement vertueux.

MAIS, dit-on, il y a des pays où, sans science, sans étude, sans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle est plus connue, plus louée, plus hautement enseignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces parallèles qu'on fait si souvent de nos mœurs avec celles des anciens ou des étrangers, parallèles odieux, où il entre moins de zèle & d'équité, que d'envie contre ses compatriotes & d'humeur contre ses contemporains, n'est-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre cause qu'aux sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens temps ? Rappeller sans cesse cette simplicité primitive dont on fait tant d'éloges, se la représenter toujours comme la compagne inséparable de l'innocence, n'est-ce point tracer un portrait en idée pour se faire illusion ? Où vit-on jamais des hommes sans défauts, sans desirs, sans passions ? Ne portons-

nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices ? Et s'il fut des temps , s'il est encore des climats où certains crimes soient ignorés , n'y voit-on pas d'autres défordres ? N'en voit-on pas encore de plus monstrueux chez ces peuples dont on vante la stupidité ? Parce que l'on ne tente pas leur cupidité , parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition , en connoissent-ils moins l'orgueil & l'injustice ? Y sont ils moins livrés aux bassesses de l'envie , moins emportés par la fureur de la vengeance ? Leurs sens grossiers sont-ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs ? Et à quels excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de règles , & qui ne connoît point de freins ? Mais quand même dans ces contrées sauvages , il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées , y a-t-il autant de vertus ? Y voit-on sur toutes ces vertus sublimes , cette pureté de mœurs , ce désintéressement magnanime , ces actions surnaturelles qu'enfante la religion ?

TANT de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages , qui l'ont fait admirer par leurs mœurs , n'avoient-ils pas puisé dans l'étude ces lumières supérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices ? C'est le faux bel esprit , c'est l'ignorance présomptueuse qui font éclore les doutes & les préjugés ; c'est l'orgueil , c'est l'obstination qui produisent les schismes & les hérésies ; c'est le pyrrhonisme , c'est l'incrédulité qui favorisent l'indépendance , la révolte , les passions , tous les forfaits. De tels adversaires font honneur à la religion. Pour les vaincre , elle n'a qu'à paroître seule , elle a de quoi les confondre tous ; elle ne craint que de n'être pas assez connue , elle n'a besoin que d'être approfondie pour se faire respecter ; on l'aime dès qu'on la connoit ; à mesure qu'on l'approfondit davantage , on trouve de nouveaux motifs pour la croire , & de nouveaux moyens pour la pratiquer : plus le chrétien examine l'authenticité de ses titres , plus il se rassure dans la possession de sa croyance ; plus il étudie la révélation , plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'est dans les doctes écrits des pères de l'église qu'il en suit de siècle en siècle le développement ; c'est dans les livres de morale & les annales

saintes qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

QUOI ! l'ignorance enlèvera à la religion & à la vertu des lumières si pures, des appuis si puissans, & ce sera à cette même religion qu'un Docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne savoit que la singularité d'un système, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour règle que l'esprit particulier. La religion étudiée est pour tous les hommes la règle infallible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la nature contribue à élever les sentimens, à régler la conduite ; elle ramène naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoissance, à la soumission que toute ame raisonnable sent être dues au Tout-Puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, l'astronome découvre une puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'univers, le géomètre apperçoit l'effet d'une intelligence sans bornes. Dans la succession des temps, l'enchaînement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux, la constante uniformité & la variété étonnante des différens phénomènes de la nature, le physicien n'en peut méconnoître l'auteur, le conservateur, l'arbitre & le maître.

DE ces réflexions, le vrai philosophe descendant à des conséquences pratiques, & rentrant en lui-même après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent ce bonheur parfait après lequel il soupire sans cesse, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immensité de ses desirs, il sent qu'il est fait pour quelque chose de plus grand que tout ce qui est créé ; il se retourne naturellement vers son premier principe & sa dernière fin. Heureux, si docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de son cœur que dans la possession de son Dieu !

S E C O N D E P A R T I E.

ICI l'auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, & de l'ascendant qu'ont sur l'esprit des préjugés. Il va fouiller dans les siècles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuise en raisonnemens & en recherches pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des sciences & des arts, la décadence des royaumes & des empires. Il impute aux savans & aux artistes le luxe & la mollesse, sources ordinaires des plus étranges révolutions.

MAIS l'Égypte, la Grèce, la république de Rome, l'empire de la Chine, qu'il ose appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeler à son souvenir ces Législateurs fameux qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumières, & réglé par la sagesse de leurs loix, ces grands États dont ils avoient posé les premiers fondemens : ces orateurs célèbres qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine, par la force victorieuse de leur sublime éloquence : ces philosophes, ces sages, qui par leurs doctes écrits, & leurs vertus morales, ont illustré leur patrie, & immortalisé leur nom.

QUELLE foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas opposer au petit nombre d'auteurs hardis qu'il a cités ! Je n'aurois qu'à ouvrir les annales du monde. Par combien de témoignages incontestables, d'augustes monumens, d'ouvrages immortels, l'histoire n'atteste-t-elle pas que les sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à la gloire des empires, au triomphe de la vertu ?

NON, ce n'est pas des sciences, c'est du sein des richesses que sont nés de tout temps la mollesse & le luxe ; & dans aucun temps les richesses n'ont été l'appanage ordinaire des savans. Pour un Platon dans l'opulence, un Aristipe accrédité à la Cour, combien de philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur solitude ! combien d'Homères &

de Diogènes, d'Épictètes & d'Ésope dans l'indigence ! Les savans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité, & une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle. Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des arts, n'en font pas davantage le partage des artistes ; ils ne travaillent que pour les riches, & ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.

L'EFFET le plus vanté des sciences & des arts, c'est, continue l'auteur, cette politesse introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocrisie. Politesse, selon lui, qui ne sert qu'à cacher les défauts & à masquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert ; que l'indécence fût jointe au désordre, & le scandale au crime ? Quand effectivement cette politesse dans les manières ne seroit qu'un raffinement de l'amour-propre pour voiler les foiblesses, ne seroit-ce pas encore un avantage pour la société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienveillance & de la modestie ? On l'a dit, & il est vrai ; l'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

MAIS c'est mal connoître les savans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation : on peut être poli sans être dissimulé ; on peut assurément être l'un & l'autre sans être bien savant ; & plus communément encore on peut être bien savant sans être fort poli.

L'AMOUR de la solitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau-monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace, le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser ; tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangères pour le savant,

qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles ? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sententieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues & des usages les plus communs ; bientôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuie, il est ennuyé. Il fort peu satisfait, on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte ; on raille hautement celui qui part ; & tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts. Mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les mœurs, & c'est à ces défauts que plus d'un savant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

MAIS avant le regne des sciences & des arts, on voyoit, ajoute l'auteur, des Empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en orateur & plus en philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui, transportés par des passions violentes, & traînant à leur suite une foule d'esclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, subjugoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, assujettissoient des pays où les arts n'avoient élevé aucune barrière à leurs subites excursions : leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité ; c'étoient des torrens impérieux qui faisoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obstacles. Aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles de leur fureur ; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'unissoit à eux les peuples vaincus.

QUE l'on compare à ces temps d'ignorance & de barbarie, ces siècles heureux, où les sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes ; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques ; des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses ; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées ; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus

avec

avec humanité : l'honneur est leur guide ; la gloire, leur récompense. Cependant, dit l'auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, qu'on appelle barbares, & les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le citoyen de Genève ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des barbares se ménagent moins & s'exposent davantage ? Qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils survivent à leurs défaites. Mais ce que l'espérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un désespoir brutal inspire à ces hommes sanguinaires, les sentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreuses qui se dévouent à la patrie ; avec cette différence que n'a pu observer l'auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus sagement conduite, est par-là même toujours plus sûre du succès.

MAIS enfin Socrate, le fameux Socrate, s'est lui-même récrié contre les sciences de son temps. Faut-il s'en étonner ? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la mollesse efféminée des Épicuriens, les raisonnemens absurdes des Pyrrhoniens, le goût de la dispute, de vaines subtilités, des erreurs sans nombre, des vices monstrueux infectoient pour lors la philosophie, & déshonoroient les philosophes. C'étoit l'abus des sciences, non les sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme, & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une chose suppose le bon usage qu'on en peut faire. De quoi n'abuse-t-on pas ? Et parce qu'un auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaise cause, aura abusé une fois de la fécondité de son esprit & de la légèreté de sa plume, faudra-t-il lui en interdire l'usage en d'autres occasions, & pour d'autres sujets plus dignes de son génie ? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivresse de l'esprit a précipité quelques savans dans d'étranges égaremens : j'en conviens, j'en gémiss. Par les discours de quelques-uns, dans les écrits de quelques autres, la religion a dégénéré en hypocrisie, la piété en superstition, la théologie en erreur, la jurisprudence en chicanne, l'astronomie en astrologie judiciaire, la physique en athéisme.

me. Jouet des préjugés les plus bizarres , attaché aux opinions les plus absurdes , entêté des systèmes les plus infensés , dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain , quand , livré à une curiosité présomptueuse , il veut franchir les limites que lui a marqué la même main qui a donné des bornes à la mer ! Mais en vain ses flots mugissent , se soulèvent , s'élancent avec fureur sur les côtes opposées ; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes , ils rentrent dans le sein de l'océan , & ne laissent sur ses bords qu'une écume légère qui s'évapore à l'instant , ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas.

IMAGE naturelle des vains efforts de l'esprit , quand , échauffé par les faillies d'une imagination dominante , se laissant emporter à tout vent de doctrine , d'un vol audacieux , il veut s'élever au-delà de sa sphère , & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui est pas donné de comprendre.

MAIS les sciences , bien loin d'autoriser de pareils excès , sont pleines de maximes qui les réprouvent : & le vrai savant , qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation , qui suit toujours le guide infailible de l'autorité légitime , procède avec sûreté , marche avec confiance , avance à grands pas dans la carrière des sciences , se rend utile à la société , honore sa patrie , fournit sa course dans l'innocence , & la termine avec gloire.

OBSERVATIONS

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

DE GENÈVE,

Sur la Réponse qui a été faite à son Discours.

JE devois plutôt un remerciement qu'une réplique à l'auteur anonyme qui vient d'honorer mon discours d'une réponse ; mais ce que je dois à la reconnoissance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité ; & je n'oublierai pas non plus que toutes les fois qu'il est question de raison , les hommes rentrent dans le droit de la nature , & reprennent leur première égalité.

LE discours auquel j'ai à répliquer est plein de choses très-vraies & très-bien prouvées , auxquelles je ne vois aucune réponse : car quoique j'y sois qualifié de docteur , je serois bien fâché d'être au nombre de ceux qui savent répondre à tout.

MA défense n'en fera pas moins facile ; elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte : car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point , ce sera , je crois , l'avoir assez bien défendu.

J'E puis réduire à deux points principaux toutes les propositions établies par mon adversaire ; l'un renferme l'éloge des sciences , l'autre traite de leurs abus. Je les examinerai séparément.

IL semble , au ton de la réponse , qu'on seroit bien-aïse que j'eusse dit des sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon discours , a dû me coûter beaucoup : c'est , selon l'auteur , un aveu arraché à la vérité , & que je n'ai pas tardé à rétracter.

SI cet aveu est un éloge arraché par la vérité , il faut donc croire que je pensois des sciences le bien que j'en ai dit : le bien que l'au-

teur en dit lui-même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu, dit-on, est arraché par force : tant mieux pour ma cause ; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé ? Serait-ce pour être mal fait ? Ce serait intenter un procès bien terrible à la sincérité des auteurs, que d'en juger sur ce nouveau principe. Serait-ce pour être trop court ? Il me semble que j'aurois pu facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est, dit-on, que je me suis rétracté ; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; & tout ce que je puis répondre, c'est que ce n'a pas été mon intention.

LA science est très-bonne en soi, cela est évident ; & il faudroit avoir renoncé au bon sens pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choses est la source de la vérité ; tout connoître est un de ses divins attributs ; c'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence, que d'acquérir des connoissances, & d'étendre ses lumières. En ce sens, j'ai loué le savoir, & c'est en ce sens que je loue mon adverfaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts & des sciences ; & j'en aurois volontiers dit autant, si cela eût été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

MAIS comment se peut-il faire que les sciences, dont la source est si pure & la fin si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systèmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de misérables romans, tant de vers licencieux, tant de livres obscènes ; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalousie, tant de mensonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuses flatteries ? Je disois que c'est parce que la science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme, qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès ; & trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage ; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumières dont il a besoin pour cette étude. Mon adverfaire avoue de son côté que

les sciences deviennent nuisibles quand on en abuse , & que plusieurs en abusent en effet. En cela nous ne disons pas , je crois ; des choses fort différentes ; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup , & qu'on en abuse toujours ; & il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire.

JE PEUX donc assurer que nos principes , & par conséquent toutes les propositions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'opposé , & c'est ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure , nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que , puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société , il eût été à désirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adversaire est que , quoique les sciences fassent beaucoup de mal , il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au public , mais au petit nombre de vrais philosophes , sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

IL me reste de légères observations à faire sur quelques endroits de cette réponse , qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers dans les autres , & qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'auteur en tire.

L'OUVRAGE commence par quelques personnalités , que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'auteur m'honore de plusieurs éloges , & c'est assurément m'ouvrir une belle carrière ; mais il y a trop peu de proportion entre ces choses : un silence respectueux sur les objets de notre admiration , est souvent plus convenable que des louanges indiscrettes (11).

(II) Tous les Princes , bons & mauvais , seront toujours bassement & indifféremment loués , tant qu'il y aura des courtisans & des gens de lettres. Quant aux Princes qui sont de grands hommes , il leur faut des éloges plus modérés & mieux choisis. La flatterie offense leur vertu , & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je fais

bien, du moins que Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux , si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître , il n'eût point songé à son portrait ni à sa statue ; mais pour son panégyrique , il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire , au risque de n'en point avoir. Le seul éloge , digne

MON discours, dit-on, a de quoi surprendre (12). Il me semble que ceci demanderoit quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné. Ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise seroit aussi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuse à l'intégrité des Académies en général; & il est aisé de sentir combien j'en ferois le profit de ma cause.

ON me taxe, par des phrases fort agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite & ma doctrine; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne (13); puisque la science & la vertu sont incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver, on me demande, d'un ton assez pressant, comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

IL y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question: cette personnalité ne peut manquer de jeter de l'embarras dans mes réponses; car malheureusement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la justice y supplée à l'agrément.

1. QUE la culture des sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir; c'est ce que j'ose croire avoir

d'un Roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercénaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre.

(12) C'est de la question même qu'on pourroit être surpris: grande & belle question, s'il en fut jamais, & qui pourra bien n'être pas si-tôt renouvelée. L'Académie Française vient de proposer pour le prix de l'éloquence de l'année 1752, un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soutenir que *l'amour des lettres inspire l'amour de la vertu*. L'Académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problème; & cette sage compagnie a doublé dans cet-

te occasion le temps qu'elle accorderoit ci-devant aux auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

(13) Je ne saurois me justifier, comme bien d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner; c'est de très-bon gré que je me suis jeté dans l'étude, & c'est de meilleur encore que je l'ai abandonnée, en m'apercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse, en faisant tout pour la vanité.

prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque homme en particulier, la science & la vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeller les vrais savans à leur cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voie une fois ce que peuvent la science & la vertu réunies pour le bonheur du genre humain? Ces vrais savans sont en petit nombre, je l'avoue; car, pour bien user de la science, il faut réunir de grands talens & de grandes vertus; or, c'est ce qu'on peut espérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne sauroit donc conclure de mes principes, qu'un homme ne puisse être savant & vertueux tout à la fois.

2. ON pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle existeroit réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage; il me dit trop aussi combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux; d'ailleurs, je suis fort éloigné d'avoir de la science, & plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu, que j'ai fait au commencement de mon discours, me garantiroit de cette imputation; je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que fais-je même si l'on n'en viendroit point à les réunir, si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être?

3. JE pourrois rapporter à ce sujet ce que disoient les Peres de l'Église des sciences mondaines qu'ils méprisoient, & dont pourtant ils se servoient pour combattre les philosophes payens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Égyptiens volés par les Israélites: mais je me contenterai, pour dernière réponse, de proposer cette question: si quelqu'un venoit pour me tuer, & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jeter, de m'en servir pour le chasser de chez moi?

Si la contradiction qu'on me reproche n'existe pas, il n'est donc

pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égayer sur un frivole paradoxe; & cela me paroît d'autant moins nécessaire, que le ton que j'ai, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas celui qu'on emploie dans les jeux d'esprit.

IL est temps de finir sur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de soi; & c'est une indiscretion que le public pardonne difficilement, même quand on y est forcé. La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent, & de ceux qui la défendent, que les autres qui en disputent, devroient bien s'oublier réciproquement : cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette règle si aisée à pratiquer avec moi, ne l'est point du tout vis-à-vis de mon adverfaire, & c'est une différence qui n'est pas à l'avantage de ma réplique.

L'AUTEUR, observant que j'attaque les sciences & les arts par leurs effets sur les mœurs, emploie, pour me répondre, le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états; comme si, pour justifier un accusé, on se contentoit de prouver qu'il se porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il est fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts & les sciences nous rendent malhonnêtes gens, je ne disconviendrai pas qu'ils ne nous soient d'ailleurs très-commodes; c'est une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'AUTEUR va plus loin, & prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer les beautés de l'univers, & que le spectacle de la nature exposé, ce semble, aux yeux de tous pour l'instruction des simples, exige lui-même beaucoup d'instruction dans les observateurs pour en être apperçu. J'avoue que cette proposition me surprend. Seroit-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être philosophes, ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls philosophes de croire en Dieu? L'écriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ses œuvres; je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la physique, ni que l'auteur de la nature soit moins bien adoré par moi qui ne fais rien, que par celui qui connoît & le cède
&

& l'hysope, & la trompe de la mouche, & celle de l'éléphant.

ON croit toujours avoir dit ce que font les sciences, quand on a dit ce qu'elles devoient faire. Cela me paroît pourtant fort différent : l'étude de l'univers devoit élever l'homme à son créateur, je le fais ; mais elle n'élève que la vanité humaine. Le philosophe qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des loix à la nature, & des bornes à la Divinité ; & tandis qu'occupé de ses vains systèmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde ; le laboureur qui voit la pluie & le soleil tour-à-tour fertiliser son champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche savante que ce blasphème étoit réservé.

LA curiosité naturelle à l'homme, continue-t-on, lui inspire l'envie d'apprendre. Il devoit donc travailler à la contenir, comme tous ses penchans naturels. Ses besoins lui en font sentir la nécessité. A bien des égards les connoissances sont utiles ; cependant les sauvages sont des hommes, & ne sentent point cette nécessité-là. Ses emplois lui en imposent l'obligation. Ils lui imposent bien plus souvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ses devoirs (14). Ses progrès lui en font goûter le plaisir. C'est pour cela même qu'il devoit s'en défier. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir. Cela arrive, en effet, à ceux qui ont du talent. Plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir. C'est-à-dire, que l'usage de tout le temps qu'il perd, est de l'exciter à en perdre encore davantage. Mais il n'y a guères qu'un petit nombre d'hommes de génie, en qui la vue de leur ignorance se développe

(14) C'est une mauvaise marque pour une société, qu'il faille tant de science dans ceux qui la conduisent. Si les hommes étoient ce qu'ils doivent

être, ils n'auroient guères besoin d'étudier pour apprendre les choses qu'ils ont à faire.

en apprenant , & c'est pour eux seulement que l'étude peut être bonne : à peine les petits esprits ont-ils appris quelque chose, qu'ils croient tout savoir ; & il n'y a sorte de sottise que cette persuasion ne leur fasse dire & faire. *Plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainsi, l'auteur a bien plus consulté son cœur qu'il n'a observé les hommes.

IL avance encore qu'il est bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir ; & il fait entendre qu'on ne peut s'assurer de sa vertu qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces maximes sont au moins douteuses & sujettes à bien des discussions. Il n'est pas certain que pour apprendre à bien faire, on soit obligé de savoir en combien de manières on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infailible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment, si nous voulions l'écouter toujours. Et comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces, pour s'assurer de sa vertu, si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice ?

L'HOMME sage est continuellement sur ses gardes, & se défie toujours de ses propres forces : il réserve tout son courage pour le besoin, & ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire, & qui, après avoir bravé & insulté tout le monde, se laisse battre à la première rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits ressemble le mieux à un philosophe aux prises avec ses passions.

ON me reproche d'avoir affecté de prendre chez les anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, si j'avois pu remonter plus haut. J'ai cité aussi un peuple moderne, & ce n'est pas ma faute si je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore, dans une maxime générale, des parallèles odieux, où il entre, dit-on, moins de zèle & d'équité, que d'envie contre mes compatriotes, & d'humeur contre mes contemporains. Cependant personne, peut-être, n'aime autant que moi son pays & ses compatriotes. Au surplus, je n'ai qu'un mot à répondre : j'ai dit mes raisons, & ce sont elles qu'il faut

pefer. Quant à mes intentions , il en faut laisser le jugement à celui-là seul auquel il appartient.

J E ne dois point passer ici sous silence une objection considérable , qui m'a déjà été faite par un philosophe (15) : *N'est-ce point , me dit-on , au climat , au tempérament , au manque d'occasion , au défaut d'objet , à l'économie du gouvernement , aux coutumes , aux loix , à toute autre chose qu'aux sciences , qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs , en différens pays & en différens temps ?*

CETTE question renferme de grandes vues , & demanderoit des éclaircissémens trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs , il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées , mais très-réelles , qui se trouvent entre la nature du gouvernement & le génie , les mœurs & les connoissances des citoyens ; & ceci me jetteroit dans des discussions délicates qui me pourroient mener trop loin. De plus , il me seroit bien difficile de parler de gouvernement , sans donner trop beau jeu à mon adversaire ; & tout bien pesé , ce sont des recherches bonnes à faire à Genève , & dans d'autres circonstances.

J E passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente ; je la transcrirai dans ses propres termes ; car il est important de la mettre fidèlement sous les yeux du lecteur.

PLUS le Chrétien examine l'authenticité de ses titres , plus il se rassure dans la possession de sa croyance ; plus il étudie la révélation , plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Église qu'il en suit de siècle en siècle le développement ; c'est dans les livres de morale & les annales saintes , qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.

QUOI ! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des appuis si puissans ; & ce sera à cette même religion qu'un docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'éton-

(15) Préf. de l'Encycl.

neroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe , si on ne savoit que la singularité d'un système, quelque dangereux qu'il soit , n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour règle que l'esprit particulier.

J'OSE le demander à l'auteur ; comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis ? Comment a-t-il pu m'accuser de blâmer l'étude de la religion , moi qui blâme sur-tout l'étude de nos vaines sciences , parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs ? Et qu'est-ce que l'étude des devoirs du Chrétien , sinon celle de sa religion même ?

SANS doute j'aurois dû blâmer expressément toutes ces puérides subtilités de la scholastique , avec lesquelles sous prétexte d'éclaircir les principes de la religion , on en anéantit l'esprit , en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces ministres indiscrets , qui les premiers ont osé porter les mains à l'arche , pour étayer avec leur foible savoir un édifice soutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles , qui , par leurs misérables pointilleries , ont avili la sublime simplicité de l'Évangile , & réduit en syllogismes la doctrine de Jesus-Christ ; mais il s'agit aujourd'hui de me défendre , & non d'attaquer.

JE vois que c'est par l'histoire & les faits qu'il faudroit terminer cette dispute. Si je savois exposer , en peu de mots , ce que les sciences & la religion ont eu de commun dès le commencement , peut-être cela serviroit-il à décider la question sur ce point.

LE peuple que Dieu s'étoit choisi , n'a jamais cultivé les sciences , & on ne lui en a jamais conseillé l'étude ; cependant si cette étude étoit bonne à quelque chose , il en auroit eu plus besoin qu'un autre. Au contraire , ses chefs firent tous leurs efforts pour le tenir séparé , autant qu'il étoit possible , des nations idolâtres & savantes qui l'environnoient. Précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre : car ce peuple foible & grossier étoit bien plus aisé à séduire par des fourberies les prêtres de Baal , que par les sophismes des philosophes.

APRÈS des dispersions fréquentes parmi les Égyptiens & les Grecs, la science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joseph & Philon, qui par - tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens reconnoissables à leur irréligion, furent les philosophes de Jérusalem; les Pharisiens, grands hypocrites, en furent les docteurs. (16) Ceux-ci, quoiqu'ils bornassent à-peu-près leur science à l'étude de la loi, faisoient cette étude avec tout le faste & toute la suffisance dogmatiques; ils observoient aussi avec un très-grand soin toutes les pratiques de la religion: mais l'Évangile nous apprend l'esprit de cette exactitude, & le cas qu'il falloit en faire: au sur plus, ils avoient tous très-peu de science & beaucoup d'orgueil; & ce n'est pas en cela qu'ils différoient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

DANS l'établissement de la nouvelle Loi, ce ne fut point à des savans que Jesus-Christ voulut confier sa doctrine & son ministère. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits & les simples. Et dans les instructions qu'il donnoit à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de science, si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisoit de tout cela.

Après la mort de Jesus-Christ, douze pauvres pécheurs & artisans entreprirent d'instruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit simple; ils prêchoient sans art, mais avec un cœur pénétré: & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi, le plus frappant étoit la sainteté de leur vie; leurs disciples suivirent cet exemple, & le succès fut prodigieux. Les prêtres payens alarmés firent entendre aux Princes que l'État étoit perdu, parce

(16) On voyoit regner entre ces deux partis cette haine & ce mépris réciproques, qui regnèrent de tout temps entre les docteurs & les philosophes, c'est-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la science d'autrui, & ceux qui se piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prises le maître de musique & le maître à danser du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez

l'Antiquaire & le Bel-Esprit, le Chymiste & l'Homme de Lettres, le Jurisconsulte & le Médecin, le Géomètre & le Verificateur, le Théologien & le Philosophe. Pour bien juger de tous ces gens-là, il suffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de soi, mais des autres.

que les offrandes diminoient. Les persécutions s'éleverent, & les persécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les Chrétiens couroient au martyre; tous les peuples couroient au baptême: l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

Cependant les prêtres des idoles, non contents de persécuter les Chrétiens, se mirent à les calomnier; les philosophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle secte. Il fallut prendre la plume pour se défendre. Saint Justin, martyr (17), écrivit le

(17) Ces premiers écrivains, qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume, seroient aujourd'hui des auteurs bien scandaleux; car ils soutenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin, dans son entretien avec Triphon, passe en revue les diverses sectes de philosophie dont il avoit autrefois essayé, & les rend si ridicules, qu'on croiroit lire un dialogue de Lucien: aussi voit-on dans l'apologie de Tertullien, combien les premiers Chrétiens se tenoient offensés d'être pris pour des philosophes.

Ce seroit, en effet, un détail bien flétrissant pour la philosophie, que l'exposition des maximes pernicieuses & des dogmes impies de ses diverses sectes. Les Épicuriens nioient toute providence; les Académiciens doutoient de l'existence de la Divinité, & les Stoïciens de l'immortalité de l'ame. Les sectes moins célèbres n'avoient pas de meilleurs sentimens: en voici un échantillon dans ceux de Théodore, Chef d'une des deux branches des Cyrénaïques, rapporté par Diogène Laërce.

Sustulit amicitiam, quod ea neque insipientibus neque sapientibus adfit. . . . Probabile dicebat prudentem virum non seipsum, pro patriâ, periculis exponere; neque enim pro insipientium commodis amittendam esse prudentiam. Furto quoque & adulterio & sacrilegio, cum tempestivum erit, daturum operam sapientem; nihil quippè horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio, quæ à stultorum imperitorumque plebeculâ constata est. . . . sapientem publicè, absque ullo pudore ac suspicione, scortis congressurum.

Ces opinions sont particulières, je le fais; mais y a-t-il une seule de toutes les sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse? Et que dirons-nous de la distinction des deux doctrines, si avidement reçue de tous les philosophes, & par laquelle ils professoient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement? Pythagore fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure; il ne la découvrit à ses disciples qu'après de longues épreuves, & avec le plus grand

premier l'apologie de sa foi. On attaqua les payens à leur tour ; les attaquer c'étoit les vaincre. Les premiers succès encouragerent d'autres écrivains. Sous prétexte d'exposer la turpitude du paganisme, on se jeta dans la mythologie & dans l'érudition (18) : on voulut montrer de la science & du bel esprit ; les livres parurent en foule, & les mœurs commencèrent à se relâcher.

BIEN-TÔT on ne se contenta plus de la simplicité de l'Évangile & de la foi des Apôtres ; il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes ; chacun voulut soutenir son opinion ; personne ne voulut céder. L'ambition d'être chef de secte se fit entendre ; les hérésies pullulerent de toutes parts.

L'EMPORTEMENT & la violence ne tardèrent pas à se joindre à la dispute. Ces Chrétiens si doux, qui ne savoient que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entre eux des persécuteurs furieux, pires que les idolâtres : tous tombèrent dans les mêmes excès ; & le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de l'erreur.

UN autre mal encore plus dangereux naquit de la même sour-

mystère ; leur donnoit en secret des leçons d'Athéisme, & offroit solennellement des Hécatombes à Jupiter. Les philosophes se trouvèrent si bien de cette méthode, qu'elle se répandit rapidement dans la Grece, & de-là dans Rome, comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui se moquoit avec ses amis des Dieux immortels, qu'il attestoît avec tant d'emphase sur la tribune aux harangues.

(18) On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à se défendre.

Mais qui pourroit voir, sans rire, toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos savans, pour éclaircir les rêveries de la Mythologie ?

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine ; mais elle y est née aussi avec la philosophie, & c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'Athées ou de philosophes qu'ils ont parmi eux. L'histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit & sincère, seroit un terrible coup porté à la philosophie ancienne & moderne. Mais la philosophie bravera toujours la raison & le temps même, parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choses.

ce. C'est l'introduction de l'ancienne philosophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les philosophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le christianisme. On osa croire que la religion en deviendrait plus respectable, revêtue de l'autorité de la philosophie. Il fut un temps où il falloit être Platonicien pour être orthodoxe; & peu s'en fallut que Platon d'abord, & ensuite Aristote, ne fût placé sur l'autel, à côté de J. C.

L'ÉGLISE s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorèrent souvent en termes pleins de force & d'énergie : souvent ils tenterent d'en bannir toute cette science mondaine qui en souilloit la pureré. Un des plus illustres Papes en vint même jusqu'à cet excès de zèle, de soutenir que c'étoit une chose honteuse d'affervir la parole de Dieu aux règles de la grammaire.

MAIS ils eurent beau crier, entraînés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient; & ce fut d'une manière très-savante que la plupart d'entre eux déclamerent contre le progrès des sciences.

APRÈS de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixième siècle, le flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre; le Clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit savoir, que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'Église gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

APRÈS la renaissance des lettres, les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De savans hommes émurent la querelle, de savans hommes la soutinrent; & les plus capables se montrèrent les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différens partis; aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité; tous n'y portoitent que le desir de briller aux dépens de leur adversaire; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire : le plus fort imposoit silence au plus foible : la dispute se terminoit

terminoit toujours par des injures , & la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul fait quand tous ces maux finiront.

LES sciences sont florissantes aujourd'hui ; la littérature & les arts brillent parmi nous : quel profit en a tiré la religion ? Demandons-le à cette multitude de philosophes qui se piquent de n'en point avoir. Nos bibliothèques regorgent de livres de théologie , & les casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des Saints , & point de casuistes. La science s'étend , & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire , & personne ne veut l'apprendre. Nous sommes tous devenus docteurs , & nous avons cessé d'être Chrétiens.

NON , ce n'est point avec tant d'art & d'appareil que l'Évangile s'est étendu par tout l'univers , & que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin livre , le seul nécessaire à un Chrétien , & le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas , n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur , & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. O vous , Ministres de la loi qui m'y est annoncée , donnez-vous moins de peine pour m'instruire de tant de choses inutiles ! Laissez-là tous ces livres savans qui ne savent ni me convaincre ni me toucher. Prosternez-vous aux pieds de ce Dieu de miséricorde , que vous vous chargez de me faire connoître & aimer ; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette science orgueilleuse , ni ce faste indécent qui vous déshonorent & qui me révoltent ; soyez touchés vous-mêmes , si vous voulez que je le sois ; & sur-tout montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir ni de m'en enseigner davantage , & votre ministère est accompli. Il n'est point en tout cela question de belles-lettres , ni de philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre & de prêcher l'Évangile ; & c'est ainsi que ses premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les

nations : *non Aristotelico more*, disoient les Peres de l'Eglise, *sed piscatorio*.

J E sens que je deviens long ; mais j'ai cru ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les lecteurs impatientes doivent faire réflexion que c'est une chose bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

J E passe à la deuxième partie de la réponse, sur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guères moins d'observations à faire.

C E n'est pas des sciences, me dit-on, c'est du sein des richesses ; que sont nés de tout temps la mollesse & le luxe. Je n'avois pas dit non plus que le luxe fût né des sciences, mais qu'ils étoient nés ensemble, & que l'un n'alloit guères sans l'autre. Voici comment j'arrangeois cette généalogie ; la première source du mal est l'inégalité ; de l'inégalité sont venues les richesses ; car ces mots de pauvre & de riche sont relatifs ; & par-tout où les hommes seront égaux il n'y aura ni riches ni pauvres : des richesses sont nés le luxe & l'oïiveté ; du luxe sont venus les beaux arts, & de l'oïiveté les sciences. *Dans aucun temps les richesses n'ont été l'appanage des savans.* C'est en cela même que le mal est plus grand ; les riches & les savans ne servent qu'à se corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus savans, ou que les savans fussent plus riches, les uns feroient de moins lâches flatteurs, les autres aimeroient moins la basse flatterie, & tous en vaudroient mieux. C'est ce qui peut se voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être savans & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Aristippe accrédité à la Cour, combien de philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu, & ignorés dans leur solitude ?* Je ne disconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philosophes très-pauvres, & sûrement très-fâchés de l'être : je ne doute pas non plus que ce soit à leur seule pauvreté que la plupart d'entr'eux doivent leur philosophie ; mais quand je voudrois bien les supposer vertueux, seroit-ce sur leur mœurs, que le peuple ne

voit point, qu'il apprendroit à réformer les siennes? *Les savans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Je consens à croire qu'ils n'en ont pas de loisir. Ils aiment l'étude. Celui qui n'aimeroit pas son métier, seroit un homme bien fou ou bien misérable. Ils vivent dans la médiocrité. Il faut être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. Une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle. Non pas du moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompue : d'ailleurs, qu'importe qu'il soit lui-même vertueux & modeste, si les travaux dont il s'occupe nourrissent l'oisiveté, & gâtent l'esprit de ses concitoyens? Les commodités de la vie, pour être souvent les fruits des arts, n'en sont pas davantage le partage des artistes. Il ne me paroît guères qu'ils soient gens à se les refuser, sur-tout ceux qui, s'occupant des arts tout-à-fait inutiles, & par conséquent très-lucratifs, sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils desirent. Ils ne travaillent que pour les riches. Au train que prennent les choses, je ne serois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. Et ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent de leur industrie. Encore une fois, je ne vois point que nos artistes soient des gens si simples & si modestes. Le luxe ne sauroit régner dans un ordre de citoyens, qu'il ne se glisse bientôt parmi tous les autres sous différentes modifications; & par-tout il fait le même ravage.*

LE luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le misérable qui le convoite. On ne sauroit dire que ce fût un mal en soi de porter des manchettes de points, un habit brodé & une boîte émaillée; mais c'en est un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'estimer heureux le peuple qui les porte, & de consacrer à se mettre en état d'en acquérir de semblables, un temps & des soins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas besoin d'apprendre quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vûes, pour savoir le jugement que je dois porter de lui.

J'AI passé le beau portrait qu'on nous fait ici des savans, &

je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaisance. Mon adversaire est moins indulgent ; non-seulement il ne m'accorderien qu'il puisse me refuser ; mais plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine & fausse politesse , il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrois que le vice se montrât à découvert ; assurément je le voudrois. La confiance & l'estime renaîtroient entre les bons : on apprendroit à se défier des méchans , & la société en seroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte , que de venir en trahison me frapper par derrière. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le scandale au crime ? Je ne fais , mais je voudrois bien qu'on n'y joignit pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux , que toutes les maximes qu'on nous debite depuis long-temps sur le scandale ; si on les vouloit suivre à la rigueur , il faudroit se laisser piller , trahir , tuer impunément , & ne jamais punir personne ; car c'est un objet très-scandaleux qu'un scélérat sur la roue.... Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.... Oui , comme celui des assassins de César , qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être brillante , elle a beau être autorisée du nom célèbre de son Auteur ; elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou , qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément , qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole ? Non ; couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie , ce n'est point honorer la vertu , c'est l'outrager , en profanant ses enseignes ; c'est ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent , jusques dans le crime , je ne fais quoi de fier & de généreux , qui laisse voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste , fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrisie est semblable à un cadavre , où l'on ne trouve plus ni feu , ni chaleur , ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes , achever faiblement leur carrière , & mourir en prédestinés. Mais ce que personne n'a jamais vu , c'est un hypocrite devenir homme de bien : on auroit pu raisonnablement ten-

ter la conversion de Cartouche, jamais homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'AI attribué au rétablissement des lettres & des arts, l'élégance & la politesse qui regnent dans nos manières. L'auteur de la réponse me le dispute, & j'en suis étonné; car puisqu'il fait tant de cas de la politesse & des sciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choses, l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons les preuves; elles se réduiront à ceci. *On ne voit point que les savans soient plus polis que les autres hommes; au contraire, ils le sont souvent beaucoup moins: donc notre politesse n'est pas l'ouvrage des sciences.*

JE remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de sciences que de littérature, de beaux arts & d'ouvrages de goût: & nos beaux esprits, aussi peu savans qu'on voudra, mais si polis, si répandus, si brillans, si petits-maitres, se reconnoîtront difficilement à l'air mauffade & pédantesque que l'auteur de la réponse leur veut donner. Mais passons-lui cet antécédent; accordons, s'il le faut, que les savans, les poètes & les beaux esprits sont tous également ridicules; que Messieurs de l'Académie des Belles-Lettres, Messieurs de l'Académie des Sciences, Messieurs de l'Académie Françoisé sont des gens grossiers qui ne connoissent ni le ton ni les usages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie; l'auteur gagnera peu de chose à cela, & n'en fera pas plus en droit de nier que la politesse & l'urbanité, qui regnent parmi nous, soient l'effet du bon goût, puisé d'abord chez les Anciens, & répandu parmi les peuples de l'Europe, par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts. (19) Comme les meilleurs maitres à danser ne sont pas

(19) Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs & les manières d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours réécire ses vues sur des exemples particuliers. Ce seroit le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour savoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la cultu-

re des Lettres, il ne faut pas chercher si un savant, ou un autre, sont des gens polis; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politesse, & voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, & de

toujours les gens qui se présentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politesse, sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesants commentateurs, qu'on nous dit qu'ils connoissoient tout dans les Anciens, hors la grace & la finesse, n'ont pas laissé, par leurs ouvrages utiles, quoique méprisés, de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentoient point. Il en est de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on substitue à leur pureté, & qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur. A Athènes, à Rome, à la Chine, par-tout on a vu la politesse & du langage & des manières accompagner toujours, non les savans & les artistes, mais les sciences & les beaux arts.

L'AUTEUR attaque ensuite les louanges que j'ai données à l'ignorance; & me taxant d'avoir parlé plus en orateur qu'en philosophe; il peint l'ignorance à son tour; & l'on peut bien se douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

JE ne nie point qu'il ait raison; mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une distinction très-juste & très-vraie pour nous concilier.

IL y a une ignorance féroce (20) & brutale, qui naît d'un mauvais cœur & d'un esprit faux, une ignorance criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité, qui multiplie les vices, qui dégra-

toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une nation, & sur lesquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens. Examiner tout cela en petit & sur quelques individus, ce n'est pas philosopher; c'est perdre son temps & ses réflexions; car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques, & avoir fait très-peu de progrès dans la connoissance des hommes.

(20) Je serai fort étonné si quel-
qu'un de mes critiques ne part de l'éloge
que j'ai fait de plusieurs peuples igno-

rans & vertueux pour m'opposer, la liste de toutes les troupes de brigands, qui ont infesté la terre, & qui pour l'ordinaire n'étoient pas de fort savans hommes. Je les exhorte d'avance à ne pas se fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne seroit pas la peine de me répondre, & par la même raison je me croirai très-dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur temps à me soutenir le contraire.

de la raison , avilit l'ame & rend les hommes semblables aux bêtes : cette ignorance est celle que l'auteur attaque , & dont il fait un portrait fort odieux & fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'ignorance raisonnable, qui consiste à borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste , qui naît d'un vif amour pour la vertu , & n'inspire qu'indifférente sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme , & qui ne contribuent point à le rendre meilleur : une douce & précieuse ignorance , trésor d'une ame pure & contente de soi , qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même , à se rendre témoignage de son innocence , & n'a pas besoin de chercher un faux & vain honneur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumières. Voilà l'ignorance que j'ai louée , & celle que je demande au Ciel , en punition du scandale que j'ai causé aux doctes par mon mépris déclaré pour les sciences humaines.

QUE l'on compare , dit l'auteur , à ces temps d'ignorance & de barbarie , ces siècles heureux où les sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. Ces siècles heureux seront difficiles à trouver ; mais on en trouvera plus aisément , où , grace aux sciences , ordre & justice ne seront plus que de vains noms , faits pour en imposer au peuple , & où l'apparence en aura été conservée avec soin , pour les détruire en effet plus impunément. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes , mais plus justes. En quelque temps que ce soit , comment la guerre pourra-t-elle être plus juste dans l'un des partis , sans être plus injuste dans l'autre ? Je ne saurois concevoir cela. Des actions moins étonnantes , mais plus héroïques. Personne assurément ne disputera à mon adversaire le droit de juger de l'héroïsme ; mais pense-t-il que ce qui n'est point étonnant pour lui , ne le soit pas pour nous. Des victoires moins sanglantes , mais plus glorieuses ; des conquêtes moins rapides , mais plus assurées ; des guerriers moins violens , mais plus redoutés ; sachant vaincre avec modération ; traitant les vaincus avec humanité ; l'honneur est leur guide , la gloire leur récompense. Je ne nie pas à l'auteur qu'il y ait de grands hommes parmi nous ; il lui seroit trop aisé d'en fournir la preuve ; ce qui n'empêche point que les peuples ne soient très-cor-

rompus. Au reste, ces choses sont si vagues, qu'on pourroit presque les dire de tous les âges : & il est impossible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des bibliothèques & faire des *in-folio* pour établir des preuves pour ou contre.

QUAND Socrate a maltraité les sciences, il n'a pu, ce me semble, avoir en vue, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la mollesse des Épicuriens, ni l'absurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ce gens-là n'existoit de son temps. Mais ce léger anacronisme n'est point méfiant à mon adversaire : il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates, & n'est pas plus obligé de savoir par cœur son Diogène Laërce, que moi d'avoir vu de près ce qui se passe dans les combats.

JE conviens donc que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des philosophes de son temps ; mais je ne fais qu'en conclure, sinon que dès ce temps-là les vices pulluloient avec les philosophes. A cela on me répond que c'est l'abus de la philosophie ; & je ne pense pas avoir dit le contraire... Quoi ! faut-il donc supprimer toutes les choses dont on abuse ? Oui, sans doute, répondrai-je sans balancer : toutes celles qui sont inutiles, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.

ARRETONS-NOUS un instant sur cette dernière conséquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques, & détruire toutes les Universités & les Académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien. (21) C'est avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations ; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oïfiveté & du luxe ; en vain même vous rameneriez les

(21) *Les vices nous resteroient*, dit le philosophe que j'ai déjà cité, & nous aurions l'ignorance de plus. Dans le peu de lignes que cet auteur a écrites sur ce grand sujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vu loin.

les hommes à cette première égalité, conservatrice de l'innocence & source de toute vertu : leurs cœurs, une fois gâtés, le feront toujours ; il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il est blâmable de désirer, & impossible de prévoir.

LAISSONS donc les sciences & les arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus : cherchons à faire une diversion sage, & tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques alimens à ces tigres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité : elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevrait lui-même.

J'AI loué les Académies & leurs illustres fondateurs, & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le médecin applique des palliatifs, & proportionne les remèdes, moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence ; & ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puissent comporter.

IL y a en Europe un grand Prince, & ce qui est bien plus, un vertueux citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée, & qu'il rend heureuse, vient de former plusieurs institutions en faveur des lettres. Il a fait en cela une chose très-digne de sa sagesse & de sa vertu. Quand il est question d'établissmens politiques, c'est le temps & le lieu qui décident de tout. Il faut, pour leurs propres intérêts, que les Princes favorisent toujours les sciences & les arts ; j'en ai dit la raison : & dans l'état présent des choses, il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque Monarque assez borné pour penser & agir différemment, ses sujets resteroient pauvres & ignorans, & n'en seroient pas moins vicieux. Mon adversaire a négligé de tirer avantage d'un exemple si frappant & si fa-

vorable en apparence à sa cause. Peut-être est-il le seul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas songé. Qu'il souffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuse point, à de grandes choses, les éloges qui leur sont dus; qu'il les admire ainsi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.

RÉFUTATION

D'un Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, sur cette question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs. Cette Réfutation a été lue dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Professeur de Mathématique & d'Histoire.

L'ÉTABLISSEMENT que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens & du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences & nos arts se sont perfectionnés, & que le même phénomène s'est observé dans tous les temps & dans tous les lieux. Ce discours de M. Rousseau renferme plusieurs autres propositions, dont il est très-important de montrer la fausseté, puisque, selon de savans Journalistes, il paroît capable de faire une révolution dans les idées de notre siècle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle & correcte : plus la manière de cet ouvrage est grande & hardie, plus il est propre à en imposer, à accréditer des maximes pernicieuses. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de soutenir le pour ou le contre ; de ces vains sujets d'éloquence, où l'on fait parade de pensées futiles, ingénieusement contrastées. Je vais, Messieurs, plaider une cause qui intéresse votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raisonnemens (22) de M. Rousseau sont défectueux, je tomberois dans la sécheresse du genre polémique. Cet inconvé-

(22) Il y auroit de l'injustice à dire que tous les raisonnemens de M. Rousseau sont défectueux. Cette proposition doit être modifiée. Il mérite beau-

coup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui se glissent dans les arts & dans la république des lettres.

nient ne m'a point arrêté, persuadé que la solidité d'une réfutation de cette nature, fait son principal mérite.

SI, comme l'auteur le prétend, les sciences dépravent les mœurs, Stanislas le bienfaisant, fera donc blâmé par la postérité d'avoir fait un établissement pour les rendre plus florissantes; & son ministre, d'avoir encouragé les talens & fait éclater les siens: si les sciences dépravent les mœurs, vous devez donc détester l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amèrement le temps que vous avez employé à acquérir des connoissances, & vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la patrie. L'auteur que je combats est l'apologiste de l'ignorance: il paroît souhaiter qu'on brûle les bibliothèques; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, & qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme universel; mais il compte sur les suffrages des siècles à venir. Il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie; quand sur les ruines des beaux arts éplorés, triompheront insolemment l'ignorance & la rusticité.

NOUS avons deux questions à discuter, l'une de fait, l'autre de droit. Nous examinerons dans la première partie de ce discours, si les sciences & les arts ont contribué à corrompre les mœurs; & dans la seconde, ce qui peut résulter du progrès des sciences & des arts considérés en eux-mêmes: tel est le plan de l'ouvrage que je critique.

P R E M I E R E P A R T I E.

AVANT, dit M. Rousseau, que l'art eût façonné nos manières, & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles, & la différence des procédés marquoit au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine au fond n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement; & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices. Les soupçons, les ombrages, les crain-

tes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison se cachent sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. Nous avons les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

JE réponds qu'en examinant la source de cette politesse qui fait tant d'honneur à notre siècle, & tant de peine à M. Rousseau, on découvre aisément combien elle est estimable. C'est le desir de plaire dans la société qui en a fait prendre l'esprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caractères, leurs desirs, leurs besoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplaît. On a analysé les agrémens, dévoilé leurs causes, apprécié le mérite, distingué ses divers degrés. D'une infinité de réflexions sur le beau, l'honnête & le décent, s'est formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos besoins en plaisirs, de répandre des charmes dans la conversation, de gagner l'esprit par ses discours & les cœurs par ses procédés. Égards, attentions, complaisances, prévenances, respect, autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politesse s'est perfectionnée, plus la société a été utile aux hommes; on s'est plié aux bienséances, souvent plus puissantes que les devoirs; les inclinations sont devenues plus douces, les caractères plus liants, les vertus sociales plus communes. Combien ne changent de dispositions, que parce qu'ils sont contraints de paroître en changer! Celui qui a des vices est obligé de les déguiser; c'est pour lui un avertissement continuel qu'il n'est pas ce qu'il doit être; ses mœurs prennent insensiblement la teinte des mœurs reçues. La nécessité de copier sans cesse la vertu, le rend enfin vertueux; ou du moins ses vices ne sont pas contagieux comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec cette rusticité que regrette mon adversaire.

IL dit que les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, & que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas considéré que la nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il l'avoue, la rusticité n'empêchoit pas le déguisement. On en a sous les yeux une preuve sans réplique :

on voit des nations dont les manières ne sont pas façonnées ; ni le langage apprêté, user de détours, de dissimulations & d'artifices, tromper adroitement, sans qu'on puisse en rendre comptables les belles-lettres, les sciences & les arts. D'ailleurs, si l'art de se dévoiler s'est perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes sur de simples apparences ; on n'attend pas à les éprouver qu'on soit dans l'obligation indispensable de recourir à leurs bienfaits. On est convaincu qu'en général il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise ou qu'on ne leur soit utile, qu'ils n'aient quelque intérêt à nous rendre service. On fait évaluer les offres précieuses de la politesse, & ramener ses expressions à leur signification reçue. Ce n'est pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui en obligeant ne cherchent que le plaisir même d'obliger. Leur politesse a un ton bien supérieur à tout ce qui n'est que cérémonial ; leur candeur, un langage qui lui est propre : leur mérite est leur art de plaire.

AJOUTEZ que le seul commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme : on n'est donc pas fondé à en faire honneur aux sciences.

A quoi tendent donc les éloquents déclamations de M. Rousseau ? Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune ? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? C'est qu'on cultive les belles-lettres, les sciences & les arts. Si l'on étoit impoli, rustique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale, on seroit digne des éloges de M. Rousseau. Ne se laissera-t-on jamais d'investiver les hommes ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ? Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis ? O doux nœuds de la société, charmes des vrais philosophes, aimables vertus, c'est par vos propres attraits que vous réglez dans les cœurs ; vous ne devez votre empire, ni l'apprêté stoïque, ni à des mœurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.

M. Rousseau attribue à notre siècle des défauts & des vices qu'il n'a point, ou qu'il a de commun avec les nations qui ne sont pas policées; & il en conclut que le sort des mœurs & de la probité a été régulièrement assujetti aux progrès des sciences & des arts. Laissons ces vagues imputations, & passons au fait.

POUR montrer que les sciences ont corrompu les mœurs dans tous les temps, il dit que plusieurs peuples tomberent sous le joug, lorsqu'ils étoient les plus renommés par la culture des sciences. On fait bien qu'elles ne rendent point invincibles; s'ensuit-il qu'elles corrompent les mœurs? Par cette façon singulière de raisonner, on pourroit conclure aussi que l'ignorance entraîne leur dépravation, puisqu'un grand nombre de nations barbares ont été subjuguées par des peuples amateurs des beaux arts. Quand même on pourroit prouver, par des faits, que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendit de leurs progrès. Lorsqu'une nation jouit d'une tranquille abondance, elle se porte ordinairement aux plaisirs & aux beaux arts. Les richesses procurent les moyens de satisfaire ses passions: ainsi ce seroient les richesses, & non pas les belles-lettres, qui pourroient faire naître la corruption dans les cœurs, sans parler de plusieurs autres causes qui n'influent pas moins que l'abondance sur cette dépravation: l'extrême pauvreté est la mère de bien des crimes, & elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allégué notre adversaire, ne prouvent point que les sciences corrompent les mœurs.

IL prétend montrer, par ce qui est arrivé en Égypte, en Grèce, à Rome, à Constantinople, à la Chine, que les arts énervent les peuples qui les cultivent. Quoique cette assertion sur laquelle il insiste principalement, paroisse étrangère à la question dont il s'agit, il est à propos d'en montrer la fausseté. L'Égypte, dit-il, devint la mère de la philosophie & des beaux arts, & bientôt après la conquête de Cambise: mais bien des siècles avant cette époque, elle avoit été soumise par des bergers Arabes, sous le règne de Timaüs. Leur domination dura plus de cinq cens ans. Pourquoi les Égyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de se défen-

dre ? Étoient-ils énervés par les beaux arts qu'ils ignoroient ? Sont-ce les sciences qui ont efféminé les Asiatiques , & rendu lâches à l'excès tant de nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique.

LES victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perfes & sur les Lacédémoniens même , font voir que les arts peuvent s'affocier avec la vertu militaire. Leur gouvernement , devenu vénal sous Périclès , prend une nouvelle face ; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure , les fonctions les plus honorables sont avilies , l'impunité multiplie les mauvais citoyens , les fonds destinés à la guerre sont employés à nourrir la mollesse & l'oïveté ; toutes ces causes de corruption , quel rapport ont-elles aux sciences ?

DE quelle gloire militaire les Romains ne se font-ils pas couverts dans le temps que la littérature étoit en honneur à Rome ? Étoient-ils énervés par les arts , lorsque Cicéron disoit à César : vous avez dompté des nations sauvages & féroces , innombrables par leur multitude , répandues au loin en divers lieux ? Comme un seul de ces faits suffit pour détruire les raisonnemens de mon adverfaire , il étoit inutile d'insister davantage sur cet article. On connoît les causes des révolutions qui arrivent dans les États. Les sciences ne pourroient contribuer à leur décadence , qu'au cas que ceux qui sont destinés à les défendre , s'occuperoient des sciences au point de négliger leurs fonctions militaires ; dans cette supposition , toute occupation étrangère à la guerre auroit les mêmes suites :

M. Rousseau , pour montrer que l'ignorance préserve les mœurs de la corruption , passe en revue les Schytes , les premiers Perfes , les Germains & les Romains dans les premiers temps de leur république ; & il dit que ces peuples ont , par leur vertu , fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. On avoue que Justin a fait un éloge magnifique des Scytes ; mais Hérodote , & des auteurs cités par Strabon , les représentent comme une nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquième partie de leurs prisonniers , & crevoient les yeux aux autres. A l'anniversaire d'un Roi ils étrangloient cinquante de ses officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin se nourrissoient de la chair des étrangers qui arrivoient

arrivoient chez eux. L'histoire des diverses nations Schytes offre par-tout des traits, ou qui les déshonorent, ou qui font horreur à la nature. Les femmes étoient communes entre les Massagètes; les personnes âgées étoient immolées par leurs parens, qui se régaloient de leurs chairs. Les Agatyrsiens ne vivoient que de pillage, & avoient leurs femmes en commun. Les Anthropophages, au rapport d'Hérodote, étoient injustes & inhumains. Tels furent les peuples qu'on propose pour exemple aux autres nations.

A l'égard des anciens Perses, tout le monde convient sans doute avec M. Rollin qu'on ne sauroit lire sans horreur jusqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la nature. Chez eux toutes sortes d'incestes étoient autorisés. Dans la tribu sacerdotale, on conféroit presque toujours les premières dignités à ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec sa mère. Il falloit qu'ils fussent bien cruels pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoroient.

LES couleurs dont Pomponius - Mela peint les Germains, ne feront pas naître non plus l'envie de leur ressembler : peuple naturellement féroce, sauvage jusqu'à manger de la chair crue, chez qui le vol n'est point une chose honteuse, & qui ne reconnoît d'autre droit que sa force.

QUE de reproches auroit eu raison de faire aux Romains, dans le temps qu'ils n'étoient point encore familiarisés avec les lettres, un philosophe éclairé de toutes les lumières de la raison? Illustres barbares, auroit-il pu leur dire, toute votre grandeur n'est qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime & vous porte à ravager l'univers? Tigres altérés du sang des hommes, comment osez-vous mettre votre gloire à être injustes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuse tyrannie? Qui vous a donné le droit de disposer de nos biens & de nos vics, & de nous rendre esclaves & malheureux, de répandre par-tout la terreur, la désolation & la mort? Est-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez? O détestable grandeur, qui se repaît de misères & de calamités! N'acquérez-vous de prétendues vertus, que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont

coûté? Est-ce la force? Les loix de l'humanité n'en ont donc plus? Sa voix ne se fait donc point entendre à vos cœurs? Vous méprisez la volonté des Dieux qui vous ont destiné, ainsi que nous, à passer tranquillement quelques instans sur la terre : mais la peine est toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de passer sous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pièces, & vous aurez bientôt celle de voir la république se déchirer par ses propres forces. Qui vous empêche de passer une vie agréable dans le sein de la paix, des arts, des sciences & de la vertu? Romains, cessez d'être injustes; cessez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraîne.

MAIS je veux qu'il y ait eu des nations vertueuses dans le sein de l'ignorance; je demande si ce n'est pas à des loix sages, maintenues avec vigueur, avec prudence, & non pas à la privation des arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur? En vain prétend-on que Socrate même & Caton ont décrié les lettres; ils ne furent jamais les apologistes de l'ignorance. Le plus savant des Athéniens avoit raison de dire que la présomption des hommes d'État, des poètes & des artistes d'Athènes, ternissoit leur savoir à ses yeux, & qu'ils avoient tort de se croire les plus sages des hommes; mais en blâmant leur orgueil & en décréditant les Sophistes, il ne faisoit point l'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des sons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avoit fait les statues des Graces. La rhétorique, la physique, l'astronomie furent l'objet de ses études; &, selon Diogène-Laërce, il travailla aux tragédies d'Euripide. Il est vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une science de la morale, & qu'il ne s'imaginait pas savoir ce qu'il ne savoit pas : est-ce-là favoriser l'ignorance? Doit-elle se prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces discoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains l'art funeste de rendre toutes les vérités douteuses? Un des chefs de la troisième Académie, Carnéade, montrant, en présence de Caton, la nécessité d'une loi naturelle, & renversant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'ef-

prit de ce censeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en sentit l'injustice & la répara en apprenant la Langue Grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma son style sur celui de Thucydide & de Démosthène, & enrichit ses ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'agriculture, la médecine, l'histoire, & beaucoup d'autres matières exercèrent sa plume. Ces traits font voir que si Socrate & Caton eussent fait l'éloge de l'ignorance, ils se seroient censurés eux-mêmes; & M. Rousseau, qui a si heureusement cultivé les belles-lettres, montre combien elles sont estimables, par la manière dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire: je dis, qu'il paroît; parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'il fasse peu de cas de ses connoissances. Dans tous les temps on a vu des auteurs décrier leurs siècles & louer à l'excès des nations anciennes. On met une sorte de gloire à se roidir contre les idées communes; de supériorité, à blâmer ce qui est loué; de grandeur, à dégrader ce que les hommes estiment le plus.

LA meilleure manière de décider la question de fait dont il s'agit, est d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les nations. Or, il résulte de cet examen fait impartialement, que les peuples policés & distingués par la culture des lettres & des sciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le sont pas. Dans la Barbarie & dans la plupart des pays orientaux regnent des vices qu'il ne conviendrait pas même de nommer. Si vous parcourez les divers états d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, avarés, cruels, voleurs & débauchés. Là, sont établis des usages inhumains; ici, l'impudicité est autorisée par les loix. Là, le brigandage & le meurtre sont érigés en professions; ici, on est tellement barbare, qu'on se nourrit de chair humaine. Dans plusieurs Royaumes les maris vendent leurs femmes & leurs enfans; en d'autres on sacrifie des hommes au démon: on tue quelques personnes pour faire honneur au Roi lorsqu'il paroît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Asie & l'Amérique offrent des tableaux semblables (23).

(23) Les bornes étroites que je me suis prescrites, m'obligent à renvoyer à l'Histoire des Voyages, & à l'Histoire générale, par M. l'Abbé Lambert.

L'IGNORANCE & les mœurs corrompues des nations qui habitent ces vastes contrées, font voir combien porte à faux cette réflexion de mon adversaire : peuples, sachez une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache, font autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. J'aimerois autant qu'il eût dit : peuples, sachez une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à sa culture, est un avertissement pour vous de la laisser en friche. Il finit la première partie de son discours par cette réflexion : que la probité est fille de l'ignorance, & que la science & la vertu sont incompatibles. Voilà un sentiment bien contraire à celui de l'Église ; elle regarda comme la plus dangereuse des persécutions la défense que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enseigner à leurs enfans la rhétorique, la poétique & la philosophie.

S E C O N D E P A R T I E.

MONSIEUR Rousseau entreprend de prouver dans la seconde partie de son discours, que l'origine des sciences est vicieuse, leurs objets vains, & leurs effets pernicieux. C'étoit, dit-il, une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des sciences : d'où il infère que les Égyptiens, chez qui elles étoient nées, n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder sa conclusion avec ces paroles : *Remèdes pour les maladies de l'ame* : Inscription qu'au rapport de Diodore de Sicile, on lisoit sur le frontispice de la plus ancienne des bibliothèques, de celle d'Osymandias, Roi d'Égypte.

IL assure que l'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géométrie de l'avarice ; la physique d'une vaine curiosité ; toutes, & la morale même, de l'orgueil humain. Il suffit de rapporter ces

belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Jusqu'ici on avoit cru que les sciences & les arts devoient leur naissance à nos besoins ; on l'avoit même fait voir dans plusieurs ouvrages.

VOUS dites que le défaut de l'origine des sciences & des arts, ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des arts sans le luxe qui les nourrit : tout le monde vous répondra que les arts instructifs & ministériels, indépendamment du luxe, servent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux besoins de la vie.

VOUS demandez à quoi serviroit la jurisprudence sans les injustices des hommes : on peut vous répondre qu'aucun corps politique ne pourroit subsister sans loix, ne fût-il composé que d'hommes justes. Vous voulez savoir ce que deviendroit l'histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs : vous n'ignorez cependant pas que l'Histoire Universelle contient la description des pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce & les coutumes des peuples, les dignités, les magistratures, les vies des Princes pacifiques, des philosophes & des artistes célèbres. Tous ces sujets, qu'ont-ils de commun avec les tyrans, les guerriers & les conspirateurs.

SOMMES-NOUS donc faits dites-vous, pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule vérité devoit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie. Vous savez que les sciences dont on occupe les jeunes philosophes dans les Universités ; sont la logique, la métaphysique, la morale, la physique, les mathématiques élémentaires. Ce sont donc là, selon vous, de stériles spéculations. Les Universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits ! Les grands philosophes qui les possèdent dans un degré éminent, sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Ils ignoroient aussi, sans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'investigation des sciences. Vous

dites que le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons, & que la vérité n'a qu'une manière d'être ; mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité ? Qui est-ce d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien sincèrement ? A quelle marque est-on sûr de la reconnoître ? Les philosophes vous répondront qu'ils n'ont appris les sciences que pour les savoir & en faire usage, & que l'évidence, c'est-à-dire, la perception du rapport des idées, est le caractère distinctif de la vérité, & qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matières qui ne sont pas susceptibles de démonstration. Voudriez-vous voir renaître les sectes de Pyrrhon, d'Arcésilas ou de Lacyde ?

CONVENEZ que vous auriez pu vous dispenser de parler de l'origine des sciences, & que vous n'avez point prouvé que leurs objets sont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puisque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des sciences & des arts ? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliothèques, productions des pays étrangers dues à la navigation dirigée par l'astronomie. Là, les arts mécaniques mettent nos biens en valeur ; les progrès de l'anatomie assurent ceux de la chirurgie ; la chymie, la botanique nous préparent des remèdes : les arts libéraux, des plaisirs instructifs : ils s'occupent à transmettre à la postérité le souvenir des belles actions, & immortalisent les grands hommes & notre reconnoissance pour les services qu'ils nous ont rendus. Ici, la géométrie appuyée de l'algèbre, préside à la plupart des sciences ; elle donne des leçons à l'astronomie, à la navigation, à l'artillerie, à la physique. Quoi ! tous ces objets sont vains ? Oui, & , selon M. Rousseau, tous ceux qui s'en occupent sont des citoyens inutiles ; & il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je ? Selon lui, nous ne sommes pas même des citoyens. Voici ses propres paroles : Nous avons des physiciens, des géomètres, des chymistes, des astronomes, des poètes, des musiciens, des peintres, nous n'avons plus de citoyens ; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Ainsi, Messieurs, cessez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous consacriez vos jours au service de la

société, quoique vous remplissiez dignement les emplois où vos talens vous ont appellés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité est le partage des payfans, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment ose-t-on insulter ainsi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les états ?

O Louis le Grand ! quel seroit votre étonnement, si rendu aux vœux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant sur vos traces glorieuses, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage où l'on soutient que les sciences sont vaines dans leur objet, pernicieuses dans leurs effets ; que ceux qui les cultivent ne sont pas citoyens ! Quoi ! pourriez - vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire pour avoir donné un asyle aux muses, établi des Académies, rendu la vie aux beaux - arts, pour avoir envoyé des astronomes dans les pays les plus éloignés, récompensé les talens & les découvertes, attiré les savans près du Trône ! Quoi ! j'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxitèles & des Syssippes, des Apelles & des Aristides, des Amphions & des Orphées ! Que tardez - vous de briser ces instrumens des arts & des sciences, de brûler ces précieuses dépouilles des Grecs & des Romains, toutes les Archives de l'esprit & du génie ? Replongez - vous dans les ténèbres épaisses de la barbarie, dans les préjugés qu'elle consacre sous les funestes auspices de l'ignorance & de la superstition. Renoncez aux lumières de votre siècle ; que des abus anciens usurpent les droits de l'équité ; rétablissez des loix civiles contraires à la loi naturelle ; que l'innocent qu'accuse l'injustice, soit obligé, pour se justifier, à s'exposer à périr par l'eau ou par le feu ; que des peuples aillent encore massacrer d'autres peuples sous le manteau de la religion ; qu'on fasse les plus grands maux avec la même tranquillité de conscience qu'on éprouve à faire les plus grands biens : telles & plus déplorables encore seront les suites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

NON, grand Roi, l'Académie de Dijon n'est point censée adopter tous les sentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne pense

point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos savans & de nos meilleurs citoyens ne sont presque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des services, faute de connoître tous leurs rapports & l'ensemble des parties de la nature ; mais elle pense, ainsi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il est important d'étendre de toutes parts les branches de notre savoir, d'en creuser les analogies, d'en suivre toutes les ramifications. Elle fait que telle connoissance qui paroît stérile pendant un temps, peut cesser de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuses, peut-être même au hazard. Elle fait que pour élever un édifice, on rassemble des matériaux de toute espèce ; ces pièces brutes, amas informe, ont leur destination ; l'art les dégrossit & les arrange, il en forme des chefs-d'œuvres d'architecture & de bon goût.

ON peut dire qu'il en est, en quelque sorte, de certaines vérités détachées du corps de celle dont l'utilité est reconnue, comme de ces glaçons errants au gré du hazard sur la surface des fleuves ; ils se réunissent, ils se fortifient mutuellement & servent à les traverser.

SI l'auteur a avancé sans fondement que cultiver les sciences est abuser du temps, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux lettres & aux arts. Le luxe est une somptuosité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité à l'aide de l'abondance, cherche à se distinguer, & procure à quelques arts les moyens de lui fournir le superflu ; mais ce qui est superflu, par rapport à certains états, est nécessaire à d'autres, pour entretenir les distinctions qui caractérisent les rangs divers de la société. La religion même ne condamne point les dépenses qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui est luxe pour l'artisan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête homme & lui transmettent les sentimens de l'homme vicieux ? Caton le grand, sollicitateur des loix somptuaires, suivant la remarque d'un politique, nous est dépeint avare & intempérant, même usurier & ivrogne ; au lieu que le somptueux Lucullus, encore plus grand Capitaine & aussi

aussi juste que lui , fut toujours libéral & bienfaisant. Condamnons la somptuosité de Lucullus & de ses imitateurs : mais ne concluons pas qu'il faille chasser de nos murs les savans & les artistes. Les passions peuvent abuser des arts ; ce sont elles qu'il faut réprimer. Les arts sont le soutien des États ; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le nécessaire physique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la nation : comment pourront subsister les autres sujets , si les riches craignent de dépenser, si la circulation des espèces est suspendue par une économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains ?

TANDIS, ajoute l'auteur, que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent, & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des sciences & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Messieurs, que tous nos soldats sont occupés à cultiver les sciences, & que tous leurs Officiers sont des Maupertuis & des Réaumurs ? S'est-on aperçu sous les règnes de Louis XIV & de Louis XV que les vertus militaires se soient évanouies ? Si on veut parler des sciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les académies ont de commun avec les troupes ; & s'il s'agit de sciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection ? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu regner davantage dans les armées Françaises, que durant le cours de leurs victoires. Comment peut-on s'imaginer que des soldats deviendront plus vaillans, parce qu'ils seront mal vêtus & mal nourris ?

MONSIEUR Rousseau est-il mieux fondé à soutenir que la culture des sciences est nuisible aux qualités morales ? C'est, dit-il, dès nos premières années, qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élève à grands frais la jeunesse, pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs.

PEUT-ON attaquer de la sorte tant de corps respectables, uni-

quement dévoués à l'instruction des jeunes gens, à qui ils inculquent sans cesse les principes de l'honneur, de la probité & du christianisme? La science, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'est toujours proposé l'université de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les Rois de France. Dans tous les établissemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens possibles pour leur inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens citoyens : on met continuellement sous leurs yeux les maximes & les exemples des grands hommes de l'antiquité. L'histoire sacrée & profane leur donne des leçons soutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur esprit une impression qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les sciences pourroient-elles nuire aux qualités morales? Un de leurs premiers effets est de retirer de l'oïveté, & par conséquent du jeu & de la débauche, qui en sont les suites. Sénèque, que M. Rousseau cite pour appuyer son sentiment, convient que les belles-lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epist. 88.*)

QUE veulent dire ces traits satyriques lancés contre notre siècle? Que l'effet le plus évident de toutes nos études est l'avilissement des vertus; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; que la vertu reste sans honneur; qu'il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Comment peut-on ignorer qu'un homme qui passe pour manquer de probité est méprisé universellement? La punition du vice n'est-elle pas déjà la première récompense de la vertu? L'estime, l'amitié de ses concitoyens, des distinctions honorables; voilà des prix bien supérieurs à des lauriers académiques. D'ailleurs celui qui sert ses amis, qui soulage de pauvres familles, irait-il publier ses bienfaits? Ce seroit en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuses, si ce n'est le soin même de les cacher.

MONSIEUR Rousseau parle de nos philosophes avec mépris; il cite les dangereuses rêveries des Hobbes & des Spinoza, & les met sur une même ligne avec toutes les productions de la philosophie.

Pourquoi confondre ainsi avec les ouvrages de nos vrais philosophes, des systèmes que nous abhorrons ? Doit-on rejeter sur l'étude des belles-lettres les opinions insensées de quelques écrivains, tandis qu'un grand nombre de peuples sont infatués de systèmes absurdes, fruit de leur ignorance & de leur crédulité ? L'esprit humain n'a pas besoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monstrueuses. C'est en s'élevant avec tout l'effort dont elle est capable, que la raison se met au-dessus des chimères. La vraie philosophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés & de la superstition. Parce que quelques auteurs ont abusé de leurs lumières, faudra-t-il proscrire la culture de la raison ? Eh ! de quoi ne peut-on pas abuser ? Pouvoir, loix, religion, tout ce qu'il y a de plus utile ne peut-il pas être détourné à des usages nuisibles ? Tel est celui qu'a fait M. Rousseau de sa puissante éloquence pour inspirer le mépris des sciences, des lettres & des philosophes. Au tableau qu'il présente de ces hommes savans, opposons celui du vrai philosophe.

JE vais le tracer ; Messieurs, d'après les modèles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'est-ce qu'un vrai philosophe ? C'est un homme très-raisonnable & très-éclairé. Sous quelque point de vue qu'on le considère, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute son estime, & l'on n'est content de soi-même que lorsqu'on mérite la sienne. Il ne connoît ni les souplesse rampantes de la flatterie, ni les intrigues artificieuses de la jalousie, ni la bassesse d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obscurcir celui des autres ; car l'envie, qui ne pardonne ni les succès, ni ses propres injustices, est toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ses maximes en les contredisant par ses actions ; jamais accessible à la licence que condamnent la religion qu'elle attaque, les loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute si son caractère a plus de noblesse que de force, plus d'élévation que de vérité. Son esprit est toujours l'organe de son cœur, & son expression l'image de ses sentimens. La franchise, qui est un défaut quand elle n'est pas un mérite, donne à ses discours cet air aimable de sincérité, qui ne

84 RÈFUTATION DE M. GAUTIER.

vaut beaucoup que lorsqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il se charge de la reconnoissance, & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde; & il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il desire toujours d'obliger. Il met sa gloire à servir sa patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la société cette raison farouche, qui ne fait pas se relâcher de sa supériorité; cette inflexibilité de sentiment, qui, sous le nom de fermeté, brusque les égards & les condescendances; cet esprit de contradiction, qui, secouant le joug des bienséances, se fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées, également haïssable, soit qu'il défende les droits de la vérité, ou les prétentions de son orgueil. Le vrai philosophe s'enveloppe dans sa modestie, & pour faire valoir les qualités des autres, il n'hésite pas à cacher l'éclat des siennes. D'un commerce aussi sûr qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuser, & dans la conversation que celui d'affocier les autres à son propre mérite. Il fait qu'un des plus solides appuis de la justice que nous nous flattons d'obtenir, est celle que nous rendons au mérite d'autrui; & quand il l'ignoreroit, il ne monteroit pas sa conduite sur des principes différens de ceux que nous venons d'exposer: persuadé que le cœur fait l'homme; l'indulgence, les vrais amis; la modestie, des citoyens aimables. Je fais bien que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du philosophe, & sur-tout du philosophe chrétien; mon dessein a été seulement d'en donner une légère esquisse.

L E T T R E

DE J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE,

A M. ***.

Sur la Réfutation précédente. (24)

JE vous envoie, Monsieur, le Mercure d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon discours ; mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la nécessité d'y répondre ; & voici mes objections.

1. **J**E ne puis me persuader que, pour avoir raison, on soit indifféremment obligé de parler le dernier.

2. **P**LUS je relis la réfutation, & plus je suis convaincu que je n'ai pas besoin de donner à M. Gautier d'autre réplique, que le discours même auquel il a répondu. Lisez, je vous prie, dans l'un & l'autre écrit, les articles du luxe, de la guerre, des académies, de l'éducation : lisez la Prosopopée de Louis le Grand, & celle de Fabricius ; enfin lisez la conclusion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3. **J**E pense en tout si différemment de M. Gautier, que s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, je serois obligé de le combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme lui ; & cela me donneroit un air contraint, que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politesse, il fait entendre très-clairement que, pour devenir hom-

(24) La Réfutation qu'on vient de lire, avoit été lue à l'Académie de Nancy, & insérée dans le Mercure d'Octobre 1751. Elle ne se trouve ici qu'à cause de la réponse de M. Rousseau.

me de bien, il est bon de commencer par être hypocrite, & que la fausseté est un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse ne sont pas contagieux comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec rusticité ; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser ; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise ou qu'on ne leur soit utile ; qu'on fait évaluer les offres spécieuses de la politesse ; c'est-à-dire, sans doute, que quand deux hommes se font des complimens, que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur : *Je vous traite comme un sot, & je me moque de vous*, l'autre lui répond dans le fond du sien : *Je fais que vous mentez impudemment ; mais je vous le rends de mon mieux*. Si j'avois voulu employer la plus amère ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4. ON voit à chaque page de la réfutation, que l'auteur n'entend point, ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute : ce qui lui est assurément fort commode ; parce que répondant sans cesse à sa pensée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qui lui plaît. D'un autre côté, si ma réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire : car on n'a jamais cui dire qu'un peintre qui expose en public un tableau, soit obligé de visiter les yeux des spectateurs, & de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont besoin.

D'AILLEURS il n'est pas bien sûr que je me fisse entendre, même en repliquant. Par exemple ; je fais, dirois-je à M. Gautier, que nos soldats ne sont point des Réaumurs & des Fontenelles, & c'est tant pis pour eux, pour nous, & sur-tout pour les ennemis. Je fais qu'ils ne savent rien, qu'ils sont brutaux & grossiers ; & toutefois j'ai dit, & je dis encore qu'ils sont énervés par les sciences qu'ils méprisent, & par les beaux arts qu'ils ignorent. C'est un des grands inconvéniens de la culture des lettres, que, pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or, vous voyez bien, Monsieur, que ceci ne seroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier, pour ce M. Gautier qui me demande fièrement ce que les troupes ont de com-

mun avec les académies; si les soldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris; ce que je veux dire, en avançant qu'à force d'honorer les talens, on néglige les vertus; & d'autres questions semblables, qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois, pour n'être pas mieux entendu que la première.

5. SI je voulois répondre à la première partie de la réfutation, ce seroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me prescrire les auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel; il récuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est décisif, tandis que cent témoignages ne peuvent rien contre mon sentiment, parce que les témoins sont parties dans le procès; en vain le prierois-je de distinguer dans les exemples qu'il allègue; en vain lui représenterois-je qu'être barbare ou criminel sont deux choses tout-à-fait différentes, & que les peuples véritablement corrompus sont moins ceux qui ont de mauvaises loix, que ceux qui méprisent les loix; sa réplique est aisée à prévoir. Le moyen qu'on puisse ajouter foi à des écrivains scandaleux, qui osent louer des barbares qui ne savent ni lire ni écrire; le moyen qu'on puisse jamais supposer de la pudeur à des gens qui vont tout nus, & de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue? Il faudra donc disputer. Voilà donc Hérodote, Strabon, Pomponius-Mela aux prises avec Xénophon; Justin; Quinte - Curce, Tacite. Nous voilà donc dans les recherches de critique, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures se transforment en volumes; les livres se multiplient, & la question s'oublie. C'est le sort des disputes de littérature, qu'après des in-folio d'éclaircissimens, on finit toujours par ne savoir où l'on en est: ce n'est pas la peine de commencer.

SI je voulois répliquer à la seconde partie, cela seroit bien-tôt fait; mais je n'apprendrois rien à personne. M. Gautier se contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, &

non par - tout où j'ai dit oui, je n'ai donc qu'à dire encore non par - tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, & supprimer les preuves, j'aurai très-exactement répondu. En suivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux parties de la réfutation, sans en dire trop & trop peu : or, je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. JE pourrois suivre une autre méthode, & examiner séparément les raisonnemens de M. Gautier, & le style de la réfutation.

SI j'examinois ses raisonnemens, il me seroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, & que l'auteur n'a point saisi l'état de la question, & qu'il ne m'a point entendu.

PAR exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savans ; & je m'étois déjà bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes soins à me montrer quelque peuple savant qui ne fut pas vicieux, il m'auroit surpris davantage. Par-tout il me fait raisonner comme si j'avois dit que la science est la seule source de corruption parmi les hommes. S'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

IL dit que le commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme ; d'où il conclut qu'on n'est pas fondé à en faire honneur aux sciences. Mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur ? Depuis que les hommes vivent en société, il y a eu des peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient pas. M. Gautier a oublié de nous faire raison de cette différence.

M. Gautier est par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il a, fait assurément beaucoup d'honneur aux siennes ; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit, au ton dont il parle, qu'il a étudié les hommes comme les Péripatéticiens étudioient la physique, sans sortir de son cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres ; & après
avoir

avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'est pas une merveille, qu'ayant suivi des méthodes si différentes, nous nous rencontrons si peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne sauroit employer un langage plus honnête que celui de notre siècle, & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois encore qu'on ne sauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir ?

IL dit encore que, quand même on pourroit prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendit de leur progrès. Après avoir employé la première partie de mon discours à prouver que ces choses avoient toujours marché ensemble, j'ai destiné la seconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici ?

IL me paroît sur-tout très-scandalisé de la manière dont j'ai parlé de l'éducation des colléges. Il m'apprend qu'on y enseigne aux jeunes gens je ne fais combien de belles choses, qui peuvent être d'une bonne ressource pour leur amusement, quand ils seront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les instruire.

» Nous nous enquérons volontiers : Sait-il du Grec & du Latin ?

» Écrit-il en vers ou en prose ? Mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'étoit le principal ; & c'est ce qui demeure derrière.

» Criez d'un passant à notre peuple : *O le sùvant homme !* & d'un autre, *O le bon homme !* Il ne faudra pas à détourner ses yeux & son respect vers le premier : il y faudroit un tiers crieur, *O les lourdes têtes !* »

J'AI dit que la nature a voulu nous préserver de la science ; comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant, & que la peine que nous trouvons à nous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'eusse dit : Peuples, sachez donc une fois que la nature ne veut

pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre : la peine qu'elle a attachée à sa culture, est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier n'a pas songé qu'avec un peu de travail on est sûr de faire du pain ; mais qu'avec beaucoup d'étude, il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur : car pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oisives ? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que s'il ne tenoit qu'à lui, tous les laboureurs déserteroiént bientôt les campagnes, pour aller argumenter dans les écoles ; occupation, selon M. Gautier, & je crois, selon bien des professeurs, fort importante pour le bonheur de l'État.

EN raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Égyptiens ne faisoient-ils pas des sciences tout le cas qu'on auroit pu croire. L'auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa bibliothèque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce Prince. A présent qu'il est mort, je demande, à mon tour, où est la nécessité de faire accorder le sentiment du Roi Osymandias avec celui des sages d'Égypte. S'il eût compté, & sur-tout pesé les voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eût pas été substitué à celui des *remèdes* ? Mais passons cette fastueuse inscription. Ces remèdes sont excellens, j'en conviens, & je l'ai déjà répété bien des fois ; mais est-ce une raison pour les administrer inconsidérément, & sans égard aux tempéramens des malades ? Tel aliment est très-bon en soi, qui, dans un estomac infirme, ne produit qu'indigestions & mauvaises humeurs. Que diroit-on d'un médecin qui, après avoir fait l'éloge de quelques viandes succulentes, concluroit que tous les malades s'en doivent rassasier ?

J'AI fait voir que les sciences & les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon singulière de raisonner ; & il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage & la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre.

Celui qui s'est une fois accoutumé à préférer sa vie à son devoir, ne tardera guères à lui préférer encore les choses qui rendent la vie facile & agréable.

J'AI dit que la science convient à quelques grands génies, mais qu'elle est toujours nuisible aux peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les sciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort savans hommes, & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'AI dit que Socrate étoit le plus savant des Athéniens; & c'est de-là que je tire l'autorité de son témoignage: tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit savant.

IL me blâme d'avoir avancé que Caton méprisoit les philosophes Grecs, & il se fonde sur ce que Carnéade se faisoit un jeu d'établir & de renverser les mêmes propositions, ce qui prévint mal-à-propos Caton contre la littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carnéade.

SANS doute que Carnéade est le seul philosophe, ou le seul savant qui se soit piqué de soutenir le pour & le contre; autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne signiferoit rien du tout. Je m'en rapporte sur ce point à son érudition.

SI la réfutation n'est pas abondante en bons raisonnemens, en revanche elle l'est fort en belles déclamations. L'auteur substitue par-tout les ornemens de l'art à la solidité des preuves qu'il promettoit en commençant; & c'est en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un discours académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, les éloquents déclamations de M. Rousseau? A abolir, s'il étoit possible, les vaines déclamations des collèges. Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune? J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences; mais M. Gautier auroit dû, mieux que personne, me

pardonner celle - là. *Eh ! pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? C'est qu'on cultive les belles-lettres, les sciences & les arts. Pour cela précisément. Si l'on étoit impoli, rustique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale, on seroit digne des éloges de M. Rouffseau. Pourquoi non ? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'exclusion à la vertu ? Ne se lassera-t-on point d'invectiver les hommes ? Ne se laisseront-ils point d'être méchans ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ? Croira-t-on les rendre meilleurs, en leur persuadant qu'ils sont assez bons ? Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis ? Sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames ? O doux nœuds de la société ! charme des vrais philosophes ! aimables vertus ! c'est par vos propres attraits que vous regnez dans les cœurs ; vous ne devez votre empire, ni à l'âpreté stoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.*

JE remarquerai d'abord une chose assez plaisante ; c'est que de toutes les sectes des anciens philosophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les Stoïciens sont les seuls que M. Gautier m'abandonne, & qu'il semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison : je n'en ferai guères plus fier.

MAIS voyons un peu si je pourrois rendre exactement en d'autres termes le sens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'est par vos propres attraits que vous regnez dans les ames. Vous n'avez pas besoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de rusticité. Vous savez aller au cœur par des routes plus simples & plus naturelles. il suffit de savoir la rhétorique, la logique, la physique, la métaphysique & les mathématiques, pour acquérir le droit de vous posséder.*

AUTRE exemple du style de M. Gautier.

VOUS savez que les sciences, dont on occupe les jeunes philosophes dans les universités, sont la logique, la métaphysique, la physique, les mathématiques élémentaires. Si je l'ai su, je l'avois oublié, comme nous faisons tous, en devenant raisonnables. Ce sont donc là, selon vous, de stériles spéculations ! Stériles, selon l'opinion commune ;

mais, selon moi, très-fertiles en mauvaises choses. *Les universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits.* Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention ; elle est aussi ancienne que la philosophie. Au reste, je fais que les universités ne me doivent aucune reconnaissance ; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. *Les grands philosophes qui les possèdent dans un degré éminent, sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien.* Je crois qu'en effet ces grands philosophes, qui possèdent toutes ces grandes sciences dans un degré éminent, seroient très-surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Mais je serois bien plus surpris moi-même si ces hommes, qui savent tant de choses, savoient jamais celle-là.

JE remarque que M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis ; il étend ses soins, à cet égard, depuis les régens de collège jusqu'à la souveraine puissance. M. Gautier fait fort bien de justifier les usages du monde ; on voit qu'ils ne lui sont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

TOUTES ces manières d'écrire & de raisonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'esprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, & que je crois raisonnable. Il m'accuse, très-sûrement sans en rien croire, de n'être point persuadé du sentiment que je soutiens. Moi je le soupçonne avec plus de fondement d'être en secret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonstances où il se trouve, l'auront mis dans une espèce de nécessité de prendre parti contre moi. La bienséance de notre siècle est bonne à bien des choses ; il m'aura donc réfuté par bienséance ; mais il aura pris toutes sortes de précautions, & employé tout l'art possible pour le faire de manière à ne persuader personne.

C'EST dans cette vue qu'il commence par déclarer très-mal-à-propos, que la cause qu'il défend intéresse le bonheur de l'assem-

blée devant laquelle il parle, & la gloire du grand Prince sous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'est précisément comme s'il disoit : vous ne pouvez, Messieurs, sans ingratitude envers votre respectable protecteur, vous dispenser de me donner raison; & de plus, c'est votre propre cause que je plaide aujourd'hui devant vous, ainsi de quelque côté que vous envisagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité.... Je dis que tout homme qui parle ainsi a plus d'attention à fermer la bouche aux gens, que d'envie de les convaincre.

SI vous lisez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre & indiquer la réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

LES victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses & sur les Lacédémoniens mêmes, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Je demande si ce n'est pas-là une adresse pour rappeler ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponèse. Leur gouvernement devenu vénal sous Périclès, prend une nouvelle face; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure; les fonctions les plus honorables sont avilies; l'impunité multiplie les mauvais citoyens; les fonds destinés à la guerre sont destinés à nourrir la mollesse & l'oïseté: toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences?

QUE fait ici M. Gautier, sinon de rappeler toute la seconde partie de mon discours, où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour causes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon sens à remonter de lui-même à la première cause de ces causes prétendues. Remarquez encore comment, pour en laisser faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut supposer qu'il ignore en effet, & ce que tous les historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des orateurs. Il est donc certain que m'attaquer de cette manière, c'est bien clairement m'indiquer les réponses que je dois faire.

Ceci n'est pourtant qu'une conjecture, que je ne prétends point

garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je voulusse justifier son savoir aux dépens de sa bonne foi : mais si en effet il a parlé sincèrement, en réfutant mon discours, comment M. Gautier, professeur en histoire, professeur en mathématiques, membre de l'académie de Nancy, ne s'est-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

JE ne repliquerai donc pas à M. Gautier; c'est un point résolu. Je ne pourrois jamais répondre sérieusement, & suivre la réfutation pied à pied : vous en voyez la raison; & ce seroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amère plaisanterie. Je crains bien déjà qu'il n'ait que trop à se plaindre du ton de cette lettre : au moins n'ignoroit-il pas, en écrivant sa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment.

AU reste, je suis prêt à rendre à M. Gautier toute la justice qui lui est due. Son ouvrage me paroît celui d'un homme d'esprit qui a bien des connoissances. D'autres y trouveront peut-être de la philosophie; quant à moi, j'y trouve beaucoup d'érudition.

JE suis de tout mon cœur, Monsieur, &c.

P. S. JE viens de lire dans la gazette d'Utrecht, du 22 Octobre, une pompeuse exposition de l'ouvrage de M. Gautier, & cette exposition semble faite exprès pour confirmer mes soupçons. Un auteur qui a quelque confiance en son ouvrage, laisse aux autres le soin d'en faire l'éloge, & se borne à en faire un bon extrait. Celui de la réfutation est tourné avec tant d'adresse, que, quoiqu'il tombe uniquement sur des bagatelles que je n'avois employées que pour servir de transitions, il n'y en a pas une seule sur laquelle un lecteur judicieux puisse être de l'avis de M. Gautier.

IL n'est pas vrai, selon lui, que ce soit des vices des hommes que l'histoire tire son propre intérêt.

JE pourrois laisser les preuves de raisonnement, & pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des autorités.

HEUREUX les peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'histoire !

Si jamais les hommes deviennent sages, leur histoire n'amusera guères.

M. Gautier dit avec raison qu'une société, fût-elle toute composée d'hommes justes, ne sauroit subsister sans loix ; & il conclut de-là qu'il n'est pas vrai que, sans les injustices des hommes, la jurisprudence seroit inutile. Un si savant auteur confondroit-il la jurisprudence & les loix ?

JE pourrois encore laisser les preuves de raisonnement ; & pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des faits.

LES Lacédémoniens n'avoient ni juriscultes, ni avocats ; leurs loix n'étoient pas même écrites : cependant ils avoient des loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier, pour savoir si les loix étoient plus mal observées à Lacédémone, que dans les pays où fourmillent les gens de loi.

JE ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui servent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la gazette ; mais je finirai par cette observation, que je soumets à votre examen.

DONNONS par-tout raison à M. Gautier, & retranchons de mon discours toutes les choses qu'il attaque ; mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la question, il n'y restera rien du tout.

JE conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris, ce premier Novembre 1751.

DISCOURS
SUR LES AVANTAGES
DES SCIENCES ET DES ARTS,

Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

Par M. BORDE.

ON est défabusé depuis long-temps de la chimère de l'âge d'or : par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés ; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins & les crimes forcèrent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans, la reconnaissance & la crainte éleverent les trônes & les autels. La superstition & le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent ; les révolutions se multiplierent.

A travers ce vaste spectacle des passions & des misères des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus sages & plus heureuses. Tandis que la plus grande partie du monde étoit inconnue, que l'Europe étoit sauvage & l'Asie esclave, la Grèce pensa & s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des philosophes formerent ses mœurs & lui donnerent des loix.

SI l'on refuse d'ajouter foi aux traditions qui nous disent que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on est forcé par l'histoire de convenir que cette heureuse révolution est due aux arts utiles & aux sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers légis-

lateurs de la Grèce? Peut-on nier qu'ils ne fussent les plus vertueux & les plus savans de leur siècle? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumière à l'esprit, & ils y avoient joint les secours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crète, en Égypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'instruire.

TANDIS qu'ils établissoient leurs divers systèmes de politique, par qui les passions particulières devenoient le plus sûr instrument du bien public, & qui faisoient germer la vertu du sein même de l'amour-propre; d'autres philosophes écrivoient sur la morale, remontoient aux premiers principes des choses, observoient la nature & ses effets. La gloire de l'esprit & celle des armes avançaient d'un pas égal; les sages & les héros naissoient en foule; à côté des Miltiades & des Thémistocles, on trouvoit les Aristides & les Socrates. La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philosophie conduisoit à la gloire. Tel est l'infailible effet des connoissances de l'esprit: les mœurs & les loix font la seule source du véritable héroïsme. En un mot, la Grèce dut tout aux sciences, & le reste du monde dut tout à la Grèce.

OPPOSERA-T-ON à ce brillant tableau les mœurs grossières des Perses & des Scythes? J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre, & vivent de légumes. Mais est-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur? Quel spectacle nous présenteroit le genre humain, composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs & de bergers? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours? Érigerat-on en vertus les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être; le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.

LES Perses n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Asie, qu'ils perdirent leurs mœurs; les Scythes dégénérèrent aussi, quoique

plus tard ; des vertus si sauvages sont trop contraires à l'humanité pour être durables ; se priver de tout & ne désirer rien , est un état trop violent ; une ignorance si grossière ne sauroit être qu'un état de passage. Il n'y a que la stupidité & la misère qui puissent y assujettir les hommes.

SPARTE, ce phénomène politique, cette république de soldats vertueux, est le seul peuple qui ait eu la gloire d'être-pauvre par institution & par choix. Ses loix si admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des pères, l'exposition des enfans, le vol autorisé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oisiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'esprit pros crits & méprisés, l'austérité & la férocité des mœurs qui en étoient la suite, & qui aliénèrent bientôt tous les alliés de la république, sont déjà d'assez justes reproches : peut-être ne se borneroient-ils pas là, si les particularités de son histoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle se fit une vertu artificielle en se privant de l'usage de l'or ; mais que devenoient les vertus de ses citoyens, si-tôt qu'ils s'éloignoient de leur patrie ? Lyfandre & Pausanias n'en furent que plus aisés à corrompre. Cette nation qui ne respiroit que la guerre, s'est-elle fait une gloire plus grande dans les armes que sa rivale, qui avoit réuni toutes les sortes de gloire ? Athènes ne fut pas moins guerrière que Sparte, elle fut de plus savante, ingénieuse & magnifique ; elle enfanta tous les arts & tous les talens ; & dans le sein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus sage des Grecs. Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, elle fut vaincue, il est vrai, & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par une très-grande supériorité de succès. La gloire des Lacédémoniens fut peu solide ; la prospérité corrompit leurs institutions, trop bizarres pour pouvoir se conserver long-temps ; la fière Sparte perdit ses mœurs comme la savante Athènes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de sa réputation ; & tandis que les Athéniens & plusieurs autres villes luttoient contre la Macédoine, pour la liberté de la Grèce, Sparte

100 DISCOURS SUR LES AVANTAGES

seule languissoit dans le repos, & voyoit préparer de loin sa destruction, sans songer à la prévenir.

MAIS enfin je suppose que tous les États dont la Grèce étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous ressembleroit-il de cette contrée si célèbre ? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens pour transmettre sa gloire à la postérité ; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous : il nous seroit indifférent par conséquent qu'elles eussent existé ou non. Ces nombreux systèmes de philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées : ces chefs-d'œuvre d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les arts utiles ou agréables qui conservent ou embellissent la vie ; enfin l'ineffable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour leur prospérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence : le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

QUE prétendent enfin les ennemis de la science ? Quoi ! le don de penser seroit un présent funeste de la divinité ! Les connoissances & les mœurs seroient incompatibles ! La vertu seroit un vain fantôme produit par un instinct aveugle, & le flambeau de la raison la seroit évanouir, en voulant l'éclaircir ! quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raison & de la vertu !

COMMENT prouve-t-on de si bizarres paradoxes ? On objecte que les sciences & les arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux institutions primitives des états : on cite, pour exemple, Athènes & Rome. Euripide & Démosthène ont vu Athènes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens : Horace, Virgile & Cicéron

ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine ; les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur pays : ils en ont donc été la cause. Conséquence peu fondée , puisqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

EN accordant que l'altération des loix & la corruption des mœurs aient beaucoup influé sur ces grands événemens , me forcera-t-on de convenir que les sciences & les arts y aient contribué ? La corruption suit de près la prospérité , les sciences font pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même temps : des choses si diverses peuvent naître ensemble & se rencontrer ; mais c'est sans aucune relation entre elles de cause & d'effet.

ATHÈNES & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens , tous leurs citoyens étoient soldats , toutes leurs vertus étoient nécessaires , les occasions même de corrompre leurs mœurs n'existoient pas. Peu après elles acquirent des richesses & de la puissance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir & à penser. Dans le sein de leur opulence ou de leur loisir , les uns perfectionnerent le luxe , qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres ayant reçu de la nature de plus favorables dispositions , étendirent les limites de l'esprit , & créèrent une gloire nouvelle.

AINSI , tandis que les uns , par le spectacle des richesses & des voluptés , profanoient les loix & les mœurs , les autres allumoient le flambeau de la philosophie & des arts , instruisoient , ou célébroient les vertus , & donnoient naissance à ces noms si chers aux gens qui savent penser , l'atticisme & l'urbanité. Des occupations si opposées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications ? Pouvoient-elles produire les mêmes effets ?

JE ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois jusques sur les lettres , & qu'elle n'ait produit des excès dangereux ; mais doit-on confondre la noble destination des sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire ? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial ,

contre les nombreux volumes philosophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le sage poëme de Virgile ?

D'AILLEURS, les ouvrages licencieux sont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la science & du travail. Les hommes dans tous les temps & dans tous les pays ont eu des passions ; ils les ont chantées. La France avoit des Romanciers & des Troubadours, long-temps avant qu'elle eût des favans & des philosophes. En supposant donc que les sciences & les arts eussent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inspirées par les passions, n'en auroient pas moins été réalisées en prose & en vers ; avec cette différence que nous aurions eu de moins tout ce que les philosophes, les poëtes & les historiens ont fait pour nous plaire ou pour nous instruire.

ATHÈNES fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine ; mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout ; & c'est perdre le temps que de chercher des causes particulières, où l'on voit une force supérieure si marquée.

ROME, maîtresse du monde, ne trouvoit plus d'ennemis ; il s'en forma dans son sein. Sa grandeur fit sa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier : elles avoient pu suffire contre les factions des Manlius, des Cassius & des Gracques : elles succomberent sous les armées de Silla, de César & d'Octave : Rome perdit sa liberté ; mais elle conserva sa puissance. Opprimée par les soldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour à tour déclarés pères de la patrie & massacrés. Un monstre, indigne du nom d'homme, se faisoit proclamer Empereur ; & l'auguste corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Étranges alternatives d'esclavage & de tyrannie ; mais telles qu'on les a vues dans tous les États où la milice dispoit du Trône. Enfin de nombreuses irruptions des Barbares vinrent renverser & fouler aux pieds ce vieux

colosse ébranlé de toutes parts, & de ses débris se formerent tous les Empires qui ont subsisté depuis.

CES sanglantes révolutions ont-elles donc quelque chose de commun avec les progrès des lettres ? Par-tout je vois des causes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut sous des Empereurs philosophes. Sénèque a-t-il donc été le corrupteur de Néron ? Est-ce l'étude de la philosophie & des arts qui fit autant de monstres des Caligula, des Domitien, des Héliogabale ? Les lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome, ne tomberent-elles pas sous ces regnes cruels ? Elles s'affoiblirent ainsi par degrés avec le vaste Empire auquel la destinée du monde sembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'univers une seconde fois, avec la barbarie & la servitude, ses compagnes fidelles.

DISONS donc que les Muses aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Par-tout je les vois prodiguer leurs bienfaits sur les nations, au moment où elles sont le plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie, si-tôt qu'elles ont été attirées dans ce puissant Empire par le Héros singulier, qui en a été, pour ainsi dire, le créateur : le législateur de Berlin, le conquérant de la Silésie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'IL est arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas survécu long-temps à celle des lettres, c'est qu'elle étoit à son comble, lorsque les lettres ont été cultivées, & que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-temps dans le même état. Mais bien loin que les sciences y contribuent, elles périssent infailliblement frappées des mêmes coups ; en sorte que l'on peut observer que les progrès des lettres & leur déclin sont ordinairement dans une juste proportion avec la fortune & l'abaissement des Empires.

CETTE vérité se confirme encore par l'expérience des derniers temps. L'esprit humain, après une éclipse de plusieurs siècles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On fouilla dans les cen-

dres antiques, & le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des sciences. Mais dans quel temps reprirent-elles cette nouvelle vie ? Ce fut lorsque l'Europe, après tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée & une forme plus heureuse.

ICI se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits Royaumes domestiques, renfermés dans l'enceinte d'une ville ; de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maisons, tremblans sans cesse pour une partie toujours prête à leur échapper : c'est une Monarchie vaste & puissante, combinée dans toutes ses parties par une législation profonde. Tandis que cent mille soldats combattent gaiement pour la sûreté de l'État, vingt millions de citoyens heureux & tranquilles, occupés à la prospérité intérieure, cultivent sans allarmes les immenses campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les arts & les lettres dans l'enceinte des villes : toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, & dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit & les anime. Telle est la foible image du beau règne de Louis XIV, & de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerrière & savante, est devenue le modèle & l'arbitre de l'Europe ; elle fait vaincre & chanter ses victoires : ses philosophes mesurent la terre, & son Roi la pacifie.

QUI osera soutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les lettres ? Dans quel siècle a-t-il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occasions que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague & de Bavière ? Qu'y a-t-il enfin de supérieur dans l'antiquité au siège de Berg-op-Zoom, & à ces braves grenadiers renouvelés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les Héros qui les précédoient ?

EN vain veut-on nous persuader que le rétablissement des sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir que les
vices

vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entièrement proscrits parmi nous.

C'EST déjà un grand avantage pour la cause des lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les suites, les violences des grands, la tyrannie des pères, la bizarrerie de la vieillesse, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès si communs autrefois, funestes effets de l'ignorance & de l'oïveté, n'existent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoissances dont tous les esprits sont occupés ou amusés.

ON nous reproche des vices raffinés & délicats; c'est que partout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles, ou la parure dont ils se couvrent, font du moins l'aveu de leur honte, & un témoignage du respect public pour la vertu.

S'IL y a des modes de folie, de ridicule & de corruption, elles ne se trouvent que dans la capitale seulement, & ce n'est même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richesses & l'oïveté. Les provinces entières, & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoissent que de nom. Jugera-t-on toute la nation sur les vices d'un petit nombre d'hommes? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus; la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes; les sciences & les lettres ne cessent point de déposer contre elle; la morale la démasque, la philosophie humilie ses petits triomphes; la comédie, la satire, l'épigramme la percent de mille traits.

LES bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidèlement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licencieuses, qui disparaissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les sciences & les arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul, échauffé par les passions, suffit pour les enfanter. Les savans, les philosophes, les grands orateurs & les grands poë-

tes, bien loin d'en être les auteurs, les méprisent, ou même ignorent leur existence : il y a plus, dans le nombre infini des grands écrivains en tout genre qui ont illustré le dernier règne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abusé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le genre humain a retirés des sciences cultivées ? Des écrivains, la plupart obscurs, se sont jettés de nos jours dans de plus grands excès ; heureusement cette corruption a peu duré ; elle paroît presque entièrement éteinte ou épuisée. Mais c'étoit une suite particulière du goût léger & frivole de notre nation ; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de semblables reproches à faire aux lettres.

JE pourrois me dispenser de parler du luxe, puisqu'il naît immédiatement des richesses, & non des sciences & des arts. Et quel rapport peut avoir avec les lettres le luxe du faste & de la mollesse, qui est le seul que la morale puisse condamner ou restreindre.

IL est, à la vérité, une sorte de luxe ingénieux & savant qui anime les arts & les élève à la perfection. C'est lui qui multiplie les productions de la peinture, de la sculpture & de la musique. Les choses les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes ; & une nation seroit justement méprisée, qui, pour augmenter le nombre des peintres & des musiciens, se laisseroit manquer de laboureurs & de soldats. Mais lorsque les armées sont complètes & la terre cultivée, à quoi employer le loisir du reste des citoyens ? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas se donner des tableaux, des statues & des spectacles.

VOULOIR rappeler les grands États aux petites vertus des petites Républiques, c'est vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau ; c'étoit la folie de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit & mourut enfin sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fissent que des petites choses : ils se consacroient tout entiers à leur pa-

trie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers temps on ne savoit qu'exister; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoient que des qualités forcées : on étoit alors dans une impossibilité physique d'être voluptueux; & qui vouloit être lâche, devoit se résoudre à être esclave. Les États s'accrurent; l'inégalité des biens s'introduisit nécessairement : un Proconsul d'Asie pouvoit-il être aussi pauvre que ces Consuls anciens, demi-bourgeois & demi-payfans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le lendemain cultiver les leurs? Les circonstances seules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richesse ne font point la vertu; elle est uniquement dans le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçu de la nature & de la fortune.

APRÈS avoir justifié les lettres sur l'article du luxe, il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduite dans nos mœurs, est un des plus utiles présens qu'elles pussent faire aux hommes. Supposons que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices, c'est présenter l'exception au lieu de la règle, & l'abus de la chose à la place de la chose même.

MAIS que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une ame douce & bienfaisante? L'habitude d'une si louable imitation seroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même; tel est le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs plus de philosophie qu'on ne pense; elle respecte le nom & la qualité d'homme; elle seule conserve entr'eux une sorte d'égalité fictive; foible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre; elle est le sacrifice perpétuel de l'humeur & de l'esprit de singularité.

DIRA-T-ON que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides & de dupes? Croira-t-on que tous soient en même-temps & trompeurs & trompés?

Nos cœurs ne font point assez parfaits pour se montrer sans voile : la politesse est un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caractères ; elle rapproche les hommes , & les engage à s'aimer par les ressemblances générales qu'elle répand sur eux : sans elle la société n'offriroit que des disparates & des chocs ; on se haïroit pour les petites choses ; & avec cette disposition il seroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus souvent besoin de complaisance que de services ; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans sa vie. Mais une société douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politesse place les vertus ; elle seule leur enseigne ces combinaisons fines , qui les subordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions , ainsi que ce juste milieu , au-deçà & au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

ON ne se contente pas d'attaquer les sciences dans les effets qu'on leur attribue , on les empoisonne jusques dans leur source ; on nous peint la curiosité comme un penchant funeste ; on charge son portrait des couleurs les plus odieuses. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le système moral : mais il n'en est pas moins vrai que nous devons à nos connoissances , & par conséquent à notre curiosité , tous les biens dont nous jouissons. Sans elle , réduits à la condition des brutes , notre vie se passeroit à ramper sur la petite portion de terrain destiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance est un état de crainte & de besoin ; tout est danger alors pour notre fragilité : la mort gronde sur nos têtes , elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout , & qu'on a besoin de tout , quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître ?

TELLE est la noble distinction d'un être pensant : seroit-ce donc en vain que nous aurions été doués seuls de cette faculté divine ? C'est s'en rendre digne que d'en user.

LES premiers hommes se contenterent de cultiver la terre , pour en tirer le bled ; ensuite on creusa dans ses entrailles , on en arracha les métaux. Les mêmes progrès se sont faits dans les sciences : on

ne s'est pas contenté des découvertes les plus nécessaires ; on s'est attaché avec ardeur à celles qui ne paroissent que difficiles & glorieuses. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter : Ce que nous appellons génie , n'est autre chose qu'une raison sublime & courageuse ; il n'appartient qu'à lui seul de se juger.

CES globes lumineux placés loin de nous à des distances si énormes , sont nos guides dans la navigation , & l'étude de leurs situations respectives , qu'on n'a peut-être regardées d'abord que comme l'objet de la curiosité la plus vaine , est devenue une des sciences la plus utile. La propriété singulière de l'aimant , qui n'étoit pour nos pères qu'une énigme frivole de la nature , nous a conduits , comme par la main , à travers l'immensité des mers.

DEUX verres placés & taillés d'une certaine manière , nous ont montré une nouvelle scène de merveilles , que nos yeux ne soupçonnoient pas.

LES expériences du tube électrisé sembloient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-on un jour la connoissance du règne universel de la nature.

APRÈS la découverte de ces rapports si imprévus , si majestueux ; entre les plus petites & les plus grandes choses quelles connoissances oferions-nous dédaigner ? En savons-nous assez pour mépriser ce que nous ne savons pas ? Bien loin d'étouffer la curiosité , ne semble-t-il pas , au contraire , que l'Être Suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulières ; qu'aucune analogie n'avoit annoncées.

MAIS de combien d'erreurs est assiégée l'étude de la vérité ? Quelle audace , nous dit-on , ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuses , où tant d'autres se sont égarés ? Sur ces principes il n'y aura plus rien que nous osions entreprendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aspirer , puisqu'il n'en est point sans mélange. La véritable sagesse , au contraire , consiste seulement à les épurer , autant que notre condition le permet.

110 DISCOURS SUR LES AVANTAGES

Tous les reproches que l'on fait à la philosophie, attaquent l'esprit humain, ou plutôt l'Auteur de la nature qui nous a fait tels que nous sommes. Les philosophes étoient des hommes, ils se sont trompés. Doit-on s'en étonner : plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous, songeons que c'est à leurs erreurs multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il falloit épuiser les combinaisons de tous ces divers systèmes, la plupart si répréhensibles & si outrés, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur; une seule mène à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard ?

L'ESPRIT humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces philosophes ne voyoit qu'une face, ceux-là rassemblent les motifs de douter : ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant, auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches; les autres se proposoient la vertu même, comme leur unique objet, & se flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude & la pauvreté comme l'asyle des mœurs : d'autres ufoient des richesses comme d'un instrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les assemblées publiques pour rendre leur sagesse utile aux Rois & aux peuples. Un seul homme n'est pas tous : un seul esprit, un seul système n'enferme pas toute la science; c'est par la comparaison des extrêmes que l'on fait enfin le juste milieu; c'est par le combat des erreurs qui s'entre-détruisent, que la vérité triomphe : ces diverses parties se modifient, s'élevent & se perfectionnent mutuellement; elles se rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités; les nuages se dissipent & la lumière de l'évidence se leve.

JE ne dissimulerai cependant pas que les sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient proposé. La métaphysique vouloit connoître la nature des esprits; &, non moins utile peut-être,

elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le physicien a entrepris l'histoire de la nature , & n'a imaginé que des romans ; mais en poursuivant un objet chimérique , combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La chymie n'a pu nous donner de l'or , & sa folie nous a valu d'autres miracles dans ses analyses & ses mélanges. Les sciences sont donc utiles jusques dans leurs écarts & leurs déréglemens ; il n'y a que l'ignorance qui n'est jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les anciens à cet égard paroissent plus sages que nous : nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations ; il n'y a si petit professeur qui n'ait ses argumens & ses dogmes , & par conséquent ses erreurs & ses absurdités. Cicéron & Platon traitoient la philosophie en dialogues : chacun des interlocuteurs faisoit valoir son opinion : on dispuoit, on cherchoit , & on ne se piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence ; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie ; mais nous avons presque perdu l'art de comparer les probabilités & les vraisemblances , & de calculer le degré de consentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses démontrées ! & combien n'y en a-t-il pas qui ne sont que probables ! Ce seroit rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'ESPRIT de système qui s'est long-temps attaché à des objets où il ne pouvoit presque que nous égarer , devrait régler l'acquisition , l'enchaînement & le progrès de nos idées : nous avons besoin d'un ordre entre les diverses sciences , pour nous conduire des plus simples aux plus composées , & parvenir ainsi à construire une espece d'observatoire spirituel , d'où nous puissions contempler toutes nos connoissances ; ce qui est le plus haut degré de l'esprit.

LA plupart des sciences ont été faites au hazard ; chaque auteur a suivi l'idée qui le dominoit , souvent sans savoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres seront extraits & refondus , conformément à un certain système qu'on se fera formé ; alors les esprits ne feront plus de pas inutiles hors de la route & souvent en arrière. Mais quel est le génie en état

d'embrasser toutes les connoissances humaines, de choisir le meilleur ordre pour les présenter à l'esprit ? Sommes-nous assez avancés pour cela ? Il est du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'histoire des lettres.

LE temple des sciences est un édifice immense, qui ne peut s'achever que dans la durée des siècles. Le travail de chaque homme est peu de chose dans un ouvrage si vaste ; mais le travail de chaque homme y est nécessaire. Le ruisseau qui porte ses eaux à la mer doit-il s'arrêter dans sa course, en considérant la petitesse de son tribut ? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la postérité ? Ne bornons point nos idées à notre vie propre ; étendons-les sur la vie totale du genre humain ; méritons d'y participer, & que l'instant rapide où nous aurons vécu, soit digne d'être marqué dans son histoire.

POUR bien juger de l'élévation d'un philosophe ou d'un homme de lettres au-dessus du commun des hommes, il ne faut que considérer le sort de leurs pensées : celles de l'un, utiles à la société générale, sont immortelles, & consacrées à l'admiration de tous les siècles ; tandis que les autres voient disparaître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître : chez les trois quarts des hommes le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.

JE ne parlerai point de l'astrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les sciences qu'on appelloit occultes ; elles n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible ; & quand les vraies sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom, nous leur devrions déjà beaucoup.

ON nous oppose un jugement de Socrate, qui porta, non sur les sçavans, mais sur les sophistes, non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire : Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter, & il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir. La vraie science est bien éloignée de cette affectation.

affectation. Socrate est ici témoin contre lui-même ; le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices ; elles ne sont pas toutes nées de l'orgueil humain : déclamation vaine , qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.

ON demande , par exemple , ce que deviendroit l'histoire s'il n'y avoit ni guerriers , ni tyrans , ni conspirateurs. Je réponds qu'elle seroit l'histoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; si les hommes étoient tous vertueux , ils n'auroient plus besoin , ni de Juges , ni de Magistrats , ni de soldats. A quoi s'occuperoient-ils ? Il ne leur resteroit que les sciences & les arts. La contemplation des choses naturelles , l'exercice de l'esprit , sont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

DIRE que les sciences sont nées de l'oisiveté , c'est abuser visiblement des termes. Elles naissent du loisir , il est vrai ; mais elles garantissent de l'oisiveté. Le citoyen que ses besoins attachent à la charrue , n'est pas plus occupé que le géomètre ou l'anatomiste ; j'avoue que son travail est de première nécessité : mais sous prétexte que le pain est nécessaire , faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre ? Et parce qu'il est plus nécessaire que les loix , le laboureur sera-t-il élevé au-dessus du Magistrat ou du Ministre ? Il n'y a point d'absurdités où de pareils principes ne pussent nous conduire.

IL semble , nous dit-on , qu'on ait trop de laboureurs , & qu'on craigne de manquer de philosophes. Je demanderai à mon tour si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer. C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité ; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles ; & quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre , quel courage ne faut-il pas pour oser n'être qu'un Descartes , un Newton , un Locke ?

SUR quel fondement peut-on reprocher aux sciences d'être nuisibles aux qualités morales ? Quoi ! l'exercice du raisonnement qui nous a été donné pour guide ; les sciences mathématiques , qui , en renfermant tant d'utilités relatives à nos besoins présents ,

tiennent l'esprit si éloigné des idées inspirées par les sens & par la cupidité ; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la première science de l'homme ; les observations de la nature, si nécessaires à la conservation de notre être, & qui nous élèvent jusqu'à son auteur : toutes ces connoissances contribueroient à détruire les mœurs ! Par quel prodige opéreroient-elles un effet si contraire aux objets qu'elles se proposent ? Et on ose traiter d'éducation insensée celle qui occupe la jeunesse de tout ce qu'il y a jamais eu de noble & d'utile dans l'esprit des hommes ! Quoi, les ministres d'une religion pure & sainte, à qui la jeunesse est ordinairement confiée parmi nous, lui laisseroient ignorer les devoirs de l'homme & du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation si injuste pour la persuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses ; cette éducation fondée sur des principes barbares, qui donnoit un gouverneur pour apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enseigner à ne point mentir ; comme si les vertus étoient divisées, & devoient former chacune un art séparé. La vertu est un être unique, indivisible : il s'agit de l'inspirer, non de l'enseigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

ON se livre ensuite à de nouvelles déclamations contre les arts & les sciences, sous prétexte que le luxe va rarement sans elles, & qu'elles ne vont jamais sans lui. Quand j'accorderois cette proposition, que pourroit-on en conclure ? La plupart des sciences me paroissent d'abord parfaitement désintéressées dans cette prétendue objection : le géomètre, l'astronome, le physicien ne sont pas suspects assurément. A l'égard des arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'est un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, sans le bien connoître. Quoique cette question doive être regardée comme étrangère à mon sujet, je ne puis m'empêcher de dire que tant qu'on ne voudra raisonner sur cette matière que par comparaison du passé au présent, on en tirera les plus mauvaises conséquences du monde. Lorsque les hommes marchaient tout nus, celui qui s'avisâ le premier de porter des habits, passa pour un voluptueux ; de siècle en siècle on

n'a jamais cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire; le préjugé toujours vaincu, renaissoit fidèlement à chaque nouveauté.

LE commerce & le luxe sont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, & les hommes des barbares, qui ne se croyoient nés que pour s'affervir, se piller & se massacrer mutuellement. Tels étoient ces siècles anciens que l'on veut nous faire regretter.

LA terre ne suffisoit ni à la nourriture, ni au travail de ses habitans; les sujets devenoient à charge à l'État; si-tôt qu'ils étoient désarmés, il falloit les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du Nord, la honte de l'humanité, qui détruisirent l'empire Romain, & qui désolèrent le neuvième siècle, n'avoient d'autres sources que la misère d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-temps la chimère de la politique, & qui est impossible dans les grands états, le luxe seul peut nourrir & occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

TANDIS qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent de tout; il fait l'espoir, l'émulation & la subsistance d'un million de citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la capitale. Parcourez les provinces: les proportions y sont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès; le nécessaire commode assez rare, l'artisan & le laboureur, c'est-à-dire le corps de la nation, borné à la simple existence: en sorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée sur une très-petite partie du corps politique, qui fait la force & la santé du reste.

MAIS, nous dit-on, les arts amollissent le courage: on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que

116 DISCOURS SUR LES AVANTAGES

l'ancienne Égypte, les Chinois & les Italiens modernes. Quelle injustice d'en accuser les sciences! Il seroit trop long d'en rechercher ici les causes. Il suffira de citer, pour l'honneur des lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Espagne, de l'Angleterre & de la France, c'est-à-dire, des nations les plus guerrières & les plus savantes.

DES barbares ont fait de grandes conquêtes; c'est qu'ils étoient très-injustes; ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai, si l'on veut, qu'un peuple n'est pas invincible pour être savant. A toutes ces révolutions j'opposerai seulement la plus vaste & la plus facile conquête qui ait jamais été faite; c'est celle de l'Amérique, que les arts & les sciences de l'Europe ont subjuguée avec une poignée de soldats; preuve sans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'AJOUTERAI que c'est enfin une barbarie passée de mode, de supposer que les hommes ne sont nés que pour se détruire. Les talens & les vertus militaires méritent sans doute un rang distingué dans l'ordre de la nécessité: mais la philosophie a épuré nos idées sur la gloire: l'ambition des Rois n'est à ses yeux que le plus monstrueux des crimes: grâces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous osons célébrer la modération & l'humanité.

QUE quelques nations, au sein de l'ignorance, aient eu des idées de la gloire & de la vertu, ce sont des exceptions si singulières, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences: pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer sépare à peine les contrées savantes & heureuses de l'Europe, de ces régions funestes où l'homme est ennemi né de l'homme, où les Souverains ne sont que les assassins privilégiés d'un peuple esclave. D'où naissent ces différences si prodigieuses entre des climats si voisins, où sont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la nature? L'Amé-

rique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espèce humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou sauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les passions & les crimes. La terre, abandonnée sans culture n'est point oisive; elle produit des épines & des poisons, elle nourrit des monstres.

J'ADMIRE les Brutus, les Décius, les Lucrèce, les Virginius, les Scevola; j'admurerai plus encore un État puissant & bien gouverné, où les citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.

CINCINNATUS vainqueur retournoit à sa charrue : dans un siècle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la philosophie & des lettres, & ceux de l'amitié, plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui, avec ses raves cuites sous la cendre, méprise l'or de Pyrrhus; mais Titus, dans la somptuosité de ses palais, mesurant son bonheur sur celui qu'il procure au monde par ses bienfaits & par ses loix, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïsme superstitieux, rustique ou barbare, que j'admire en frémissant, j'adore une vertu éclairée, heureuse & bienfaisante; l'idée de mon existence s'embellit : j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

QUI pourroit être assez aveugle ou assez injuste pour n'être pas frappé de ces différences? Le plus beau spectacle de la nature, c'est l'union de la vertu & du bonheur; les sciences & les arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est de leur secours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les passions, des lumières pour dissiper leurs prestiges, de l'élévation pour apprécier leurs petitesse, des attraits enfin & des dédommagemens pour se distraire de leurs séductions.

ON a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement (25). Les

(25) Considération sur les Mœurs.

118 DISCOURS SUR LES AVANTAGES

sciences, dont le premier objet est l'exercice & la perfection du raisonnement, sont donc les guides les plus assurés des mœurs. L'innocence sans principes & sans lumières, n'est qu'une qualité de tempérament, aussi fragile que lui. La sagesse éclairée connoît ses ennemis & ses forces. Au moyen de son point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur : elle fait tour-à-tour s'abstenir & jouir dans les bornes qu'elle s'est prescrites.

IL n'est pas plus difficile de faire voir l'utilité des arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les passions en ont fait quelquefois : mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits ?

OTEZ les arts du monde : que reste-t-il ? Les exercices du corps & les passions. L'esprit n'est plus qu'un agent matériel, ou l'instrument du vice. On ne se délivre de ses passions que par des goûts : les arts sont nécessaires à une nation heureuse : s'ils sont l'occasion de quelques désordres, n'en accusons que l'imperfection même de notre nature : de quoi n'abuse-t-elle pas ? Ils ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous : nous devons, à leurs séductions utiles, l'amour de la vérité & des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées, si elles n'eussent été parées de leurs mains.

C'EST à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La sculpture, la peinture flattent la tendresse, consolent les regrets, immortalisent les vertus & les talents ; elles sont des sources vivantes de l'émulation : César versoit des larmes en contemplant la statue d'Alexandre.

L'HARMONIE a sur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoître ; la fable a dit qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus, elle suspend la pensée, elle calme nos agitations & nos troubles les plus cruels : elle anime la valeur, & préside aux plaisirs.

NE semble-t-il pas que la divine poésie ait dérobé le feu du

Ciel pour animer toute la nature ? Quelle ame peut être inaccessible à sa touchante magie ? Elle adoucit le maintien sévère de la vérité, elle fait sourire la sagesse ; les chefs-d'œuvre du théâtre doivent être considérés comme de savantes expériences du cœur humain.

C'EST aux arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'esprit & l'enjouement ingénieux qui sont les charmes de la société ; ils ont doré les liens qui nous unissent, orné la scène du monde, & multiplié les bienfaits de la nature.

R É P O N S E
DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU
AU DISCOURS PRÉCÉDENT.

Ne, dum tacemus, non verecundiæ, sed diffidentiae causâ, tacere videamur.
 CYPRIAN. CONTRA DEMET.

C'EST avec une extrême répugnance que j'amuse de mes disputes des lecteurs oisifs, qui se soucient très-peu de la vérité; mais la manière dont on vient de l'attaquer, me force à prendre sa défense encore une fois, afin que mon silence ne soit pas pris, par la multitude, pour un aveu, ni pour un dédain par les philosophes.

IL faut me répéter; je le sens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les sages diront : cet homme n'a pas besoin de chercher sans cesse de nouvelles raisons; c'est une preuve de la solidité des siennes (26).

(26) Il y a des vérités très-certaines, qui au premier coup-d'œil paroissent des absurdités, & qui passeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le soleil est plus près de nous en hiver qu'en été, ou qu'il est couché avant que nous cessions de le voir, il se moquera de vous. Il en est ainsi du sentiment que je soutiens. Les hommes les plus superficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi; les vrais philosophes se hâtent moins; & si j'ai la gloire d'avoir fait quelques prosélytes, ce n'est que parmi ces derniers. Avant que de m'expli-

quer, j'ai long-temps & profondément médité mon sujet, & j'ai tâché de le considérer par toutes ses faces. Je doute qu'aucun de mes adversaires en puisse dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuses qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui sont toujours le fruit & la preuve d'une suffisante méditation. J'ose dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raisonnable que je n'eusse prévue, & à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je suis réduit à redire toujours les mêmes choses.

COMME ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la question & de supprimer les distinctions essentielles que j'y ai mises, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un sommaire des propositions que j'ai soutenues, & que je soutiendrai aussi long-temps que je ne consulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les sciences sont le chef-d'œuvre du génie & de la raison. L'esprit d'imitation a produit les beaux arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous sommes redevables aux arts mécaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur assurément. Mais considérons maintenant toutes ces connoissances par rapport aux mœurs (27).

SI des intelligences célestes cultivoient les sciences, il n'en résulteroit que du bien; j'en dis autant des grands hommes, qui sont faits pour guider les autres. Socrate, savant & vertueux, fut l'honneur de l'humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances & les rendent pernicieuses aux nations; les méchants en tirent beaucoup de choses

(27) *Les connoissances rendent les hommes doux*, dit ce philosophe célèbre dont l'ouvrage toujours profond & quelquefois sublime, respire partout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, & ce qui est rare, sans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus solide à l'avantage des lettres. Il est vrai, les connoissances rendent les hommes doux. Mais la douceur, qui est la plus aimable des vertus, est aussi quelquefois une foiblesse de l'ame. La vertu n'est pas toujours douce; elle fait s'armer à propos de sévérité contre le vice; elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juste au méchant ne fait point pardonner.

Ce fut une réponse très-sage que celle d'un Roi de Lacédémone à ceux qui louoient en sa présence l'extrême bonté de son collègue Charillus : *Et comment seroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne fait pas être terrible aux méchants ?* Brutus n'étoit point un homme doux : Qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux ? Au contraire, il y a des ames lâches & pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le goût des lettres.

nuifibles : les bons en tirent peu d'avantages. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de philosophie à Athènes, le fang d'un juſte n'eût point crié vengeance contre la patrie des ſciences & des arts (28).

C'EST une queſtion à examiner, s'il feroit avantageux aux hommes d'avoir de la ſcience, en ſuppoſant que ce qu'ils appellent de ce nom, le méritât en effet; mais c'eſt une folie de prétendre que les chimères de la philoſophie, les erreurs & les menſonges des philoſophes puiſſent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots, & ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoiſſances, faveur & philoſophie ne ſont que de vains ſimulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne?

A meſure que le goût de ces niaiferies s'étend chez une nation, elle perd celui des ſolides vertus; car il en coûte moins pour ſe diſtinguer par du babil que par de bonnes mœurs, dès qu'on eſt diſpenſé d'être homme de bien, pourvu qu'on ſoit un homme agréable.

PLUS l'intérieur ſe corrompt & plus l'extérieur ſe compoſe (29):

(28) Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit précifément les mêmes choſes que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ſes accuſateurs plaidoit pour les artiſtes, l'autre pour les orateurs, le troiſième pour les poètes, tous pour la prétendue cauſe des Dieux. Les poètes, les artiſtes, les fanatiques, les rhéteurs triomphèrent, & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon ſiècle en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë.

(29) Je n'aſſiſte jamais à la représentation d'une comédie de Molière,

que je n'admire la délicateſſe des ſpectateurs. Un mot un peu libre, une expreſſion plutôt groſſière qu'obſcène, tout bleſſe leurs chaſtes oreilles; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne ſoient toujours les plus ſcandalifés. Cependant ſi l'on comparoit les mœurs du ſiècle de Molière avec celles du nôtre, quelqu'un croirait-il que le réſultat fût à l'avantage de celui-ci? Quand l'imagination eſt une fois ſaliè, tout devient pour elle un ſujet de ſcandale; quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ſes ſoins pour le conſerver.

c'est ainsi que la culture des lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent réfléchissent sur les moyens de plaire ; & ce sont ces réflexions, qui à la longue forment le style, épurent le goût & répandent par-tout les graces de l'urbanité. Toutes ces choses feront, si l'on veut, le supplément de la vertu ; mais jamais on ne pourra dire qu'elles soient la vertu, & rarement elles s'associeront avec elle. Il y aura toujours cette différence, que celui qui se rend utile, travaille pour les autres, & que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable, ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun soin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

LA vanité & l'oisiveté, qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres, & le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe (30) : toutes ces choses se tiennent assez fidelle compagnie, parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices.

SI l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propositions démontrées, il faudroit chercher les causes particulières de cette contrariété. Mais la première idée de ces propositions est née elle-même d'une longue méditation sur l'expérience ; & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

LES premiers hommes furent très-ignorans. Comment oseroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des temps, où les sources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes ?

(30) On m'a opposé quelque part le luxe des Asiatiques, par cette même manière de raisonner qui fait qu'on m'oppose les vices des peuples ignorans. Mais, par un malheur qui poursuit mes adversaires, ils se trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je fais bien que les peuples de l'Orient ne sont pas moins

ignorans que nous ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient aussi vains & ne fassent presque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les lettres, comptoient parmi eux cinq cens quatre-vingt poëtes classiques vers le milieu du siècle dernier.

A travers l'obscurité des anciens temps & la rusticité des anciens peuples, on apperçoit chez plusieurs d'entre eux de fort grandes vertus, sur-tout une sévérité de mœurs qui est une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hospitalité, la justice, & ce qui est très-important, une grande horreur pour la débauche (31), mère féconde de tous les autres vices. La vertu n'est donc pas incompatible avec l'ignorance.

ELLE n'est pas non plus toujours sa compagne; car plusieurs

(31) Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes; je consens qu'elles m'honorent de l'épithète de pédant, si redoutée de tous nos galans philosophes. Je suis grossier, maussade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs; ainsi je vais dire la vérité tout à mon aise.

L'homme & la femme sont faits pour s'aimer & s'unir; mais passé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux est une source affreuse de désordre dans la société & dans les mœurs. Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous; mais elles dédaignent, des mains de la vertu, un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes; ainsi elles ne font que du mal, & reçoivent souvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une religion si pure, la chasteté a pu devenir une vertu basse & monacale, capable de rendre ridicule tout homme, & je dirois presque toute femme qui oseroit s'en piquer; tandis que chez les payens cette même vertu étoit universellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illustres héros. J'en puis nommer trois

qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, sans que la religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence: Cyrus, Alexandre, & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les peuples d'Espagne, & sur lequel ils avoient fait graver le triomphe de sa vertu: c'est ainsi qu'il appartenoit aux Romains de soumettre les peuples, autant par la vénération due à leurs mœurs que par l'effort de leurs armes: c'est ainsi que la ville des Falisques fut subjuguée, & Pyrrhus vainqueur, chassé de l'Italie.

Je me souviens d'avoir lu quelque part une assez bonne réponse du poëte Dryden à un jeune Seigneur Anglois, qui lui reprochoit que, dans une de ses tragédies, Cléomène s'amusoit à causer tête-à-tête avec son amante, au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une belle, lui disoit le jeune Lord, je fais mieux mettre le temps à profit. Je le crois, lui repliqua Dryden; mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros?

126 RÉPONSE DE M. ROUSSEAU

peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme (32).

ON n'en pourra pas dire autant de la science. Tous les peuples savans ont été corrompus, & c'est déjà un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de peuple à peuple sont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exacritude par quelque côté, on est beaucoup plus sûr de ce qu'on fait en suivant l'histoire d'un même peuple, & comparant les progrès de ses connoissances avec les révolutions de ses mœurs. Or, le résultat de cet examen est que le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple, a été celui de son ignorance ; & qu'à mesure qu'il est devenu savant, artiste & philosophe, il a perdu ses mœurs & sa probité ; il est redescendu à cet égard au rang des nations ignorantes & vicieuses qui font la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici : c'est que tous les peuples barbares, ceux mêmes qui sont sans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès, les peuples savans & philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble, & qu'il ne faut plus espérer de remèdes.

TEL est le sommaire des choses que j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppose.

» LES hommes sont méchans naturellement ; ils ont été tels

(32) Je ne puis m'empêcher de rire en voyant, je ne fais combien de fort savans hommes qui m'honorent de leur critique, m'opposer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorans, comme si cela faisoit quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le

vice, s'ensuit-il que l'ignorance engendre nécessairement la vertu ? Ces manières d'augmenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs, ou pour les enfans par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les philosophes doivent raisonner d'autre sorte.

» avant la formation des sociétés; & par-tout où les sciences
 » n'ont pas porté leur flambeau, les peuples abandonnés aux
 » seules *facultés de l'instinct*, réduits avec les lions & les ours à
 » une vie purement animale, sont demeurés plongés dans la
 » barbarie & dans la misère.

» LA Grèce seule, dans les anciens temps, pensa & *s'éleva*
 » par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommanda-
 » ble. Des philosophes formerent ses mœurs & lui donnerent des
 » loix.

» Sparte, il est vrai, fut pauvre & ignorante par institution &
 » par choix; mais ses loix avoient de grands défauts, ses citoyens
 » un grand penchant à se laisser corrompre; sa gloire fut peu
 » solide, & elle perdit bientôt ses institutions, ses loix & ses mœurs.

» ATHÈNES & Rome dégénérèrent aussi. L'une céda à la fortune
 » de la Macédoine; l'autre succomba sous sa propre grandeur,
 » parce que les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour
 » gouverner le monde. S'il est arrivé quelquefois que la gloire
 » des grands empires n'ait pas duré long-temps avec celle des
 » lettres, c'est qu'elle étoit à son comble lorsque les lettres y ont
 » été cultivées, & que c'est le sort des choses humaines de ne
 » pas durer long-temps dans le même état. En accordant donc
 » que l'altération des loix & des mœurs ait influé sur ces grands
 » événemens, on ne sera point forcé de convenir que les sciences
 » & les arts y aient contribué: & l'on peut observer au contraire
 » que le progrès & la décadence des lettres est toujours en pro-
 » portion avec la fortune & l'abaissement des empires.

» CETTE vérité se confirme par l'expérience des derniers temps,
 » où l'on voit dans une monarchie vaste & puissante la prospérité
 » de l'état, la culture des sciences & des arts, & la vertu guer-
 » rière concourir à la fois à la gloire & à la grandeur de l'empire.

» NOS mœurs sont les meilleures qu'on puisse avoir; plusieurs vi-
 » ces ont été proscrits parmi nous; ceux qui nous restent appar-
 » tiennent à l'humanité, & les sciences n'y ont nulle part.

128 RÉPONSE DE M. ROUSSEAU

» LE luxe n'a rien non plus de commun avec elles ; ainsi les
» désordres qu'il peut causer ne doivent point leur être attribués.
» D'ailleurs le luxe est nécessaire dans les grands États ; il y fait
» plus de bien que de mal ; il est utile pour occuper les citoyens
» oisifs & donner du pain aux pauvres.

» LA politesse doit être plutôt comptée au nombre des vertus
» qu'au nombre des vices : elle empêche les hommes de se mon-
» trer tels qu'ils sont ; précaution très-nécessaire pour les rendre
» supportables les uns aux autres.

» LES sciences ont rarement atteint le but qu'elles se propo-
» sent ; mais au moins elles y visent. On avance à pas lents dans
» la connoissance de la vérité ; ce qui n'empêche pas que l'on n'y
» fasse quelque progrès.

» ENFIN quand il seroit vrai que les sciences & les arts amo-
» lissent le courage, les biens infinis qu'ils nous procurent ne se-
» roient-ils pas encore préférables à cette vertu barbare & fa-
» rouche qui fait frémir l'humanité ? ” Je passe l'inutile & pom-
peuse revue de ces biens : & pour commencer sur ce dernier point
par un aveu propre à prévenir bien du verbiage, je déclare, une fois
pour toutes, que si quelque chose peut compenser la ruine des
mœurs, je suis prêt à convenir que les sciences font plus de bien
que de mal. Venons maintenant au reste.

JE pourrais sans beaucoup de risque supposer tout cela prouvé, puisque de tant d'assertions si hardiment avancées, il y en a très-peu qui touchent le fond de la question, moins encore dont on puisse tirer, contre mon sentiment, quelque conclusion valable, & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, si ma cause en avoit besoin.

EN effet, 1. Si les hommes sont méchants par leur nature, il peut arriver, si l'on veut, que les sciences produiront quelque bien entre leurs mains ; mais il est très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal. Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. SI

2. Si les sciences atteignent rarement leur but , il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de bien employé. Et quand il seroit vrai que nous aurions trouvés les meilleures méthodes , la plupart de nos travaux seroient encore aussi ridicules que ceux d'un homme qui , bien sûr de suivre exactement la ligne d'à - plomb , voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3. IL ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale , ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber ; car il vaudroit encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais ange.

4. LA Grèce fut redevable de ses mœurs & de ses loix à des philosophes & à des législateurs. Je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des philosophes , pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être.

5. N'OSANT avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix , on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts : de sorte que , pour rétorquer les reproches que je fais aux peuples savans d'avoir toujours été corrompus , on reproche aux peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. LE progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois moi de mœurs & de vertu.

7. NOS mœurs sont les meilleures que de méchans hommes comme nous puissent avoir. Cela peut être. Nous avons pros crit plusieurs vices ; je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siècle d'avoir tous les vices ; ils n'ont que ceux des ames lâches ; ils sont seulement fourbes & frippons. Quant aux vices qui supposent du courage & de la fermeté , je les en crois incapables.

8. LE luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres. Mais s'il n'y avoit point de luxe , il n'y auroit point de pauvres (33). Il occupe les citoyens oisifs. Et pourquoi y a-t-il des

(33) Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes , & en fait périr cent mille dans nos campagnes ; l'argent qui circule entre les mains des riches & des artistes , pour fournir à leurs superfluités , est perdu pour la sub-

citoyens oisifs? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni misère ni oisiveté, & il y avoit beaucoup moins de vices.

9. JE vois qu'on a fort à cœur cette cause du luxe, qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des sciences & des arts. Je conviendrai donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des États, comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent; ou plutôt, comme ces poutres dont on étoit des bâtimens pourris, & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudents, forttez de toute maison qu'on étoit.

CECI peut montrer combien il me seroit aisé de détourner, en ma faveur, la plupart des choses qu'on prétend m'opposer; mais à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

ON avance que les premiers hommes furent méchans; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement (34). Ceci n'est pas une assertion de légère importance; il me semble qu'elle eût bien

sistance du laboureur; & celui-ci n'a point d'habit précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes, suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adversaires sont bien heureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feroient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

losophes; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les sciences ne feront que le rendre pire; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, & comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'en suit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles accélèrent bien vite. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature, & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchans.

[34] Cette note est pour les phi-

valu la peine d'être prouvée. Les annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve, sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *rien* & de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espèce d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle maîtres, & de cette autre espèce d'hommes frippons, menteurs, qu'on appelle esclaves ; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour ofer avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traîtres ; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'affure qu'on est depuis long-temps désabusé de la chimère de l'âge d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-temps qu'on est désabusé de la chimère de la vertu.

J'AI dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus ; & je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer, & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela ? Que les premiers Grecs, dont j'ai loué la vertu, étoient éclairés & savans, puisque des philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix. Mais avec cette manière de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres nations ? Les Perfes n'ont-ils pas eu leurs Mages, les Assyriens leurs Chaldéens, les Indes leurs Gymnosophistes, les Celtes leurs Druides ? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroastre chez les Perfes, Zamolxis chez les Thraces ? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philosophie étoit née chez les Barbares ? C'étoient donc des savans à ce compte que tous ces peuples-là. *A côté des Miltiade & des Thémistocle on trouvoit, me dit-on, les Aristide & les Socrate.* A côté, si l'on veut ; car que m'importe ? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des héros, vivoient dans un temps ; Socrate & Platon, qui étoient des philo-

sophes, vivoient dans un autre; quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philosophie, la Grèce avilie & dégénérée avoit déjà renoncé à sa vertu & vendu sa liberté.

LA superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philosophie conduisoit à la gloire. Il est vrai : la philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire; mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel est l'infailible effet des connoissances de l'esprit.* Je prie le lecteur d'être attentif à cette conclusion. *Les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme.* Les sciences n'y ont donc que faire. *En un mot, la Grèce dut tout aux sciences, & le reste du monde dut tout à la Grèce.* La Grèce ni le monde ne durent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adversaires; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.

EXAMINONS encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grèce sur tous les autres peuples, & dont il semble qu'on se soit fait un point capital. *J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre & vivent de légumes.* Cette admiration est en effet très-digne d'un vrai philosophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & stupide d'admirer des gens qui passent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à se voler & se trahir mutuellement pour satisfaire leur mollesse ou leur ambition, & qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur, du sang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur?* On l'y chercheroit beaucoup plus raisonnablement, que la vertu parmi les autres. *Quel spectacle nous présenteroit le genre humain composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs & de bergers?* Un spectacle infiniment plus beau que celui du genre humain composé de cuisiniers, de poètes, d'imprimeurs, d'orfèvres, de peintres & de musiciens. Il n'y a que le mot *soldat* qu'il faut rayer du premier tableau. La guerre est quelquefois un devoir, & n'est point faite pour être un métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui; & mourir en servant la patrie, est un em-

ploi trop beau pour le confier à des mercénaires. *Faut-il donc, pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours?* Si j'ai le bonheur de trouver un seul lecteur impartial & ami de la vérité, je le prie de jeter un coup-d'œil sur la société actuelle, & d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entr'eux comme les lions & les ours, comme les tigres & les crocodiles. *Érigerat-on en vertus les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre?* Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison & sagement ménagées; & ce sont sur-tout des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. *Je ne vois-là que des vertus animales, peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.* Je dirois volontiers en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos académies: » Je ne vois-là que » d'ingénieuses subtilités, peu conformes à la dignité de notre être. » L'esprit est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir. » *Otez les arts du monde, nous dit-on ailleurs, que reste-t-il? Les exercices du corps & les passions.* Voyez, je vous prie, comment la raison & la vertu sont toujours oubliées! *Les arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous.* C'est-à-dire, qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnemens de la plupart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté infiniment plus sublime & plus capable d'élever & d'ennoblir l'ame, n'y est jamais comptée pour rien. Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zèle, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les catilinaires que d'avoir sauvé son pays.

L'EMBARRAS de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé? Et eux qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne

134 R É P O N S E D E M. R O U S S E A U

voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été? C'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Grèce, qui ne devoit sa vertu qu'à la philosophie, l'état où la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-temps, ait été précisément celui où il n'y avoit point de philosophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été proposées en exemple à toute la Grèce; toute la Grèce étoit corrompue, & il y avoit de la vertu à Sparte; toute la Grèce étoit esclave, Sparte seule étoit encore libre: cela est désolant. Mais enfin la fière Sparte perdit ses mœurs & sa liberté, comme les avoit perdues la savante Athènes; Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela?

ENCORE deux observations sur Sparte, & je passe à autre chose; voici la première. *Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, Athènes fut vaincue, il est vrai; & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par la supériorité de succès.* Athènes eût dû vaincre par routes fortes de raisons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone; elle avoit de grands revenus, & plusieurs peuples étoient ses tributaires; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athènes, sur-tout par sa position, avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponèse, & qui devoit seul lui assurer l'empire de la Grèce. C'étoit un port vaste & commode; c'étoit une marine formidable dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle qui ne savoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athènes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponèse, qui a ruiné la Grèce, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre république, & qu'elle ait sur-tout été, de la part des Lacédémoniens, une infraction des maximes de leur sage législateur, il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de savoir ces choses-là, & d'être forcé de les dire.

L'AUTRE observation ne fera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du lecteur.

JE suppose que tous les États dont la Grèce étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célèbre ? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transcrire sa gloire à la postérité; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous seroit indifférent, par conséquent, qu'elles eussent existé ou non. Les nombreux systèmes de philosophie, qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins oùelles étoient fixées; ces chefs-d'œuvre d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables qui conservent ou embellissent la vie; enfin l'incalculable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils: toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence; le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

SUPPOSONS à notre tour qu'un Lacédémonien, pénétré de la force de ces raisons, eût voulu les exposer à ses compatriotes; & tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

„ CITOYENS, ouvrez les yeux sur votre aveuglement. Je vois
 „ avec douleur que vous ne travaillez qu'à acquérir de la vertu, qu'à
 „ exercer votre courage & maintenir votre liberté; & cependant
 „ vous oubliez le devoir plus important d'amuser les oisifs des
 „ races futures. Dites-moi; à quoi peut être bonne la vertu, si ce
 „ n'est à faire du bruit dans le monde? Que vous aura servi d'être
 „ gens de bien, quand personne ne parlera de vous? Qu'importera
 „ aux siècles à venir que vous vous soyez dévoués à la mort
 „ aux Termopiles pour le salut des Athéniens, si vous ne laissez,
 „ comme eux, ni systèmes de philosophie, ni vers, ni comédies, ni
 „ statues (35)? Hâtez-vous donc d'abandonner des loix qui ne

[35] Périclès avoit de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence

136 RÉPONSE DE M. ROUSSEAU

„ sont bonnes qu'à vous rendre heureux ; ne songez qu'à faire beau-
„ coup parler de vous quand vous ne serez plus ; n'oubliez jamais
„ que si l'on ne célébroit les grands hommes , il seroit inutile de
„ l'être. ”

VOILA, je pense , à peu-près ce qu'auroit pu dire cet homme ,
si les Éphores l'eussent laissé achever.

CE n'est pas dans cet endroit seulement qu'on nous avertit que
la vertu n'est bonne qu'à faire parler de soi. Ailleurs on nous vante
encore les pensées du philosophe , parce qu'elles sont immortel-
les & consacrées à l'admiration de tous les siècles ; *tandis que les
autres voient disparaître leurs idées avec le jour , la circonstance , le
moment qui les a vu naître : chez les trois quarts des hommes , le len-
demain efface la veille , sans qu'il en reste la moindre trace. Ah !*
il en reste au moins quelque'une dans le témoignage d'une bonne
conscience , dans les malheureux qu'on a soulagés , dans les bon-
nes actions qu'on a faites , & dans la mémoire de ce Dieu bien-
faisant qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant , disoit le bon
Socrate , l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux.* On me ré-
pondra peut-être , que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on
a voulu parler ; & moi je dis , que toutes les autres ne valent pas
la peine qu'on en parle.

IL

& de goût ; il embellit Athènes d'ex-
cellens ouvrages de sculpture , d'édi-
fices somptueux & de chefs-d'œuvre
dans tous les arts. Aussi Dieu fait com-
ment il a été prôné par la foule des
écrivains ! Cependant il reste encore
à savoir si Périclès a été un bon ma-
gistrat ; car dans la conduite des États ,
il ne s'agit pas d'élever des statues ,
mais de bien gouverner des hommes.
Je ne m'amuserai point à développer
les motifs secrets de la guerre du Pé-
loponèse, qui fut la ruine de la républi-
que , je ne rechercherai point si le
conseil d'Alcibiade étoit bien ou mal

fondé ; si Périclès fut justement ou in-
justement accusé de malversation ; je
demanderai seulement si les Athéniens
devinrent meilleurs ou pires sous son
gouvernement ; je prierai qu'on me
nomme quelqu'un parmi les citoyens ,
parmi les esclaves , même parmi ses
propres enfans , dont ses soins aient
fait un homme de bien. Voilà pour-
tant , ce me semble , la première fonc-
tion du Magistrat & du Souverain. Car
le plus sûr moyen de rendre les hom-
mes heureux , n'est pas d'orner leurs
villes , ni même de les enrichir , mais
de les rendre bons.

Il est aisé de s'imaginer que faisant si peu de cas de Sparte ; on ne montre guères plus d'estime pour les anciens Romains. *On consent à croire que c'étoient de grands hommes, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-temps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées (36) : cependant quelques pages après, on avoue que Fabricius méprisoit l'or de Pyrrhus, & l'on ne peut ignorer que l'histoire Romaine est pleine d'exemples de la facilité qu'eussent eue à s'enrichir ces magistrats, ces guerriers vénérables qui faisoient tant de cas de leur pauvreté (37). Quant au courage, ne fait-on pas que la lâcheté ne sauroit entendre raison, & qu'un poltron ne laisse pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant ? *C'est, dit-on, vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeler les grands États*

[36] Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles & généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, & leur trouvant des occasions & des causes vaines. Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu fait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement, & grossièrement, les ingénieux, avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détraquer ces grands noms, & la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures, & tirées pour l'exemple du monde, par le consentement des sages, je ne me feindrois pas de les recharger d'hon-

Œuvres mêlées. Tome I.

neur, autant que mon invention pourroit, en interprétation & favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts de notre invention sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne mépriseroit pas quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. Ce n'est pas Rousseau qui dit tout cela, c'est Montaigne.

[37] Curius refusant les présens des Sannites, disoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or, que d'en avoir lui-même. Curius avoit raison. Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir, & ceux qui les méprisent pour commander. Ce n'est pas la force de l'or, qui asservit les pauvres aux riches ; mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour ; sans cela ils seroient nécessairement les maîtres.

S

aux petites vertus des petites républiques. Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très-digne de Tibère ou de Cathérine de Médicis, & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en aient souvent employé de semblables.

Il seroit difficile d'imaginer qu'il fallût mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne sauroit dire que l'étendue des États soit tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces choses ; je ne fais si cette proportion ne seroit point inverse. Voilà une importante question à méditer ; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécise, malgré le ton, plus méprisant que philosophique, avec lequel elle est ici tranchée en deux mots.

C'ÉTOIT, continue-t-on, *la folie de Caton. Avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit & mourut sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie.* Je ne fais s'il n'a rien fait pour sa patrie ; mais je fais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le spectacle & le modèle de la vertu la plus pure qui ait jamais existé : il a appris à ceux qui aiment sincèrement le véritable honneur, à savoir résister aux vices de leur siècle, & à détester cette horrible maxime de gens à la mode *qu'il faut faire comme les autres* ; maxime avec laquelle ils iroient loin sans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos descendans apprendront un jour que dans ce siècle de sages & de philosophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule & traité de fou, pour n'avoir pas voulu souiller sa grande âme des crimes de ses contemporains, pour n'avoir pas voulu être un scélérat avec César & les autres brigands de son temps.

ON vient de voir comment nos philosophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens philosophes. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciet, intentus operi suo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quàm ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.*

VOICI ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola.* C'est quelque chose dans le siècle où nous sommes. *Mais j'admirerai encore plus un État puissant & bien gouverné.* Un État puissant, bien gouverné! & moi aussi, vraiment. *Où les citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.* J'entends, il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les Citoyens de cet État qu'on admire, se trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils eussent la force de faire leur devoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins?

PRENONS l'exemple qui révolte le plus notre siècle, & examinons la conduite de Brutus souverain Magistrat, faisant mourir ses enfans, qui avoient conspiré contre l'État, dans un moment critique, où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collègue eût infailliblement sauvé tous les autres complices, & que la république étoit perdue. Qu'importe, me dira-t-on? Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, & que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainsi: „ Consul, pour-
„ quoi me fais-tu mourir? Ai-je fait pis que de trahir ma patrie? Ne
„ suis-je pas aussi ton enfant? “ Je voudrois bien qu'on prit la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

BRUTUS, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le consulat plutôt que de faire périr ses enfans. Et moi je dis que tout Magistrat qui, dans une circonstance aussi périlleuse, abandonne le soin de la patrie, & abdique la magistrature, est un traître qui mérite la mort.

IL n'y a point de milieu; il falloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus & de Tibérinus tombassent par son ordre sous la hache des licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens eussent choisi comme lui.

QUOIQU'ON ne se décide pas ouvertement pour les derniers temps

de Rome , on laisse pourtant assez entendre qu'on les préfère aux premiers ; & l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la simplicité de ceux-ci , que j'en ai moi - même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppose Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence , qu'au temps de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius , au lieu que sous le règne de Tite il n'y avoit que lui seul d'homme de bien (38). J'oublierai , si l'on veut , les actions héroïques des premiers Romains & les crimes des derniers : mais ce que je ne saurois oublier , c'est que la vertu étoit honorée des uns & méprisée des autres , & que quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du cirque , il n'y en avoit plus pour celui qui fauvoit la vie à un citoyen. Qu'on ne croie pas , au reste , que ceci soit particulier à Rome. Il fut un temps , où la république d'Athènes étoit assez riche , pour dépenfer des sommes immenses à ses spectacles , & pour payer très-chèrement les auteurs , les comédiens , & même les spectateurs : ce même temps fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'État contre les entreprises de Philippe.

ON vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure , non en réfutant les raisons de son adversaire , mais en l'empêchant de les dire.

JE ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe , sur la politesse , sur l'admirable éducation de nos enfans (39) , sur les meilleures méthodes pour

(38) Si Titus n'eût été Empereur , nous n'aurions jamais entendu parler de lui ; car il eût continué de vivre comme les autres ; & il ne devint homme de bien que quand , cessant de recevoir l'exemple de son siècle , il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam sub patre principe , ne odio quidem , neque vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro*

bono cessit , conversaque est in maximas laudes.

(39) Il ne faut pas demander si les pères & les maîtres seront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs élèves. En effet , quel affreux désordre , quelle indécence ne seroit-ce point si ces enfans si bien élevés venoient à dédaigner

étendre nos connoissances , sur l'utilité des sciences & l'agrément des beaux - arts , & sur d'autres points dont plusieurs ne me regardent pas , dont quelques-uns se réfutent d'eux-mêmes , & dont les autres ont déjà été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hasard , & qui me paroîtront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des paraphrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir le fil.

ON prétend que les nations ignorantes , qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu* , sont des exceptions singulières qui ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences. Fort bien , mais toutes les nations savantes , avec leurs belles idées de gloire & de vertu , en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela est sans exception : passons à la preuve. *Pour nous en convaincre , jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique , où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer , ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainsi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique , de ce que nous ignorons ce qui s'y passe , on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est si nous avons trouvé le moyen d'y porter les nôtres , qu'il faudroit rirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie , je déclare que je ferois élever , sur la frontière du pays , une potence où je ferois pendre , sans rémission , le premier Européen qui oseroit y pénétrer , & le premier citoyen qui tenteroit d'en fortir (40).

tant de jolies choses , & à préférer tout de bon la vertu au savoir ? Ceci me rappelle la réponse d'un précepteur Lacédémonien , à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son élève. *Je lui apprendrai , dit-il , à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous , je lui dirois à l'oreille : Gardez - vous bien de parler ainsi ; car jamais vous n'auriez de disciples ; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréa-

blement , & je vous répons de votre fortune.

[40] On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'État un citoyen qui en sort pour n'y plus rentrer ? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne : il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manières c'est à la loi de le prévenir ; & il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espèce humaine. Sur-tout depuis que les Européens y sont. On comptera cent peuples barbares ou sauvages dans l'ignorance pour un seul vertueux. Soit : on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux & cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. La terre abandonnée sans culture n'est point oisive; elle produit des poisons, elle nourrit des monstres. Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. Notre ame, peut-on dire aussi, n'est point oisive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des romans, des satyres, des vers, elle nourrit des vices.

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire si fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des bouffoles, puissent commettre des injustices! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des conquérans? Il marque seulement leur ruse & leur habileté; il marque qu'un homme adroit & subtil peut tenir de son industrie les succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez subjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie & de trahisons; ou de l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens sur des charbons ardents pour avoir ses trésors, taçant un de ses Officiers à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, & lui disant fièrement : & moi, suis-je sur des roses?

DIRE que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes; elles naissent du loisir; mais elles garantissent de l'oisiveté. Je n'entends point cette distinction de l'oisiveté & du loisir. Mais je fais très-certainement que nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager; & je défie qu'on me montre dans mes principes aucun sens honnête, dont ce mot loisir puisse être susceptible. Le citoyen que ses besoins attachent à la char-rue, n'est pas plus occupé que le géomètre ou l'anatomiste. Pas plus

que l'enfant qui élève un château de cartes ; mais plus utilement. *Sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre ? Pourquoi non ? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que s'entredévorer dans les villes. Il est vrai que tels que je les demande, ils ressembleroient beaucoup à des bêtes, & que tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes.*

L'ÉTAT d'ignorance est un état de crainte & de besoin. Tout est danger alors pour notre fragilité. La mort gronde sur nos têtes, elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds : lorsqu'on craint tout & qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître ? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des médecins & des anatomistes sur leur santé, pour savoir si les connoissances servent à nous rassurer sur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'est pas une merveille si elles ne font qu'augmenter nos allarmes & nous rendre pusillanimes. Les animaux vivent sur tout cela dans une sécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une genisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour apprendre à tirer son foin, & le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion. Pour répondre à cela, osera-t-on prendre le parti de l'instinct contre la raison ? C'est précisément ce que je demande.

IL semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philosophes. Je demanderai, à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer ? C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke ?

LEIBNITZ & Newton sont morts comblés de biens & d'honneurs, & ils en méritoient encore davantage. Disons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue ? Je connois assez l'empire de la cupidité pour savoir que tout nous

porte aux professions lucratives : voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un Hébert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin gagnent plus d'argent en un jour que tous les laboureurs d'une province ne sauroient faire en un mois. Je pourrais proposer un problème assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce seroit, en ôtant les deux premières lignes & le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

LES bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Premièrement, les savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisième lieu, les meilleurs guides, que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison & la conscience : *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelqu'homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

ON prétend nous faire regretter l'éducation des Perses. Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une fauve-garde de l'autorité de ce philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires : *Tros Rutuluse fuat* ; ils aiment mieux se percer l'un l'autre que de me donner le moindre quartier, & se font plus de mal qu'à moi (41). *Cette éducation étoit, dit-on, fondée sur des principes barbares, parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu soit indivisible ; parce qu'il s'agit de l'inspirer, & non de l'enseigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.*

[41] Il me passe par la tête un nouveau projet de défense ; je ne réponds pas que je n'aie encore la foiblesse de l'exécuter quel que jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des philosophes : d'où il

s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards, comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises ; ou que j'ai causé gagnée si on les trouve bonnes.

rie. Que de choses n'aurois-je point à répondre ! Mais il ne faut pas faire au lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La première, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu ; car il n'en seroit pas entendu : mais il lui enseigne premièrement à être vrai, & puis à être tempérant, & puis courageux, &c. & enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde, que c'est nous qui nous contentons de démontrer la théorie ; mais les Perles enseignoient la pratique. Voyez mon Discours, page 24.

Tous les reproches qu'on fait à la philosophie, attaquent l'esprit humain. J'en conviens. Ou plutôt l'auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous sommes. S'il nous a faits philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir ? Les philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés ; doit-on s'en étonner ? C'est quand ils ne se tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous. Oui, corrigeons-nous, & ne philosophons plus. . . . Mille routes conduisent à l'erreur, une seule mène à la vérité. Voilà précisément ce que je disois. *Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci & qu'elle ait été découverte si tard ? Ah ! nous l'avons donc trouvé à la fin.*

ON nous oppose un jugement de Socrate, qui porte, non sur les savans, mais sur les Sophistes ; non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui soutient, que toutes nos sciences ne sont qu'abus, & tous nos savans que de vrais Sophistes ? *Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter.* Je rabattrois bien de ma vénération pour Socrate, si je croyois qu'il eût eu la sotte vanité de vouloir être chef de secte. *Et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir.* C'est-à-dire, l'orgueil de tout les savans. *La vraie science est bien éloignée de cette affectation.* Il est vrai : mais c'est de la nôtre que je parle. *Socrate est ici témoin contre lui-même.* Ceci me paroît difficile à entendre. *Le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance.* Le plus savant des Grecs ne savoit rien, de son

T

propre aveu ; tirez la conclusion pour les autres. *Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices.* Nos sciences ont donc leurs sources dans nos vices. *Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déjà dit mon sentiment là-dessus. *Déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.* Je ne fais point répondre à cela.

EN parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matière du passé au présent. *Lorsque les hommes marchaient tout nus, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots, passa pour un voluptueux ; de siècle en siècle on n'a cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

IL est vrai que jusqu'à ce temps, le luxe, quoique souvent en règne, avoit du moins été regardé dans tous les âges, comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Melon de publier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siècle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des misérables, c'est-à-dire, toujours des méchants.

ON croit m'embarasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe ? Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins ; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité, & de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitoit de n'avoir affaire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots étoit un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des souliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'AI déjà dit ailleurs que je ne proposois point de bouleverser la société actuelle, de brûler les bibliothèques & tous les livres, de détruire les collèges & académies ; & je dois ajouter ici que je ne

propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens ; mais je me suis cru obligé de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal & tâché d'en trouver les causes : d'autres plus hardis ou plus insensés pourront chercher le remède.

JE me lasse , & je pose la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'auteurs (42) se sont exercés à me réfuter. Je suis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré par ceux que j'ai choisis (43) pour cela , que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'AI tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force & sa solidité : la vérité seule , à qui je l'ai consacré , a droit de le rendre inébranlable. Et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte , c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant , que pour lui prêter un secours , dont elle n'a pas besoin.

QU'IL me soit permis de protester en finissant , que le seul amour de l'humanité & de la vertu m'a fait rompre le silence , & que l'amertume de mes invectives contre les vices , dont je suis le témoin , ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent , & du desir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux , & sur-tout plus dignes de l'être.

(42) Il n'y pas jusqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amusement des jeunes gens , où l'on ne m'ait fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues & ne les lirai point très-assurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent , & je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

(43) On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer , quoique je ne lui eusse point répondu ,

& que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes , puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute ; car par malheur il n'est plus temps , & personne ne sauroit de quoi je veux parler.



L E T T R E
D E J. J. R O U S S E A U,
D E G E N È V E,

Sur la nouvelle réfutation de son Discours, par un Académicien de Dijon (44).

JE viens, Monsieur, de voir une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en 1750, &c. accompagné de la réfutation de ce Discours, par un Académicien de Dijon, qui lui a refusé son suffrage*; & je pensois, en parcourant cet écrit, qu'au lieu de s'abaisser jusqu'à être l'éditeur de mon Discours, l'académicien, qui lui refusa son suffrage, auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé : c'eût été une très-bonne manière de réfuter le mien.

VOILA donc un de mes juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adversaires, & qui trouve très-mauvais que ses collègues m'aient honoré du prix; j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même; j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je fusse que les Académies n'adoptent point les sentimens des auteurs qu'elles couronnent, & que le prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir soutenu la meilleure cause; mais à celui qui a le mieux parlé; même en me supposant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartia-

[44] L'ouvrage auquel répond M. Rousseau, est une brochure *in-8o*, en deux colonnes, imprimée en 1751, & contenant 132 pages. Dans l'une de ces colonnes est le Discours de M. Rousseau, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon. Dans l'autre est une

réfutation de ce Discours. On y a joint des apostilles critiques, & une réplique à la réponse faite par M. Rousseau à M. Gautier. Cette réplique, ainsi que la nouvelle réfutation, ne nous ont pas paru dignes d'être insérées dans le recueil des *Œuvres de M. Rousseau*.

lité dont les savans ne se piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

MAIS si j'ai été surpris de l'équité de mes juges, j'avoue que je ne le suis pas moins de l'indiscrétion de mes adversaires : comment osent-ils témoigner publiquement leur mauvaise humeur sur l'honneur que j'ai reçu ? Comment n'apperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cause ? Qu'ils ne se flattent pas que personne prenne le change sur le sujet de leur chagrin : ce n'est pas parce que mon Discours est mal fait qu'ils sont fâchés de le voir couronné ; on en couronne tous les jours d'aussi mauvais, & ils ne disent mot ; c'est par une autre raison qui touche de plus près à leur métier, & qui n'est pas difficile à voir. Je savois bien que les sciences corrompoient les mœurs, rendoient les hommes injustes & jaloux, & leur faisoient tout sacrifier à leur intérêt & à leur vaine gloire ; mais j'avois cru m'appercevoir que cela se faisoit avec un peu plus de décence & d'adresse : je voyois que les gens de lettres parloient sans cesse d'équité, de modération, de veru, & que c'étoit sous la fauve-garde sacrée de ces beaux mots qu'ils se livroient impunément à leurs passions & à leurs vices ; mais je n'aurois jamais cru qu'ils eussent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs confrères. Par-tout ailleurs, c'est la gloire des juges de prononcer selon l'équité contre leur propre intérêt ; il n'appartient qu'aux sciences de faire, à ceux qui les cultivent, un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilège qu'elles ont là !

J'OSE le dire, l'Académie de Dijon, en faisant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la sienne : un jour à venir les adversaires de ma cause tireront avantage de ce jugement, pour prouver que la culture des lettres peut s'associer avec l'équité & le désintéressement. Alors les partisans de la vérité leur répondront : voilà un exemple particulier qui semble fait contre nous ; mais souvenez-vous du scandale que ce jugement causa dans le temps parmi la foule des gens de lettres, & de la manière dont ils s'en plainquirent, & tirez de-là une juste conséquence sur leurs maximes.

CE n'est pas, à mon avis, une moindre imprudence de se plain-

dre que l'Académie ait proposé son sujet en problème : je laisse à part le peu de vraisemblance qu'il y avoit, que dans l'enthousiasme universel qui règne aujourd'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au prix, en se déclarant pour la négative ; mais je ne fais comment des philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion : bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour & le contre ! Dans les recherches de philosophie, les meilleurs moyens de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire : quiconque s'y prend ainsi, a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la pièce qui remportera cette année le prix à l'Académie Françoisse ; non-seulement elle effacera très-certainement mon Discours, ce qui ne sera guères difficile, mais on ne sauroit même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant que fera cela à la solution de la question ? Rien du tout ; car chacun dira, après l'avoir lue : *Ce Discours est fort beau ; mais si l'auteur avoit eu la liberté de prendre le sentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'AI parcouru la nouvelle réfutation ; car c'en est encore une ; & je ne fais par quelle fatalité les écrits de mes adversaires, qui portent ce titre si décisif, sont toujours ceux où je suis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette réfutation, sans avoir le moindre regret à la résolution que j'ai prise de ne plus répondre à personne ; je me contenterai de citer un seul passage, sur lequel le lecteur pourra juger si j'ai tort ou raison : le voici.

JE conviendrai qu'on peut être honnête homme sans talens ; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être honnête homme ? Et qu'est-ce qu'un honnête homme ignorant & sans talens ? Un fardeau inutile, à charge même à la terre, &c. Je ne répondrai pas sans doute à un auteur capable d'écrire de cette manière ; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

IL n'y auroit guères moyen non plus, à moins que de vouloir être aussi diffus que l'auteur, de répondre à la nombreuse collection des passages latins, des vers de la Fontaine, de Boileau, de Molière,

de Voiture, de Regnard, de M. Gresset, ni à l'histoire de Nemrod, ni à celle des paysans Picards; car que peut-on dire à un philosophe qui nous assure qu'il veut du mal aux ignorans, parce que son fermier de Picardie, qui n'est pas un docteur, le paie exactement, à la vérité, mais ne lui donne pas assez d'argent de sa terre? L'auteur est si occupé de ses terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi! La terre de Jean-Jacques Rousseau! en vérité je lui conseille de me calomnier (45) plus adroitement.

Si j'avois à répondre à quelque partie de la réfutation, ce seroit aux personnalités dont cette critique est remplie; mais comme elles ne font rien à la question; je ne m'écarterai point de la constante maxime que j'ai toujours suivie, de me renfermer dans le sujet que je traite, sans y mêler rien de personnel: le véritable respect qu'on doit au public est de lui épargner, non de tristes vérités qui peuvent lui être utiles, mais bien toutes les petites hargneries d'auteurs (46), dont on remplit les écrits polémiques, & qui ne sont bonnes qu'à satisfaire une honteuse animosité. On veut que j'aie pris dans Clénard (47) un mot de Cicéron, soit: que j'aie fait des solécismes,
à

(45) Si l'auteur me fait l'honneur de réfuter cette lettre, il ne faut pas douter qu'il ne me prouve dans une belle & docte démonstration, soutenue de très-graves autorités, que ce n'est point un crime d'avoir une terre: en effet, il se peut que ce n'en soit pas un pour d'autres; mais c'en seroit un pour moi.

(46) On peut voir dans le Discours de Lyon un très-beau modèle de la manière dont il convient aux philosophes d'attaquer & de combattre sans personnalités & sans invectives. Je me flate qu'on trouvera aussi dans ma réponse, qui est sous presse, un exemple de la manière dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la

force dont on est capable, sans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

(47) Si je disois qu'une si bizarre citation vient à coup sûr de quelqu'un à qui la méthode Grecque de Clénard est plus familière que les Offices de Cicéron, & qui, par conséquent, semble se porter assez gratuitement pour défenseur des bonnes lettres; si j'ajoutois qu'il y a des professions, comme, par exemple, la chirurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés du Grec, que cela met ceux qui les exercent dans la nécessité d'avoir quelques notions élémentaires de cette langue, ce seroit prendre le ton du nouvel adversaire, & répondre comme il auroit pu faire à ma place. Je puis

à la bonne heure : que je cultive les belles-lettres & la musique, malgré le mal que j'en pense, j'en conviendrai, si l'on veut; je dois porter, dans un âge plus raisonnable, la peine des amusemens de ma jeunesse; mais enfin, qu'importe tout cela, & au public & à la cause des sciences? Rousseau peut mal parler françois, & que la grammaire n'en soit pas plus utile à la vertu. Jean-Jacques peut avoir une mauvaise conduite, & que celle des savans n'en soit pas meilleure : voilà toute la réponse que je ferai, & je crois toute celle que je dois faire à la nouvelle réfutation.

JE finirai cette lettre, & ce que j'ai à dire sur un sujet si longtemps débattu, par un conseil à mes adversaires, qu'ils mépriseront à coup sûr, & qui pourtant seroit plus avantageux qu'ils ne pensent au parti qu'ils veulent défendre; c'est de ne pas tellement écouter leur zèle, qu'ils négligent de consulter leurs forces, & *quid valeant humeri*. Ils me diront sans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, & cela peut être vrai; mais il y a au moins cette différence que j'étois seul de mon parti, au lieu que le leur étant celui de la foule, les derniers venus sembloient dispensés de se mettre sur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

DE peur que cet avis ne paroisse téméraire ou présomptueux,

répondre, moi, que quand j'ai hasardé le mot *Investigation*, j'ai voulu rendre un service à la langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déjà connu, & qui n'a point de synonyme en françois. C'est, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriser cette liberté salutaire :

*Ego cur, acquirere pauca
Si possum, invideo; cum lingua Catonis &
Enni
Sermonem Patrium ditaverit?*

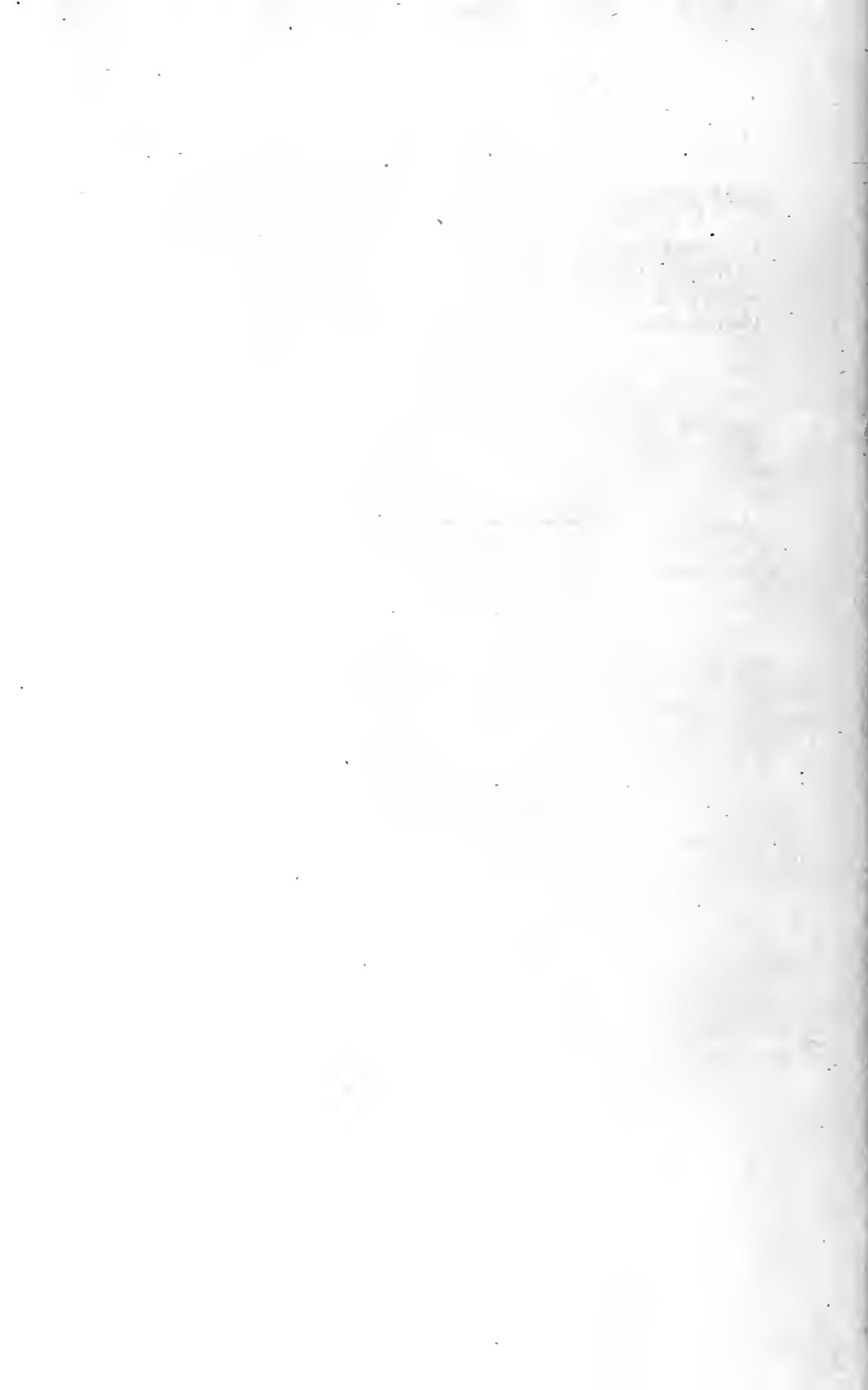
J'ai sur-tout voulu rendre exactement mon idée; je fais, il est vrai,
Œuvres mêlées. Tome I.

que la première règle de tous nos Écrivains est d'écrire correctement, &, comme ils disent, de parler françois; c'est qu'ils ont des prétentions, & qu'ils veulent passer pour avoir de la correction & de l'élégance. Ma première règle, à moi, qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon style, est de me faire entendre : toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes, je pourrai m'exprimer plus fortement, ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je sois bien compris des philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots.

je joins ici un échantillon des raisonnemens de mes adversaires, par lequel on pourra juger de la justesse & de la force de leurs critiques : *les peuples de l'Europe, ai-je dit, vivoient, il y a quelques siècles dans un état pire que l'ignorance; je ne fais quel jargon scientifique, encore plus méprisable qu'elle, avoit usurpé le nom du savoir, & oppoisoit à son retour un obstacle presque invincible : il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun.* Les peuples avoient perdu le sens commun, non parce qu'ils étoient ignorans, mais parce qu'ils avoient la bêtise de croire savoir quelque chose, avec les grands mots d'Aristote & l'impertinente doctrine de Raymond Lulle; il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne savoient rien, & nous en aurions grand besoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adversaires : *Cette révolution est due aux lettres; elles ont ramené le sens commun, de l'aveu de l'auteur; mais aussi, selon lui, elles ont corrompu les mœurs : il faut donc qu'un peuple renonce au sens commun pour avoir de bonnes mœurs.* Trois écrivains de suite ont répété ce beau raisonnement : je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuse, ou leur esprit, de n'avoir pu pénétrer le sens très-clair de ce passage, ou leur mauvaise foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre? Ils sont gens de lettres, ainsi leur choix ne sera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaisantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adversaire de prêter à la figure de mon Frontispice? J'aurois cru faire injure aux lecteurs, & les traiter comme des enfans, de leur interpréter une allégorie si claire; de leur dire que le flambeau de Prométhée est celui des sciences, fait pour animer les grands génies; que le satyre, qui voyant le feu pour la première fois, court à lui, & veut l'embrasser, représente les hommes vulgaires, qui, séduits par l'éclat des lettres, se livrent indiscrètement à l'étude; que le Prométhée qui crie & les avertit du danger, est le citoyen de Genève. Cette allégorie est juste, belle, j'ose la croire sublime. Que doit-on penser d'un écrivain qui l'a méditée, & qui n'a pu parvenir à l'entendre? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand docteur parmi les Égyptiens ses amis.

JE prends donc la liberté de proposer à mes adverfaires, & surtout au dernier, cette sage leçon d'un philosophe sur un autre sujet : sachez qu'il n'y a point d'objections, qui puissent faire autant de tort à votre parti, que les mauvaises réponses ; sachez que si vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cause, en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je suis, &c.



D É S A V E U

D E

L'ACADÉMIE DE DIJON,

Au sujet de la réfutation attribuée faussement à l'un de ses Membres ; tiré du Mercure de France, Août 1752.

L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec surprise dans une lettre imprimée de M. Rousseau, qu'il paroïssoit une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en 1750 ; accompagné d'une réfutation de ce Discours, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage.*

L'ACADÉMIE fait parfaitement que ses décisions, ainsi que celles des autres Académies du Royaume, ressortissent au tribunal du public. Elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle défavoue, si son auteur, plus occupé du plaisir de critiquer, que du soin de faire une bonne critique, n'avoit cru, en se déguisant sous une dénomination qui ne lui est pas due, intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laisser entrevoir quelque semence de division dans cette société, tandis que ceux qui la composent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur, & sans se livrer à ces haines de parti, qui sont ordinairement le résultat des disputes littéraires.

ILS savent tout le respect qui est dû aux choses jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il seroit indécent que, dans une assemblée de gens de lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis. Il paroît par la lettre de M. Rousseau, que ce prétendu académicien de Dijon n'a pas les premières notions du local d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de sa terre & de ses

158 *DÉSARVEU DE L'ACADÉMIE DE DIJON*

fermiers de Picardie , puisque dans le fait il est faux qu'aucun Académicien de Dijon possède un pouce de terre dans cette province. L'Académie désavoue donc formellement l'auteur pseudonyme , & sa réfutation attribuée à l'un de ses membres par une fausseté indigne d'un homme qui fait profession des lettres , & que rien n'obligeoit à se masquer.

MAIS de quelque plume que parte cet ouvrage , & quel qu'ait pu être le dessein de celui qui l'a composé , il fera toujours honneur au Discours de M. Rousseau , qui , usant de la liberté des problèmes , la seule voie propre à éclaircir la vérité , a eu assez de courage pour en soutenir le parti ; & à l'Académie , qui a eu assez de bonne foi pour le couronner.

PETIT , Secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.

A Dijon le 22 Juin 1752.

LETTRE

SUR

LA MUSIQUE

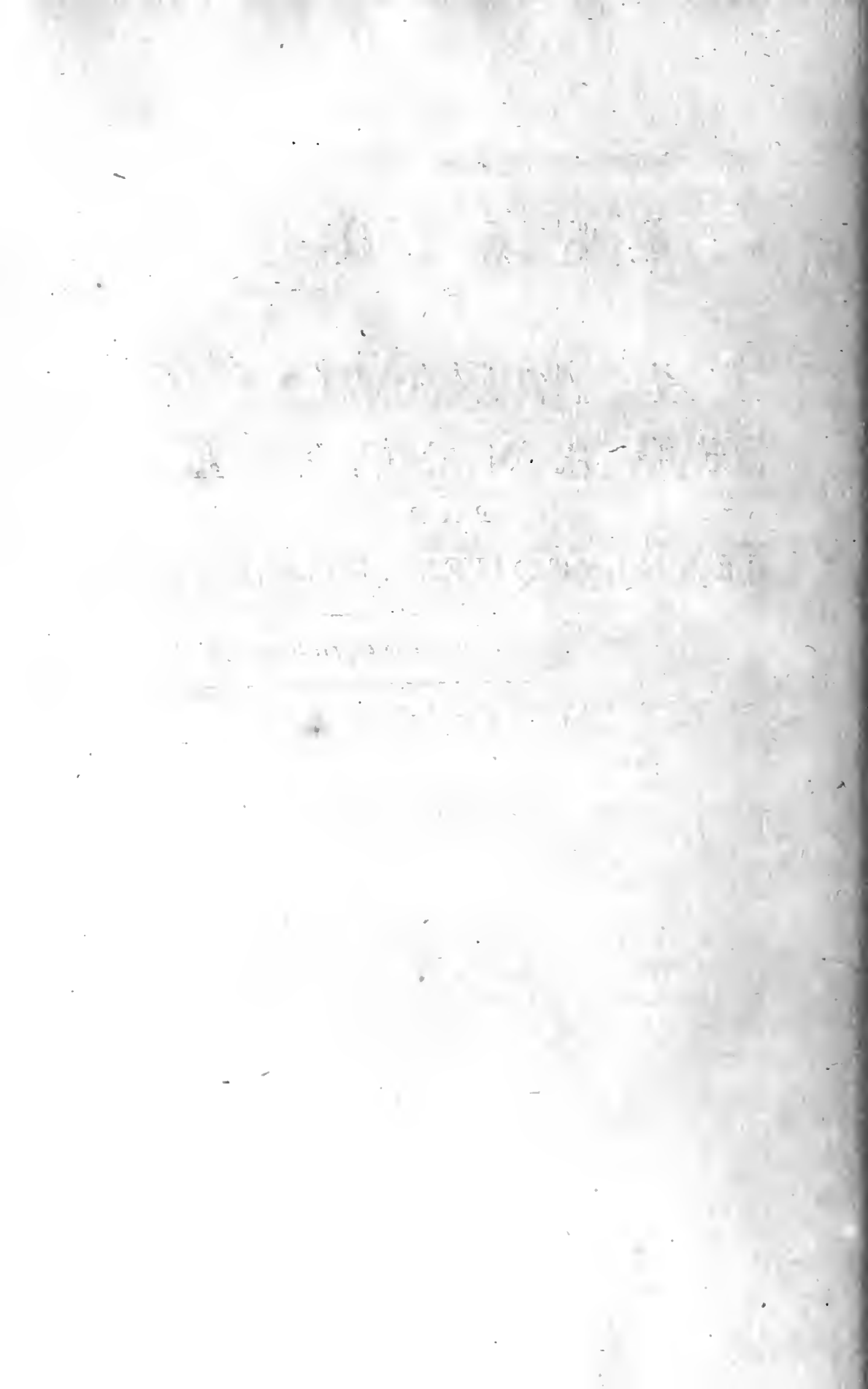
FRANÇOISE.

PAR

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Sunt verba & voces, prætereaque, nihil.

M. D C C. L I I I.



A V E R T I S S E M E N T .

LA querelle excitée l'année dernière à l'Opéra, n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit & de l'autre avec beaucoup d'animosité; je n'y voulus prendre aucune part; car cette espèce de guerre ne me convenoit en aucun sens, & je sentoient bien que ce n'étoit pas le temps de ne dire que des raisons. Maintenant que les bouffons sont congédiés, ou prêts à l'être, & qu'il n'est plus question de cabales, je crois pouvoir hazarder mon sentiment, & je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser personne; il me semble même que sur un pareil sujet toute précaution seroit injurieuse pour les lecteurs; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinion d'un peuple qui donneroit à des chansons une importance ridicule, qui feroit plus de cas de ses musiciens que de ses philosophes, & chez lequel il faudroit parler de musique avec plus de circonspection que des plus graves sujets de morale.

C'EST par la raison que je viens d'exposer que, quoique quelques-uns m'accusent, à ce qu'on dit, d'avoir manqué de respect à la musique Françoisé dans ma première édition, le respect beaucoup plus grand, & l'estime que je dois à la nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

UNE chose presque incroyable si elle regardoit tout autre que moi, c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un ouvrage, où il n'en peut être question que par rapport à la musique. Je n'ai pas changé là-dessus un seul mot dans cette édition; ainsi, en la parcourant de sens froid, le lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que quoique nous avons eu d'excellens poètes, &

même quelques musiciens qui n'étoient pas sans génie , je crois notre langue peu propre à la poésie , & point du tout à la musique. Je ne crains pas de m'en rapporter sur ce point aux poètes mêmes ; car quant aux musiciens , chacun fait qu'on peut se dispenser de les consulter sur toute affaire de raisonnement. En revanche , la langue Françoisse me paroît celle des philosophes & des sages (48) : elle semble faite pour être l'organe de la vérité & de la raison : malheur à quiconque offense l'un ou l'autre dans des écrits qui la déshonorent. Quant à moi , le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle & sage langue , dont j'ai le bonheur de faire usage , est de tâcher de ne la point avilir.

QUOIQUE je ne vueille & ne doive point changer de ton avec le public , que je n'attende rien de lui , & que je me soucie tout aussi peu de ses satyres que de ses éloges , je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'écrivains mercénaires & dangereux , qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect , il est vrai , ne consiste pas dans de vains ménagemens , qui marquent l'opinion qu'on a de la foiblesse de ses lecteurs ; mais à rendre hommage à leur jugement , en appuyant , par des raisons solides , le sentiment qu'on leur propose , & c'est ce que je me suis toujours efforcé de faire. Ainsi , de quelque sens qu'on vueille envisager les choses , en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette lettre a excitées , j'ai bien peur qu'à la fin mon plus grand tort ne soit d'avoir raison ; car je fais trop que celui - là ne me fera jamais pardonné.

(48) C'est le sentiment de l'auteur de la lettre sur les Sourds & les Muets ; sentiment qu'il soutient très-bien dans l'addition à cet ouvrage , & qu'il prouve encore mieux par tous ses écrits.

L E T T R E
S U R
L A M U S I Q U E
F R A N Ç O I S E.

VOUS souvenez-vous, Monsieur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or? Tous les docteurs de l'Allemagne s'épuisèrent d'abord en savantes dissertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la dernière chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait, & il se trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre musique, il seroit peut-être bon de s'assurer de son existence, & d'examiner d'abord, non pas si elle est d'or, mais si nous en avons une.

LES Allemands, les Espagnols & les Anglois, ont long-temps prétendu posséder une musique propre à leur langue : en effet, ils avoient des Opéra nationaux qu'ils admiroient de très-bonne foi, & ils étoient bien persuadés qu'il y alloit de leur gloire à laisser abolir ces chefs-d'œuvres insupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaisir l'a emporté chez eux sur la vanité, ou du moins ils s'en sont fait une mieux entendue, de sacrifier au goût & à la raison des préjugés qui rendent souvent les nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

NOUS sommes en France dans les sentimens où ils étoient alors; mais qui nous assurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en soit mieux fondé? Ne seroit-il point à propos, pour en bien juger, de mettre une fois la musique Françoisse à la coupelle de la raison, & de voir si elle en soutiendra l'épreuve?

JE n'ai pas deſſein d'approfondir ici cet examen ; ce n'eſt pas l'affaire d'une lettre , ni peut-être la mienne. Je voudrois ſeulement tâcher d'établir quelques principes , ſur leſquels , en attendant qu'on en trouve de meilleurs , les maîtres de l'art , ou plutôt les philoſophes , puſſent diriger leurs recherches : car , diſoit autrefois un ſage , c'eſt au poète à faire de la poéſie , & au muſicien à faire de la muſique ; mais il n'appartient qu'au philoſophe de bien parler de l'une & de l'autre.

TOUTE muſique ne peut être compoſée que de ces trois choſes ; mélodie ou chant , harmonie ou accompagnement , mouvement ou meſure (49).

QUOIQUE le chant tire ſon principal caractère de la meſure ; comme il naît immédiatement de l'harmonie , & qu'il aſſujettit toujours l'accompagnement à ſa marche , j'unirai ces deux parties dans un même article , puis je parlerai de la meſure ſéparément.

L'HARMONIE ayant ſon principe dans la nature , eſt la même pour toutes les nations ; ou ſi elle a quelques différences , elles ſont introduites par celle de la mélodie ; ainſi c'eſt de la mélodie ſeulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une muſique nationale ; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue , le chant proprement dit , doit reſſentir ſa plus grande influence.

ON peut concevoir des langues plus propres à la muſique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le feroient point du tout. Telle en pourroit être une , qui ne feroit compoſée que de ſons mixtes , de ſyllabes muettes , ſourdes ou nazales , peu de voyelles ſonores , beaucoup de conſonnes & d'articulations , & qui manqueroit encore d'autres conditions eſſentielles , dont je parlerai dans l'article de la meſure. Cherchons , par curiosité , ce qui réſulteroit de la muſique appliquée à une telle langue.

[49] Quoiqu'on entende par *meſure* la détermination du nombre , & du rapport des temps , & par *mouvement* celle du degré de viſeſſe , j'ai cru pou-

voir ici confondre ces choſes ſous l'idée générale de modification de la durée ou du temps.

PREMIÈREMENT , le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligerait d'en donner beaucoup à celui des notes ; & parce que la langue seroit sourde, la musique seroit criarde. En second lieu, la dureté & la fréquence des consonnes forceroit à exclure beaucoup de mots, à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires, & la musique seroit insipide & monotone ; sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison ; & quand on voudroit presser un peu le mouvement , sa vitesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

COMME une telle musique seroit dénuée de toute mélodie agréable , on tâcheroit d'y suppléer par des beautés factices & peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulières, mais froides, sans graces & sans expression. On inventeroit des fredons, des cadences, des ports-de-voix & d'autres agrémens pofiches qu'on prodigueroit dans le chant, & qui ne feroient que le rendre plus ridicule sans le rendre moins plat. La musique avec toute cette mauffade parure resteroit languissante & sans expression ; & ses images, dénuées de force & d'énergie, peindroient peu d'objets en beaucoup de notes, comme ces écritures gothiques, dont les lignes remplies de traits & de lettres figurées ne contiennent que deux ou trois mots, qui renferment très-peu de sens en un grand espace.

L'IMPOSSIBILITÉ d'inventer des chants agréables obligerait les compositeurs à tourner tous leurs soins du côté de l'harmonie ; & faute de beautés réelles, ils y introduiroient des beautés de convention, qui n'auroient presque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne musique, ils imagineroient une musique savante ; pour suppléer au chant, ils multiplieroient les accompagnemens ; il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaises parties les unes au-dessus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'insipidité, ils augmenteroient la confusion ; ils croiroient faire de la musique, & ils ne feroient que du bruit.

UN autre effet qui résulteroit du défaut de mélodie, seroit que les musiciens n'en ayant qu'une fausse idée, trouveroient par-tout

une mélodie à leur manière : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en feroit pas; même jusqu'à la basse-continue, à l'unisson de laquelle ils feroient sans façon réciter les basses-tailles, sauf à couvrir le tout d'une forte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes, ils trouveroient du chant, attendu qu'en effet leur chant ne seroit que notes. *Voces, prætereaque nihil.*

PASSONS maintenant à la mesure, dans le sentiment de laquelle consiste en grande partie la beauté & l'expression du chant. La mesure est à-peu-près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens; mais si en effet cette musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hazard & écrits sans suite, auxquels le lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'auteur n'y en a point mis.

J'AI dit que toute musique nationale tire son principal caractère de la langue qui lui est propre, & je dois ajouter que c'est principalement la prosodie de la langue qui constitue ce caractère. Comme la musique vocale a précédé de beaucoup l'instrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant & sa mesure, & les diverses mesures de la musique vocale n'ont pu naître que des diverses manières, dont on pouvoit scander le discours, & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui est très-évident dans la musique Grecque, dont toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rythmes fournis par tous les arrangements des syllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la poésie étoient susceptibles. De sorte que quoiqu'on puisse très-bien distinguer dans le rythme musical la mesure de la prosodie, la mesure du vers, & la mesure du chant, il ne faut pas douter que la musique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne

soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

APRÈS ces éclaircissemens , je reviens à mon hypothèse , & je suppose que la même langue , dont je viens de parler eût une mauvaise prosodie , peu marquée , sans exactitude & sans précision , que les longues & les breves n'eussent pas entr'elles en durées , & en nombres des rapports simples & propres à rendre le rythme agréable , exact , régulier , qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres , des breves plus ou moins breves , des syllabes ni breves ni longues , & que les différences des unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables : il est clair que la musique nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie , n'en auroit qu'une fort vague , inégale & très-peu sensible ; que le récitatif se sentiroit surtout de cette irrégularité ; qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes ; qu'on seroit contraint d'y changer de mesure à tout moment , & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seroient peu naturels & sans précision ; que pour peu de lenteur qu'on joignit à ce défaut , l'idée de l'égalité des temps se perdrait entièrement dans l'esprit du chanteur & de l'auditeur , & qu'enfin la mesure n'étant plus sensible , ni ses retours égaux , elle ne seroit assujettie qu'au caprice du musicien , qui pourroit à chaque instant la presser ou ralentir à son gré ; de sorte qu'il ne seroit pas possible dans un concert de se passer de quelqu'un qui la marquât à tous , selon la fantaisie ou la commodité d'un seul.

C'EST ainsi que les acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'affervir la mesure , qu'on les entendroit même l'altérer à dessein , dans les morceaux où le compositeur seroit venu à bout de la rendre sensible. Marquer la mesure seroit une faute contre la composition , & la suivre en seroit une contre le goût du chant ; les défauts passeroient pour des beautés & les beautés pour des défauts ; les vices seroient établis en règles , & pour faire de la musique au goût de la nation , il ne faudroit que s'attacher avec soin à ce qui déplaît à tous les autres.

AUSSI avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille musique, il seroit impossible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle seroit en usage : à force d'effuyer des reproches sur leur mauvais goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable musique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter son caractère & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & presque inchantable; s'ils se contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui sont propres, ils ne feroient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable; ils ôteroient à leur musique la seule beauté dont elle étoit susceptible, en ôtant à toutes ses parties l'uniformité de caractère qui la faisoit être une; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie, ils parviendroient enfin à ne faire servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

VOILA par quel moyen la musique d'une telle nation se diviseroit en musique vocale & musique instrumentale; voilà comment, donnant des caractères différens à ces deux espèces, on en feroit un tout monstrueux. La symphonie voudroit aller en mesure, & le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendoit souvent, dans les mêmes morceaux, les acteurs & l'orchestre se contrarier & se faire obstacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange des deux caractères introduiroient, dans la manière d'accompagner, une froideur & une lâcheté qui se tourneroient tellement en habitude, que les symphonistes ne pourroient pas, même en exécutant de bonne musique, lui laisser de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveroient entièrement; ils feroient forts les *doux*, doux les *forts*, & ne connoitroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando dolce* (50), *risoluto*, *con gusto*, *spiritoso*, *sostenuto*,
con

(50) Il n'y a peut-être pas quatre symphonistes François, qui sachent la différence de *piano* & *dolce*, & c'est fort inutilement qu'ils la sauroient; car qui d'entr'eux seroit en état de la rendre?

con brio, n'auroient pas même de synonymes dans leur langue, & celui d'*expression* n'y auroit aucun sens. Ils substitueront je ne fais combien de petits ornemens froids & maussades à la vigueur du coup d'archèt. Quelque nombreux que fût l'Orchestre, il ne feroit aucun effet, ou n'en feroit qu'un très-désagréable. Comme l'exécution seroit toujours lâche, & que les symphonistes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en mesure, ils ne seroient jamais ensemble : ils ne pourroient venir à bout de tirer un son net & juste, ni de rien exécuter dans son caractère, & les étrangers seroient tout surpris qu'à quelques-uns près, un Orchestre vanté comme le premier du monde, seroit à peine digne des tréteaux d'une guinguette (51). Il devoit naturellement arriver que de tels musiciens prissent en haine la musique, qui auroit mis leur honte en évidence, & bientôt joignant la mauvaise volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du dessein prémédité dans la ridicule exécution, dont ils auroient bien pu se fier à leur maladresse.

D'APRÈS une autre supposition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aisément toutes les qualités d'une véritable musique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire & pour porter au cœur les plus douces impressions de l'harmonie & du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre sujet, & sur-tout des idées qui nous sont connues, j'aime mieux me borner à quelques observations sur la musique Italienne, qui puissent nous aider à mieux juger de la nôtre.

SI l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure grammaire, je répondrois que c'est celle du peuple qui raisonne le mieux; & si l'on demandoit lequel de tous les peuples doit avoir une meilleure musique, je dirois que c'est celui, dont

[51] Comme on m'a assuré qu'il y avoit parmi les symphonistes de l'Opéra, non-seulement de très-bons violons, ce que je confesse qu'ils sont presque tous pris séparément, mais de véritablement honnêtes gens qui

Œuvres mêlées. Tome I.

ne se prêtent point aux cabales de leurs confrères pour mal servir le public; je me hâte d'ajouter ici cette distinction, pour réparer, autant qu'il est en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

Y

la langue y est le plus propre. C'est ce que j'ai déjà établi ci-devant, & que j'aurai occasion de confirmer dans la suite de cette lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la musique, c'est certainement l'Italienne; car cette langue est douce, sonore, harmonieuse, & accentuée plus qu'aucune autre, & ces quatre qualités sont précisément les plus convenables au chant.

ELLE est douce, parce que les articulations y sont peu composées, que la rencontre des consonnes y est rare & sans rudesse, & qu'un très-grand nombre de syllabes n'y étant formées que de voyelles, les fréquentes élisions en rendent la prononciation plus coulante: elle est sonore, parce que la plupart des voyelles y sont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphthongues composées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles distinguent mieux le son des syllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la prosodie autant que des sons, l'avantage de la langue Italienne est manifeste sur ce point; car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuse & véritablement pittoresque, dépend moins de la force réelle de ses termes, que de la distance qu'il y a du doux au fort entre les sons qu'elle emploie, & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci supposé, que ceux qui pensent que l'Italien n'est que le langage de la douceur & de la tendresse, prennent la peine de comparer entr'elles ces deux strophes du Tasse.

*Teneri sdegni e placide e tranquille
Repulse e cari vezzi e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille
Di pianto e sospir, tronchi e molli bacci;
Fuse tai cosé tutte, e poscia unille,
Et al foce temprò di lente faci:
E ne formò quel sì mirabil cinto
Di ch' ella aveva il bel fianco succinto.*

Chiamma gl' abitator de l'ombre eterne

*Il rauco suon de la tartarea tromba ;
 Treman le spazioso atre caverne
 E l'aer cieco a quel romor rimbomba ;
 Ne sì stridendo mai da le superne
 Regioni del Cielo il folgor piomba ,
 Ne sì scosta giammai trema la terra
 Quando i vapori in sen gravida serra.*

ET s'ils désespèrent de rendre en François la douce harmonie de l'une , qu'ils essaient d'exprimer la rauque dureté de l'autre : il n'est pas besoin , pour juger de ceci , d'entendre la langue , il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reste , vous observerez que cette dureté de la dernière strophe n'est point sourde , mais très-sonore , & qu'elle n'est que pour l'oreille & non pour la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées , qui font la rudesse de cette strophe , que les *l* qui rendent la première si coulante. Au contraire toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue , nous sommes forcés d'entasser des consonnes de toute espèce , qui forment des articulations difficiles & rudes , ce qui retarde la marche du chant & contraint souvent la musique d'aller plus lentement , précisément quand le sens des paroles exigeroit le plus de vitesse.

SI je voulois m'étendre sur cet article , je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inversions de la langue Italienne sont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie , que l'ordre didactique de la nôtre , & qu'une phrase musicale se développe d'une manière plus agréable & plus intéressante , quand le sens du discours , long-temps suspendu , se résout sur le verbe avec la cadence , que quand il se développe à mesure , & laisse affoiblir ou satisfaire ainsi par degré le desir de l'esprit ; tandis que celui de l'oreille augmente en raison contraire jusqu'à la fin de la phrase. Je vous prouverois encore que l'art des suspensions & des mots entrecoupés , que l'heureuse constitution de la langue rend si familier à la musique Italienne , est entièrement inconnu dans la nôtre , & que nous n'avons d'autres moyens pour y suppléer que des silen-

ces qui ne font jamais du chant, & qui, dans ces occasions, montrent plutôt la pauvreté de la musique, que les ressources du musicien.

IL me resteroit à parler de l'accent ; mais ce point important demande une si profonde discussion qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main : je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet, & tâcher d'examiner notre musique en elle-même.

LES Italiens prétendent que notre mélodie est plate & sans aucun chant, & toutes les nations neutres (52) confirment unanimement leur jugement sur ce point ; de notre côté nous accusons la leur d'être bizarre & baroque (53). J'aime mieux croire que les uns ou les autres se trompent, que d'être réduit à dire que dans des contrées où les sciences & tous les arts sont parvenus à un si haut degré, la musique seule est encore à naître.

LES moins prévenus d'entre nous (54) se contentent de dire que la musique Italienne & la Française sont toutes deux bonnes, chacune dans son genre, chacune pour la langue qui lui est propre ; mais outre que les autres nations ne conviennent pas de cette parité, il resteroit toujours à savoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de musique en soi : question fort agitée en France, mais qui ne le sera jamais ailleurs ; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le

(52) Il a été un temps, dit Mylord Schaffesbury, où l'usage de parler françois avoit mis parmi nous la musique Française à la mode. Mais bientôt la musique Italienne nous montrant la nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir aussi lourde, aussi plate, & aussi maussade qu'elle l'est en effet.

(53) Il me semble qu'on n'ose plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'est fait enten-

dre parmi nous : c'est ainsi que cette musique admirable n'a qu'à se montrer telle qu'elle est pour se justifier de tous les torts dont on l'accuse.

(54) Plusieurs condamnent l'exclusion totale que les amateurs de musique donnent sans balancer à la musique Française ; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts exclusifs, comme si l'amour des bonnes choses devoit faire aimer les mauvaises.

seul pays où elle soit en problème. Voici sur ce sujet quelques expériences que chacun est maître de vérifier, & qui me paroissent pouvoir servir à cette solution, du moins quant à la mélodie, à laquelle seule se réduit presque toute la dispute.

J'AI pris dans les deux musiques des airs également estimés chacun dans son genre, & les dépouillant les uns de leurs ports-de-voix & de leurs cadences éternelles, les autres des notes sous-entendues que le compositeur ne se donne point la peine d'écrire, & dont il se remet à l'intelligence du chanteur (55), je les ai solfiés exactement sur la note, sans aucun ornement, & sans rien fournir de moi-même au sens ni à la liaison de la phrase. Je ne vous dirai point quel a été dans mon esprit le résultat de cette comparaison, parce que j'ai le droit de vous proposer mes raisons, & non pas mon autorité: Je vous rends compte seulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que si vous les trouvez bons vous puissiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir seulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne semble. La première & la plus difficile de toutes est d'être de bonne foi, & de se rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La seconde est que pour tenter cet examen il faut nécessairement être également versé dans les deux styles; autrement celui qui seroit le plus familier se présenteroit à chaque instant à l'esprit au préjudice de l'autre; & cette deuxième condition n'est guères plus facile que la première; car de tous ceux qui connoissent bien l'une & l'autre musique, nul ne balance sur le choix, & l'on a pu voir, par les plaisans barbouillages de ceux qui se sont mêlés d'attaquer

(55) C'est donner toute la faveur à la musique Française que de s'y prendre ainsi; car ces notes sous-entendues dans l'Italienne, ne sont pas moins de l'essence de la mélodie, que celles qui sont sur le papier. Il s'agit moins de ce qui est écrit que de ce qui doit se chanter, & cette manière de noter doit seulement passer pour une sorte d'abrégé-

viation, au lieu que les cadences & les ports-de-voix du chant François sont bien, si l'on veut, exigés par le goût, mais ne constituent point la mélodie, & ne sont pas de son essence: c'est pour elle une sorte de fard qui couvre sa laideur sans la détruire, & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles sensibles.

l'italienne , quelle connoissance ils avoient d'elle & de l'art en général.

JE dois ajouter qu'il est essentiel d'aller bien exactement en mesure ; mais je prévois que cet avertissement , superflu dans tout autre pays ; sera fort inutile dans celui-ci , & cette seule omission entraîne nécessairement l'incompétence du jugement.

AVEC routes ces précautions , le caractère de chaque genre ne tarde pas à se déclarer , & alors il est bien difficile de ne pas revêtir les phrases des idées qui leur conviennent , & de n'y pas ajouter , du moins par l'esprit , les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuser par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une seule épreuve , car un air peut plaire plus qu'un autre , sans que cela décide de la préférence du genre ; & ce n'est qu'après un grand nombre d'essais qu'on peut établir un jugement raisonnable ; d'ailleurs , en s'ôtant la connoissance des paroles , on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie , qui est l'expression ; & tout ce qu'on peut décider par cette voie , c'est si la modulation est bonne & si le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il est difficile de prendre assez de précautions contre les préjugés , & combien le raisonnement nous est nécessaire pour nous mettre en état de juger sainement des choses de goût.

J'AI fait une autre épreuve qui demande moins de précautions , & qui vous paroîtra peut-être plus décisive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli , & à des musiciens François des airs de Léo & du Pergolèse , & j'ai remarqué que quoique ceux-ci fussent fort éloignés de saisir le vrai goût de ces morceaux , ils en sentoient pourtant la mélodie , & en tiroient à leurs manières des phrases de musique chantantes , agréables & bien cadencées. Mais les Italiens solfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques , n'ont jamais pu y reconnoître ni phrases ni chant ; ce n'étoit pas pour eux de la musique qui eût du sens , mais seulement des suites de notes placées sans choix & comme au ha-

zard; ils les chantoient précifément, comme vous liriez des mots Arabes écrits en caractère François (56).

TROISIÈME expérience. J'ai vu à Venife un Arménien, homme d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de musique, & devant lequel on exécuta, dans un même concert, un monologue François qui commence par ce vers :

Temple sacré séjour tranquille,

Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci :

Voi che languite senza speranza ;

P'un & l'autre furent chantés, médiocrement pour le François, & mal pour l'Italien, par un homme accoutumé seulement à la musique François, & alors très-enthoufiaste de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François, plus de surprise que de plaisir; mais tout le monde observa, dès les premières mesures de l'air Italien, que son visage & ses yeux s'adouciſſoient; il étoit enchanté, il prêtoit son ame aux impressions de la musique, & quoiqu'il entendit peu la langue, les ſimples ſons lui cauſoient un raviffement ſenſible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

MAIS ſans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous pluſieurs perſonnes qui, ne connoiſſant que notre Opéra, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été déſabuſés que par les intermèdes Italiens. C'eſt précifément parce qu'ils n'aimoient que la véritable musique, qu'ils croyoient ne pas aimer la musique.

(56) Nos muſiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *Nous exécutons la musique Italienne*, diſent-ils avec leur fierté accoutumée, & *les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre; donc notre musique*

vaut mieux que la leur. Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une conféquence toute contraire, & dire, donc les Italiens ont une mélodie, & nous n'en avons point.

J'AVOUE que tant de faits m'ont rendu douteuse l'existence de notre mélodie, & m'ont fait soupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une sorte de plein-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, & seulement à ceux qui sont convenus de les trouver beaux. Aussi à peine notre musique est-elle supportable à nos propres oreilles, lorsqu'elle est exécutée par des voix médiocres, qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jellotte pour chanter la musique Françoisé; mais toute voix est bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien sont dans la musique même, au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne sont que dans l'art du chanteur (57).

TROIS choses me paroissent concourir à la perfection de la mélodie Italienne. La première est la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laisse au goût du musicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaisons, & de donner à chaque acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a son geste & son ton qui lui sont propres, & qui le distinguent d'un autre homme.

LA deuxième est la hardiesse des modulations, qui, quoique moins fervilement préparées que les nôtres, se rendent plus agréables en se rendant plus sensibles; & sans donner la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expression. C'est par elle que le musicien, passant brusquement d'un ton ou d'un mode à un autre,

&

(57) Au reste, c'est une erreur de croire qu'en général les chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir se faire entendre sur les théâtres immenses de l'Italie, sans cesser de ménager les sons, comme le veut la musique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix; plus

fort, nous disent nos maîtres; enflés les sons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, disent les maîtres Italiens, ne forcez point, chantez sans gêne, rendez vos sons doux, flexibles & coulans, réservez les éclats pour ces momens rares & passagers, où il faut surprendre & déchirer. Or, il me paroît que dans la nécessité de se faire entendre, celui-ci doit avoir plus de voix, qui peut se passer de crier.

& supprimant, quand il le faut, les transitions intermédiaires & scholastiques, fait exprimer les réticences, les interruptions, les discours entrecoupés qui sont le langage des passions impétueuses, que le bouillant Métafaste a employé si souvent, que les Porpora, les Galluppi, les Cochi, les Jumella, les Perrez, les Terradeglias ont su rendre avec succès, & que nos poètes lyriques connoissent aussi peu que nos musiciens.

LE troisième avantage, & celui qui prête à la mélodie son plus grand effet, est l'extrême précision de mesure, qui s'y fait sentir dans les mouvemens les plus lents, ainsi que dans les plus gais : précision qui rend le chant animé & intéressant, les accompagnemens vifs & cadencés, qui multiplie réellement les chants, en faisant d'une même combinaison de sons autant de différentes mélodies, qu'il y a de manières de les scander; qui porte au cœur tous les sentimens, & à l'esprit tous les tableaux; qui donne au musicien le moyen de mettre en air tous les caractères de paroles imaginables, plusieurs dont nous n'avons pas même l'idée (58), & qui rend tous les mouvemens propres à exprimer tous les caractères (59), ou un seul mouvement propre à contraster & changer de caractère au gré du compositeur.

VOILA, ce me semble, les sources d'où le chant Italien tire ses charmes & son énergie; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de sa mélodie; en ce qu'elle n'exige

(58) Pour ne pas sortir du genre comique, le seul connu à Paris, voyez les airs, *Quando sciolto avrò il contratto*, &c. *Io b un vespajo*, &c. *O questo o quello t'ai a risolvere*, &c. *A un gusto da sfordire*, &c. *Suizzoso mio*, &c. *Io sono una Donzella*, &c. *Quanti maestri, quanti dotteri*, &c. *I Sbirri già lo aspettano*, &c. *Ma dunque il testamento*, &c. *Senti me, se brami flare, o che risa, chepiacere*, &c. tous caractères d'airs, dont la musique Française n'a pas les pre-

Œuvres mêlées. Tome I.

miers élémens, & dont elle n'est pas en état d'exprimer un seul mot.

(59) Je me contenterai d'en citer un seul exemple, mais très-frappant; c'est l'air : *Se pur d'un infelice*, &c. de la Fausse Suivante; air très-pathétique sur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un Orchestre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la seconde partie qu'il ne falloit pas supprimer.

Z

pas autant que la nôtre de ces fréquens renversemens d'harmonie, qui donnent à la basse-continue le véritable chant d'un dessus. Ceux qui trouvent de si grandes beautés dans la mélodie Française, devroient bien nous dire à laquelle de ces choses elle en est redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y suppléer.

QUAND on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des sentimens agréables; mais pour peu qu'on étudie son caractère pathétique & tragique, on est bientôt surpris de la force que lui prête l'art des compositeurs, dans les grands morceaux de musique. C'est à l'aide de ces modulations savantes, de cette harmonie simple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou ravissent l'ame, mettent le spectateur hors de lui-même, & lui arrachent dans ses transports des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

COMMENT le musicien vient-il à bout de produire ces grands effets? Est-ce à force de contraster les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties? Est-ce à force d'entasser desseins sur desseins, instrumens sur instrumens? Tout ce fatras, qui n'est qu'un mauvais supplément où le génie manque, étoufferoit le chant, loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en parrageant l'attention. Quelque harmonie que puissent faire ensemble plusieurs parties routes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit aussitôt qu'ils se font entendre à la fois, & il ne reste que celui d'une suite d'accords, qui, quoi qu'on puisse dire, est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas; de sorte que plus on entasse des chants mal-à-propos, & moins la musique est agréable & chantante; parce qu'il est impossible à l'oreille de se prêter au même instant à plusieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impression de l'autre, il ne résulte du tout que de la confusion & du bruit. Pour qu'une musique devienne intéressante, pour qu'elle porte à l'ame les sentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expression du sujet; que l'harmonie ne serve qu'à le rendre plus énergique; que l'accompagnement l'embellisse, sans le couvrir ni le défigurer; que la basse, par une marche

uniforme & simple , guide en quelque sorte celui qui chante & celui qui écoute , sans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive ; il faut , en un mot , que le tout ensemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'esprit.

CETTE unité de mélodie me paroît une règle indispensable , & non moins importante en musique , que l'unité d'action dans une Tragédie ; car elle est fondée sur le même principe , & dirigée vers le même objet. Aussi tous les bons compositeurs Italiens s'y conforment-ils avec un soin qui dégénère quelquefois en affectation ; & pour peu qu'on y réfléchisse , on sent bientôt que c'est d'elle que leur musique tire son principal effet. C'est dans cette grande règle qu'il faut chercher la cause des fréquens accompagnemens à l'unisson qu'on remarque dans la musique Italienne , & qui , fortifiant l'idée du chant , en rendent en même-temps les sons plus moëlleux , plus doux & moins fatiguans pour la voix. Ces unissons ne sont point praticables dans notre musique , si ce n'est sur quelques caractères d'airs choisis , & tournés exprès pour cela ; jamais un air pathétique François ne seroit supportable accompagné de cette manière , parce que la musique vocale & instrumentale ayant parmi nous des caractères différens , on ne peut , sans pécher contre la mélodie & le goût , appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre , sans compter que la mesure étant toujours vague & indéterminée , sur-tout dans les airs lents , les instrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder , & ne marcheroient point assez de concert pour produire ensemble un effet agréable. Une beauté qui résulte encore de ces unissons , c'est de donner une expression plus sensible à la mélodie , tantôt en renforçant tout-d'un-coup les instrumens sur un passage , tantôt en les radoucissant , tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & faillant que la voix n'auroit pu faire , & que l'auditeur adroitement trompé , ne laisse pas de lui attribuer quand l'orchestre fait le faire sortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correspondance de la symphonie & du chant , qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une , ne sont que des développemens de l'autre ; de sorte que c'est toujours dans la partie vocale , qu'il faut chercher la source de

toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement est si bien un avec le chant, & si exactement relatif aux paroles, qu'il semble souvent déterminer le jeu & dicter à l'acteur le geste qu'il doit faire (60); & tel qui n'auroit pu jouer le rôle sur les paroles seules, le jouera très-juste sur la musique, parce qu'elle fait bien sa fonction d'interprete.

Au reste, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens soient toujours à l'unisson de la voix. Il y a deux cas assez fréquens où le musicien les en sépare : l'un quand la voix roulant avec légèreté sur des cordes d'harmonie, fixe assez l'attention pour que l'accompagnement ne puisse la partager, encore alors donne-t-on tant de simplicité à cet accompagnement, que l'oreille affectée seulement d'accords agréables, n'y sent aucun chant qui puisse la distraire. L'autre cas demande un peu plus de soin pour le faire entendre.

QUAND le musicien saura son art, dit l'auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets, les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expression de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le sujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre. Ce passage me paroît renfermer un précepte très-utile; & voici comment je pense qu'on doit l'entendre.

Si le chant est de nature à exiger quelques additions, ou, comme disoient nos anciens musiciens, quelques *diminutions* (61) qui ajoutent à l'expression ou à l'agrément, sans détruire en cela l'unité de mélodie, de sorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement & s'en laisse doucement affecter, sans cesser pour cela d'être

(60) On en trouve des exemples fréquens dans les intermèdes qui nous ont été donnés cette année, entr'autres dans l'air à un *gusto da sfordire* du Maître de Musique, dans celui *son Padre* de la Femme Orgueilleuse, dans celui *vi sto ben* du Traçollo, dans celui

tu non pensi no signora de la Bohémienne, & dans presque tous ceux qui demandent du jeu.

(61) On trouvera le mot *diminution* dans le quatrième volume de l'Encyclopédie.

attentive au chant ; alors l'habile musicien , en les ménageant à propos & les employant avec goût , embellira son sujet & le rendra plus expressif sans le rendre moins un ; & quoique l'accompagnement n'y soit pas exactement semblable à la partie chantante , l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que si le sens des paroles comporte une idée accessoire que le chant n'aura pas pu rendre , le musicien l'enchassera dans des silences ou dans des tenues , de manière qu'il puisse la présenter à l'auditeur , sans le détourner de celle du chant. L'avantage seroit encore plus grand , si cette idée accessoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu , qui fit plutôt un léger murmure qu'un véritable chant , comme seroit le bruit d'une rivière ou le gazouillement des oiseaux : car alors le compositeur pourroit séparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement ; & destinant uniquement ce dernier à rendre l'idée accessoire , il disposera son chant de manière à donner des jours fréquens à l'orchestre , en observant avec soin que la symphonie soit toujours dominée par la partie chantante ; ce qui dépend encore plus de l'art du compositeur , que de l'exécution des instrumens ; mais ceci demande une expérience consommée pour éviter la duplicité de mélodie.

VOILA tout ce que la règle de l'unité peut accorder au goût du musicien , pour parer le chant ou le rendre plus expressif , soit en embellissant le sujet principal , soit en y en ajoutant un autre qui lui reste assujetti. Mais de faire chanter à part des violons d'un côté , de l'autre des flûtes , de l'autre des bassons , chacun sur un dessein particulier , & presque sans rapport entre eux , & d'appeller tout ce cahos de la musique , c'est insulter également l'oreille & le jugement des auditeurs.

UNE autre chose , qui n'est pas moins contraire que la multiplication des parties à la règle que je viens d'établir , c'est l'abus ou plutôt l'usage des fugues , imitations , doubles desseins , & autres beautés arbitraires & de pure convention , qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue , & qui toutes ont été inventées dans la naissance de l'art pour faire briller le savoir , en attendant qu'il fût question du génie. Je ne dis pas qu'il soit tout-à-fait impossible

de conserver l'unité de mélodie dans une fugue , en conduisant habilement l'attention de l'auditeur d'une partie à l'autre , à mesure que le sujet y passe ; mais ce travail est si pénible que presque personne n'y réussit , & si ingrat , qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit , ainsi que la plupart de nos chœurs , si admirés (62) , est également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie , & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contrefugues , doubles fugues , fugues renversées , basses contraintes , & autres sottises difficiles que l'oreille ne peut souffrir , & que la raison ne peut justifier , ce sont évidemment des restes de barbarie & de mauvais goût , qui ne subsistent , comme les portails de nos Églises gothiques , que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

IL a été un temps où l'Italie étoit barbare , & même après la renaissance des autres arts que l'Europe lui doit tous , la musique plus tardive n'y a point pris aisément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui , & l'on ne peut guères donner une plus mauvaise idée de ce qu'elle étoit alors , qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-temps qu'une même musique en France & en Italie (63) , & que les musiciens des deux contrées communi-

[62] Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs Églises de la musique bruyante ; ils ont souvent des Messes & des Motets à quatre chœurs , chacun sur un dessein différent ; mais les grands maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que Terradeglias me parlant de plusieurs Motets de sa composition , où il avoit mis des chœurs travaillés avec un grand soin , étoit honteux d'en avoir fait de si beaux , & s'en excusoit sur sa jeunesse ; autrefois , disoit-il , j'aimois à faire du bruit ; à présent je tâche de faire de la musique.

[63] L'Abbé du Bos se tourmente

beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas , du renouvellement de la musique , & cela pourroit s'admettre si l'on donnoit le nom de musique à un continuel remplissage d'accords ; mais si l'harmonie n'est que la base commune , & que la mélodie seule constitue le caractère , non-seulement la musique moderne est née en Italie , mais il y a quelque apparence , que dans toutes nos langues vivantes la musique Italienne est la seule , qui puisse réellement exister. Du temps d'Orlande & de Goudimel on faisoit de l'harmonie & des sons ; Lully y a joint un peu de cadence ; Correlli , Buononcini , Vinci & Pergolèse sont les premiers , qui aient fait de la musique.

quoient familièrement entr'eux , non pourtant fans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalousie , qui est inféparable de l'infériorité. Lully même , allarmé de l'arrivée de Correlli , se hâta de le faire chasser de France : ce qui lui fut d'autant plus aisé que Correlli étoit plus grand homme , & par conséquent moins courtifan que lui. Dans ces temps où la musique naissoit à peine , elle avoit en Italie cette ridicule emphase de science harmonique , ces pédantesques prétentions de doctrine qu'elle a chèrement conservées parmi nous , & par lesquelles on distingue aujourd'hui cette musique méthodique , compassée , mais sans génie , sans invention & sans goût , qu'on appelle à Paris , *musique écrite* par excellence , & qui , tout au plus , n'est bonne , en effet , qu'à écrire , & jamais à exécuter.

DEPUIS même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure , plus simple , & donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie , je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légères traces des fugues & desseins gothiques , & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'est de quoi je pourrois citer plusieurs exemples dans les intermèdes qui nous sont connus , & entr'autres le mauvais quatuor , qui est à la fin de *la Femme Orgueilleuse*. Mais outre que ces choses sortent du caractère établi , outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les Tragédies , & qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opéra Italien sur ces farces , que de juger notre théâtre François sur *l'Impromptu de Campagne* , ou *le Baron de la Crasse* ; il faut aussi rendre justice à l'art , avec lequel les compositeurs ont souvent évité dans ces intermèdes les pièges , qui leur étoient rendus par les poètes , & ont fait tourner , au profit de la règle , des situations qui sembloient les forcer à l'enfreindre.

DE toutes les parties de la musique , la plus difficile à traiter sans sortir de l'unité de mélodie , est le duo , & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'auteur de la lettre sur Omphale a déjà remarqué que les duo sont hors de la nature ; car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain temps , soit pour dire la même chose , soit pour se contredire , sans jamais s'écouter ni se répondre : & quand cette

supposition pourroit s'admettre en certains cas, il est bien certain que ce ne feroit jamais dans la Tragédie, où cette indécence n'est convenable ni à la dignité des personnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur suppose. Or, le meilleur moyen de sauver cette absurdité, c'est de traiter, le plus qu'il est possible, le duo en dialogue, & ce premier soin regarde le poëte; ce qui regarde le musicien, c'est de trouver un chant convenable au sujet, & distribué de telle sorte que chacun des interlocuteurs parlant alternativement, toute la suite du dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, sans changer de sujet, ou du moins sans altérer le mouvement, passe dans son progrès d'une partie à l'autre, sans cesser d'être une & sans enjamber. Quand on joint ensemble les deux parties, ce qui doit se faire rarement & durer peu, il faut trouver un chant susceptible d'une marche par tierces, ou par sixtes, dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la première. Il faut garder la dureté des dissonances, les sons perçans & renforcés, le fortissimo de l'orchestre pour des instans de désordre & de transport, où les acteurs semblent s'oublier eux-mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout spectateur sensible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instans doivent être rares & amenés avec art. Il faut, par une musique douce & affectueuse, avoir déjà disposé l'oreille & le cœur à l'émotion, pour que l'un & l'autre se prêtent à ces ébranlemens violens, & il faut qu'ils passent avec la rapidité, qui convient à notre foiblesse; car quand l'agitation est trop forte, elle ne sauroit durer, & tout ce qui est au-delà de la nature ne touche plus.

EN disant ce que les duo doivent être, j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un à pu entendre sur un Théâtre d'Italie un duo tragique chanté par deux bons acteurs, & accompagné par un véritable orchestre, sans en être attendri; s'il a pu d'un œil sec assister aux Adieux de Mandane & d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

MAIS sans insister sur les duo tragiques, genre de musique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un duo comique, qui y est connu de tout le monde, & je le citerai hardiment

ment comme un modèle de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût, auquel, selon moi, rien ne manquera, quand il sera bien exécuté, que des auditeurs qui sachent l'entendre : c'est celui du premier acte de la *Serva Padrona*, *Lo conosco à quegl'ochietti*, &c. J'avoue que peu de musiciens François sont en état d'en sentir les beautés ; & je dirois volontiers du Pergolèse, comme Cicéron disoit d'Homère, que c'est déjà avoir fait beaucoup de progrès dans l'art, que de se plaire à sa lecture.

J'ESPÈRE, Monsieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article en faveur de sa nouveauté, & de l'importance de son objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur une règle aussi essentielle que celle de l'unité de mélodie ; règle dont aucun théoricien, que je sache, n'a parlé jusqu'à ce jour ; que les compositeurs Italiens ont seuls sentie & pratiquée, sans se douter, peut-être, de son existence ; & de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expression, & presque tout le charme de la bonne musique. Avant que de quitter ce sujet, il me reste à vous montrer qu'il en résulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je semblois accorder tout l'avantage à la mélodie ; & que l'expression du chant donne lieu à celle des accords en forçant le compositeur à les ménager.

VOUS ressouvenez-vous, Monsieur, d'avoir entendu quelquefois dans les intermèdes qu'on nous a donnés cette année, le fils de l'entrepreneur Italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra ? Nous fûmes frappés dès le premier jour de l'effet, que produisoit sous ses petits doigts l'accompagnement du clavestin ; & tout le spectacle s'aperçut, à son jeu précis & brillant, que ce n'étoit pas l'accompagnateur ordinaire. Je cherchai aussi-tôt les raisons de cette différence, car je ne doutois pas que le sieur Noblet ne fût bon harmoniste & n'accompagnât très-exactement : mais quelle fut ma surprise, en observant les mains du petit bon-homme, de voir qu'il ne remplissoit presque jamais les accords, qu'il suprimoit beaucoup de sons, & n'employoit très-souvent que deux doigts, dont l'un sonnoit presque toujours l'octave de la basse ! Quoi ! disois-je en moi-même, l'harmonie complete fait moins d'effet que

l'harmonie mutilée, & nos accompagnateurs, en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de sons fait plus d'harmonie, ou du moins rend son accompagnement plus sensible & plus agréable ! Ceci fut pour moi un problème inquiétant, & j'en compris encore mieux toute l'importance quand, après d'autres observations, je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même manière que le petit bambin, & que par conséquent cette épargne, dans leur accompagnement, devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

JE comprenois bien que la basse étant le fondement de toute harmonie, doit toujours dominer sur le reste, & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en résulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus sourde; & je m'expliquois ainsi pourquoi les Italiens, si économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la basse; pourquoi ils mettent tant de contre-basses dans leurs orchestres; & pourquoi ils font si souvent marcher leurs quintes (64) avec la basse, au lieu de leur donner une autre partie, comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raison de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie, & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expression que je remarquois dans la simplicité de l'harmonie Italienne, tandis que je trouvois la nôtre si composée, si froide & si languissante.

JE me souviens alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque consonance a son caractère particulier, c'est-à-dire, une manière d'affecter l'ame qui lui est propre; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la

(64) On peut remarquer à l'orchestre de notre Opéra, que dans la musique Italienne les quintes ne jouent presque jamais leur partie, quand elle est à l'octave de la basse; peut-être ne

daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduisent l'orchestre ignoreroient-ils que ce défaut de liaison entre la basse & le dessus, rend l'harmonie trop sèche ?

MUSIQUE FRANÇOISE. 187

quarte le même que celui de la sixte. De même les tierces & les sixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produisent les tierces & sixtes majeures; & ces faits une fois accordés, il s'ensuit assez évidemment que les dissonances & tous les intervalles possibles, seront aussi dans le même cas. Expérience que la raison confirme, puisque toutes les fois que les rapports sont différens, l'impression ne sauroit être la même.

OR, me disois-je à moi-même, en raisonnant d'après cette supposition, je vois clairement que deux consonances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique selon les règles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affaiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'est nécessaire pour l'expression dont j'ai besoin, je peux risquer d'affaiblir cette expression par un troisième son, qui, divisant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera nécessairement l'effet par celui des deux tierces dans lesquelles je la résous; & ces tierces mêmes, quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie, étant de différente espèce, peuvent encore nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. De même, si l'impression simultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit nécessaire, j'affaiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impression, en retranchant un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible, appliqué à la dissonance. Supposons que j'aie besoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fausse quinte; opposition, pour le dire en passant, qui prouve combien les divers renversemens des accords en peuvent changer l'effet; si dans une telle circonstance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonance, je m'avise de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la seconde & la sixte, & à la fausse quinte la sixte & la tierce, c'est-à-dire, qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle dissonance, j'y introduis en même-temps trois consonances, qui doivent nécessairement en tempérer & affaiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade & l'autre moins dur. C'est donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute musique où l'harmonie

est scrupuleusement remplie, tout accompagnement où tous les accords sont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expression : ce qui est précisément le caractère de la musique Française. Il est vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos ; mais s'il y a une règle pour aider au compositeur à se bien conduire en pareille occasion, c'est certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir ; ce qui se rapporte au caractère de la musique Italienne, & rend raison de la douceur du chant jointe à la force d'expression qui y regnent.

IL suit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les règles élémentaires de l'harmonie, le musicien ne doit point se hâter de la prodiguer inconsidérément, ni se croire en état de composer, parce qu'il fait remplir des accords ; mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impressions diverses que les consonances, les dissonances & tous les accords font sur les oreilles sensibles, & se dire souvent à lui-même, que le grand art du compositeur ne consiste pas moins à savoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est en étudiant & feuilletant sans cesse les chefs-d'œuvres d'Italie, qu'il apprendra à faire ce choix exquis, si la nature lui a donné assez de génie & de goût pour en sentir la nécessité ; car les difficultés de l'art ne se laissent appercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviseront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition ; mais voyant la facilité qu'un écolier auroit eue à les remplir, ils soupçonneront & chercheront les raisons de cette simplicité trompeuse, d'autant plus admirable qu'elle cache des prodiges sous une feinte négligence, & que *l'arte che tutto fà, nulla si scuopre*.

VOILA, à ce qu'il me semble, la cause des effets surprenans, que produit l'harmonie de la musique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit si peu. Ce qui ne signifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne

faut la remplir qu'avec choix & discernement ; ce n'est pas non plus à dire que pour ce choix le musicien soit obligé de faire tous ces raisonnemens , mais qu'il en doit sentir le résultat. C'est à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les choses d'effet ; c'est au théoricien à en chercher les causes , & à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jetez les yeux sur nos compositions modernes, surtout si vous les écoutez , vous reconnoîtrez bientôt que nos musiciens ont si mal compris tout ceci , que , s'efforçant d'arriver au même but , ils ont directement suivi la route opposée ; & s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée , je trouve que plus notre musique se perfectionne en apparence , & plus elle se gâte en effet. Il étoit peut-être nécessaire qu'elle vint au point où elle est pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejeter les préjugés de l'habitude , & à goûter d'autres airs que ceux dont nos nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est susceptible , il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lully l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célèbre musicien est plus pure & moins renversée , que ses basses sont plus naturelles & marchent plus rondement , que son chant est mieux suivi , que ses accompagnemens moins chargés naissent mieux du sujet & en sortent moins , que son récitatif est beaucoup moins maniéré , & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre ; ce qui se confirme par le goût de l'exécution : car l'ancien récitatif étoit rendu par les acteurs de ce temps-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui ; il étoit plus vif & moins trainant ; on le chantoit moins , & on le déclamoit davantage (65). Les cadences , les ports-de-voix se sont multipliés dans le nôtre ; il est devenu encore plus languissant , & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

(65) Cela se prouve par la durée des Opéra de Lully , beaucoup plus grande aujourd'hui que de son temps , selon le rapport unanime de tous ceux ,

qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra est-on obligé d'y faire des retranchemens considérables.

PUISQU'IL est question d'airs & de récitatifs, vous voulez bien, Monsieur, que je termine cette lettre par quelques observations sur l'un & sur l'autre, qui deviendront peut-être des éclaircissements utiles à la solution du problème dont il s'agit.

ON peut juger de l'idée de nos musiciens sur la constitution d'un Opéra, par la singularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de musique Italienne qui ravissent; ces chefs-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans, qui peignent les situations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les passions qu'ils expriment, les François les appellent des *ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces insipides chansonnettes, dont ils entremêlent les scènes de leurs Opéra, & réservent celui de monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeuses lamentations, à qui il ne manque, pour assoupir tout le monde, que d'être chantées juste & sans cris.

DANS les Opéra Italiens tous les airs sont en situation & font partie des scènes. Tantôt c'est un père désespéré, qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injustement, lui reprocher sa cruauté : tantôt c'est un Prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de sévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'Empire ou de lui donner un cœur moins sensible. Ici c'est une mère tendre, qui verse des larmes en retrouvant son fils qu'elle croyoit mort. Là, c'est le langage de l'amour, non rempli de ce fade & puéride galimatias de flammes & de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé, & tel qu'il convient aux passions impétueuses. C'est sur de telles paroles, qu'il sied bien de déployer toutes les richesses d'une musique pleine de force & d'expression, & de renchérir sur l'énergie de la poésie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes toujours détachées du sujet, ne sont qu'un misérable jargon emmiellé, qu'on est trop heureux de ne pas entendre : c'est une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots sonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manières, excepté de celle qui pourroit leur donner du sens. C'est sur ces impertinens amphigouris, que nos musiciens épuisent leur goût & leur savoir, & nos acteurs leurs gestes & leurs

poumons, c'est à ces morceaux extravagans , que nos femmes se pâment d'admiration ; & la preuve la plus marquée que la musique Française ne fait ni peindre ni parler, c'est qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle est susceptible , que sur des paroles qui ne signifient rien. Cependant , à entendre les François parler de musique , on croiroit que c'est dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes passions , & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens , où le nom même d'ariette & la ridicule chose qu'il exprime , sont également inconnus. Il ne faut pas être surpris de la grossièreté de ces préjugés : la musique Italienne n'a d'ennemis , même parmi nous , que ceux qui n'y connoissent rien ; & tous les François qui ont tenté de l'étudier dans le seul dessein de la critiquer en connoissance de cause , ont bientôt été ses plus zélés admirateurs (66).

APRÈS les ariettes , qui font à Paris le triomphe du goût moderne , viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra : sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs sont toujours dans les monologues & jamais dans les scènes , parce que nos acteurs n'ayant aucun jeu muet , & la musique n'indiquant aucun geste & ne peignant aucune situation , celui qui garde le silence , ne fait que faire de sa personne pendant que l'autre chante.

LE caractère traînant de la langue , le peu de flexibilité de nos voix , & le ton lamentable qui règne perpétuellement dans notre Opéra , mettent presque tous les monologues François sur un mouvement lent ; & comme la mesure ne s'y fait sentir ni dans le chant , ni dans la basse , ni dans l'accompagnement , rien n'est si traînant , si lâche , si languissant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant ; ils voudroient être tristes & ne sont qu'ennuyeux ; ils voudroient toucher le cœur , & ne font qu'affliger les oreilles.

LES Italiens sont plus adroits dans leurs Adagio : car lorsque le

[66] C'est un préjugé peu favorable à la musique Française , que ceux qui la méprisent le plus , soient précisément ceux qui la connoissent le mieux ; car elle est aussi ridicule quand on l'examine , qu'insupportable quand on l'écoute.

chant est si lent qu'il seroit à craindre qu'il ne laisât affoiblir l'idée de la mesure, ils font marcher la basse par notes égales qui marquent le mouvement, & l'accompagnement le marque aussi par des subdivisions de notes, qui, soutenant la voix & l'oreille en mesure, ne rendent le chant que plus agréable, & sur-tout plus énergique par cette précision. Mais la nature du chant François interdit cette ressource à nos compositeurs : car dès que l'acteur seroit forcé d'aller en mesure, il ne pourroit plus développer sa voix ni son jeu, trainer son chant, renfler, prolonger ses sons, ni crier à pleine tête, & par conséquent il ne seroit plus applaudi.

MAIS ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie, & l'ennui dans les Tragédies Italiennes, c'est l'avantage de pouvoir exprimer tous les sentimens, & peindre tous les caractères avec telle mesure & tel mouvement qu'il plaît au compositeur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute son expression du mouvement qu'on lui donne; elle est forcément triste sur une mesure lente, furieuse ou gaie sur un mouvement vif, grave sur un mouvement modéré : le chant n'y fait presque rien, la mesure seule, ou, pour parler plus juste, le seul degré de vitesse détermine le caractère. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expressions pour tous les caractères, des tableaux pour tous les objets. Elle est, quand il plaît au musicien, triste sur un mouvement vif, gaie sur un mouvement lent, &, comme je l'ai déjà dit, elle change sur le même mouvement de caractère au gré du compositeur; ce qui lui donne la facilité des contrastes, sans dépendre en cela du poète & sans s'exposer à des contresens.

VOILA la source de cette prodigieuse variété, que les grands maîtres d'Italie savent répandre dans leurs Opéra, sans jamais sortir de la nature : variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les musiciens François ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens sont donnés par le sens des paroles, & qu'ils sont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contresens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reste à parler, il semble que
pour

pour en bien juger il faudroit une fois favoir précifément ce que c'est ; car jufqu'ici je ne fache pas que de tous ceux qui en ont difputé , perfonne fe foit avisé de le définir. Je ne fais, Monsieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot ; quant à moi, j'appelle récitatif une déclamaion harmonieufe , c'est-à-dire , une déclamaion dont toutes les inflexions fe font par intervalles harmoniques. D'où il fuit que comme chaque langue a une déclamaion qui lui eft propre , chaque langue doit auffi avoir fon récitatif particulier ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puiffe très-bien comparer un récitatif à un autre , pour favoir lequel des deux eft le meilleur , ou celui qui fe rapporte le mieux à fon objet.

LE récitatif eft néceffaire dans les drames lyriques : 1. Pour lier l'action & rendre le fpectacle un. 2. Pour faire valoir les airs , dont la continuité deviendroit infupportable. 3. Pour exprimer une multitude de chofes, qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la mufique chantante & cadencée. La fimpie déclamaion ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la tranfition de la parole au chant, & fur-tout du chant à la parole , a une dureté à laquelle l'oreille fe prête difficilement , & forme un contraste choquant qui détruit toute l'illufion , & par conféquent l'intérêt ; car il y a une forte de vraifemblance qu'il faut conferver , même à l'Opéra, en rendant le difcours rellement uniforme, que le tout puiffe être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le fecours des accords augmente l'énergie de la déclamaion harmonieufe , & dédommage avantageufement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

IL eft évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque langue que ce foit, fi elle a d'ailleurs les conditions néceffaires , eft celui qui approche le plus de la parole ; s'il y en avoit un qui en approchât tellement, en confervant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'efprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection, dont aucun récitatif puiffe être fufceptible.

EXAMINONS maintenant fur cette règle ce qu'on appelle en France
Œuvres mêlées. Tome I. B b

récitatif, & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation? Comment concevrez-vous jamais que la langue Françoisé, dont l'accent est si uni, si simple, si modeste, si peu chantant, soit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole, & ces sons soutenus & renflés, ou plutôt ces cris éternels qui font le tissu de cette partie de notre musique encore plus même que des airs? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui sache lire, les quatre premiers vers de la fameuse reconnoissance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légères inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de passionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaisser la voix. Faites ensuite réciter par une de nos actrices ces mêmes vers sur la note du musicien, & tâchez, si vous le pouvez, de supporter cette extravagante criailerie, qui passe à chaque instant de bas en haut & de haut en bas, parcourt sans sujet toute l'étendue de la voix, & suspend le récit hors de propos pour *fler de beaux sons* sur des syllabes qui ne signifient rien, & qui ne forment aucun repos dans le sens.

QU'ON joigne à cela les fredons, les cadences, les ports-de-voix qui reviennent à chaque instant, & qu'on me dise quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette maussade prétintaille, entre la déclamation & ce prétendu récitatif? Qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puisse raisonnablement vanter ce merveilleux récitatif François, dont l'invention fait la gloire de Lully?

C'EST une chose assez plaisante que d'entendre les partisans de la musique Françoisé se retrancher dans le caractère de la langue, & rejeter sur elle des défauts, dont ils n'osent accuser leur idole, tandis qu'il est de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la langue Françoisé, doit être opposé presque en tout à celui qui y est en usage : qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles, n'élever ni n'abaisser beaucoup la voix, peu de sons soutenus, jamais d'éclats, encore moins de cris, rien sur-tout qui

ressemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainsi que dans leurs degrés. En un mot, le vrai récitatif François, s'il peut y en avoir un, ne se trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lully & de ses successeurs; dans quelque route nouvelle qu'assurément les compositeurs François, si fiers de leur faux savoir, & par conséquent si éloignés de sentir & d'aimer le véritable, ne s'aviseront pas de chercher si-tôt, & que probablement ils ne trouveront jamais.

CE seroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien, que toutes les conditions que j'ai supposées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, & toute l'énergie de l'harmonie; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole, & être aussi mélodieux qu'un véritable chant; qu'il peut marquer toutes les inflexions, dont les passions les plus véhémentes animent le discours, sans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particulière, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une manière qui lui soit propre, & qui contribue à le distinguer des airs, où, pour conserver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment, comment sur-tout, quand on veut donner à la passion le temps de déployer tous ses mouvemens, on peut, à l'aide d'une symphonie habilement ménagée, faire exprimer à l'orchestre, par des chants pathétiques & variés, ce que l'acteur ne doit que réciter: chef-d'œuvre de l'art du musicien, par lequel il fait, dans un récitatif obligé (67), joindre la mélodie la plus rouchante à toute la véhémence de la déclamation, sans jamais confondre l'une avec l'autre: je pourrois vous déployer les beautés sans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes aussi absurdes que

[67] J'avois espéré que le Sieur Caffarelli nous donneroit, au Concert Spirituel, quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus

connoisseurs, ce qu'ils jugent depuis si long-temps; mais sur ses raisons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connoissoit encore mieux que moi la portée de ses auditeurs.

les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter; comme si quelqu'un pouvoit prononcer sur un récitatif, sans connoître à fond la langue à laquelle il est propre. Mais pour entrer dans ces détails il faudroit, pour ainsi dire, créer un nouveau dictionnaire, inventer à chaque instant des termes pour offrir aux lecteurs François des idées inconnues parmi eux, & leur tenir des discours qui leur paroïtroient du galimatias. En un mot, pour en être compris il faudroit leur parler un langage qu'ils entendissent, & par conséquent de science & d'arts de tout genre, excepté la seule musique. Je n'entrerai donc point sur cette matière dans un détail affecté qui ne serviroit de rien pour l'instruction des lecteurs, & sur lequel ils pourroient présumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie la force apparente de mes preuves.

PAR la même raison je ne tenterai pas non plus le parallèle qui a été proposé cet hiver dans un écrit adressé au petit Prophète & à ses adverfaires, de deux morceaux de musique, l'un Italien & l'autre François, qui y sont indiqués. La scène Italienne confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvres égaux ou supérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient suivre la comparaison, & il se trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui savoient déjà ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la scène Françoisé, j'en crayonnerai volontiers l'analyse avec d'autant plus de plaisir, qu'étant le morceau consacré dans la nation par les plus unanimes suffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu soustraire mon jugement à celui des lecteurs par un sujet peu connu.

AU reste, comme je ne puis examiner ce morceau sans en adopter le genre, au moins par hypothèse, c'est rendre à la musique Françoisé tout l'avantage que la raison m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette lettre; c'est la juger sur ses propres règles; de sorte que, quand cette scène seroit aussi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre chose, sinon que c'est de la musique Françoisé bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût absolument de mauvaise

musique; il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans son genre.

JE vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce célèbre monologue d'Armide, *enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef-d'œuvre de déclamation, & que les maîtres donnent eux-mêmes pour le modèle le plus parfait du vrai récitatif François.

JE remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable satire, & M. Rameau lui-même se seroit bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas : car que peut-on penser de plus mal conçu que cette régularité scholastique dans une scène où l'empportement, la tendresse & le contraste des passions opposées mettent l'actrice & les spectateurs dans la plus vive agitation ? Armide furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect, elle hésite, elle se laisse attendrir, le poignard lui tombe des mains, elle oublie tous ses projets de vengeance, & n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences, les interruptions, les transitions intellectuelles que le poëte offroit au musicien, n'ont pas été une seule fois saisies par celui-ci. L'héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement; le musicien finit en *E si mi* comme il avoit commencé, sans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, sans avoir mis une seule fois, dans la déclamation de l'actrice, la moindre inflexion extraordinaire qui fit foi de l'agitation de son ame, sans avoir donné la moindre expression à l'harmonie : & je défie qui que ce soit d'assigner par la musique seule, soit dans le ton, soit dans la mélodie, soit dans la déclamation, soit dans l'accompagnement, aucune différence sensible entre le commencement & la fin de cette scène, par où le spectateur puisse juger du changement prodigieux, qui s'est fait dans le cœur d'Armide.

OBSERVEZ cette basse - continue : que de croches ! que de petites notes passagères pour courir après la succession harmonique ! Est-ce ainsi que marche la basse d'un bon récitatif, où l'on ne doit

entendre que de grosses notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il est possible, & seulement pour empêcher la voix du récitant, & l'oreille du spectateur de s'égarer?

MAIS voyons comment sont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut passer en effet pour un chef-d'œuvre de poésie.

Enfin il est en ma puissance.

VOILA un *trille* (68), &, qui pis est, un repos absolu dès le premier vers, tandis que le sens n'est achevé qu'au second. J'avoue que le poète eut peut-être mieux fait d'omettre ce second vers, & de laisser aux spectateurs le plaisir d'en lire le sens dans l'ame de l'actrice; mais puisqu'il l'a employé, c'étoit au musicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur!

JE pardonnerois peut-être au musicien d'avoir mis ce second vers dans un autre ton que le premier, s'il se permettoit un peu plus d'en changer dans les occasions nécessaires.

Le charme du sommeil le livre à ma vengeance.

LES mots de *charme* & de *sommeil* ont été pour le musicien un piège inévitable; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit somme, dont il se reveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'est par hazard qu'il a employé des sons doux sur le premier hémistiche, vous n'avez qu'à écouter la basse: Lully n'étoit pas homme à employer de ces dièses pour rien.

Je vais percer son invincible cœur.

QUE cette cadence finale est ridicule dans un mouvement aussi

(68) Je suis contraint de franciser ce mot pour exprimer le battement de gosier que les Italiens appellent ainsi, parce que me trouvant à chaque inf-

tant dans la nécessité de me servir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'étoit pas possible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

impétueux ! Que ce trille est froid & de mauvaise grace ! Qu'il est mal placé sur une syllabe brève, dans un récitatif qui devrait voler, & au milieu d'un transport violent !

Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage :

Qu'il éprouve toute ma rage.

ON voit qu'il y a ici une adroite réticence du poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaud, sent dans le sien les premiers mouvemens de la pitié, ou plutôt de l'amour ; elle cherche des raisons pour se raffermir, & cette transition intellectuelle amène fort bien ces deux vers, qui sans cela se lieroient mal avec les précédens, & deviendroient une répétition tout-à-fait superflue de ce qui n'est ignoré, ni de l'actrice ni des spectateurs.

VOYONS maintenant comment le musicien a exprimé cette marche secrète du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens, & il a fait un silence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choses à sentir, & par conséquent l'orchestre à exprimer. Après cette pause, il recommence exactement dans le même ton, sur le même accord, sur la même note par où il vient de finir, passe successivement par tous les sons de l'accord durant une mesure entière, & quitte enfin avec peine, & dans un moment où cela n'est plus nécessaire, le ton autour duquel il vient de tourner si mal-à-propos.

Quel trouble me saisit ? Qui me fait hésiter ?

AUTRE silence, & puis c'est tout. Ce vers est dans le même ton, presque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puisse indiquer le changement prodigieux qui se fait dans l'ame & dans les discours d'Armide. La tonique, il est vrai, devient dominante par un mouvement de basse. Eh Dieux ! il est bien question de tonique & de dominante dans un instant, où

toute liaison harmonique doit être interrompue, où tout doit peindre le désordre & l'agitation ! D'ailleurs, une légère altération qui n'est que dans la basse, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y suppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le visage, le geste d'Armide, tout est changé, hormis sa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

COMME ce vers peut être pris en deux sens différens, je ne veux pas chicaner Lully pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choisi. Cependant il est incomparablement plus vif, plus animé, & fait mieux valoir ce qui suit. Armide, comme Lully la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cause à elle-même :

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

PUIS tout d'un coup elle revient à sa fureur par ce seul mot :

Frappons.

ARMIDE indignée, comme je la conçois, après avoir hésité, rejette avec précipitation sa vaine pitié, & prononce vivement & tout d'une haleine en levant le poignard :

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

PEUT-ÊTRE Lully même a-t-il entendu ainsi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement : car sa note décide si peu la déclamation, qu'on lui peut donner sans risque le sens que l'on aime mieux.

..... Ciel qui peut m'arrêter ?

Achevons . . . je frémis ! vengeons-nous . . . je soupire.

VOILA

VOILA certainement le moment le plus violent de toute la scène. C'est ici que se fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le musicien a laissé toute cette agitation dans le même ton, sans la moindre transition intellectuelle, sans le moindre écart harmonique, d'une manière si insipide, avec une mélodie si peu caractérisée & une si inconcevable maladresse, qu'au lieu du dernier vers que dit le poëte,

Achevons; je frémis. Vengeons - nous ; je soupire.

le musicien dit exactement celui-ci :

Achevons; achevons. Vengeons - nous ; vengeons - nous.

LES *trilles* font sur-tout un bel effet sur de telles paroles, & c'est une chose bien trouvée que la cadence parfaite sur le mot *soupire*.

Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui ?

Ma colère s'éteint quand j'approche de lui.

CES deux vers feroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entr'eux, & que le second ne finit pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites sont toujours la mort de l'expression, sur-tout dans le récitatif François, où elles tombent si lourdement.

Plus je le vois , plus ma vengeance est vaine.

TOUTE personne qui sentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le second hémistiche est à contre-sens; la voix doit s'élever sur *ma vengeance*, & retomber doucement sur *vaine*.

Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

MAUVAISE cadence parfaite ! d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour.

FAITES déclamer ce vers à Mademoiselle Dumefnil, & vous trouverez que le mot *cruauté* fera le plus élevé, & que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers; mais le moyen de ne pas faire poindre *le jour!* je reconnois-là le musicien.

JE passe, pour abrégér, le reste de cette scène, qui n'a plus rien d'intéressant ni de remarquable, que les contre-sens ordinaires & des trilles continuels, & je finis par le vers qui la termine.

Que, s'il se peut, je le haïsse.

CETTE parenthèse, *s'il se peut*, me semble une épreuve suffisante du talent du musicien; quand on la trouve sur le même ton, sur les mêmes notes que *je le haïsse*, il est bien difficile de ne pas sentir combien Lully étoit peu capable de mettre de la musique sur les paroles du grand homme qu'il renoit à ses gages..

A l'égard du petit air de guinguette qui est à la fin de ce monologue, je veux bien consentir à n'en rien dire, & s'il y a quelques amateurs de la musique Françoisé, qui connoissent la scène Italienne qu'on a mise en parallèle avec celle-ci, & sur-tout l'air impétueux, pathétique & tragique qui la termine, ils me sauront gré sans doute de ce silence.

POUR résumer, en peu de mots, mon sentiment sur le célèbre monologue, je dis que si on l'envisage comme du chant, on n'y trouve ni mesure, ni caractère, ni mélodie: si l'on veut que ce soit du récitatif, on n'y trouve ni naturel ni expression; quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de sons filés, de trilles & autres ornemens du chant, bien plus ridicules encore dans une pareille situation qu'ils ne le sont communément dans la musique Françoisé. La modulation en est régulière, mais puérite par cela même, scholastique, sans énergie, sans affection sensible. L'accompagnement s'y borne à la basse continue, dans une situation où toutes les puissances de la musique doivent être déployées; &

cette basse est plutôt celle qu'on feroit mettre à un écolier sous la leçon de musique ; que l'accompagnement d'une vive scène de l'opéra , dont l'harmonie doit être choisie & appliquée avec un discernement exquis , pour rendre la déclamation plus sensible & l'expression plus vive. En un mot, si l'on s'avisoit d'exécuter la musique de cette scène sans y joindre les paroles, sans crier ni gesticuler , il ne seroit pas possible d'y rien démêler d'analogue à la situation qu'elle veut peindre , & aux sentimens qu'elle veut exprimer , & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuse suite de sons modulés au hazard & seulement pour la faire durer.

CEPENDANT ce monologue a toujours fait , & je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théâtre , parce que les vers en sont admirables & la situation vive & intéressante. Mais sans les bras & le jeu de l'actrice , je suis persuadé que personne n'en pourroit souffrir le récitatif , & qu'une pareille musique a grand besoin du secours des yeux , pour être supportable aux oreilles.

JE crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure , ni mélodie dans la musique Françoisé , parce que la langue n'en est pas susceptible ; que le chant François n'est qu'un aboiement continuel , insupportable à toute oreille non prévenue ; que l'harmonie en est brute , sans expression , & sentant uniquement son remplissage d'écolier ; que les airs François ne sont point des airs ; que le récitatif François n'est point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de musique & n'en peuvent avoir (69) ; ou que si jamais ils en ont une , ce sera tant pis pour eux.

Je suis , &c.

(69) Je n'appelle pas avoir une musique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la sienne , & j'aimerois mieux que nous gardassions notre maussade & ridicule chant , que d'associer encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Françoisé. Ce dégoutant assemblage , qui peut-être

fera désormais l'étude de nos musiciens , est trop monstrueux pour être admis , & le caractère de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pièces comiques pourront-elles passer en faveur de la symphonie ; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne sera pas même tenté. On a applaudi , cet été , à l'opéra comique .

l'ouvrage d'un homme de talent qui paroît avoir écuré la bonne musique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre François d'aussi près qu'il étoit possible; ses accompagnemens sont bien imités, sans être copiés; & s'il n'a point fait de chant, c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes musiciens, qui vous sentez du

talent, continuez de mépriser en public la musique Italienne, je sens bien que votre intérêt présent l'exige; mais hâtez-vous d'étudier, en particulier, cette langue & cette musique, si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos maîtres.

EXTRAIT

D'UNE

LETTRE DE M. ROUSSEAU,

A M.....

SUR LES OUVRAGES DE M. RAMEAU.

JE voudrais d'abord tâcher de fixer , à-peu-près, l'idée qu'un homme raisonnable & impartial, doit avoir des ouvrages de M. Rameau; car je compte pour rien les clabauderies des cabales pour & contre. Quant à moi je pourrai mal juger par défaut de lumières; mais si la raison ne se trouve pas dans ce que j'en dirai, l'impartialité s'y trouvera sûrement, & ce sera toujours avoir fait le plus difficile.

LES ouvrages théoriques de M. Rameau ont ceci de fort singulier, qu'ils ont fait une grande fortune sans avoir été lus, & ils le feront bien moins désormais, depuis qu'un philosophe (70) a pris la peine d'écrire le sommaire de la doctrine de cet auteur. Il est bien sûr que cet abrégé anéantira les originaux, & avec un tel dédommagement on n'aura aucun sujet de les regretter. Ces différens ouvrages ne renferment rien de neuf ni d'utile, que le principe de la basse fondamentale (71); mais ce n'est pas peu de chose que d'avoir donné un principe, fût-il même arbitraire, à un art qui sembloit n'en point avoir, & d'en avoir tellement facilité les règles que l'étude de la composition, qui étoit autrefois une affaire de vingt années, est à présent celle de quelque mois. Les musiciens ont saisi avidement la découverte de M. Rameau en affectant de la dédaigner. Les Élèves se sont multipliés avec une rapidité étonnante; on n'a vu de tous côtés que pe-

(70) M. d'Alembert.

[71] Ce n'est point par oubli que je ne dis rien ici du prétendu principe physique de l'harmonie.

206 *EXTRAIT D'UNE LETTRE*

rits compositeurs de deux jours, la plupart sans talens, qui faisoient les docteurs aux dépens de leur maître ; & les services très-réels, très-grands & très-solides que M. Rameau a rendus à la musique, ont en même temps amené cet inconvénient, que la France s'est trouvée inondée de mauvaise musique & de mauvais musiciens, parce que chacun croyant connoître routes les finesses de l'art, dès qu'il en a su les élémens, tous se font mêlés de faire de l'harmonie, avant que l'oreille & l'expérience leur eussent appris à discerner la bonne.

A l'égard des opéra de M. Rameau, on leur a d'abord cette obligation d'avoir les premiers élevé le Théâtre de l'opéra au-dessus des tréteaux du Pont-neuf. Il a franchi hardiment le petit cercle de très - petite musique autour duquel nos petits musiciens tournoient sans cesse depuis la mort du grand Lully : de sorte que, quand on seroit assez injuste pour refuser des talens supérieurs à M. Rameau, on ne pourroit au moins disconvenir qu'il ne leur ait en quelque sorte ouvert la carrière, & qu'il n'ait mis les musiciens, qui viendront après lui, à portée de déployer impunément les leurs ; ce qui assurément n'étoit pas une entreprise aisée. Il a senti les épines ; ses successeurs cueilleront les roses.

ON l'accuse assez légèrement, ce me semble, de n'avoir travaillé que sur de mauvaises paroles ; d'ailleurs pour que ce reproche eût le sens commun, il faudroit montrer qu'il a été à portée d'en choisir de bonnes. Aimeroit-on mieux qu'il n'eût rien fait du tout ? Un reproche plus juste est de n'avoir pas toujours entendu celles dont il s'est chargé, d'avoir souvent mal fait les idées du poëte, ou de n'en avoir pas substitué de plus convenables, & d'avoir fait beaucoup de contre-sens. Ce n'est pas sa faute s'il a travaillé sur de mauvaises paroles ; mais on peut douter s'il en eût fait valoir de meilleures. Il est certainement du côté de l'esprit & de l'intelligence fort au-dessous de Lully, quoiqu'il lui soit presque toujours supérieur du côté de l'expression. M. Rameau n'eût pas plus fait le monologue de Roland (72), que Lully celui de Dardanus.

IL faut reconnoître dans M. Rameau un très - grand talent ;

(72) Acte IV. Scène II.

beaucoup de feu, une tête bien sonnante, une grande connoissance des renversemens harmoniques & de toutes les choses d'effet; beaucoup d'art pour s'appropriër, dénaturer, orner; embellir les idées d'autrui, & retourner les siennes; assez peu de facilité pour en inventer de nouvelles; plus d'habileté que de fécondité, plus de savoir que de génie: ou du moins un génie étouffé par trop de savoir; mais toujours de la force & de l'élégance, & très-souvent du beau chant.

SON récitatif est moins naturel, mais beaucoup plus varié que celui de Lully; admirable dans un petit nombre de scènes, mauvais presque par-tout ailleurs: ce qui est peut-être autant la faute du genre que la sienne; car c'est souvent pour avoir trop voulu s'affervir à la déclamation, qu'il a rendu son chant baroque, & ses transitions dures. S'il eût eu la force d'imaginer le vrai récitatif, & de le faire passer chez cette troupe moutonnaire, je crois qu'il y eût pu exceller.

IL est le premier qui ait fait des symphonies & des accompagnemens travaillés, & il en a abusé. L'orchestre de l'opéra ressembloit avant lui à une troupe de quinze-vingts attaqués de paralysie. Il les a un peu dégourdis. Ils assurent qu'ils ont actuellement de l'exécution; mais je dis, moi, que ces gens-là n'auront jamais ni goût ni ame. Ce n'est encore rien d'être ensemble, de jouer fort ou doux, & de bien suivre un acteur. Renfoncer, adoucir, appuyer, dérober des sons, selon que le bon goût ou l'expression l'exigent; prendre l'esprit d'un accompagnement, faire valoir & soutenir des voix, c'est l'art de tous les orchestres du monde, excepté celui de notre opéra.

JE dis que M. Rameau a abusé de cet orchestre tel quel. Il a rendu ses accompagnemens si confus, si chargés, si fréquens, que la tête a peine à tenir au tintamarre continuél de divers instrumens, pendant l'exécution de ses opéra, qu'on auroit tant de plaisir à entendre s'ils étourdissoient un peu moins les oreilles. Cela fait que l'orchestre, à force d'être sans cesse en jeu, ne saisit, ne frappe jamais, & manque presque toujours son effet. Il faut qu'a-

près une scène de récitatif, un coup d'archet inattendu réveille le spectateur le plus distrait, & le force d'être attentif aux images que l'auteur va lui présenter, ou de se prêter aux sentimens qu'il veut exciter en lui. Voilà ce qu'un orchestre ne fera point quand il ne cesse de racler.

UNE autre raison plus forte contre les accompagnemens trop travaillés, c'est qu'ils font tout le contraire de ce qu'ils devoient faire. Au lieu de fixer plus agréablement l'attention du spectateur, ils la détruisent en la partageant. Avant qu'on me persuade que c'est une belle chose que trois ou quatre desseins entassés l'un sur l'autre par trois espèces d'instrumens, il faudra qu'on me prouve que trois ou quatre actions sont nécessaires dans une comédie. Toutes ces belles finesses de l'art, ces imitations, ces doubles desseins, ces basses contraintes, ces contrefugues ne sont que des monstres difformes, des monumens du mauvais goût, qu'il faut réléguer dans les cloîtres comme dans leur dernier asyle.

POUR revenir à M. Rameau, & finir cette digression, je pense que personne n'a mieux que lui saisi l'esprit des détails, personne n'a mieux su l'art des contrastes; mais en même-temps personne n'a moins su donner à ses opéra cette unité si savante & si désirée; & il est peut-être le seul au monde qui n'ait pu venir à bout de faire un bon ouvrage de plusieurs beaux morceaux fort bien arrangés.

Et unguis

*Exprimet, & molles imitabitur ære capillos;
Infelix operis summâ, quia ponere totum
Nesciet.*

VOILA, Monsieur, ce que je pense des ouvrages du célèbre M. Rameau, auquel il faudroit que la nation rendit bien des honneurs pour lui accorder ce qu'elle lui doit. Je fais fort bien que ce jugement ne contentera ni ses partisans, ni ses ennemis; aussi n'ai-je voulu que le rendre équitable, & je vous le propose, non comme la règle du vôtre, mais comme un exemple de la sincérité avec laquelle il convient qu'un honnête homme parle des grands talens qu'il admire, & qu'il ne croit pas sans défaut. LE

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMÈDE;

*Représenté à Fontaine-Bleau, devant le Roi, les 18 & 24
Octobre 1752;*

*Et à Paris, par l'Académie Royale de Musique, le jeudi
premier Mars 1753.*

A

M O N S I E U R

D U C L O S ;

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

L'un des Quarante de l'Académie Française, & des Inscriptions & Belles-Lettres.

Souffrez, Monsieur, que votre nom soit à la tête de cet Ouvrage, qui sans vous n'eût jamais paru. Ce sera ma première & unique Dédicace. Puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi.

Je suis, de tout mon coeur,

Monsieur,

*V*otre très-humble & très-obéissant Serviteur,

J. J. ROUSSEAU.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

RECEIVED

APR 15 1954

A V E R T I S S E M E N T .

*Q*UOIQUE j'aie approuvé les changemens que mes amis jugèrent à propos de faire à cet Intermède , quand il fut joué à la Cour , & que son succès leur soit dû en grande partie , je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui , & cela par plusieurs raisons . La première est que , puisque cet Ouvrage porte mon nom , il faut que ce soit le mien , dût-il en être plus mauvais ; la seconde , que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes , & ôter pourtant à la Pièce cette unité si peu connue , qui seroit le chef-d'œuvre de l'Art , si l'on pouvoit la conserver sans répétitions & sans monotonie . Ma troisième raison est que n'ayant fait cet Ouvrage que pour mon amusement , son vrai succès est de me plaire : or , personne ne fait mieux que moi , comment il doit être pour me plaire le plus .

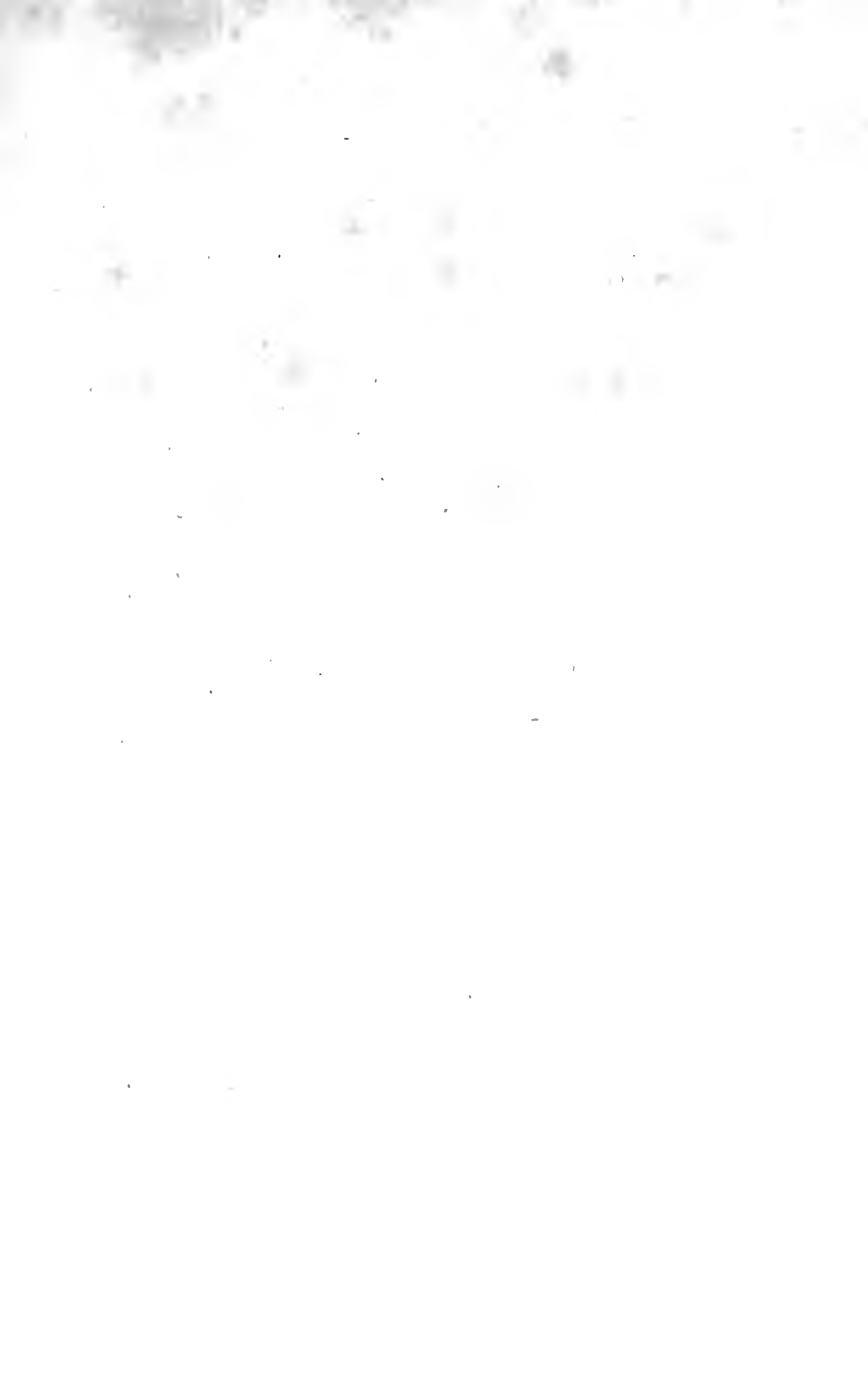
A C T E U R S.

C O L I N.

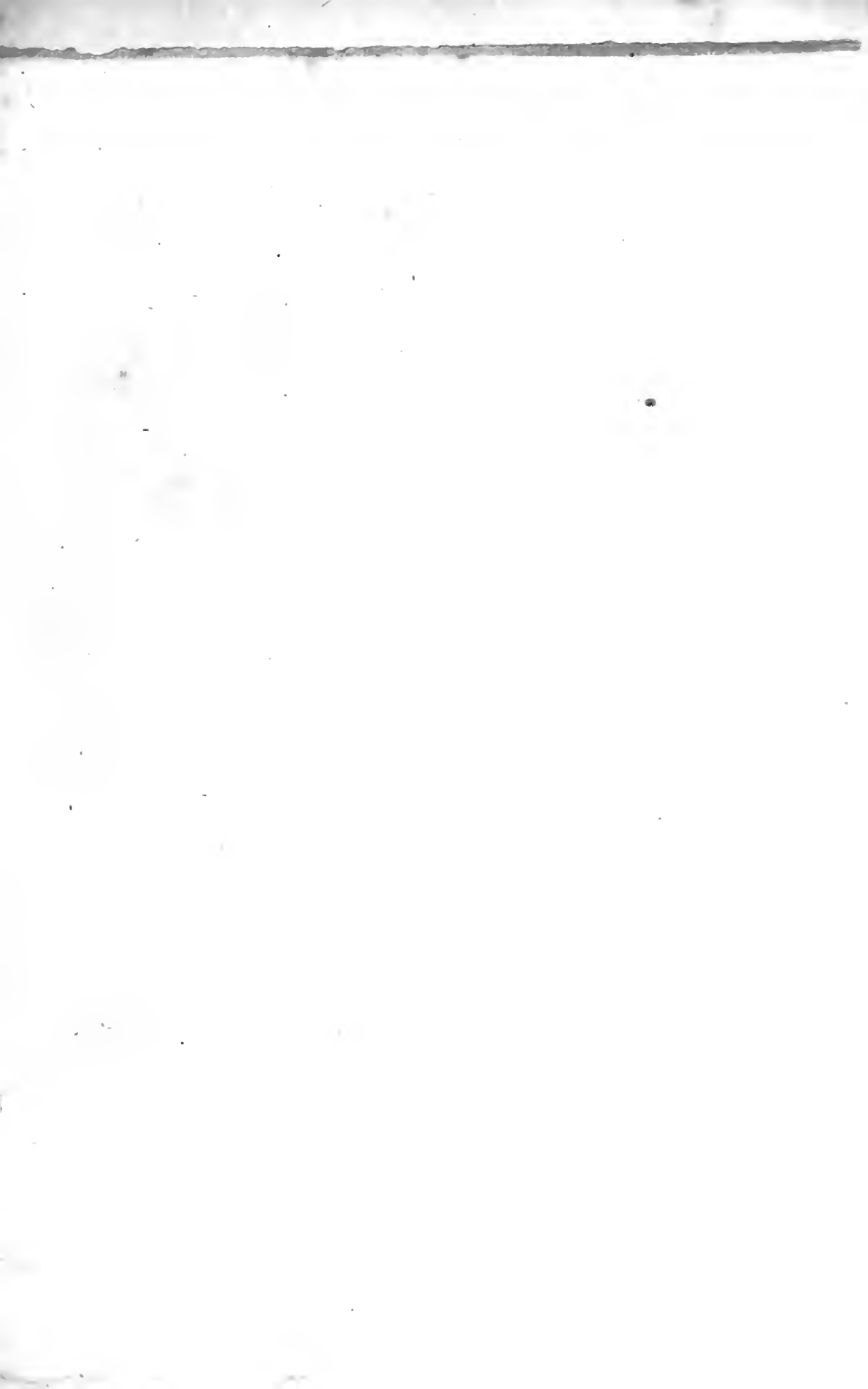
C O L E T T E.

L E D E V I N.

T R O U P E D E J E U N E S G E N S D U V I L L A G E.







LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMÈDE.

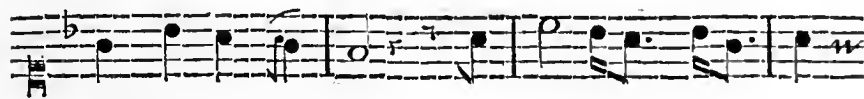
Le Théâtre représente, d'un côté la maison du Devin; de l'autre, des arbres & des fontaines; dans le fond, un hameau.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLETTE, *soupirant, & s'essuyant les yeux avec son tablier.*



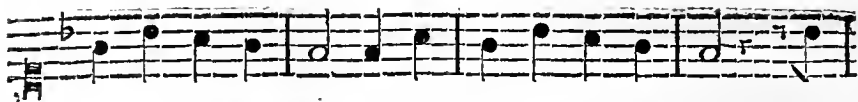
J'AI perdu tout mon bonheur, j'ai per-



du mon ser - vi - teur : Colin me dé - laif -



se, Colin me dé - laif - se. J'ai per-



du mon serviteur, j'ai perdu mon serviteur ; Co-



lin me dé-lai-fe, Co-lin me dé-lai-fe. FIN.



Hélas! il a pu changer! je voudrais n'y plus fon-



ger. Hé-las! hé-las! hé-las! hélas! il a



pu changer! je voudrais n'y plus fonger. Hé-



las! hé-las! j'y fonge sans cesse, j'y fon-



ge sans ces-se. J'ai perdu, &c. jusqu'au mot FIN.

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon malheur.

Mais quelle est donc celle qu'il me préfère ?

Elle est donc bien charmante ! Imprudente Bergère,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour ?
Colin a pu changer ; tu peux avoir ton tour.

Que me sert de rêver sans cesse ?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaisse.

Je veux le haïr je le dois
Peut-être il m'aime encor Pourquoi me fuir sans cesse ?
Il me cherchoit tant autrefois !

Le Devin du canton fait ici sa demeure :
Il fait tout ; il fera le fort de mon amour :
Je le vois, & je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

(Tandis que le Devin s'avance gravement, Colette compte dans sa main de la monnoie : puis elle la plie dans un papier, & la présente au Devin, après avoir un peu hésité à l'aborder.)

COLETTE, d'un air timide.

PERDRAI-JE Colin sans retour ?
Dites-moi s'il faut que je meure.

L E D E V I N

L E D E V I N, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le sien.

C O L E T T E.

O Dieux!

L E D E V I N.

Modérez-vous.

C O L E T T E.

Eh! bien?

Colin.....

L E D E V I N.

Vous est infidèle.

C O L E T T E.

Je me meurs.

L E D E V I N.

Et pourtant il vous aime toujours.

C O L E T T E, *vivement.*

Que dites-vous?

L E D E V I N.

Plus adroite & moins belle,

La Dame de ces lieux.....

C O L E T T E.

Il me quitte pour elle?

L E D E V I N.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

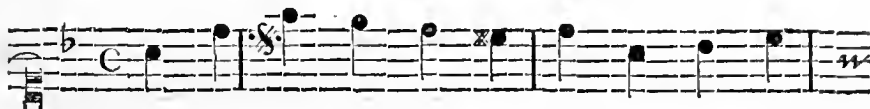
C O L E T T E, *tristement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez sur mon secours;
 Je prétends à vos pieds ramener le volage.
 Colin veut être brave; il aime à se parer:
 Sa vanité vous a fait un outrage
 Que son amour doit réparer.

COLETTE.



Si des galans de la vil-le j'eusse é-



couté les discours, ah! qu'il m'eût é-té fa-



ci-le de former d'autres amours! Mife en



riche Demoi-sel-le, je bril-le-rois tous les



jours; de rubans & de den-tel-les je char-
 Ee ij



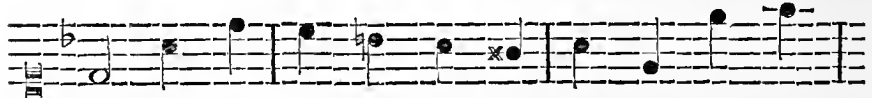
ge - rois mes atours, Si des galans de la



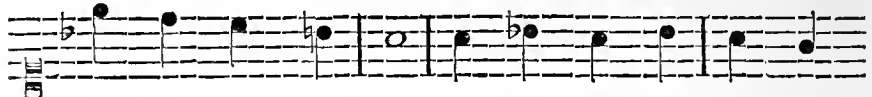
vil-le j'eusse é - cou - té les discours, ah! qu'il



m'eût été fa - ci - le de former d'autres a-



mours! Pour l'amour de l'in - fi - de - le j'ai re-



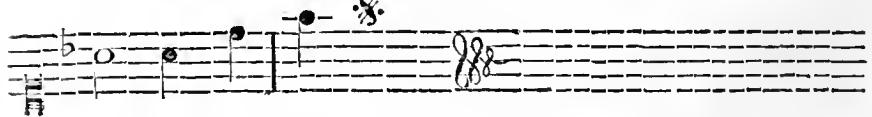
fu - fé mon bonheur; j'aimois mieux être moins



bel-le, & lui conser-ver mon cœur : j'ai-



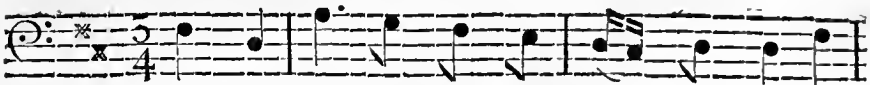
mois mieux é-tre moins bel-le, & lui conserver mon



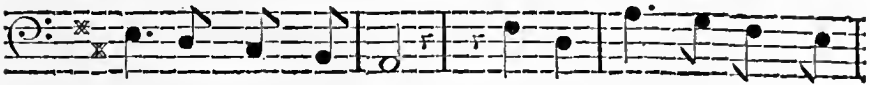
cœur. Si des galans, &c. *A la reprise jusqu'au mot FIN.*

LE DEVIN.

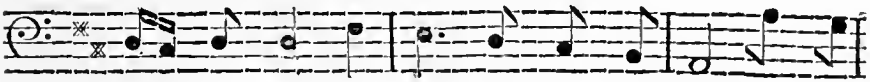
Je vous rendrai le sien : ce sera mon ouvrage.
 Vous, à le mieux garder appliquez tous vos soins,
 Pour vous faire aimer davantage,
 Feignez d'aimer un peu moins.



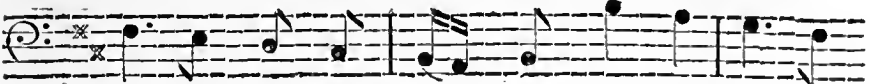
L'amour croît, s'il s'in-qui - et - te; il s'en-



dort, s'il est content, l'amour croît, s'il s'inqui-



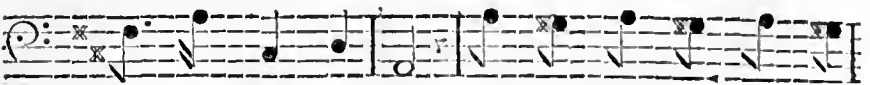
et-te; il s'endort, s'il est content, l'amour



croît, s'il s'in-qui - - et - - te; il s'endort s'il



est con - tent, il s'endort s'il est con-



tent, s'il est content. La Ber-gè-re un peu

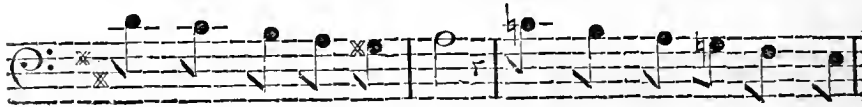
LE DEVIN



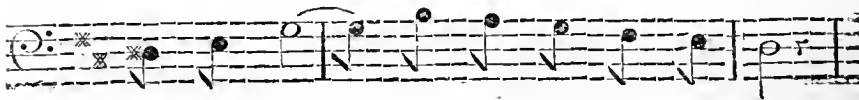
co - quet - te rend le Berger plus conf-



rant, la Bergère un peu co-quet-te rend



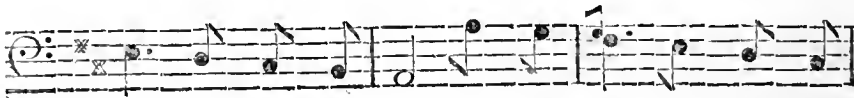
le Berger plus constant, la Bergère un peu co-



quette rend le Berger plus constant.



L'amour croît, s'il s'in-qui - - et - te; il s'en-



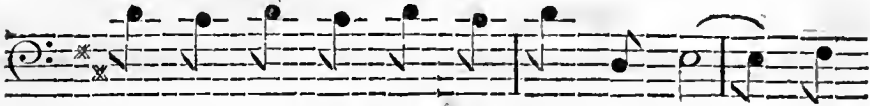
dort, s'il est content, l'amour croît, s'il s'in-qui-



et - - te; il s'en-dort s'il est con - - - tent,



il s'endort s'il est content, s'il est content.



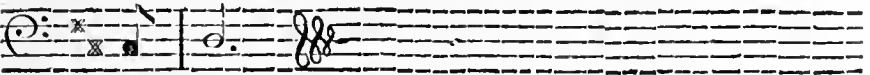
La Bergère un peu co-quet-te rend le



Berger plus constant, la Bergère un



peu co-quet-te rend le Berger plus



constant.

COLETTE.

A vos sages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN

LE DEVIN.

Ne l'imitiez pas tout de bon ;
Mais qu'il ne puisse le connoître.

Mon art m'apprend qu'il va paroître ;
Je vous appellerai quand il en fera temps.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout fu de Colin ; & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;
En les rendant heureux , il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu sage ;
Je préfère Colette à des biens superflus :
Je fus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin, il n'est plus temps, & Colette t'oublie.

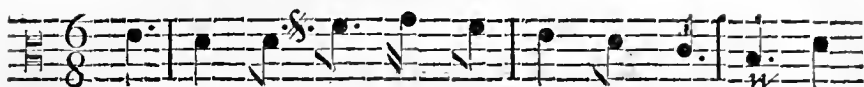
COLIN.

Elle m'oublie, ô ciel ! Colette a pu changer ?

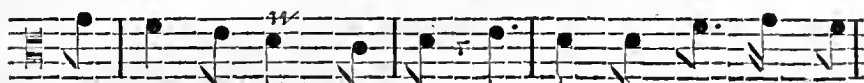
LE D E V I N .

Elle est femme, jeune & jolie;
Manqueroit-elle à se venger ?

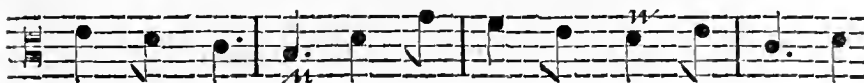
C O L I N .



Non, non, Co - let - te n'est point trom-peu - se, el-



le m'a promis fa foi; non, non, Co - let - te n'est



point trompeu - se, el - le m'a promis fa foi, el-



le m'a promis fa foi. FIN. Peut-elle être



l'amou - reu - se d'un autre Berger que moi? peut-



elle être l'a - mou - reu - se d'un au - tre Ber-

D'UN AIR PENSIF.



ger que moi? Non, non, non, non, non, non, Colette, &c.

L E D E V I N

L E D E V I N.

Ce n'est point un berger qu'elle préfère à toi ;
C'est un beau Monsieur de la ville.

C O L I N.

Qui vous l'a dit ?

L E D E V I N, *avec emphase.*

Mon art.

C O L I N.

Je n'en faurois douter.

Hélas ! qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile !

Aurois-je donc perdu Colette fans retour ?

L E D E V I N.

On fert mal à la fois la fortune & l'amour.
D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

C O L I N.

De grace apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

L E D E V I N.

Laisse-moi seul un moment consulter.

(Le Devin tire de sa poche un livre de grimoire & un petit bâton de Jacob, avec lesquels il fait un charme. De jeunes Paysannes, qui venoient le consulter, laissent tomber leurs présens ; & se sauvent tout effrayées en voyant ses contorsions.)

L E D E V I N.

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se rendre ;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'appaiser pourrai-je parvenir ?
Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

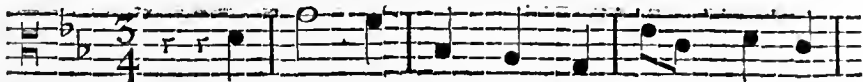
Avec un cœur fidele & tendre
On a droit de tout obtenir.

(*A part.*)

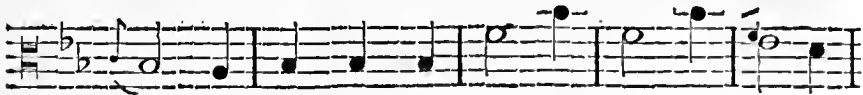
Sur ce qu'elle doit dire, allons la prévenir.

S C E N E V.

COLIN.



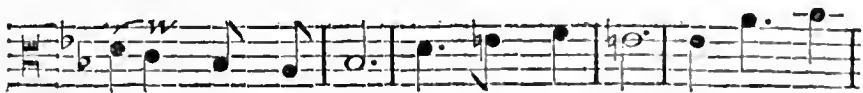
J E vais re - voir ma char - man - te mai -



tref-se. Adieu châteaux, grandeurs, ri - chef-se,



voire éclat ne me tente plus. Si mes pleurs, mes



foins af - fi - dus peuvent toucher ce que j'a-
F f ij



do-re, je vous ver - - rai renaître



en - - co - - re, doux momens que j'ai per-

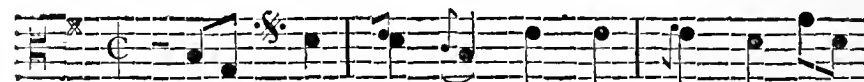


dus; je vous ver - - - rai renaître en-

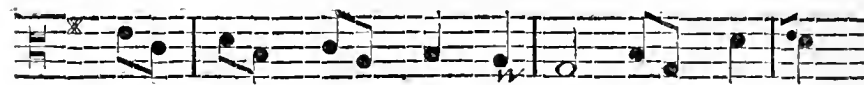


co - re, doux momens que j'ai perdus.

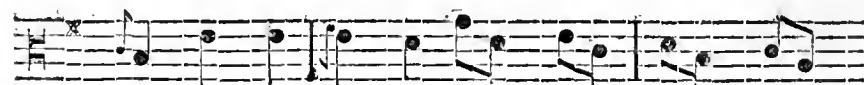
C O L I N.



Quand on fait ai-mer & plaire, a-t-

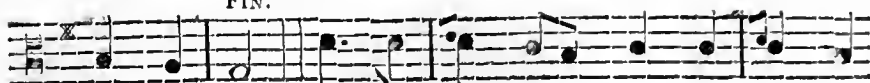


on be-foin d'autre bien? Rends-moi ton

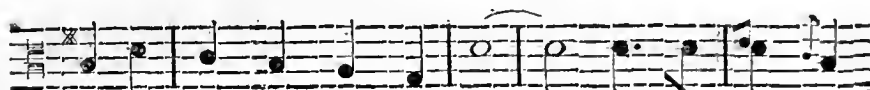


cœur, ma Ber-gè-re; Co - lin t'a ren-

FIN.



du le sien. Mon cha - lu - meau , ma hou - let - te



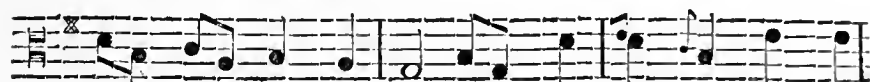
foyez mes feules gran - deurs : ma parure est



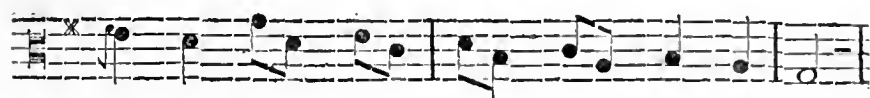
ma Co - let - te ; mes trésors font ses faveurs.



Quand on fait aimer & plaire , a - t - en



befoin d'autre bien ? Rends-moi ton cœur , ma Bèr-



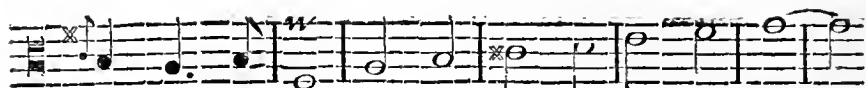
gè - re , Co - lin t'a ren - du le sien.

FERME.

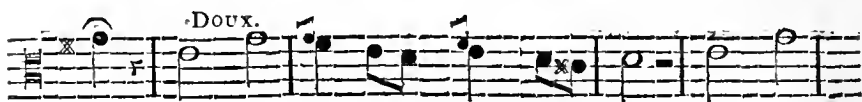
PLUS DOUX.



Que de Seigneurs d'impor - tan - ce voudroient bien



avoir fa foi! Malgré route leur puif - fan-



ce, ils font moins heureux que moi; ils font



moins heureux que moi. Quand on, &c.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE, *parée.*

COLIN, *à part.*

JE l'apperois Je tremble en m'offrant à sa vue...
 Sauvons-nous.... je la perds, si je fuis....

COLETTE, *à part.*

Il me voit.... Que je suis émue!
 Le cœur me bat....

COLIN.

Je ne fais où j'en fuis.

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me fuis approchée.

C O L I N .

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.

(*A Colette , d'un ton radouci , & d'un air moitié riant , moitié embarrassé .*)

Ma Colette êtes-vous fâchée ?
Je suis Colin : daignez me regarder .

C O L E T T E .

Colin m'aimoit, Colin m'étoit fidèle :
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

C O L I N .

Mon cœur n'a point changé : mon erreur trop cruelle
Venoit d'un fort jetté par quelque esprit malin :
Le Devin l'a détruit. Je suis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

C O L E T T E .

Par un fort, à mon tour, je me sens poursuivie.
Le Devin n'y peut rien.

C O L I N .

Que je suis malheureux !

C O L E T T E .

D'un amant plus constant

C O L I N .

Ah ! de ma mort suivie
Votre infidélité . . .

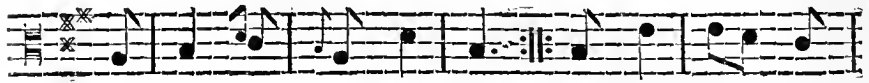
C O L E T T E .

Vos soins sont superflus.
Non, Colin, je ne t'aime plus.

C O L I N.



Ta foi ne m'est point ra-vi--e; non,



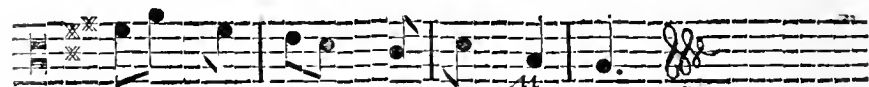
con-sul-te mieux ton cœur. Toi-même en m'ô-



tant la vi-e, tu perdrois tout ton bon-



heur; toi-même en m'ô-tant la vi--e,



tu . per - drois . tout ton bonheur.

C O L E T T E.

(*Apart.*) (*A Colin.*)

Hélas! non, vous m'avez trahie.

Vos soins sont superflus.

Non, Colin, je ne t'aime plus.

C O L I N.

C'en est donc fait! vous voulez que je meure;

Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

C O L E T T E,

COLETTE, *rappelant Colin qui s'éloigne lentement.*

Colin?

COLIN.

Quoi?

COLETTE.

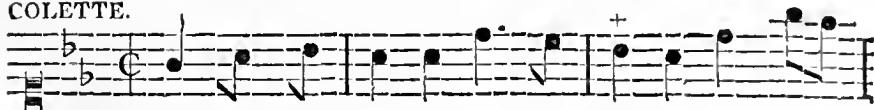
Tu me fuis!

COLIN.

Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau?

D U O .

COLETTE.



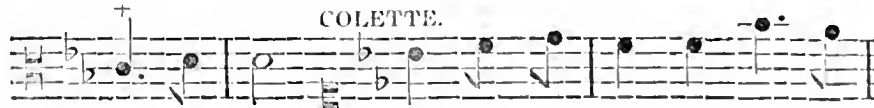
Tant qu'à mon Co-lin j'ai su plaire, mon fort



combloit mes desirs. Quand je plai-



fois à ma Ber-gè-re, je vi-vois dans

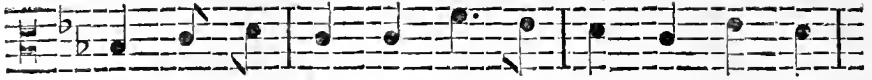


les plaisirs. Depuis que son cœur me mé-

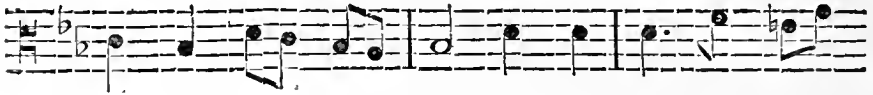


prise, un autre a gagné le mien.

COLIN.

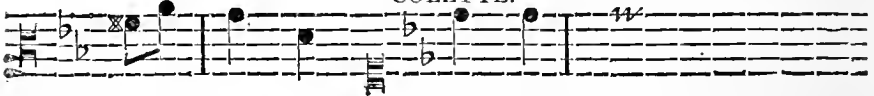


A-près les doux nœuds qu'elle bri-se, fe-roit-



il un au-tre bien? Ma Co-let-te fe

COLETTE.



dé-ga-ge. Je crains



un a-mant vo-la-ge. Je me dé-

COLIN.



Je me dé-



gage à mon tour, à mon tour. Mon cœur de-



gage à mon tour, à mon tour. Mon cœur de-

ve - nu pai - fi - ble, ou - blie - ra, s'il est

ve - nu pai - fi - ble, ou - blie - ra, s'il est

pos - si - ble, que tu lui fus cher un

pos - si - ble, que tu lui fus chère un

jour, mon cœur de - ve - nu pai - fi - ble,

jour, mon cœur de - - - ve - nu pai - - - fi - - - ble,

ou - blie - ra, s'il est pos - si - ble, s'il est pos -

ou - blie - ra, s'il est pos - si - - ble, s'il est pos -
G g ij

fi - ble, que tu lui fus cher un jour,

fi - ble, que tu lui fus chère un jour,

que tu lui fus cher un jour, mon cœur

que tu lui fus chère un jour, mon cœur

de - - ve - nu pai - fi - - ble, ou - blie - ra,

de - - ve - - nu pai - fi - - ble, ou - blie - - ra,

s'il est pos - fi - ble, s'il est pos - - fi - ble,

s'il est pos - fi - - ble, s'il est pos - fi - ble,

que tu lui fus cher un jour, que tu

que tu lui fus chère un jour, que tu
lui fus cher un jour, que tu lui fus

lui fus chère un jour, que tu lui fus
cher un jour.

chère un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encore préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable

L E D E V I N

Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

C O L I N, *tendrement.*

Ah! Colette!

C O L E T T E, *avec un soupir.*

Ah! Berger volage!
Faut-il t'aimer malgré moi!

(Colin se jette aux pieds de Colette : elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame : Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec transport.)

D U O.

E N S E M B L E.

A jamais Co - lin t'en - ga - ge son
cœur & sa foi, son cœur & sa foi,

A ja -- mais, Co -- lin, je r'en - ga - ge mon

fon cœur & fa foi, - - - - fon

cœur & ma foi, mon cœur & ma foi - -

cœur & fa foi.

Qu'un doux

- - - - - Qu'un

ma - ri - - a - - ge m'unisse a - vec toi - -

doux ma - - ri - - a - - ge, qu'un doux ma - - ri -

- - - - - qu'un doux ma - ri -

a -- ge m'unisse a - vec toi, - - - - m'unif-

a -- ge m'unisse a - vec toi, - - - - m'unif-

fe a - vec toi, - - - - m'u-nif - fe a - vec

fe a - vec toi, - - - - m'u - nif - fe a - vec

roi. A jamais, Co - lin, je t'en - ga - ge mon

roi.

cœur & ma foi, mon cœur & ma foi, -

----- mon cœur &

A jamais Co - lin t'en - ga - ge son cœur &

ma foi. Qu'un doux ma - ri - a - ge m'unisse avec

sa foi, son cœur, son cœur & sa

toi, qu'un doux ma - ri - a - ge m'unisse avec

foi. Qu'un doux ma - ri - a - ge m'unisse avec

toi. A ja - mais, Co-

toi. A ja - mais Colin t'en - ga - ge son

L E D E V I N

lin, je t'en-ga-ge mon cœur & ma foi. Qu'un

cœur, - - - - - fon cœur & sa foi. Qu'un

doux ma-ri--a--ge m'uniffe a-vec toi, qu'un

doux ma-ri-a--ge m'uniffe a-vec toi, qu'un

doux ma-ri-a-ge m'uniffe a-vec toi, - - -

doux ma-ri--a--ge m'uniffe a-vec toi, - - -

- - - m'u-nif-se a--vec toi, - - - - m'u-nif-

- - - m'u-nif-se a-vec toi, - - - - m'u-nif-

fe a - vec toi. FIN.

fe a - vec toi. FIN. Ai - mons tou -

jours sans par - ta - ge : que l'a - mour soit notre

Que l'Amour soit no - tre loi,

loi, que l'Amour soit no - tre loi. Aimons tou -

que l'Amour soit no - tre

jours sans par - ta - ge.

loi. ----- *A la reprise.*

Qu'un doux ma - ri - - a - ge m'unisse avec, &c.

S C E N E V I I .

L E D E V I N , C O L I N , C O L E T T E .

L E D E V I N .

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;
 Vous vous aimez encor, malgré les envieux.

C O L I N .

(*Ils offrent chacun un présent au Devin.*)

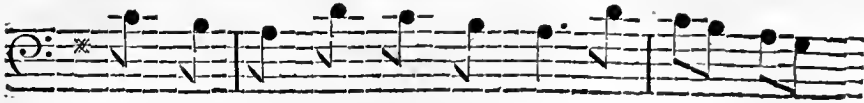
Quel don pourroit jamais payer un tel service ?

L E D E V I N , *recevant des deux mains.*

Je suis assez payé si vous êtes heureux.

Ve-nez, jeu - nes garçons ; ve - nez,

ai - ma - bles fil - - les ; raf - sem-blez-vous, raf-



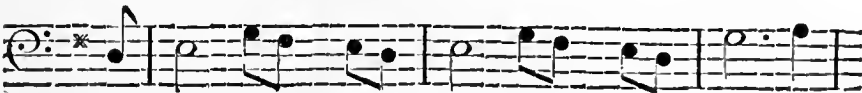
fem-blez - vous , raf-fem-blez - vous : ve-nez les



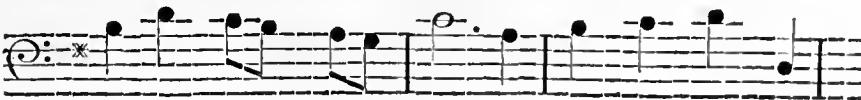
i - - mi - rer. Ve - nez , ga - lans Ber-



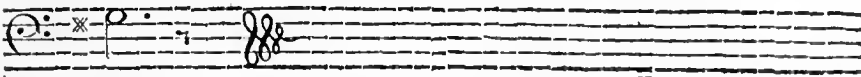
gers ; ve - nez , beautés gen - til - les :



ve-nez en chan - tant leur bonheur , ap-



prendre à le goû - ter , apprendre à le goût-



ter.



S C E N E D E R N I È R E .

LE DEVIN, COLIN, COLETTE, GARÇONS
ET FILLES DU VILLAGE.

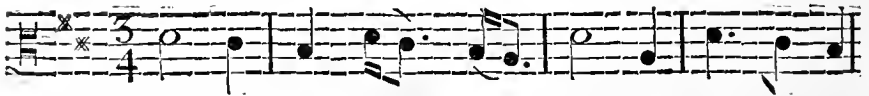
C H Œ U R .

COLIN revient à sa Bergère ;
Célébrons un retour si beau.
Que leur amitié sincère
Soit un charme toujours nouveau.

Du Devin de notre village
Chantons le pouvoir éclatant ;
Il ramène un amant volage,
Et le rend heureux & constant.

C O L I N .

R O M A N C E .



Dans ma cabane obf - cu - re toujours fou-



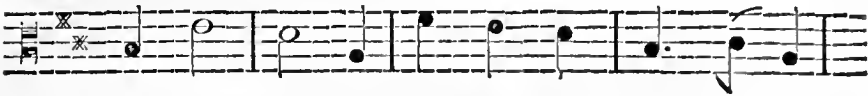
cis nouveaux : vent, fo - leil ou froi - du - re,



toujours peine & travaux. Co - let - te, ma Ber-



gè - re, si tu viens l'ha - bi - ter, Co-lin dans



sa chau-miè - re n'a rien à re - - gret-



ter.

Des champs, de la prairie
 Retournant chaque soir,
 Chaque soir plus chérie
 Je viendrai te revoir :
 Du soleil, dans nos plaines,
 Dévançant le retour,
 Je charmerai mes peines
 En chantant notre amour.

(On danse.)

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
 Nous signaler ici ;
 Si je ne puis sauter ainsi,
 Je dirai, pour ma part une chanson nouvelle.

(Il tire une chanson de sa poche.)

LE DEVIN
VAUDEVILLE.

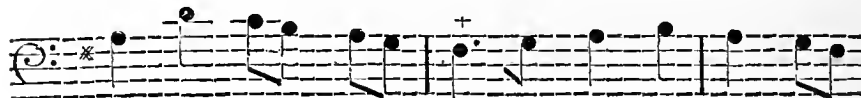
I.



L'art à l'amour est fa - vo - rable, &



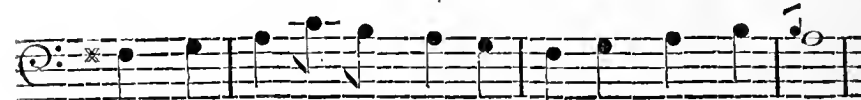
sans art l'amour fait charmer : à la ville



on est plus ai - mable, au vil - lage on fait



mieux aimer. Ah! pour l'or - di - nai - re l'amour



ne fait guère ce qu'il permet, ce qu'il défend;



c'est un en - - fant, c'est un enfant.

COLIN, répète le refrain.

Ah! pour l'ordinaire
L'Amour ne fait guère

Ce

Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

(*Regardant la chanson.*)

Elle a d'autres couplets ! je la trouve assez belle.

C O L E T T E , *avec empressement.*

Voyons, voyons, nous chanterons aussi.

(*Elle prend la chanson.*)

I I.

Ici de la simple nature
L'Amour suit la naïveté ;
En d'autres lieux de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire
L'Amour ne fait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

C H Œ U R.

C'est un enfant, c'est un enfant.

I I I.

C O L I N.

Souvent une flamme chérie
Est celle d'un cœur ingénu ;
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.
Ah ! pour l'ordinaire , &c.

(*A la fin de chaque couplet le Chœur répète ce vers.*)

C'est un enfant, c'est un enfant.

L E D E V I N

I V.

L E D E V I N.

L'Amour, selon sa fantaisie ;
 Ordonne & dispose de nous :
 Ce Dieu permet la jalousie ,
 Et ce Dieu punit les jaloux.
 Ah! pour l'ordinaire, &c.

V.

C O L I N.

A voltiger de belle en belle
 On perd souvent l'heureux instant ;
 Souvent un Berger trop fidèle
 Est moins aimé qu'un inconstant.
 Ah! pour l'ordinaire, &c.

V I.

C O L E T T E.

A son caprice on est en bute ,
 Il veut les ris, il veut les pleurs ;
 Par les par les

C O L I N, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

C O L E T T E.

On l'affoiblit par les faveurs :

E N S E M B L E.

Ah! pour l'ordinaire

D U V I L L A G E .

251

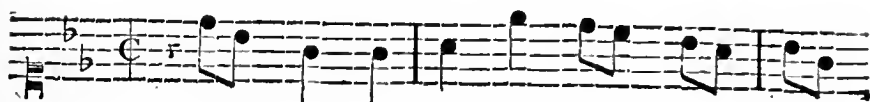
L'Amour ne fait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

C H Œ U R .

C'est un enfant, c'est un enfant.

(On danse.)

C O L E T T E .



A - vec l'ob - jet de mes - a - mours



rien ne m'af - fli - ge, tout m'en - chan - te;



sans cesse il rit, tou - jours je chan -



te, sans cesse il rit, tou - jours je



chante : c'est u - ne chaîne d'heureux

Ii ij

jours, - - - - - c'est u - - ne chaî - -

ne, c'est u - - ne chaîne d'heureux

jours; fans cesse il rit, tou - jours je

chan-te, c'est u - - ne chaîne d'heureux

jours; fans cesse il rit, tou - jours



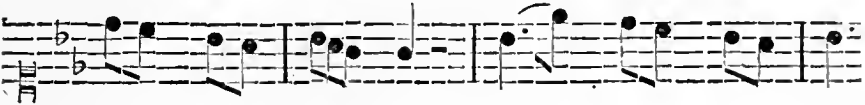
je chan - te : c'est u - ne chai - ne



d'heureux jours. A - - vec l'obje



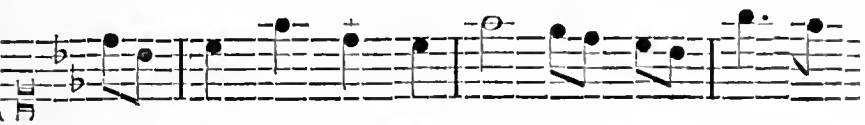
de mes a - - mours rien ne m'af - fi - ge,



tout m'en - chan - te : fans cesse il rit,



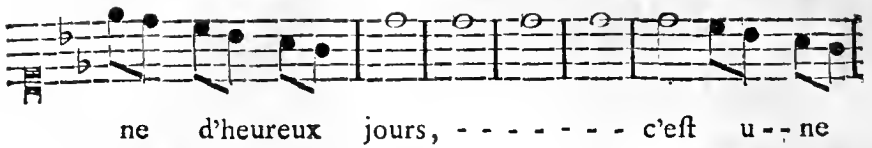
rou - jours je chan - te, fans cesse il rit,



rou-jours je chante, c'est u - - ne chaine



d'heureux jours, c'est u - ne chai-



ne d'heureux jours, - - - - - c'est u - - ne



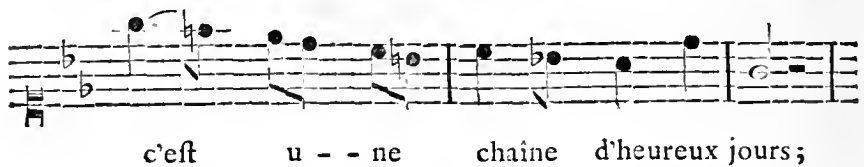
chaî - - - - -



- - - - -



- - - - - ne,



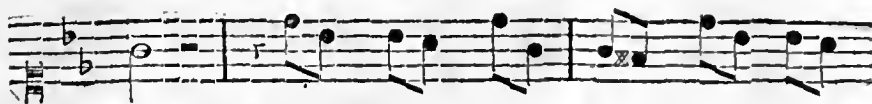
c'est u - - ne chaîne d'heureux jours;



sans cesse il rit tou - jours je



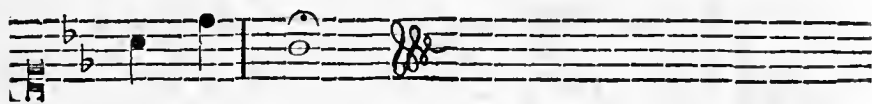
chante; c'est u - - ne chaîne d'heureux



jours; fans cefse il rit, tou - jours



je chante c'est u - - ne chaine



d'heureux jours.

COLETTE.



Quand on fait bien aimer, que la vie est char-



man - te! quand on fait bien aimer, que la vie



est char - man - te! Tel au milieu des



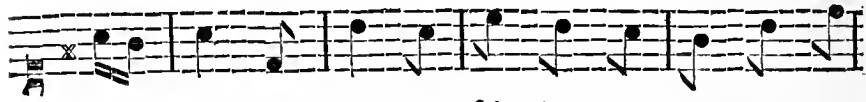
fleurs qui brillent fur fon cours un doux



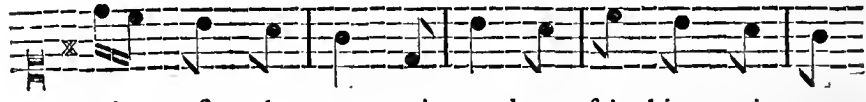
ruiffeau coule & fer - pen - te, un



doux ruif - - feau cou - - - - - le &



fer - pen - te. Quand on fait bien ai - mer, que la



vie est char - man - te! quand on fait bien aimer,



que la vie est char - man - te!

(On danse.)

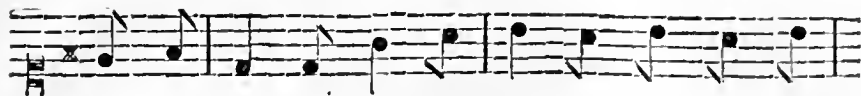
COLETTE.

R O N D E.



Al - lons dan - - ser sous les ormeaux, a-

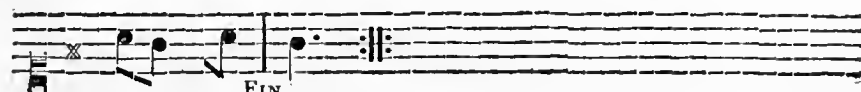
nimez-



ni - mez-vous, jeunes fil - let - tes; al-lons dan-



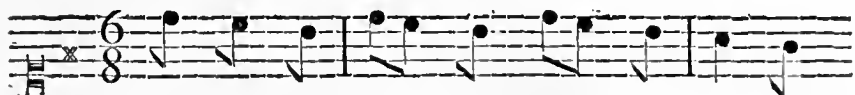
ser fous les ormeaux; galans, prenez vos



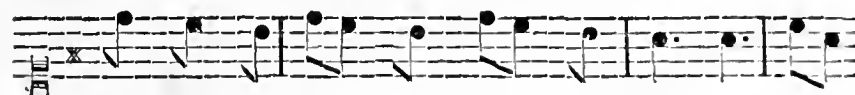
cha - - lu-meaux.

LES VILLAGEOISES *répètent ces quatre vers.*

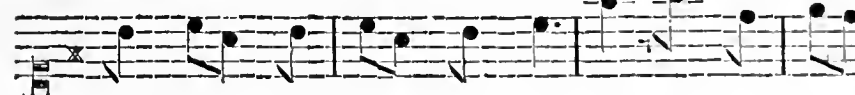
C O L E T T E.



Ré - pé - tons mil - le chan - son - net - tes;



& pour a-voir le cœur joyeux, danfons



a - vec nos a - - mou-reux; mais n'y ref - tons



ja - mais feu - let - tes. Allons danser, &c.

258 *LE DEVIN DU VILLAGE.*

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, &c.

COLETTE.



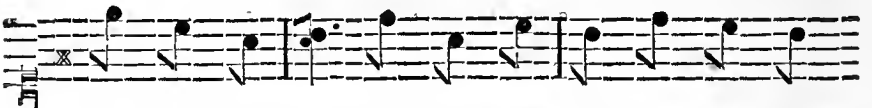
A la ville on fait bien plus de fracas :



mais font-ils auf-fi gais dans leurs é-bats? Tou-



jours contens, toujours chantans. Plaisir fans art,



beauté fans fard; tous leurs concerts va-lent-ils



nos mu-fet-res? Al-lons danser, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, &c.

F R A G M E N T
D' U N E L E T T R E
D E M. R O U S S E A U,

Écrite de Montmorency à un ami, le 5 Avril 1759, au sujet de son entrée à l'Opéra, qu'il avoit eue pour son Devin du Village, qui lui fut ôtée à cause de sa Lettre sur la Musique, & qu'on voulut lui rendre quand il eut quitté Paris.

APRÈS m'avoir ôté les entrées, tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y suis plus, n'est-ce pas joindre la raillerie à l'insulte? Ne savent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre? Eh, pourquoi diable irois-je si loin chercher leur Opéra? N'ai-je pas tout à ma porte les chouettes de la forêt de Montmorency?

Ils ne refusent pas, dit M. D***, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui, pour avoir le plaisir de me les ôter demain, & me faire avoir un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui est-ce qui me répondra d'eux, & de leurs intentions? Ne me fera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois? Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh! pardonnez-moi, Monsieur; ils l'auront toujours; car sitôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remène aux carrières? Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché? Jamais ils n'auroient massacré mon pauvre *Devin*. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes? Avec des mensonges on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faisois du bruit au spectacle, & que mon exclusion étoit une affaire de police?

PREMIÈREMENT, ils mentent. J'en prends à témoin tout le parterre & l'amphithéâtre de ce temps-là. De ma vie je n'ai crié ni battu des mains aux bouffons ; & je ne pouvois ni rire ni bâiller à l'Opéra François, puisque je n'y restois jamais, & qu'aussitôt que j'entendois commencer la lugubre psalmodie, je me fau-vois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au spectacle, ils se seroient bien gardés de m'en éloigner. Tout le monde a fu avec quel soin j'étois conigné, recommandé aux sentinelles. Par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geste pour m'arrêter : sitôt que j'allois au parterre, j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut user de prudence pour ne donner aucune prise sur moi. Tous leurs efforts furent vains ; car il y a long-temps que je me suis dit : *Jean-Jacques, puisque tu prends le dangereux emploi de défenseur de la vérité, sois sans cesse attentif sur toi-même, soumis en tout aux loix & aux règles, afin que, quand on voudra te maltraiter, on ait toujours tort.* Plaise à Dieu que j'observe aussi-bien ce précepte jusqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir observé jusqu'ici !

AINSI, mon bon ami, je parle ferme, & n'ai peur de rien. Je sens qu'il n'y a homme sur terre qui puisse me faire du mal justement ; & quant à l'injustice, personne au monde n'en est à l'abri. Je suis le plus foible des êtres ; tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le fait bien, & les insultes des Directeurs de l'Opéra sont pour moi le coup de pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi ; qu'y ferois-je ? Mais c'est mon affaire, que quiconque me fera du mal, fasse mal ; & voilà de quoi je réponds.

PREMIÈREMENT donc, ils mentent ; & en second lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort ; car quelque mal que j'eusse pu dire, écrire ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées, attendu que l'Opéra n'en étant pas moins possesseur de mon ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire ? M'arrêter, me traduire devant les tribunaux, me faire mon procès, me faire pendre, écarteler, brûler, jeter mes cendres au vent, si je l'avois mérité : mais il ne falloit pas m'ôter les

entrées. Aussi bien, comment, étant prisonnier ou pendu, ferois-je allé faire du bruit à l'Opéra? Ils disent encore, puisqu'il se déplaît à notre théâtre quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injustice, affront; & c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas employer son argent, est-ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse?

DE quelque manière que je tourne la chose, quelque règle de justice que je puisse appliquer, je crois toujours qu'en jugement contradictoire, pardevant tous les tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra seroient à l'instant condamnés à restitution de ma pièce, à réparation, à dommages & intérêts. Mais il est clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir justice; & qu'ils ont raison, parce qu'ils sont les plus forts. Je défie qui que ce soit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chose que cela.

IL faut à présent vous parler de mes Libraires, & je commencerai par M. P***. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi; toutes les fois que je lui demandois si la vente alloit bien, il me répondoit, *passablement*; sans que jamais j'en aie pu tirer autre chose. Il ne m'a pas donné un sol de mon premier Discours, ni aucune espèce de présent, sinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la gravure du *Devin du Village*, sur le pied de 500 frans, moitié en livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en certains termes: il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-temps après mes deux cens cinquante livres.

PAR rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête; je lui demandai vingt-cinq louis de mon *Discours sur l'Inégalité*: il me les donna sur-le-champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma *Lettre à M. d'Alembert*, & il me les donna sur-le-champ; il n'a fait à cette occasion aucun présent

ni à moi, ni à ma gouvernante (73); & il ne le devoit pas; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. P***, en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà, mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement, entendent par-là que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raison; & il est clair qu'il n'y a pour moi d'autres moyens de leur paroître désintéressé, que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes, & que, pourvu que l'argent vienne, je m'embarasse peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir, il me feroit moins douloureux de perdre; & l'on fait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injustement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de réparer: il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-temps que le public de Paris se fait un Jean-Jacques à sa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons, dont le Jean-Jacques de Montmorency ne voit jamais rien. Infirmes & malades les trois quarts de l'année, il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoissent le prix de ce pain, & ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

NE vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics: vous auriez trop à faire. Il suffit qu'ils ne vous abusent pas, & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la

(73) Depuis lors, il lui a fait une pension viagère de trois cens livres; & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnaissance & de générosité.

partie est inégale entre eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qui leur plaît, sans que je puisse ni le savoir, ni m'en défendre; ne fait-on pas que l'absent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étourdie franchise, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair que celui qui se dit mon ami ne l'est point, & que je ne suis plus le sien, j'avertis le public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne sont pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés & le ménagement de la bienséance! La haine en tire un si commode parti! On satisfait sa vengeance à son aise en faisant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, & l'on fait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen! dans le fond, il n'est pas méchant; mais il a une mauvaise tête qui le conduit aussi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche mystérieusement quelque mor obscur, qui bientôt est relevé, commenté, répandu par les apprentifs philosophes: on prépare dans d'obscurs conciliabules le poison qu'ils se chargent de répandre dans le public.

TEL a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse, après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté! Que voulez-vous que je fasse à cela? Entends-je de ma retraite les discours que l'on tient dans les cercles? Quand je les entendrois, irois-je, pour les démentir, révéler les secrets de l'amitié, même après qu'elle est éteinte? Non, cher le Nieps, on peut repousser les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les assassins son ami le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.

P R É F A C E

D E

N A R C I S S E.

J'AI écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me suis gardé de la montrer, aussi long-temps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier; mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma pièce, mais de moi-même, qu'il s'agit ici.

IL faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien; car on m'attaquera avec des plaisanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raisons: mais pourvu que je convainque mes adversaires, je me soucie très-peu de les persuader. En travaillant à mériter ma propre estime, j'ai appris à me passer de celle des autres, qui, pour la plupart, se passent bien de la mienne. Mais, s'il ne m'importe guère qu'on pense bien ou mal de moi, il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser; & il importe à la vérité que j'ai soutenue, que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité, sans l'aimer & sans la connoître.

LE parti que j'ai pris dans la question que j'examinois, il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires (74), plus attentifs peut-être à l'intérêt des gens de

(74) On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires, mes adversaires, & cela me paroit assez croyable dans un siècle où

l'on n'ose plus rien appeler par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je répons à d'autres objections que les

lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise, ni leur chagrin, de ce qu'une Académie s'étoit montrée intègre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle, ni les invectives indiscrettes, ni même les faussetés (75), pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement; les sages ont pu voir avec quelle force, & le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres

siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimères; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien; savoir, qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands, dont l'un commence à-peu-près de cette manière: *Mes Frères, si Socrate revenoit parmi nous, & qu'il vit l'état florissant où les Sciences sont en Europe; que dis-je en Europe? en Allemagne; que dis-je en Allemagne? en Saxe; que dis-je en Saxe? à Leipsic; que dis-je à Leipsic? dans cette Université; alors saisi d'étonnement, & pénétré de respect, Socrate s'affiéroit modestement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdrait bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement.* J'ai lu tout cela, & n'y ai fait que peu de réponses; mais je suis fort aise que ces Messieurs les aient trouvés assez agréables pour être jaloux de la préférence.

Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre, par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par écrit, soit plus prudemment, & plus à leur aise, dans les cercles de femmes & de beaux esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre; mais encore ceux qui, feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'*adversaires*, trouvoient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires; puis, quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeler mes adversaires, mes adversaires; car, malgré la politesse de notre siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

(75) On peut voir dans le Mercure 1752, le désaveu de l'Académie de Dijon au sujet de je ne sais quel écrit attribué faussement par l'auteur à l'un des Membres de cette Académie.

plus adroits , connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées , ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons ; & l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentois moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

ILS prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues , & qu'en démontrant une proposition , je ne laissois pas de croire le contraire ; c'est-à-dire , que j'ai prouvé des choses si extravagantes , qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres ; & l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité , quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies !

ILS prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues. C'est sans doute de leur part une manière nouvelle & commode de répondre à des argumens sans réponse , de réfuter les démonstrations mêmes d'Euclide , & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me semble , à moi , que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée , ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur ; car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes écrits , ni dans ma conduite , qui ait dû leur inspirer cette idée , comme je le prouverai bientôt ; & il ne leur est pas permis d'ignorer que , dès qu'un homme parle sérieusement , on doit penser qu'il croit ce qu'il dit , à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent : encore cela même ne suffit-il pas toujours pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

ILS peuvent donc crier , autant qu'il leur plaira , qu'en me déclarant contre les sciences , j'ai parlé contre mon sentiment. A une assertion aussi téméraire , dénuée également de preuve & de vraisemblance , je ne fais qu'une réponse ; elle est courte & énergique , & je les prie de se la tenir pour faite.

ILS prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'employent cette seconde instance à établir la première; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc, qu'en faisant de la musique & des vers, on a mauvaise grace à déprimer les beaux arts, & qu'il y a dans les belles-lettres, que j'affecte de mépriser, mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

PREMIÈREMENT, quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal; mais non, que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs sentimens, il faudroit dire que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs, & qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, & je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité; la raison nous montre le but, & les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'auroit donc pas raison de m'accuser, pour cela seul, de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

MAIS si je voulois passer condamnation sur ce point, il me suffiroit de comparer le temps pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Long-temps séduit par les préjugés de mon siècle, je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un sage; je ne regardois les sciences qu'avec respect, & les savans qu'avec admiration (76). Je ne

(76) Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisois pas un livre de morale ou de philosophie, que je ne crussè y voir l'ame & les principes de l'auteur. Je regardois tous ces graves écrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux,

irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérite s'est dissipé, & c'est la seule erreur dont ils m'ayent guéri.

comprendois pas que l'on pût s'égarer en démontrant toujours, de mal faire, en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent; & quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé *fatis eloquentiæ, sapientiæ parùm*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des observations, bien du temps pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que, durant ces temps de préjugés & d'erreurs, où j'estimois tant la qualité d'auteur, j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les vers & la plupart des autres écrits qui sont sortis de ma plume, & entre autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse; & on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-temps que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espèce de prétention; & hasarder de les donner au public dans ces circonstances, après avoir eu la prudence de les garder si long-temps, c'est dire assez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs; car je ne pense plus comme l'auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir, en rougissant d'en être le père; à qui l'on fait ses derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, sans beaucoup s'embarasser de ce qu'ils deviendront.

MAIS c'est trop raisonner après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres que je méprise, je m'en défends sans nécessité; car, quand le fait seroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconséquence; c'est ce qui me reste à prouver.

JE suivrai pour cela, selon ma coutume, la méthode simple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la question; j'exposerai de nouveau mon sentiment, & j'attendrai que, sur cet exposé, on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires, de leur côté, n'auront garde de demeurer sans réponse, eux qui possèdent l'art mer-

veilleux de disputer pour & contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront, selon leur coutume, par établir une autre question à leur fantaisie; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra. Pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raisonner, non à ma manière, mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet essentiel, pour les fixer à droite & à gauche. Ils combattront un phantôme, & prétendront m'avoir vaincu; mais j'aurai fait ce que je dois faire; & je commence.

» LA science n'est bonne à rien, & ne fait jamais que du mal; » car elle est mauvaise de sa nature. Elle n'est pas plus inséparable du vice que l'ignorance de la vertu. Tous les peuples » lettrés ont toujours été corrompus; tous les peuples ignorans » ont été vertueux : en un mot, il n'y a de vices que parmi » les savans, ni d'homme vertueux que celui qui ne fait rien. Il » y a donc un moyen pour nous de redevenir honnêtes gens; » c'est de nous hâter de proscrire la science & les savans, de » brûler nos bibliothèques, fermer nos académies, nos collèges, de » nos universités, & de nous replonger dans la barbarie des premiers siècles. »

VOILA ce que mes adversaires ont très-bien réfuté : aussi jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela, & l'on ne fauroit rien imaginer de plus opposé à mon système que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit, & qu'on n'a point réfuté.

IL s'agissoit de savoir si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

EN montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne sont point épurées (77), la question étoit à-peu-près résolue.

[77] Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos ayeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption; & quoique les sciences soient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine

MAIS elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la première n'est qu'une conséquence, que je me propofai d'examiner avec foin.

JE commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

CE n'étoit pas assez; car fans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point, vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine Intelligence, qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choses. La science, prise d'une manière abstraite, mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

de l'Empire Romain, les invasions d'une multitude de Barbares ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû nécessairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altère chez toutes, les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal; elles y ont seulement leur bonne part; & celui sur-tout qui leur appartient en

propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua, pour la première fois, la Comédie du *Méchant*, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondit au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire : il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractère tout-à-fait manqué; & ces noirceurs passèrent pour des gentillesses, parce que tel, qui se croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

LE goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très-prompement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources, que l'étude entretient & grossit à son tour, savoir l'oïveté & le desir de se distinguer. Dans un État bien constitué chaque citoyen a ses devoirs à remplir; & ces soins importants lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un État bien constitué tous les citoyens sont si bien égaux que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur : encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

LE goût des lettres qui naît du desir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'est utile; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent, très-peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systèmes absurdes des Leucippe, des Diogène, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrèce. Les Hobbes, les Mandeville & mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous; & leur dangereuse doctrine a tellement fructifié que, quoiqu'il nous reste de vrais philosophes, ardens à rappeler dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siècle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

LE goût des lettres, de la philosophie & des beaux arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien. De-là naît encore cette autre conséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent,

LES

LES premiers, & presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation, sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres qu'on tourmente notre misérable jeunesse. Nous savons toutes les règles de la grammaire avant que d'avoir oui parler des devoirs de l'homme : nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; & nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

LE goût des lettres, de la philosophie & des beaux arts amoilit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage ; & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions. Chacun fait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (78). Or, rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

TANT de réflexions sur la foiblesse de notre nature ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les misères de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le cou-

[78] Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Gènes, cherchant à subjuguier plus aisément les Corfès, n'a pas trouvé de

moyen plus sûr que d'établir chez eux une académie. Il ne me seroit pas difficile d'allonger cette note ; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls Docteurs dont je me soucie.

rage, en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, si la science, » essayant de nous armer de nouvelles défenses contre les incon- » véniens naturels, nous a plus imprimé en la fantaisie leur gran- » deur & poids, qu'elle n'a ses raisons & vaines subtilités à nous » en couvrir. »

LE goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance qui attachent les hommes à la société; & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur; & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables: son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil: son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vuides de sens; il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est philosophe.

EN même temps que la culture des sciences retire, en quelque sorte, de la presse le cœur du philosophe, elle y engage, en un autre celui de l'homme de lettres; & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables, veut plaire, être admiré; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul: je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De-là naissent, d'un côté, les raffinemens du goût & de la politesse, vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rapétissent l'ame & corrompent le cœur; & de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, & tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

IL y a plus; & de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des sages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos écrivains regardent tous, comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siècle, les sciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix & les autres liens, qui, resserrant entre les hommes les nœuds de la société (79), par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, & présentées sous un jour favorable : mais en les examinant avec attention & sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'EST donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entre eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés; & il n'y a d'autres moyens pour réussir que de tromper ou perdre tous ces gens - là. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies & de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses où chacun, feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux & à leurs dépens.

QU'AVONS-NOUS gagné à cela ? Beaucoup de babil, des riches & des raisonneurs, c'est-à-dire, des ennemis de la vertu & du sens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la misère; tous sont les esclaves

[79] Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société, qui sont formés par l'estime & la bienveillance mutuelle, & je me plains de ce que les sciences, les arts & tous les autres objets de

commerce resserrant les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens, que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

du vice. Les crimes non commis sont déjà dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

ÉTRANGE & funeste constitution, où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il est impossible, à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque chose; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère; où les plus frippons sont les plus honorés, & où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir honnête homme! Je fais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela: mais ils le disoient en déclamant, & moi je le dis sur des raisons: ils ont aperçu le mal; & moi j'en découvre les causes, & je fais voir sur-tout une chose très-consolante & très-utile, en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme qu'à l'homme mal gouverné (80).

[80] Je remarque qu'il règne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui séduisent les simples par un faux air de philosophie, & qui, outre cela, sont très-commodes pour terminer les disputes d'un ton important & décisif, sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci: » les hommes ont par-tout les mêmes passions; par-tout l'amour-propre & l'intérêt les conduisent: donc ils sont par-tout les mêmes. » Quand les Géomètres ont fait une supposition, qui, de raisonnement en raisonnement, les conduit à une absurdité, ils reviennent sur leurs pas, & démontrent ainsi la supposition fautive. La même méthode, appliquée à la maxime en question, en montreroit aisément l'absurdité: mais raisonnons autrement. Un sauvage est un homme, & un Européen est un homme.

Le demi-philosophe conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre; mais le philosophe dit: en Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement & sans cesse; tout leur fait un devoir du vice; il faut qu'ils soient méchants pour être sages; car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des frippons aux dépens du sien. Parmi les sauvages, l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses: l'amour de la société, & le soin de leur commune défense, sont les seuls liens qui les unissent: ce mot de *propriété*, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux, ils n'ont entre eux, nulle discussion qui les divise; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre; l'esti-

TELLES sont les vérités que j'ai développées, & que j'ai tâché de prouver dans les divers écrits que j'ai publiés sur cette matière. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

LA science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égaré sans cesse dans sa recherche; &, s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir & penser, & non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur ni plus sage; elle lui fait regretter les biens passés, & l'empêche de jouir du présent: elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination, & le tourmenter par les desirs; & l'avenir malheureux, pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altère sa santé, détruit son tempérament, & gâte souvent sa raison: si elle lui apprenoit quelque chose, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'AVOUE qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe; quelques âmes privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie & aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, est la lumière & l'honneur du genre humain; c'est à eux seuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude; &

me publique est le seul bien auquel chacun aspire, & qu'ils méritent tous. Il est très-possible qu'un sauvage fasse une mauvaise action; mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire; car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux: plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talens & leur industrie, plus ils se fripponnent décentement & adroi-

tement, & plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, & le sauvage est cet homme-là:

*Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, & infidos agitans discordia fratres;
Non res Romanæ, perituraque regna; nequa
ille
Aut doluit miserans inopem, aut inviliis ha-
benti.*

cette exception même confirme la règle : car si tous les hommes étoient des Socrate , la science alors ne leur seroit pas nuisible ; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

TOUT peuple qui a des mœurs, & qui par conséquent respecte ses loix, & ne veut point raffiner sur les anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, & sur-tout des savans, dont les maximes sentencieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages & ses loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes sont la morale du peuple ; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règle que ses passions, ni de frein que les loix qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'é luder ses loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il faut conserver ; mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (81).

MAIS quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y aient contribué ou non, faut-il les

[81] Je trouve dans l'Histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime ; c'est celui de la fondation de Rome, faite par une troupe de bandits, dont les descendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serois pas en peine d'expliquer ce fait, si c'en étoit ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprisoient pas

la vertu, mais ils ne la connoissoient pas encore ; car ces mots *virtus* & *vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences ; car, des deux premiers Rois de Rome qui donnèrent une forme à la république & instituèrent ses coutumes & ses mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que des rites sacrés, les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

banir ou l'en préserver, pour le rendre meilleur, ou pour l'empêcher de devenir pire? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car, premièrement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus; mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu, les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption; c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine, est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie; & c'est ainsi que les arts & les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public (82), qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances; & à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule.

MON avis est donc, & je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laisser subsister, & même d'entretenir avec soin les académies, les collèges, les universités, les bibliothèques, les spectacles & tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses: car dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes gens, ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

JE demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus

[82] Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté; une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confusion; une certaine admiration des belles choses qui empêche les bonnes de tomber tout-à-

fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie, pour tromper & trahir, mais pour s'ôter, sous cette aimable & sacrée effigie, l'horreur qu'il a de lui-même, quand il se voit à découvert.

de porter les peuples à bien faire, il faut seulement les distraire de faire le mal; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions; il faut les amuser, au lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une pièce à faire siffler, si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des spectateurs, & sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami, le secret de son confident, ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut songer qu'à la police, & l'on fait assez que la musique & les spectacles en font un des plus importants objets.

S'IL reste quelque difficulté à ma justification, j'ose le dire hardiment, ce n'est ni vis-à-vis du public, ni de mes adversaires, c'est vis-à-vis de moi seul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre, & si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le dessein de ne plus les reprendre; &, renonçant à leur charme séducteur, j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carrière pénible & douloureuse j'ai osé encore quelques momens reprendre ces exercices pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt, ni assez de prétention pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

IL me falloit une épreuve pour achever la connoissance de moi-même, & je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires, il me restoit à l'examiner dans les revers. Je fais maintenant qu'en penser, & je puis mettre le public au pire. Ma pièce a eu le fort qu'elle méritoit, & que j'avois prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a
causé,

causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi, & à plus juste titre que si elle eût réussi.

JE conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes, & mieux observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle, pour tâcher de m'élever à leur niveau, en les rabaissant au mien, ou que j'aspire à des places d'académie, ou que j'aïlle faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la fortise des grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi, & fasse des pas vers la fortune; s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, & même publiquement, & je leur promets de jeter à l'instant au feu mes écrits & mes livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

EN attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers & de la musique, si j'en ai le talent, le temps, la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des lettres, & de ceux qui les cultivent (81), & croirai n'en

(81) J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci ! Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux ; tandis que, sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser, comme moi, que, quoique ces choses ayent fait beaucoup de mal à la société, il est très-essentiel

de s'en servir aujourd'hui, comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux mal-faisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme de lettres, qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne ; & cette manière de raisonner me paroît leur

valoir pas moins pour cela. Il est vrai qu'on pourroit dire quelque jour : cet ennemi si déclaré des sciences & des arts, fit pourtant & publia des pièces de théâtre; & ce discours fera, je l'avoue, une fatyre très - amère, non de moi, mais de mon siècle.

convenir d'autant mieux , qu'entre nous ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les savans en honneur. C'est

comme les Prêtres du Paganisme , qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.

N A R C I S S E,
O U

L' A M E A N T
D E L U I - M Ê M E,
C O M É D I E,

P A R M. J. J. R O U S S E A U.

*Représentée par les Comédiens François ordinaires
du Roi le 18 Décembre 1752.*

A C T E U R S.

L I S I M O N.

V A L È R E, }
L U C I N D E, } *Enfans de Lisimon.*

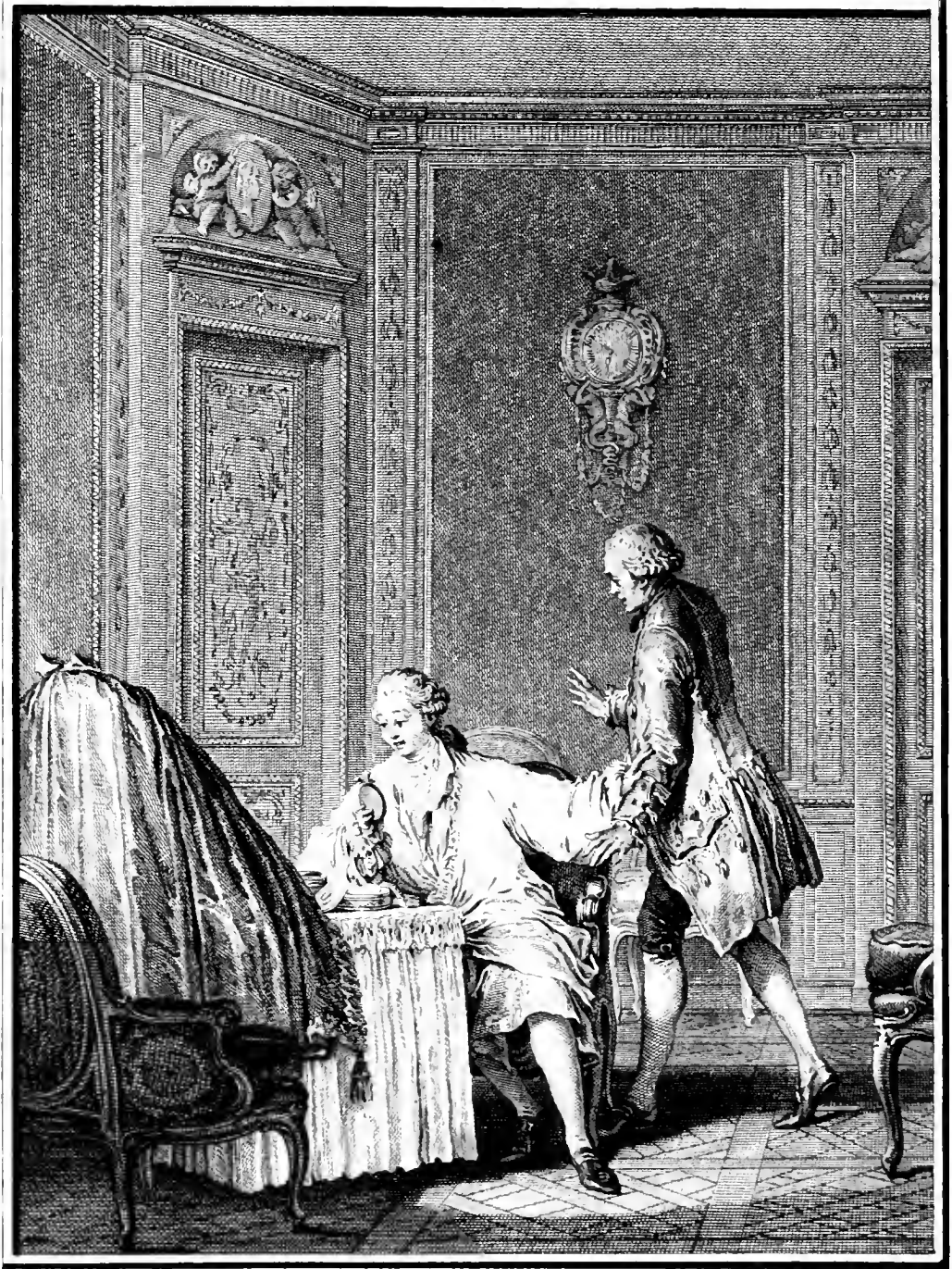
A N G É L I Q U E, }
L E A N D R E, } *Frère & Sœur, Pupilles de
Lisimon.*

M A R T O N, *Suivante.*

F R O N T I N, *Valet de Valère.*

La Scène est dans l'appartement de Valère.





J. N. Moreau inv et del

J. B. Simonet Sculp 17-8

L'Amant de lui-mesme.

L'AMANT
DE LUI-MÊME,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

JE viens de voir mon frère se promener dans le jardin; hâtons-nous, avant son retour, de placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiselle, changé dans ses ajustemens de manière à le rendre méprisable. Quoiqu'il soit le plus joli homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valère est, par sa délicatesse & par l'affectation de sa parure, une espèce de femme cachée sous des habits d'homme; & ce portrait, ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Eh bien! ou est le mal? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin, & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en solidité? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aisément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins, quoiqu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits? Espèrent-ils de mieux plaire aux femmes, en s'efforçant de leur ressembler?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort, & elles se haïssent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monsieur le Chevalier?

LUCINDE.

Non, Marton; mon frère est naturellement bon : il est même raisonnable, à son défaut près. Il sentira qu'en lui faisant, par ce portrait, un reproche muet & badin, je n'ai songé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon père, que Valère épouse aujourd'hui. C'est lui rendre service que de corriger les défauts de son amant, & tu fais combien j'ai besoin des soins de cette amie pour me délivrer de Léandre, son frère, que mon père veut aussi me faire épouser.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte, que vous vîtes l'été dernier à Passy, vous tient toujours au cœur?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point; je compte même sur la parole qu'il m'a donnée de reparoitre bientôt, & sur la promesse que m'a faite Angélique d'engager son frère à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer! Songez que vos yeux auront plus de force

pour ferrer cet engagement , qu'Angélique n'en fauroit avoir pour le rompre.

L U C I N D E.

Sans disputer sur tes flatteries , je te dirai que , comme Léandre ne m'a jamais vue , il sera aisé à sa sœur de le prévenir , & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs , il ne fauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

M A R T O N.

Un refus honnête ! ah ! Mademoiselle , refuser une femme faite comme vous , avec quarante mille écus , c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne sera capable. (*A part.*) Si elle fa voit que Léandre & Cléonte ne sont que la même personne , un tel refus changeroit bien d'épithète.

L U C I N D E.

Ah ! Marton , j'entends du bruit ; cachons vite ce portrait. C'est sans doute mon frère qui revient , & en nous amusant à jaser nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

M A R T O N.

Non , c'est Angélique.

S C È N E I I.

ANGÉLIQUE , LUCINDE , MARTON.

ANGÉLIQUE.

MA chère Lucinde , vous savez avec quelle répugnance je me prêtais à votre projet , quand vous fites changer la parure du portrait de Valère en des ajustemens de femme. A présent que je vous vois prête à l'exécuter , je tremble que le déplaisir de se

voir jouer ne l'indispose contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je sens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au risque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valère vous aime trop pour prendre en mauvaise part tout ce qui viendra de la vôtre, tant que vous ne ferez que sa maîtresse. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaisies, & que le tour des siennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs il est question de le guérir d'un foible qui l'expose à la raillerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtresse. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant; mais, hélas ! il faut supporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

Que lui trouvez-vous, après tout, de si ridicule ? Puisqu'il est aimable, a-t-il si grand tort de s'aimer, & ne lui en donnons-nous pas l'exemple ? Il cherche à plaire. Ah ! si c'est un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la société ?

MARTON.

Sur-tout dans la société des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, si vous m'en croyez, nous supprimerons ; & le portrait, & cet air de raillerie, qui peut aussi bien passer pour une insulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh ! non : je ne perds pas ainsi les frais de mon industrie. Mais je veux courir seule les risques du succès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle distinction !

LUCINDE.

L U C I N D E.

Je me réjouis de voir la contenance de Valère. De quelque manière qu'il prenne la chose, cela fera toujours une scène assez plaisante.

M A R T O N.

J'entends. Le prétexte est de corriger Valère; mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules, en ne songeant qu'à s'en amuser.

A N G É L I Q U E.

Enfin, vous le voulez; mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

L U C I N D E.

Soit.

A N G É L I Q U E.

Depuis que nous sommes ensemble vous m'avez fait cent pièces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracasserie avec Valère, prenez garde à vous.

L U C I N D E.

Oui, oui.

A N G É L I Q U E.

Songez un peu à Léandre.

L U C I N D E.

Ah! ma chère Angélique

A N G É L I Q U E.

Oh! si vous me brouillez avec votre frère, je vous jure que vous épouserez le mien. (*Bas.*) Marton, vous m'avez promis le secret.

M A R T O N, *bas.*

Ne craignez rien.

Œuvres mêlées. Tome I.

O O

LUCINDE.

Enfin, je

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti; à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. (*Elle met le portrait sur la toilette.*) Voilà le piège tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme, pour voir

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci!

SCÈNE III.

VALÈRE, FRONTIN.

VALÈRE.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride! c'est-à-dire, Angélique. Oui, c'est un grand jour que celui de la nôce; & qui même allonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALÈRE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse!

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve?

V A L È R E.

Mauvais plaisant! Tu fais à quel point je t'aime. Dis-moi; que connois-tu qui puisse manquer à sa félicité? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'esprit, & une figure comme tu vois; on peut, je pense, se tenir toujours assez sûr de plaire.

F R O N T I N.

La chose est indubitable, & vous en avez fait sur vous-même la première expérience.

V A L È R E.

Ce que je plains en tout cela, c'est je ne fais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret, & qui vont ne savoir que faire de leur cœur.

F R O N T I N.

Oh! que si: Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien détester votre chère moitié. Les autres Mais où diable les prendre ces autres-là?

V A L È R E.

La matinée s'avance; il est temps de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il se met à la toilette.*) Comment me trouves-tu ce matin? Je n'ai point de feu dans les yeux; j'ai le tein battu? il me semble que je ne suis point à l'ordinaire.

F R O N T I N.

A l'ordinaire! Non; vous êtes seulement à votre ordinaire.

V A L È R E.

C'est une fort méchante habitude que l'usage du rouge; à la fin je ne pourrai m'en passer, & je serai du dernier mal sans cela. Où est donc ma boîte à mouches? Mais que vois-je là? Un portrait!... Ah! Frontin, le charmant objet!... Où as-tu pris ce portrait?

O o ij

FRONTIN.

Moi! je veux être pendu, si je fais de quoi vous me parlez.

VALÈRE.

Quoi! ce n'est pas toi qui a mis ce portrait sur ma toilette?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALÈRE.

Qui feroit-ce donc?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en fais rien. Ce ne peut être que le diable, ou vous.

VALÈRE.

A d'autres! On t'a payé pour te taire Sais-tu bien que la comparaison de cet objet nuit à Angélique? Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin! Je crois qu'ils ressemblent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALÈRE.

Je lui trouve beaucoup de mon air Elle est ma foi charmante! Ah! si l'esprit soutient tout cela Mais son goût me répond de son esprit. La friponne est connoisseuse en mérite.

FRONTIN.

Que diable! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALÈRE.

Tiens, tiens. Penses-tu me duper avec ton air niais? Me crois-tu novice en aventures?

F R O N T I N , à part.

Ne me trompé-je point? C'est lui c'est lui-même. Comme le voilà paré! Que de fleurs! que de pompons! C'est sans doute quelque tour de Lucinde : Marton y fera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscretions précédentes m'ont coûté trop cher.

V A L È R E.

Eh bien! Monsieur Frontin reconnoit-il l'original de cette peinture?

F R O N T I N.

Pouh! si je le connois? Quelques centaines de coups de pied au cul, & autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoissance.

V A L È R E.

Une fille, des coups de pieds! Cela est un peu gaillard.

F R O N T I N.

Ce sont de petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

V A L È R E.

Comment! l'aurois-tu servie?

F R O N T I N.

Oui, Monsieur; & j'ai même l'honneur d'être toujours son très-humble serviteur.

V A L È R E.

Il seroit assez plaisant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoissance! Parle-moi sincèrement. L'original est-il aussi aimable que le portrait?

F R O N T I N.

Comment, aimable! Savez-vous, Monsieur, que si quelqu'un

294 L'AMANT DE LUI-MÊME;

pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle seule à vous comparer.

V A L È R E, *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas..... Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

F R O N T I N, *à part.*

Ah! ma foi, me voilà pris sans verd.

V A L È R E.

Comment s'appelle-t-elle? Parle donc.

F R O N T I N.

Elle s'appelle..... elle s'appelle..... elle ne s'appelle point. C'est une fille anonyme, comme tant d'autres.

V A L È R E.

Dans quels tristes soupçons me jette ce coquin! Se pourroit-il que des traits aussi charmans ne fussent que ceux d'une grisette?

F R O N T I N.

Pourquoi non? La beauté se plaît à parer des visages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

V A L È R E.

Quoi! c'est.....

F R O N T I N.

Une petite personne bien coquette, bien minaudière, bien vaine, sans grand sujet de l'être: en un mot, un vrai petit-maitre femelle.

V A L È R E.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure?

FRONTIN.

Bon! demeurer! Est-ce que cela demeure jamais?

VALÈRE.

Si tu m'impaticentes Où loge-t-elle, maraud?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, à ne vous point mentir, vous le savez tout aussi-bien que moi.

VALÈRE.

Comment?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALÈRE.

Ce n'est pas toi qui l'as placé là?

FRONTIN.

Non, la peste m'étouffe.

VALÈRE.

Ces idées que tu m'en as données?

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fournissez vous-même? Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde aussi ridicule que cela?

VALÈRE.

Quoi! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait! Le mystère & la difficulté irritent mon empressement. Car, je te l'avoue, j'en suis très-réellement épris.

FRONTIN, *à part.*

La chose est impayable! le voilà amoureux de lui-même;

VALÈRE.

Cependant Argélique, la charmante Angélique En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle maîtresse avant de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monsieur! vous ne Ah! vous vous moquez.

VALÈRE.

Non, je te dis très-sérieusement que je ne saurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes sentimens fera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui; c'est un point résolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monsieur votre père, qui a fait aussi ses petites résolutions à part, est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres. Vous savez que son foible n'est pas la complaisance.

VALÈRE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons, Frontin; courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons; faisons l'inventaire & le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste! le bon petit livre que nous aurions là! Livre rare dont la lecture n'endormiroit pas.

VALÈRE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Monsieur votre père. Proposons-lui d'être de la partie.

VALÈRE.

VALÈRE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contre-temps!

SCÈNE IV.

LISIMON, VALÈRE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton brusque.***E**H bien, mon fils?

VALÈRE.

Frontin, un siège à Monsieur.

LISIMON.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALÈRE.

Je ne faurois, Monsieur, vous écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

Que diable! il ne me plaît pas moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec son père.

VALÈRE.

Le respect . . . ?

LISIMON.

Oh, le respect consiste à m'obéir & à ne me point gêner. Mais qu'est-ce? encore en déshabillé! un jour de noces! Voilà qui est joli! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite?

VALÈRE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

L I S I M O N.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des chevetix & mettre un habit? Parbleu! dans ma jeunesse, nous usions mieux du temps, & sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous savions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des belles.

V A L È R E.

Il semble cependant que, quand on veut être aimé, on ne sauroit prendre trop de soin pour se rendre aimable, & qu'une parure si négligée ne devoit pas annoncer des amans bien occupés du soin de plaire.

L I S I M O N.

Pure sottise. Un peu de négligence sied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empressemens que du temps que nous aurions perdu à notre toilette; sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, & que j'eusse, moi, celui de faire tes noces & celles de ta sœur en un même jour.

V A L È R E, *bas*.

Frontin, quel bonheur!

F R O N T I N.

Oui, un mariage reculé; c'est toujours autant de gagné sur le repentir.

L I S I M O N.

Qu'en dis-tu, Valère? Il semble qu'il ne seroit pas séant de marier la sœur sans attendre le frère, puisqu'il est en chemin.

V A L È R E.

Je dis, mon père, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

L I S I M O N.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine ?

V A L È R E.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

L I S I M O N.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas proposé.

V A L È R E.

Votre volonté n'est pas moins la règle de mes desirs que celle de mes actions. (*Bas.*) Frontin, quel bon homme de père !

L I S I M O N.

Je suis charmé de te trouver si docile : tu en auras le mérite à bon marché ; car , par une lettre que je reçois à l'instant , Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

V A L È R E.

Eh bien ! mon père !

L I S I M O N.

Eh bien ! mon fils , par ce moyen rien ne fera dérangé.

V A L È R E.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant ?

F R O N T I N.

Marier un homme tout botté !

L I S I M O N.

Non pas cela , puisque d'ailleurs Lucinde & lui ne s'étant jamais vus , il faut bien leur laisser le loisir de faire connoissance ; mais il assistera au mariage de sa sœur , & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant. P p ij

VALÈRE.

Monsieur

LISIMON.

Ne crains rien; je connois & j'approuve trop ton empressement pour te jouer un aussi mauvais tour.

VALÈRE.

Mon père

LISIMON.

Laiïsons cela, te dis-je : je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALÈRE.

Mon père j'ai fait des réflexions

LISIMON.

Des réflexions, toi! Je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes?

VALÈRE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un sot peut réfléchir quelquefois; mais ce n'est jamais qu'après la sottise. Je reconnois là mon fils.

VALÈRE.

Comment! après la sottise. Mais je ne suis point encore marié.

LISIMON.

Apprenez, Monsieur le Philosophe, qu'il n'y a nulle différence

de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose, & que vous en étiez vous-même si empressé. J'aurois de bon cœur écouté vos raisons ; car vous savez si je suis complaisant.

F R O N T I N.

Oh! oui, Monsieur, nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

L I S I M O N.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté, vous pouvez spéculer à votre aise ; ce fera, s'il vous plaît, sans préjudice de la noce.

V A L È R E.

La crainte redouble ma répugnance. Songez, je vous supplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours.

L I S I M O N.

Adieu, mon fils ; tu feras marié ce soir, ou tu m'entens. Comme j'étois la dupe de la déférence du pendar !

S C È N E V.

V A L È R E, F R O N T I N.

V A L È R E.

CIEL ! dans quelle peine me jette son inflexibilité !

F R O N T I N.

Oui ; marié ou déshérité ; épouser une femme ou la pauvreté ? on balancerait à moins.

V A L È R E.

Moi, balancer ! Non ; mon choix étoit encore incertain , l'opiniâtreté de mon père l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALÈRE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monsieur, d'une résolution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit question d'épouser le portrait ? Hem ! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux ?

VALÈRE.

Non, mais si mon père prétendoit m'y forcer, je crois que j'y résisterois avec la même fermeté, & je sens que mon cœur me rameneroit vers Angélique, si-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monsieur votre père, vous hériterez au moins de ses vertus. (*Regardant le portrait.*) Ah !

VALÈRE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre disgrâce, ce portrait me semble avoir pris une physionomie famélique, un certain air allongé.

VALÈRE.

C'est trop perdre de temps à des impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris.

(Il sort.)

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bien-tôt les champs. Attendons cependant le dénouement de tout ceci ; & pour feindre

dre de mon côté une recherche imaginaire , allons nous cacher dans un cabaret.

S C È N E V I.

A N G É L I Q U E , M A R T O N .

M A R T O N .

AH, ah, ah, ah ! la plaisante scène ! qui l'eût jamais prévue ? Que vous avez perdu, Mademoiselle , à n'être point ici cachée avec moi, quand il s'est si bien épris de ses propres charmes !

A N G É L I Q U E .

Il s'est vu par mes yeux.

M A R T O N .

Quoi ! vous auriez la foiblesse de conserver des sentimens pour un homme capable d'un pareil travers.

A N G É L I Q U E .

Il te paroît donc bien coupable ? Qu'a-t-on cependant à lui reprocher que le vice universel de son âge ? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du Chevalier , je souffre qu'il me préfère ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse : & Valère me sacrifiera ses folies dès ce jour , ou je sacrifierai mon amour à ma raison.

M A R T O N .

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

A N G É L I Q U E .

Voici Lucinde. Mon frère doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le soupçonne point d'être son inconnu jusqu'à ce qu'il en soit temps.

SCÈNE VII.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

JE gage, Mademoiselle, que vous ne devinerez jamais quel a été l'effet du portrait ? Vous en rirez sûrement.

LUCINDE.

Eh ! Marton, laissons-là le portrait : j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chère Angélique, je suis désolée, je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon père vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me dispose à le recevoir aujourd'hui, & à lui donner la main dans huit jours.

ANGÉLIQUE.

Que trouvez-vous donc là de si terrible ?

MARTON.

Comment, terrible ! Vouloir marier une belle personne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bien-fait ! En vérité, cela fait peur, il n'y a point de fille en âge de raison, à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher. J'ai reçu en même temps une lettre de Cléonte ; il fera incessamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon père : il me conjure de différer mon mariage : enfin il m'aime toujours. Ah ! ma chère, serez-vous insensible aux alarmes de mon cœur ? & cette amitié que vous m'avez jurée. . .

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'est chère, & plus je dois souhaiter d'en voir
voir

voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frère. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes desirs; & mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeler vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sauroit être à lui; que.....

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources, & les femmes tant d'inconstance, que si Léandre se mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendrait à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu, sans vous en laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez..... Chère Angélique, je compte sur vos soins; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon père pour différer, s'il est possible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi.

(Elle sort.)

ANGÉLIQUE.

Je devois l'arrêter. Mais Lisimon n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille, & toutes ses prières ne feront qu'affermir ce mariage, qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instans de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié?

MARTON.

Je vais la suivre; &, sans trahir notre secret, l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE.

INSENSÉE que je suis! mon esprit s'occupe à des badineries, pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas! peut-être qu'en ce moment Valère confirme son infidélité. Peut-être qu'instruit de tout, & honteux de s'être laissé surprendre, il offre par dépit son cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes: ils ne se vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de son portrait.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE, *sans voir Angélique.*

JE cours sans savoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ingrat! il ne les conduit que trop bien.

VALÈRE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quelle impertinence! Hélas! comment peut-on être si fat & si aimable tout à la fois.

V A L È R E.

Il faut attendre Frontin; il aura peut-être mieux réussi. En tout cas Angélique m'adore

A N G É L I Q U E , à part.

Ah! traître, tu connois trop mon foible.

V A L È R E.

Après tout, je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur, les appas, tout s'y trouve.

A N G É L I Q U E , à part.

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis-aller.

V A L È R E.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes sentimens! Je renonce à la possession d'un objet charmant, & auquel, dans le fond, mon penchant me ramène encore. Je m'expose à la disgrâce de mon père pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes soupirs, peut-être imaginaire, sur la seule foi d'un portrait tombé des nues, & flatté à coup sûr. Quel caprice! quelle folie! Mais quoi! la folie & les caprices ne font-ils pas le relief d'un homme aimable? (*Regardant le portrait.*) Que de graces! Quels traits! Que cela est enchanté! Que cela est divin! Ah! qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes.

A N G É L I Q U E , *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

V A L È R E.

O Ciel!

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc? Vous paroissez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

VALÈRE.

Ah! cruelle, vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, & vous m'outragez fans que je puisse répondre.

ANGÉLIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité; & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait; & je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentimens font sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALÈRE.

Quoi! vous connoissez la personne.....

ANGÉLIQUE.

Non-seulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

VALÈRE.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

ANGÉLIQUE.

Je ne fais; mais il est sincère. (*A part.*) S'il se pique, je triomphe.

VALÈRE.

Elle a donc bien du mérite?

ANGÉLIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

V A L È R E.

Point de défauts sans doute.

A N G É L I Q U E.

Oh! beaucoup. C'est une petite personne bizarre, capricieuse; éventée, étourdie, volage, & sur-tout d'une vanité insupportable. Mais, quoi! elle est aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.

V A L È R E.

Vous y consentez donc?

A N G É L I Q U E.

Oui.

V A L È R E.

Cela ne vous fâchera point?

A N G É L I Q U E.

Non.

V A L È R E, *à part.*

Son indifférence me désespère. (*Haut.*) Oserai-je me flatter qu'en ma faveur, vous voudriez bien resserrer encore votre union avec elle?

A N G É L I Q U E.

C'est tout ce que je demande.

V A L È R E, *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

A N G É L I Q U E.

Comment donc! vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement, & à présent vous vous fâchez de mon sang froid! Je ne fais plus quel ton prendre avec vous.

310 L'AMANT DE LUI-MÊME;

V A L È R E , *bas.*

Je crève de dépit. (*Haut.*) Mademoiselle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoissance avec elle ?

A N G É L I Q U E .

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, & je vous le promets encore.

V A L È R E .

Ce fera bien-tôt, au moins ?

A N G É L I Q U E .

Peut-être dès aujourd'hui.

V A L È R E .

Je n'y puis plus tenir. (*Il veut s'en aller.*)

A N G É L I Q U E , *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. (*Haut.*) Où allez-vous, Valère ?

V A L È R E .

Je vois que ma présence vous gêne, & je vais vous céder la place.

A N G É L I Q U E .

Ah! point. Je vais me retirer moi-même; il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

V A L È R E .

Allez, allez; sachez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

A N G É L I Q U E .

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.

SCÈNE X.

VALÈRE.

AMOUREUX de soi-même! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au soin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCÈNE XI.

VALÈRE, FRONTIN, *ivre.*

FRONTIN.

QUE diable! je ne fais pourquoi je ne puis me tenir; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALÈRE.

Eh bien! Frontin, as-tu trouvé.....?

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur.

VALÈRE.

Ah, Ciel! seroit-il possible?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

VALÈRE.

Hâte-toi donc de me dire

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALÈRE.

Des cabarets!

FRONTIN.

Mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

VALÈRE.

Conte-moi donc

FRONTIN.

C'étoit un feu une mousse

VALÈRE.

Que diable barbouille cet animal?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la chose par ordre.

VALÈRE.

Tais-toi, ivrogne, faquin, ou réponds-moi sur les ordres que je t'ai donnés au sujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah! oui, l'original : justement. Réjouissez-vous, réjouissez-vous, vous dis-je.

VALÈRE.

Eh bien!

FRONTIN.

Il n'est déjà ni à la croix blanche, ni au lion d'or, ni à la pomme de pin, ni

VALÈRE.

V A L È R E.

Bourreau, finiras-tu?

F R O N T I N.

Patience. Puisqu'il n'est pas là, il faut qu'il soit ailleurs; &.....
oh! je le trouverai, je le trouverai.....

V A L È R E.

Il me prend des démangeaisons de l'assommer; fortons.

S C È N E X I I.

F R O N T I N.

ME voilà, en effet, assez joli garçon!..... Ce plancher est
diablement raboteux. Où en étois-je? Ma foi, je n'y fuis plus.
Ah! si fait.....

S C È N E X I I I.

L U C I N D E , F R O N T I N.

L U C I N D E.

FRONTIN, où est ton maître?

F R O N T I N.

Mais je crois qu'il se cherche actuellement.

L U C I N D E.

Comment, il se cherche?

F R O N T I N.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

Œuvres mêlées. Tome I.

R r

LUCINDE.

Qu'est-ce que c'est que ce galimatias ?

FRONTIN.

Ce galimatias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer si vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il est ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon sens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi, rien n'est plus aisé. Tenez. C'est un portrait.... métamor.... non, métaphor.... oui, métaphorisé. C'est mon maître, c'est une fille.... vous avez fait un certain mélange... Car j'ai deviné tout ça, moi. Eh bien ! peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

L U C I N D E.

Quoi! sans se reconnoître?

F R O N T I N.

Oui, & c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

L U C I N D E.

Ah! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela? Cours vite, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, & dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde, sur-tout, de ne lui point parler de tes divinations. Tiens; voilà pour.....

F R O N T I N.

Pour boire, n'est-ce pas?

L U C I N D E.

Oh! non, tu n'en as pas besoin.

F R O N T I N.

Ce fera par précaution.

S C È N E X I V.

L U C I N D E.

NE balançons pas un instant, avouons tout, & quoi qu'il m'en puisse arriver, ne souffrons pas qu'un frère si cher se donne un ridicule, par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je suis malheureuse! J'ai désobligé mon frère; mon père, irrité de ma résistance, n'en est que plus absolu: mon amant absent n'est point en état de me secourir; je crains les trahisons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis souffrir; car je le hais sûrement, & je sens que je préférerois la mort à Léandre.

Rr ij

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

CONSOLEZ-VOUS, Lucinde; Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue cependant qu'il a voulu vous voir sans que vous le fussiez.

LUCINDE.

Hélas! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Mais savez-vous bien que voilà un tant pis qui n'est pas trop modeste?

MARTON.

C'est une petite veine du sang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu! que vous êtes méchante! Après cela qu'a-t-il dit?

ANGÉLIQUE.

Il m'a dit qu'il feroit au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre résistance lui faisoit plaisir en quelque manière. Mais il a dit cela d'un certain air Savez-vous qu'à bien juger de vos sentimens pour lui, je gagerois qu'il n'est guère en reste avec vous. Haïssez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'est pas trop polie.

M A R T O N.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être si obéissant.

A N G É L I Q U E.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation, est que vous recevrez sa visite d'adieu.

L U C I N D E.

Oh! pour cela non; je l'en quitte.

A N G É L I Q U E.

Ah! vous ne sauriez lui refuser cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidentiellement qu'il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue, & qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux, vous ne résisterez plus à cette alliance.

L U C I N D E.

Il a donc bien de la vanité?

M A R T O N.

Il se flatte de vous apprivoiser.

A N G É L I Q U E.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

M A R T O N.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

L U C I N D E.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Eh bien! il n'a qu'à paroître : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes; & je vous donne ma parole qu'il sera

318 L'AMANT DE LUI-MÊME;

d'un air faites-le venir. Il a besoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra instructive.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous, ma chère Lucinde : on ne tient pas tout ce qu'on se propose ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes sont furieusement adroits ; vous verrez qu'on vous apaisera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-dessus.

ANGÉLIQUE.

Prenez-y garde au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne fera pas notre faute si vous vous laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGÉLIQUE.

(*Bas à Marton.*) La voilà au point. (*Haut.*) Puisque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment !

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'anti-chambre ; il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la manière dont je reçois tes rivaux !

S C È N E X V I.

ANGÉLIQUE , LUCINDE , MARTON ,
LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

APPROCHEZ , Léandre ; venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur ; elle croit vous haïr , & va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir ; mais je vous répons , moi , que toutes ces marques apparentes de haine , sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE , *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là , il doit s'estimer bien favorisé , je vous assure. Le mauvais petit esprit !

ANGÉLIQUE.

Allons , Lucinde , faut-il que la colère vous empêche de regarder les gens ?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine , connoissez combien je suis criminel.

(*Il se jette aux genoux de Lucinde.*)

LUCINDE.

Ah ! Cléonte ! Ah ! méchante Angélique !

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des graces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet , vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur dont le foible est de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous , Léandre ; un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent , & le mien est aussi content de l'épreuve , que le vôtre doit l'être du succès. Mais vous , Angélique ! ma chère Angélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines !

ANGÉLIQUE.

Vraiment , il vous siérait bien de vous plaindre ! Hélas ! vous êtes heureux l'un & l'autre , tandis que je suis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi ! ma chère sœur , vous avez songé à mon bonheur , pendant même que vous aviez des inquiétudes sur le vôtre ! Ah ! c'est une bonté que je n'oublierai jamais.

(Il lui baise la main.)

SCÈNE XVII.

LÉANDRE , VALÈRE , ANGÉLIQUE ,
LUCINDE , MARTON.

VALÈRE.

QUE ma présence ne vous gêne point. Comment , Mademoiselle ! Je ne connoissois pas toutes vos conquêtes , ni l'heureux objet de votre préférence ; & j'aurai soin de me souvenir par humilité , qu'après avoir soupiré le plus constamment , Valère a été le plus maltraité.

ANGÉLIQUE.

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez , & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALÈRE.

V A L È R E.

Quoi! vous osez joindre la raillerie à l'outrage! vous avez le front de vous applaudir, quand vous devriez mourir de honte!

A N G É L I Q U E.

Ah! vous vous fâchez! Je vous laisse; je n'aime pas les injures.

V A L È R E.

Non, vous demeurerez; il faut que je jouisse de toute votre honte.

A N G É L I Q U E.

Eh bien! jouissez.

V A L È R E.

Car j'espère que vous n'aurez pas la hardiesse de tenter votre justification.

A N G É L I Q U E.

N'ayez pas peur.

V A L È R E.

Et que vous ne vous flattiez pas que je conserve encore les moindres sentimens en votre faveur.

A N G É L I Q U E.

Mon opinion là-dessus ne changera rien à la chose.

V A L È R E.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

A N G É L I Q U E.

C'est fort bien fait.

V A L È R E, *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monsieur (*montrant son frère*) un attachement qui n'est guère inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALÈRE.

L'ingrate! Hélas! il ne me reste plus qu'à mourir.

ANGÉLIQUE.

Valère, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes, de vous emporter sur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer vos travers.

VALÈRE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner!

ANGÉLIQUE.

En vérité, vous ne le méritez guère. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des sentimens, que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant conçu sur un simple portrait, avec toute la légèreté, & j'ose dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractère. Il n'est pas temps d'examiner si j'ai dû vous imiter, & ce n'est pas à vous, qui êtes coupable, qu'il conviendrait de blâmer ma conduite.

VALÈRE.

Ce n'est pas à moi, grands Dieux! Mais voyons où tendent ces beaux discours.

ANGÉLIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoissois l'objet de votre nouvel amour, & cela est vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement,

& cela n'est encore que trop vrai. En vous avouant son mérite, je ne vous ai point déguisé ses défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître; & je vous engage à présent ma parole de le faire aujourd'hui, dès cette heure même : car je vous avertis qu'il est plus près de vous que vous ne pensez.

V A L È R E.

Qu'entends-je ? quoi ! la.

A N G É L I Q U E.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette personne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir, entr'elle & moi, celle à qui vous destinez toute votre tendresse : choisissez, Chevalier : mais choisissez dès cet instant, & sans retour.

M A R T O N.

Le voilà, ma foi, bien embarrassé ! L'alternative est plaisante. Croyez-moi, Monsieur, choisissez le portrait; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

L U C I N D E.

Ah ! Valère, faut-il balancer si long-temps pour suivre les impressions du cœur ?

V A L È R E , *aux pieds d'Angélique, & jettant le portrait.*

C'en est fait; vous avez vaincu, belle Angélique, & je sens combien les sentimens qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. (*Marion ramasse le portrait.*) Mais hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

A N G É L I Q U E.

Vous pourrez juger de ma reconnoissance par le sacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valère, & considérez bien ces traits.

S f ij

LÉANDRE, *regardant aussi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là. C'est . . .
oui, ma foi, c'est lui. . . .

VALÈRE.

Qui ? lui ! Dites donc , elle. C'est une femme à qui je renonce
comme à toutes les femmes de l'univers , sur qui Angélique
l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valère, c'étoit une femme jusqu'ici : mais j'espère que
ce sera désormais un homme supérieur à ces petites foibleffes,
qui dégradoient son sexe & son caractère.

VALÈRE.

Dans quelle étrange surprise vous me jettez.

ANGÉLIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous
avez eu avec lui le commerce le plus intime , & qu'assurément
on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez cette parure
étrange que votre sœur y a fait ajouter. . . .

VALÈRE.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire ? Vous voyez le portrait, &
voilà l'original.

VALÈRE.

O Ciel ! & je ne meurs pas de honte !

MARTON.

Eh , Monsieur ! vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui
la connoissiez.

ANGÉLIQUE.

Ingrat ! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

VALÈRE.

Et moi, je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez bien que ; pour affermir notre réconciliation ; je vous présente Léandre mon frere ?

LÉANDRE.

Souffrez, Monsieur.....

VALÈRE.

Dieux ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle !

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur ! & que le mien même en est augmenté !

SCÈNE XVIII.

LISIMON, FRONTIN,

Les Acteurs de la Scène précédente.

LISIMON.

AH ! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valère & Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages, j'avois d'abord résolu de les y contraindre ; mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon père, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui

d'hui tout ce qui avoit été arrêté ; & voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angélique m'épousera : Lucinde ira dans un couvent : Valère sera déshérité ; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience , s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi ! voilà qui est toisé, on ne peut mieux !

LISIMON.

Qu'est-ce donc ! vous voilà tous interdits ! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

FRONTIN.

Voyez si pas un d'eux desserrera les dents ! La peste des fots amants & de la sotte jeunesse !

LISIMON.

Allons, vous savez tous mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh, Monsieur ! daignez suspendre votre courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras ? & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition ?

LISIMON.

Çà, je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh bien, Monsieur Valère ! faites-vous toujours des réflexions ?

VALÈRE.

Oui, mon père ; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

L I S I M O N.

Oh ! oh ! vous avez bien changé de langage ! Et toi, Lucinde ; aimes-tu toujours bien ta liberté ?

L U C I N D E.

Je sens mon père , qu'il peut être doux de la perdre sous les loix du devoir.

L I S I M O N.

Ah ! les voilà tous raisonnables. J'en suis charmé. Embrassez-moi , mes enfans , & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'est qu'un coup d'autorité frappé à propos !

V A L È R E.

Venez , belle Angélique ; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faisoit la honte de ma jeunesse ; & je vais désormais éprouver près de vous que , quand on aime bien , on ne songe plus à soi-même.

7-8

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

L E T T R E
D E J. J. R O U S S E A U ,
A M. D E V O L T A I R E .

Le 18 Août 1756.

V OS derniers Poèmes, Monsieur, me sont parvenus dans ma solitude ; & quoique tous mes amis connoissent l'amour que j'ai pour vos écrits, je ne fais de quelle part ceux-ci me pourroient venir , à moins que ce ne soit de la vôtre. J'y ai trouvé le plaisir avec l'instruction, & reconnu la main du maître ; & je crois vous devoir remercier à la fois de l'exemplaire & de l'ouvrage. Je ne vous dirai pas que tout m'en paroisse également bon ; mais les choses qui m'y déplaisent ne font que m'imposer plus de confiance pour celles qui me transportent. Ce n'est pas sans peine que je défends quelquefois ma raison contre les charmes de votre poésie ; mais c'est pour rendre mon admiration plus digne de vos ouvrages, que je m'efforce de n'y pas tout admirer.

JE ferai plus, Monsieur ; je vous dirai sans détour, non les beautés que j'ai cru sentir dans ces deux Poèmes ; la tâche effrayeroit ma paresse : ni même les défauts qu'y remarqueront peut-être de plus habiles gens que moi ; mais les déplaisirs qui troublent, en cet instant, le goût que je prenois à vos leçons, & je vous les dirai, encore attendri d'une première lecture où mon cœur écoutoit avidement le vôtre, vous aimant comme mon frère, vous honorant comme mon maître, me flattant enfin que vous reconnoîtrez dans mes intentions la franchise d'une ame droite, & dans mes discours le ton d'un ami de la vérité qui parle à un Philosophe. D'ailleurs plus votre second poème m'enchanté, plus je prends librement parti contre le premier ; car si vous n'avez pas craint de vous opposer à vous-même, pour

quoi craindrois-je d'être de votre avis ? Je dois croire que vous ne tenez pas beaucoup à des sentimens que vous réfutez si bien.

TOUS mes griefs sont donc contre votre poëme sur le désastre de Lisbonne , parce que j'en attendois des effets plus dignes de l'humanité qui paroît vous l'avoir inspiré. Vous reprochez à Pope & à Léibnitz d'insulter à nos maux , en soutenant que tout est bien , & vous amplifiez tellement le tableau de nos misères , que vous en aggravez le sentiment ; au lieu des consolations que j'espérois , vous ne faites que m'affliger. On diroit que vous craignez que je ne voie pas assez combien je suis malheureux ; & vous croiriez , ce semble , me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal.

NE vous y trompez pas , Monsieur ; il arrive tout le contraire de ce que vous vous proposez. Cet optimisme que vous trouvez si cruel , me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables.

LE poëme de Pope adoucit mes maux & me porte à la patience : le vôtre aigrit mes peines , m'excite au murmure , & m'ôtant tout , hors une espérance ébranlée , il me réduit au désespoir. Dans cette étrange opposition qui règne entre ce que vous établissez & ce que j'éprouve , calmez la perplexité qui m'agite , & dites-moi qui s'abuse , du sentiment ou de la raison.

» Homme , prends patience , « me disent Pope & Léibnitz.

» Tes maux sont un effet nécessaire de ta nature & de la constitution de cet univers. L'Être éternel & bienfaisant qui te

» gouverne eût voulu t'en garantir. De toutes les économies

» possibles , il a choisi celle qui réunissoit le moins de mal & le

» plus de bien , ou (pour dire la même chose encore plus crument , s'il le faut ,) s'il n'a pas mieux fait , c'est qu'il ne pou-

» voit mieux faire. «

QUE me dit maintenant votre poëme : » Souffre à jamais , » malheureux. S'il est un Dieu qui t'ait créé , sans doute il est » tout puissant ; il pouvoit prévenir tous tes maux : n'espère donc

» jamais qu'ils finissent ; car on ne sauroit voir pourquoi tu » existes , si ce n'est pour souffrir & mourir. « Je ne fais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme & que la fatalité même. Pour moi , j'avoue qu'elle me paroît plus cruelle encore que le Manichéisme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçoit d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu , pourquoi vouloir justifier sa puissance aux dépens de sa bonté ? S'il faut choisir entre deux erreurs , j'aime encore mieux la première.

VOUS ne voulez pas , Monsieur , qu'on regarde votre ouvrage comme un poëme contre la Providence ; & je me garderai bien de lui donner ce nom , quoique vous ayez qualifié de livre contre le genre humain , un écrit où je plaidois la cause du genre humain contre lui-même. Je fais la distinction qu'il faut faire entre les intentions d'un auteur , & les conséquences qui peuvent se tirer de sa doctrine. La juste défense de moi-même , m'oblige seulement à vous faire observer qu'en peignant les misères humaines , mon but étoit excusable , & même louable , à ce que je crois ; car je montrais aux hommes comment ils faisoient leurs malheurs eux-mêmes , & par conséquent comment ils pouvoient les éviter.

JE ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre , perfectionné , partant corrompu ; & quant aux maux physiques , si la matière sensible & impassible est une contradiction , comme il me le semble , ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie ; & alors la question n'est point , pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux ; mais pourquoi il existe ? De plus , je crois avoir montré qu'excepté la mort , qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder , la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne , convenez , par exemple , que la nature n'avoit point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages ; & que si les habitans de cette grande ville eussent été dispersés plus également , & plus légèrement logés , le dégât eût été beau-

coup moindre , & peut-être nul. Tout eût fui au premier ébranlement , & on les eût vu le lendemain à vingt lieues de-là , tout aussi gais que s'il n'étoit rien arrivé ; mais il faut rester , s'opiniâtrer autour des masures , s'exposer à de nouvelles secousses , parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre pour vouloir prendre , l'un ses habits , l'autre ses papiers , l'autre son argent ? Ne fait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même , & que ce n'est presque pas la peine de la sauver quand on a perdu tout le reste ?

VOUS auriez voulu , (& qui n'eût pas voulu de même !) que le tremblement se fût fait au fond d'un désert plutôt qu'à Lisbonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme aussi dans les déserts ? Mais nous n'en parlons point , parce qu'ils ne font aucun mal aux Messieurs de villes , les seuls hommes dont nous tenons compte : ils en font peu même aux animaux & aux Sauvages qui habitent épars dans des lieux retirés , & qui ne craignent , ni la chute des toits , ni l'embrasement des maisons. Mais que signifieroit un pareil privilège ? Seroit-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices , que la nature doit être soumise à nos loix , & que pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu , nous n'avons qu'à y bâtir une ville ?

IL y a des événemens qui nous frappent souvent plus ou moins , selon les faces sous lesquelles on les considère , & qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect , quand on veut les examiner de près. J'ai appris dans Zadig , & la nature me confirme de jour en jour , qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel , & qu'elle peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne , plusieurs sans doute ont évité de plus grands malheurs ; & malgré ce qu'une pareille description a de touchant , & fournit à la poésie , il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si , selon le cours ordinaire

des choses, il eût attendu, dans de longues angoisses, la mort qui l'est venu surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un Notaire & des héritiers ne laissent pas respirer, que les Médecins assassinent dans son lit à leur aise, & à qui des Prêtres barbares font avec art savourer la mort ? Pour moi je vois par-tout que les maux auxquels nous assujettit la nature, sont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

MAIS quelque ingénieux que nous puissions être à fomentier nos misères à force de belles institutions, nous n'avons pu, jusqu'à présent, nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, & de préférer le néant à notre existence; sans quoi, le découragement & le désespoir se feroient bientôt emparés du plus grand nombre, & le genre humain n'eût pu subsister long-temps. Or, s'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, ç'en seroit assez pour justifier notre existence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, & que ces maux seroient aussi grands que vous les dépeignez. Mais il est difficile de trouver sur ce sujet de la bonne foi chez les hommes, & de bons calculs chez les philosophes; parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens & des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence, indépendamment de toute autre sensation, & que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie; à-peu-près comme ces femmes qui, avec une robe tachée & des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

VOUS pensez avec Érasme que peu de gens voudroient renaitre aux mêmes conditions qu'ils ont vécu, mais tel tient sa marchandise fort haute, qui en rabattrait beaucoup s'il avoit quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs, Monsieur, qui dois-je croire que vous avez consulté sur cela ? Des riches, peut-être, rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la vie & toujours tremblant de la perdre; peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus

fédentaire , le plus mal-sain , le plus réfléchi , & par conséquent le plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure composition , ou du moins communément plus sincères , & qui , formant le plus grand nombre , doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ? Consultez un honnête bourgeois qui aura passé une vie obscure & tranquille , sans projets & sans ambition ; un bon artisan , qui vit commodément de son métier ; un paysan même , non de France , où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misère , afin qu'ils nous fassent vivre : mais du pays , par exemple , où vous êtes , & généralement de tout pays libre. J'ose poser en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un seul Montagnard mécontent de sa vie presque automate , & qui n'acceptât volontiers , au lieu même du Paradis , le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge ; & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu , que de celui qui peut dire avec Caton : *Nec me vixisse pœnitet , quoniam ita vixi ut frustra me natum non existimem*. Cela n'empêche pas que le Sage ne puisse quelquefois déloger volontairement , sans murmure & sans désespoir , quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ. Mais , selon le cours ordinaire des choses , de quelques maux que soit semée la vie humaine , elle n'est pas ; à tout prendre , un mauvais présent ; & si ce n'est pas toujours un mal de mourir , ç'en est fort rarement un de vivre.

Nos différentes manières de penser sur tous ces articles m'apprennent pourquoi plusieurs de vos preuves sont peu concluantes pour moi. Car je n'ignore pas combien la raison humaine prend plus facilement le moule de nos opinions que celui de la vérité , & qu'entre deux hommes d'avis contraire , ce que l'un croit démontré , n'est souvent qu'un sophisme pour l'autre. Quand vous attaquez , par exemple , la chaîne des êtres si bien décrite par Pope , vous dites qu'il n'est pas vrai que si l'on ôtoit un atôme du monde , le monde ne pourroit subsister. Vous citez

là-dessus M. de Crouzas ; puis vous ajoutez que la nature n'est asservie à aucune mesure précise, ni à aucune forme précise ; que nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière ; que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération ; que la nature n'agit jamais rigoureusement ; qu'ainsi on n'a aucune raison d'affirmer qu'un atôme de moins sur la terre seroit la cause de la destruction de la terre. Je vous avoue que sur tout cela, Monsieur, je suis plus frappé de la force de l'affertion que de celle du raisonnement, & qu'en cette occasion je céderois avec plus de confiance à votre autorité qu'à vos preuves.

A l'égard de M. de Crouzas, je n'ai point lu son écrit contre Pope, & ne suis peut-être pas en état de l'entendre ; mais ce qu'il y a de très-certain, c'est que je ne lui céderai pas ce que je vous aurai disputé, & que j'ai tout aussi peu de foi à ses preuves qu'à son autorité. Loin de penser que la nature ne soit point asservie à la précision des quantités & des figures, je croirois tout au contraire qu'elle seule suit à la rigueur cette précision, parce qu'elle seule fait comparer exactement les fins & les moyens, & mesurer la force à la résistance. Quant à ces irrégularités prétendues, peut-on douter qu'elles n'aient toutes leur cause physique ; & suffit-il de ne la pas appercevoir pour nier qu'elle existe ? Ces apparentes irrégularités viennent sans doute de quelques loix que nous ignorons, & que la nature suit tout aussi fidèlement que celles qui nous sont connues ; de quelque agent que nous n'apercevons pas, & dont l'obstacle ou le concours a des mesures fixes dans toutes ses opérations : autrement il faudroit dire nettement qu'il y a des actions sans principe & des effets sans cause ; ce qui répugne à toute philosophie.

SUPPOSONS deux poids en équilibre, & pourtant inégaux ; qu'on ajoute au plus petit la quantité dont ils diffèrent : ou les deux poids resteront encore en équilibre, & l'on aura une cause sans effet ; ou l'équilibre sera rompu, & l'on aura un effet sans cause. Mais si les poids étoient de fer, & qu'il y eût un

grain d'aimant caché sous l'un des deux, la précision de la nature lui ôteroit alors l'apparence de la précision, & à force d'exactitude elle paroîtroit en manquer. Il n'y a pas une figure, pas une opération, pas une loi dans le monde physique, à laquelle on ne puisse appliquer quelque exemple semblable à celui que je viens de proposer sur la pesanteur.

VOUS dites que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique; je vous demande, Monsieur, s'il y a quelque figure possible qui ne le soit pas, & si la courbe la plus bizarre n'est pas aussi régulière aux yeux de la nature qu'un cercle parfait aux nôtres? J'imagine, au reste, que si quelque corps pouvoit avoir cette apparente régularité, ce ne seroit que l'univers même, en le supposant plein & borné, car les figures mathématiques n'étant que des abstractions, n'ont de rapport qu'à elles-mêmes; au lieu que toutes celles des corps naturels sont relatives à d'autres corps & à des mouvemens qui les modifient: ainsi cela ne prouveroit encore rien contre la précision de la nature, quand même nous serions d'accord sur ce que vous entendez par ce mot de précision.

VOUS distinguez les événemens qui ont des effets, de ceux qui n'en ont point. Je doute que cette distinction soit solide. Tout événement me semble avoir nécessairement quelque effet ou moral, ou physique, ou composé des deux, mais qu'on n'apperçoit pas toujours, parce que la filiation des événemens est encore plus difficile à suivre que celle des hommes; comme en général on ne doit pas chercher des effets plus considérables que les événemens qui les produisent, la petitesse des causes rend souvent l'examen ridicule, quoique les effets soient certains; & souvent aussi plusieurs effets presque imperceptibles se réunissent pour produire un événement considérable. Ajoutez que tel effet ne laisse pas d'avoir lieu, quoiqu'il agisse hors du corps qui le produit. Ainsi la poussière qu'éleve un carrosse peut ne rien faire à la marche de la voiture & influencer sur celle du monde; mais comme il n'y a rien d'étranger à l'univers, tout ce qui s'y fait agit nécessairement sur l'univers même. Ainsi, Monsieur, vos exemples me paroissent plus ingénieux que convaincans; je vois mille raisons plausibles pourquoi il n'é-

roit

toit peut-être pas indifférent à l'Europe qu'un certain jour l'héritière de Bourgogne fût bien ou mal coëffée ; ni au destin de Rome, que César tournât les yeux à droite ou à gauche, & crachât de l'un ou de l'autre côté, en allant au Sénat, le jour qu'il y fut puni. En un mot, en me rappelant le grain de fable cité par Pascal, je suis à quelques égards de l'avis de votre Bramine ; & de quelque manière qu'on envisage les choses, si tous les événemens n'ont pas des effets sensibles, il me paroît incontestable que tous en ont de réels, dont l'esprit humain perd aisément le fil, mais qui ne sont jamais confondus par la nature.

VOUS dites qu'il est démontré que les corps célestes font leur révolution dans l'espace non-résistant. C'étoit assurément une belle chose à démontrer ; mais, selon la coutume des ignorans, j'ai très-peu de foi aux démonstrations qui passent ma portée. J'imaginerois que, pour bâtir celle-ci, l'on auroit à-peu-près raisonné de cette manière.

TELLE force agissant selon telle loi, doit donner aux astres tel mouvement dans un milieu non-résistant : or, les astres ont exactement le mouvement calculé, dont il n'y a point de résistance. Mais qui peut savoir s'il n'y a peut-être pas un million d'autres loix possibles, sans compter la véritable, selon lesquelles les mêmes mouvemens s'expliqueroient mieux encore dans un vuide que dans le vuide par celle-ci ? L'horreur du vuide n'a-t-elle pas long-temps expliqué la plupart des effets qu'on a depuis attribués à l'action de l'air ? D'autres expériences ayant ensuite détruit l'horreur du vuide, tout ne s'est-il pas trouvé plein ? N'a-t-on pas rétabli le vuide sur de nouveaux calculs ? Qui nous répondra qu'un système encore plus exact ne le détruira pas de-rechef ? Laissons les difficultés sans nombre qu'un physicien feroit peut-être sur la nature de la lumière & des espaces éclairés ; mais croyez-vous de bonne foi que Bayle, dont j'admire avec vous la sagesse & la retenue en matière d'opinion, eût trouvé la vôtre si démontrée ? En général il semble que les Sceptiques s'oublient un peu, si-tôt qu'ils prennent le ton dogmatique, & qu'ils devroient user plus sobrement que personne du terme de *démontrer*.

Le moyen d'être cru , quand on se vante de ne rien favoir , en affirmant tant de choses ?

AU reste , vous avez fait un correctif très-juste au systéme de Pope , en observant qu'il n'y a aucune gradation proportionnelle entre les créatures & le Créateur , & que si la chaîne des êtres créés aboutit à Dieu , c'est parce qu'il la tient , & non parce qu'il la termine.

SUR le bien du tout , préférable à celui de sa partie , vous faites dire à l'homme : » Je dois être aussi cher à mon maître , » moi être pensant & sentant , que les planètes , qui probablement » ne sentent point. » Sans doute cet univers matériel ne doit pas être plus cher à son auteur qu'un seul être pensant & sentant. Mais le systéme de cet univers qui produit , conserve & perpétue tous les êtres pensans & sentans , doit lui être plus cher qu'un seul de ces êtres ; il peut donc , malgré sa bonté , ou plutôt par sa bonté même , sacrifier quelque chose du bonheur des individus à la conservation du tout. Je crois , j'espère valoir mieux aux yeux de Dieu que la terre d'une planète ; mais si les planètes sont habitées , comme il est probable , pourquoi vaudrais-je mieux à ses yeux que tous les habitans de Saturne ? On a beau tourner ces idées en ridicule , il est certain que toutes les analogies sont pour cette population , & qu'il n'y a que l'orgueil humain qui soit contre. Or , cette population supposée , la conservation de l'univers semble avoir , pour Dieu même , une moralité qui se multiplie par le nombre des mondes habités.

QUE le cadavre d'un homme nourrisse des vers , des loups ou des plantes , ce n'est pas , je l'avoue , un dédommagement de la mort de cet homme ; mais si , dans le systéme de l'univers , il est nécessaire à la conservation du genre humain qu'il y ait une circulation de substance entre les hommes , les animaux & les végétaux , alors le mal particulier d'un individu contribue au bien général. Je meurs , je suis mangé des vers ; mais mes enfans , mes freres vivront comme j'ai vécu , & je fais , par l'ordre de la nature , pour tous les hommes , ce que firent volontairement

Codrus, Curtius, les Cécies, les Philènes, & mille autres pour une petite partie d'hommes.

POUR revenir, Monsieur, au système que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement, sans distinguer avec soin le mal particulier dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existence, du mal général que nie l'optimiste. Il n'est pas question de savoir si chacun de nous souffre, ou non; mais s'il étoit bon que l'univers fût, & si nos maux étoient inévitables dans la constitution de l'univers. Ainsi l'addition d'un article rendroit, ce semble, la proposition plus exacte; & au lieu de *Tout est bien*, il vaudroit peut-être mieux dire : *Le tout est bien*, ou *Tout est bien pour le tout*. Alors il est très-évident qu'aucun homme ne sauroit donner des preuves directes ni pour, ni contre; car ces preuves dépendent d'une connoissance parfaite de la constitution du monde & du but de son auteur, & cette connoissance est incontestablement au-dessus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimisme ne peuvent se tirer, ni des propriétés de la matière, ni de la mécanique de l'univers, mais seulement par induction des perfections de Dieu qui préside à tout; de sorte qu'on ne prouve pas l'existence de Dieu par le système de Pope, mais le système de Pope par l'existence de Dieu: & c'est sans contredit de la question de la Providence qu'est dérivée celle de l'origine du mal. Que si ces deux questions n'ont pas mieux été traitées l'une que l'autre, c'est qu'on a toujours si mal raisonné sur la Providence, que ce qu'on en a dit d'absurde, a fort embrouillé tous les corollaires qu'on pouvoit tirer de ce grand & consolant dogme.

LES premiers qui ont gâté la cause de Dieu, sont les Prêtres & les dévots, qui ne souffrent pas que rien se fasse selon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la justice divine à des événemens purement naturels; & pour être sûrs de leur fait, punissent & châtient les méchans, éprouvent ou récompensent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, selon l'événement. Je ne fais, pour moi, si c'est une bonne rhéologie; mais je trouve que c'est une mauvaise manière de rai-

sonner, de fonder indifféremment sur le pour & le contre les preuves de la Providence, & de lui attribuer sans choix tout ce qui se feroit également sans elle.

LES Philosophes, à leur tour, ne me paroissent guère plus raisonnables, quand je les vois s'en prendre au Ciel de ce qu'ils ne sont pas impassibles, crier que tout est perdu, quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils sont pauvres, ou qu'on les vole, & charger Dieu, comme dit Sénèque, de la garde de leur valise. Si quelque accident tragique eût fait périr Cartouche ou César dans leur enfance, on auroit dit : quels crimes avoient-ils commis ? Ces deux brigands ont vécu, & nous disons : pourquoi les avoir laissé vivre ? Au contraire, un dévot dira dans le premier cas : Dieu vouloit punir le père en lui ôtant son enfant ; & dans le second : Dieu conservoit l'enfant pour le châtement du peuple. Ainsi quelque parti qu'ait pris la nature, la Providence a toujours raison chez les dévots, & toujours tort chez les Philosophes. Peut-être dans l'ordre des choses humaines, n'a-t-elle ni tort ni raison, parce que tout tient à la loi commune, & qu'il n'y a d'exception pour personne. Il est à croire que les événemens particuliers ne sont rien ici-bas aux yeux du Maître de l'univers, que sa Providence est seulement universelle, qu'il se contente de conserver les genres & les espèces, & de présider au tout, sans s'inquiéter de la manière dont chaque individu passe cette courte vie. Un Roi sage qui veut que chacun vive heureux dans ses États, a-t-il besoin de s'informer si les cabarets y sont bons ? Le passant murmure une nuit, quand ils sont mauvais, & rit tout le reste de ses jours d'une impatience aussi déplacée. *Commorandi enim Natura diversorium nobis, non habitandi dedit.*

POUR penser juste à cet égard, il semble que les choses devroient être considérées relativement dans l'ordre physique, & absolument dans l'ordre moral : de sorte que la plus grande idée que je puis me faire de la Providence, est que chaque être matériel soit disposé le mieux qu'il est possible par rapport au tout, & chaque être intelligent & sensible le mieux

qu'il est possible par rapport à lui-même ; ce qui signifie en d'autres termes , que pour qui sent son existence , il vaut mieux exister que ne pas exister. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être sensible , & non à quelques instans particuliers de sa durée , tel que la vie humaine ; ce qui montre combien la question de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'ame , que j'ai le bonheur de croire , sans ignorer que la raison peut en douter ; & à celle de l'éternité des peines , que ni vous , ni moi , ni jamais homme pensant bien de Dieu , ne croirons jamais.

Si je ramène ces questions diverses à leur principe commun , il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe , il est parfait ; s'il est parfait , il est sage , puissant & juste ; s'il est sage & puissant , tout est bien ; s'il est juste & puissant , mon ame est immortelle , si mon ame est immortelle , trente ans de vie ne font rien pour moi , & sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la première proposition , jamais on n'ébranlera les suivantes ; si on la nie , il ne faut point disputer sur ces conséquences.

NOUS ne sommes ni l'un ni l'autre dans ce dernier cas. Bien loin du moins que je puisse présumer rien de semblable de votre part en lisant le recueil de vos œuvres , la plupart m'offrent les idées les plus grandes , les plus douces , les plus consolantes de la Divinité ; & j'aime bien mieux un Chrétien de votre façon que de celle de la Sorbonne.

QUANT à moi , je vous avouerai naïvement , que ni le pour ni le contre ne me paroissent démontrés sur ce point par les lumières de la raison , & que si le Théiste ne fonde son sentiment que sur des probabilités , l'Athée , moins précis encore , ne me paroît fonder le sien que sur des possibilités contraires. De plus , les objections , de part & d'autre , sont toujours insolubles , parce qu'elles roulent sur des choses dont les hommes n'ont point de véritable idée. Je conviens de tout cela , &

pourtant je crois en Dieu tout aussi fortement que je croye aucune autre vérité; parce que croire & ne croire pas sont les choses qui dépendent le moins de moi; que l'état de doute est un état trop violent pour mon ame; que quand ma raison flotte, ma foi ne peut rester long-temps en suspens, & se détermine sans elle; qu'enfin mille sujets de préférence m'attirent du côté le plus consolant, & joignent le poids de l'espérance à l'équilibre de la raison.

VOILA donc une vérité dont nous partons tous deux, à l'appui de laquelle vous sentez combien l'optimisme est facile à défendre, & la Providence à justifier, & ce n'est pas à vous qu'il faut répéter les raisonnemens rebattus, mais solides, qui ont été faits si souvent à ce sujet. A l'égard des Philosophes qui ne conviennent pas du principe, il ne faut point disputer avec eux sur ces matières, parce que ce qui n'est qu'une preuve de sentiment pour nous, ne peut devenir pour eux une démonstration, & que ce n'est pas un discours raisonnable de dire à un homme : Vous devez croire ceci parce que je le crois. Eux, de leur côté, ne doivent point disputer avec nous sur ces mêmes matières, parce qu'elles ne sont que des corollaires de la proposition principale qu'un adversaire honnête ose à peine leur opposer, & qu'à leur tour ils auroient tort d'exiger qu'on leur prouvât le corollaire indépendamment de la proposition qui lui sert de base. Je pense qu'ils ne le doivent pas, encore par une autre raison. C'est qu'il y a de l'inhumanité à troubler les ames paisibles, & à désoler les hommes à pure perte, quand ce qu'on veut leur apprendre n'est ni certain ni utile. Je pense, en un mot, qu'à votre exemple on ne sauroit attaquer trop fortement la superstition qui trouble la société, ni trop respecter la Religion qui la soutient.

MAIS je suis indigné, comme vous, que la foi de chacun ne soit pas dans la plus parfaite liberté, & que l'homme ose contrôler l'intérieur des consciences où il ne sauroit pénétrer : comme s'il dépendoit de nous de croire ou de ne pas croire dans des matières où la démonstration n'a point lieu, & qu'on

pût jamais asservir la raison à l'autorité. Les Rois de ce monde ont-ils donc quelque inspection dans l'autre ? & font-ils en droit de tourmenter leurs Sujets ici-bas, pour les forcer d'aller en Paradis ? Non ; tout Gouvernement humain se borne par sa nature aux devoirs civils ; & quoiqu'en ait pu dire le sophiste Hobbes, quand un homme sert bien l'État, il ne doit compte à personne de la manière dont il sert Dieu.

FIGNORE si cet être juste ne punira point un jour toute tyrannie exercée en son nom ; je suis bien sûr au moins qu'il ne la partagera pas, & ne refusera le bonheur éternel à nul incrédule vertueux & de bonne foi. Puis-je, sans offenser sa bonté & même sa justice, douter qu'un cœur droit ne rachete une erreur involontaire, & que des mœurs irréprochables ne vailent bien mille cultes bizarres prescrits par les hommes, & rejettés par la raison ? Je dirai plus ; si je pouvois, à mon choix, acheter les œuvres aux dépens de ma foi, & compenser à force de vertu mon incrédulité supposée, je ne balancerois pas un instant ; & j'aigerois mieux pouvoir dire à Dieu : J'ai fait sans songer à toi, le bien qui t'est agréable, & mon cœur suivoit ta volonté sans la connoître : que de lui dire, comme il faudra que je fasse un jour : Hélas ! je t'aimois & n'ai cessé de t'offenser ; je t'ai connu, & n'ai rien fait pour te plaire.

IL y a, je l'avoue, une sorte de profession de foi que les loix peuvent imposer ; mais hors les principes de la morale & du droit naturel, elle doit être purement négative, parce qu'il peut exister des Religions qui attaquent les fondemens de la société, & qu'il faut commencer par exterminer ces Religions pour assurer la paix de l'État. De ces dogmes à proscrire, l'intolérance est sans difficulté le plus odieux ; mais il faut le prendre à sa source ; car les fanatiques les plus sanguinaires changent de langage selon la fortune ; & ne prêchent que patience & douceur quand ils ne sont pas les plus forts. Ainsi j'appelle intolérant par principe tout homme qui s'imagine qu'on ne peut être homme de bien sans croire tout ce qu'il croit, & damne impitoyablement tous ceux qui ne pensent pas comme lui. **En**

effet, les fidèles sont rarement d'humeur à laisser les réprouvés en paix dans ce monde; & un Saint qui croit vivre avec des damnés, anticipe volontiers sur le métier du diable. Que s'il y avoit des incrédules intolérans, qui voulussent forcer le peuple à ne rien croire, je ne les bannirois pas moins sévèrement que ceux qui le veulent forcer à croire tout ce qui leur plaît.

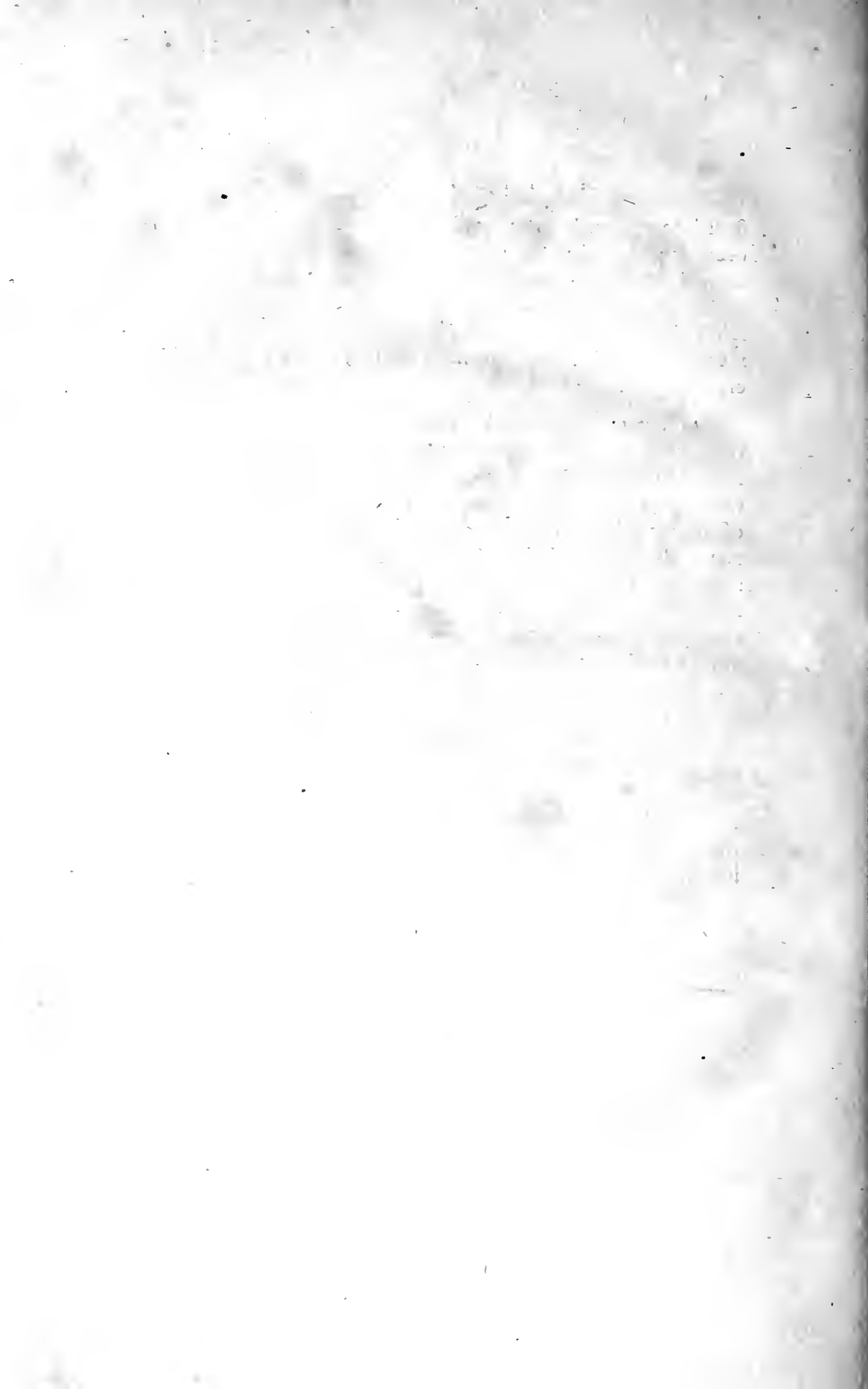
JE voudrois donc qu'on eût dans chaque état un code moral, ou une espèce de profession de foi civile, qui contint positivement les maximes sociales que chacun seroit tenu d'admettre, & négativement les maximes fanatiques qu'on seroit tenu de rejeter, non comme impies, mais comme séditieuses. Ainsi toute religion qui pourroit s'accorder avec le code, seroit admise; toute religion qui ne s'y accorderoit pas seroit proscrite: & chacun seroit libre de n'en avoir point d'autre que le code même. Cet ouvrage fait avec soin seroit, ce me semble, le livre le plus utile qui ait jamais été composé, & peut-être le seul nécessaire aux hommes. Voilà, Monsieur, un sujet pour vous. Je souhaiterois passionnément que vous voulussiez entreprendre cet ouvrage, & l'embellir de votre poésie, afin que, chacun pouvant l'apprendre aisément, il portât, dès l'enfance dans tous les cœurs, ces sentimens de douceur & d'humanité qui brillent dans vos écrits, & qui manqueraient toujours aux dévots. Je vous exhorte à méditer ce projet, qui doit plaire au moins à votre ame. Vous nous avez donné dans votre poème sur la religion naturelle le catéchisme de l'homme: donnez-nous maintenant, dans celui que je vous propose, le catéchisme du citoyen. C'est une matière à méditer long-temps, & peut-être à réserver pour le dernier de vos ouvrages, afin d'achever, par un bienfait au genre humain, la plus brillante carrière que jamais homme de lettres ait parcourue.

JE ne puis m'empêcher, Monsieur, de remarquer à ce propos une opposition bien singulière entre vous & moi dans le sujet de cette lettre. Rassasié de gloire, & désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance; bien sûr de l'immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'ame;

&

& si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour médecin & pour ami : vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, obscur, pauvre & tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite, & trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez ; mais j'espère, & l'espérance embellit tout.

J'AI autant de peine à quitter cette ennuyeuse lettre, que vous en aurez à l'achever. Pardonnez-moi, grand homme, un zèle peut-être indiscret, mais qui ne s'épancheroit pas avec vous, si je vous estimois moins. A Dieu ne plaise que je veuille offenser celui de mes contemporains dont j'honore le plus les talens, & dont les écrits parlent le mieux à mon cœur ; mais il s'agit de la cause de la Providence, dont j'attends tout. Après avoir si long-temps puisé dans vos leçons des consolations & du courage, il m'est dur que vous m'ôtiez maintenant tout cela, pour ne m'offrir qu'une espérance incertaine & vague, plutôt comme un palliatif actuel que comme un dédommagement à venir. Non : j'ai trop souffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. Toutes les subtilités de la métaphysique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'ame, & d'une Providence bienfaisante. Je la sens, je la crois, je la veux, je l'espère, je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir, & ce sera, de toutes les disputes que j'aurai soutenues, la seule où mon intérêt ne sera pas oublié. Je suis, Monsieur, &c.



 L' A L L É E ⁽³⁸⁾

D E

S I L V I E.

QU'A m'égarer dans ces bocages
 Mon cœur goûte de voluptés !
 Que je me plais sous ces ombrages !
 Que j'aime ces flots argentés !
 Douce & charmante rêverie ,
 Solitude aimable & chérie ,
 Puissiez-vous toujours me charmer ?
 De ma triste & lente carrière
 Rien n'adouciroit la misère ,
 Si je cessois de vous aimer.
 Fuyez de cet heureux asyle ,
 Fuyez de mon ame tranquille ,
 Vains & tumultueux projets ;
 Vous pouvez promettre sans cesse
 Et le bonheur & la sagesse ;
 Mais vous ne les donnez jamais.
 Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre
 A moins que son cœur ne se livre
 Aux soins d'un douteux avenir ?
 Et si le temps coule si vite ,
 Au lieu de retarder sa fuite ,
 Faut-il encor la prévenir ?
 Oh ! qu'avec moins de prévoyance
 La vertu, la simple innocence ,
 Font des heureux à peu de frais !
 Si peu de bien suffit au Sage ,

(83) C'est le nom d'une promenade solitaire où ces vers ont été composés.

Qu'avec le plus léger partage
 Tous ses desirs sont satisfaits :
 Tant de soins, tant de prévoyance
 Sont moins des fruits de la prudence
 Que des fruits de l'ambition :
 L'homme, content du nécessaire,
 Craint peu la fortune contraire,
 Quand son cœur est sans passion.
 Passions, sources de délices,
 Passions, sources de supplices,
 Cruels tyrans, doux séducteurs,
 Sans vos fureurs impétueuses,
 Sans vos amorces dangereuses,
 La paix seroit dans tous les cœurs.
 Malheur au mortel méprisable
 Qui dans son ame insatiable
 Nourrit l'ardente soif de l'or !
 Que du vil penchant qui l'entraîne
 Chaque instant il trouve la peine
 Au fond même de son trésor.
 Malheur à l'ame ambirieuse,
 De qui l'insolence odieuse
 Veut asservir tous les humains !
 Qu'à ses rivaux toujours en bute,
 L'abyme apprêté pour sa chute
 Soit creusé de ses propres mains.
 Malheur à tout homme farouche ;
 A tout mortel que rien ne rouche
 Que sa propre félicité !
 Qu'il éprouve dans sa misère,
 De la part de son propre frère,
 La même insensibilité.
 Sans doute un cœur né pour le crime
 Est fait pour être la victime
 De ces affreuses passions ;
 Mais jamais du Ciel condamnée,

On ne vit une ame bien née ;
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses ;
De qui les amorces flatteuses
Déguisent bien mieux le poison ,
Et qui toujours dans un cœur tendre
Commencent à se faire entendre
En faisant taire la raison ;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'imposent que d'aimables loix :
La haine & ses fureurs sanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des sentimens si légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes ;
Ils devraient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en est tant de plus coupables
Qu'il traite moins sévèrement.
O discours trop remplis de charmes !
Est-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce jour ;
J'y veux moraliser sans cesse ,
Et toujours j'y songe à l'amour.
Je sens qu'une ame plus tranquille ,
Plus exempte de tendres soins ,
Plus libre en ce charmant asyle ,
Philosopheroit beaucoup moins.
Ainsi du feu qui me dévore
Tout sert à fomentier l'ardeur :
Hélas ! n'est-il pas temps encore
Que la paix regne dans mon cœur ?

Déjà de mon septième lustre
 Je vois le terme s'avancer ;
 Déjà la jeunesse & son lustre
 Chez moi commence à s'effacer.
 La triste & sévère Sageſſe
 Fera bientôt fuir les Amours ;
 Bientôt la peſante vieilleſſe
 Va ſuccéder à mes beaux jours.
 Alors les ennuis de la vie
 Chaffant l'aimable volupté ;
 On verra la philoſophie
 Naître de la néceſſité ;
 On me verra par jaloſie,
 Prêcher mes caduques vertus,
 Et ſouvent blâmer par envie
 Les plaiſirs que je n'aurai plus.
 Mais malgré les glaces de l'âge,
 Raiſon, malgré ton vain effort,
 Le Sage a ſouvent fait naufrage
 Quand il croyoit toucher au port.

O ſageſſe ! aimable chimère !
 Douce illuſion de nos cœurs !
 C'eſt ſous ton divin caractère
 Que nous encenſons nos erreurs.
 Chaque homme t'habille à ſa mode ;
 Sous le maſque le plus commode
 A leur propre félicité,
 Ils déguifent tous leur foibleſſe,
 Et donnent le nom de ſageſſe
 Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel, chez la Jeuneſſe étourdie,
 Le vice inſtruit par la folie,
 Et d'un faux titre revêtu,
 Sous le nom de philoſophie
 Tend des pièges à la vertu.

Tel dans une route contraire
On voit le fanatique austère
En guerre avec tous ses desirs ,
Peignant Dieu toujours en colère,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaisirs.
Ah ! s'il existoit un vrai Sage,
Que, différent en son langage ,
Et plus différent en ses mœurs,
Ennemi des vils séducteurs ,
D'une sagesse plus aimable,
D'une vertu plus sociable ,
Il joindroit le juste milieu
A cet hommage pur & tendre
Que tous les cœurs auroient dû rendre ;
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu!

IMITATION LIBRE
 D'UNE CHANSON ITALIENNE
 DE METASTASE.

GRACE à tant de tromperies ,
 Grace à tes coquetteries ,
 Nice, je respire enfin.
 Mon cœur libre de sa chaîne ,
 Ne déguise plus sa peine ;
 Ce n'est plus un songe vain.

TOUTE ma flamme est éteinte :
 Sous une colère feinte ,
 L'amour ne se cache plus.
 Qu'on te nomme en ton absence ,
 Qu'on t'adore en ma présence ,
 Mes sens n'en sont point émus.

EN paix, sans toi, je sommeille ;
 Tu n'es plus quand je m'éveille .
 Le premier de mes desirs.
 Rien de ta part ne m'agite ;
 Je t'aborde & je te quitte
 Sans regrets & sans plaisirs.

LE souvenir de tes charmes ,
 Le souvenir de mes larmes
 Ne fait nul effet sur moi.
 Juge enfin comme je t'aime :
 Avec mon rival lui-même
 Je pourrais parler de toi.

SOIS fière, sois inhumaine ,

Ta fierté n'est pas moins vaine.
 Que le feroit ta douceur.
 Sans être ému je t'écoute ;
 Et tes yeux n'ont plus de route
 Pour pénétrer dans mon cœur.

D'UN mépris, d'une caresse,
 Mes plaisirs ou ma tristesse
 Ne reçoivent plus la loi.
 Sans toi j'aime les bocages ;
 L'horreur des antres sauvages
 Peut me déplaire avec toi.

TU me parois encor belle ;
 Mais, Nice, tu n'es plus celle
 Dont mes sens font enchantés.
 Je vois, devenu plus sage,
 Des défauts sur ton visage,
 Qui me sembloient des beautés.

LORSQUE je brisai ma chaîne,
 Dieu, que j'éprouvai de peine !
 Hélas ! je crus en mourir.
 Mais quand on a du courage,
 Pour se tirer d'esclavage
 Que ne peut-on point souffrir ?

AINSI du piège perfide
 Un oiseau simple & timide
 Avec effort échappé,
 Au prix des plumes qu'il laisse
 Prend des leçons de sagesse
 Pour n'être plus attrapé.

TU crois que mon cœur t'adore,
 Voyant que je parle encore
 Des soupirs que j'ai poussés ;
 Mais tel au port qu'il desire

Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.

LE guerrier couvert de gloire
Se plaît, après la victoire,
A raconter ses exploits;
Et l'esclave, exempt de peine,
Montre avec plaisir la chaîne
Qu'il a trainée autrefois.

JE m'exprime sans contrainte ;
Je ne parle point par feinte
Pour que tu m'ajoutes foi ;
Et quoique tu puisses dire ,
Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

TES appas , beauté trop vaine ;
Ne te rendront pas sans peine
Un aussi fidèle amant.
Ma perte est moins dangereuse ;
Je fais qu'une autre trompeuse
Se trouve plus aisément.

GIUSEPPE FARSETTI,

PATRIZIO VENETO A. GIÓ.

GIACOMO ROUSSEAU,

CITTADINO GINEVRINO.

S E R M O N E.

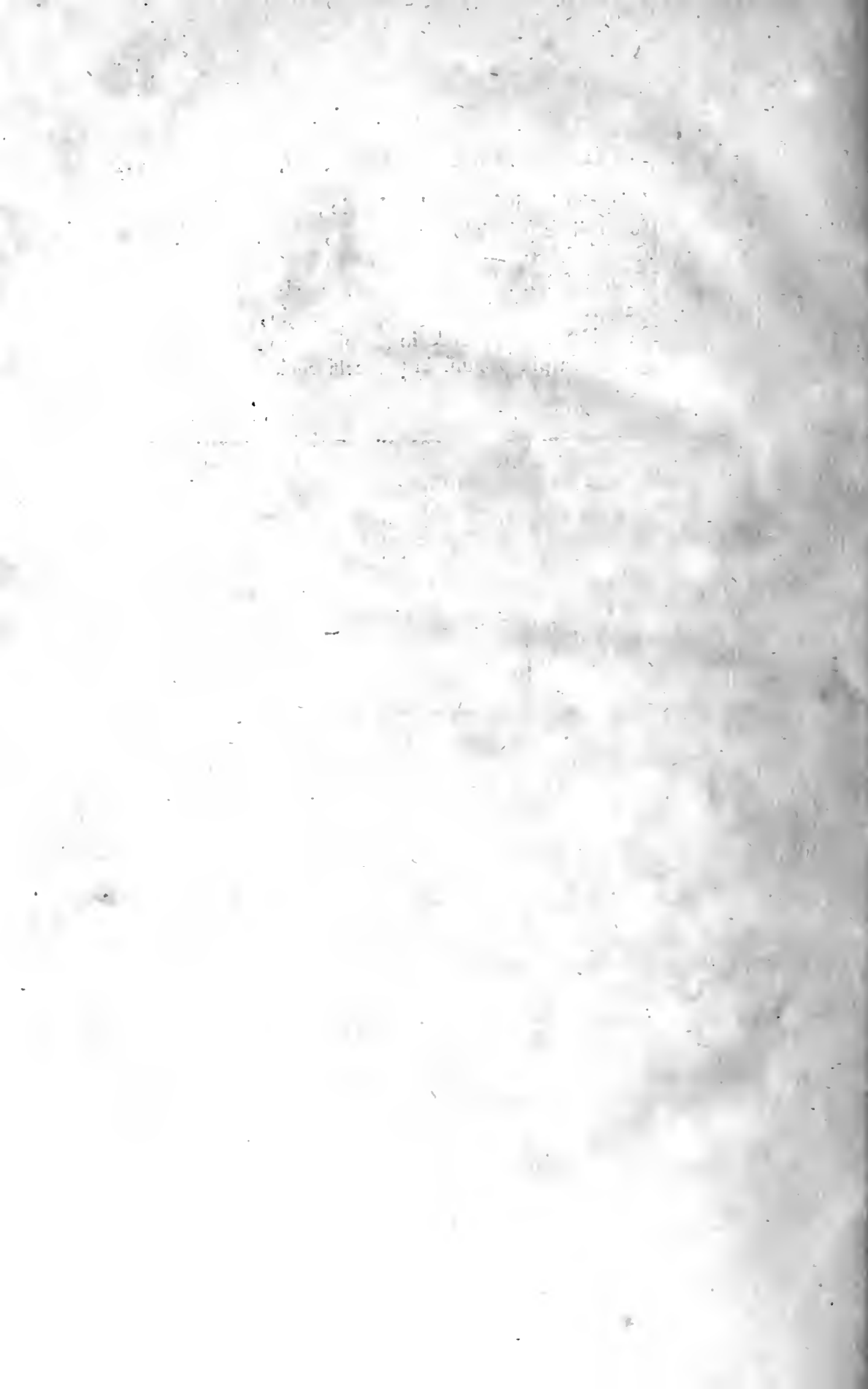
S'io non vedessi con questi occhi, quale
 Equanta ha virtù feggio entro il tuo perto,
 E come, l'oro, e le lucenti gemme
 E gli agi, cui si dietro il mondo corre,
 Disprezzi, e sei Signor di te medesimo;
 Io crederei che avesse il falso scritto
 Di Diogene faggio il secol prisco.
 O spirito degno! opta diversa è certo
 Empier le carte di severi detti,
 Porgendo filosofici consigli;
 Ed aver l'alma di giustizia piena,
 E porre di ragione in uso il lume:
 Questo a te serba il ciel. Già non parl'io
 Per farti onor, che il suon delle tue lodi
 Poco gradisci, e nulla il biasmo curi;
 Ma per far noto il ver la lingua snodo.
 Siegui il tuo nobil corso, anima sciolta
 D'ogni umano legame. Odo chi dice:
 Folle alterigia è che rifiuta l'oro,
 Che ricca e larga man ti porge in dono.
 Ma tu, ciò di che d'uopo alcun non hai,
 Rifiuti solo, e d'uopo hai ben di poo,
 E lieto vivi, e temperato, e faggio;
 Come colui, che vedi, che la chioma

Colta e sparfa d'odor, gli eletti panni
 E molte masse di fecondo argento,
 Raro l'uomo beato in terra fanno.
 Ma la cieca età nostra è giunta a tale,
 Ch'ammira sol ciò che par bello agli occhi;
 E l'opre generose, e i fatti egregi,
 E l'anima pura e di rimorsi scarca,
 Prima fonte e cagion d'ogni ben nostro,
 Contempla appena, o non cognosce affatto.

L'UMANA razza, al mio parer, somiglia
 Color che, come il Gelli un tempo ha scritto,
 Fur da Circe cangiati in crude fiere;
 Che poi, tornar potendo alle lor forme,
 E riavere il lor conoscimento,
 Meglio amar rimaner bestie nel fango.
 Or dimmi quanti nel pantano immerfi
 Di vizi opprobriosi oggi riscontri,
 Che a noverargli opra perduta fora?
 Odio ad amor che mai non differ vero!
 Reggono il mondo; maschera e belletto
 Copre e traveste le parole e i fatti.
 Ov'è chi scrisse con sì puri inchiostri;
 » La gola, il sonno, e l'oziose piume
 » Hanno dal mondo ogni virtù sbandita? «
 Riforga per veder se il suo concerto
 In questa nostra etade al ver s'appone.
 Quindi è che il senso depravato e guasto,
 Che non può regger di virtute al lume,
 Omaggio non le rende, e ogni via tenta
 Onde vana e ridicola riesca.

DEH! Cittadino di città ben retta,
 E compagno e fratel d'ottime genti
 Ch'amor del giusto ha ragunate insieme,
 Del tuo fido operar pago e contento

Vivi; che la giustizia e la virtude,
Come di se principio e di se fine,
Vive di se contenta, e non cerca oltre.
Ma stolto ! Il foglio di moral precetti
Spargo, nè ch'io ragiono a te m'avveggiò ;
Da cui tanto s'apprende in un sol giorno ;
Quanto da più volumi in parecchi anni.



L E T T R E

D E

MONSIEUR ROUSSEAU,

*Écrite de Paris le 25 Juillet 1750, à l'Auteur du
Mercur.*

VOUS le voulez, Monsieur; je ne résiste plus : il faut vous ouvrir un porte-feuille qui n'étoit pas destiné à voir le jour, & qui en est très-peu digne. Les plaintes du public sur ce déluge de mauvais écrits dont on l'inonde journellement, m'ont assez appris qu'il n'a que faire des miens; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle seule j'aurois pu aspirer, a peu flatté mon ambition. N'ayant pu vaincre mon penchant pour les Lettres, j'ai presque toujours écrit pour moi seul; & le Public ni mes amis n'auront pas à se plaindre que j'aie été pour eux *Recitator acerbus*. Or, on est toujours indulgent à soi-même, & des écrits ainsi destinés à l'obscurité, l'Auteur même eut-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le seul desir de plaire peut surmonter le dégoût.

UNE chose singulière, c'est qu'ayant autrefois publié un seul Ouvrage, (84) où certainement il n'est point question de poésie, on me fasse aujourd'hui Poète malgré moi; on vient tous les jours me faire compliment sur des Comédies & d'autres pièces de vers que je n'ai point faites, & que je ne suis pas capable de faire. C'est la conformité du nom de l'Auteur avec le mien qui m'attire cet honneur. J'en serois flatté, sans doute, si l'on pouvoit l'être des éloges qu'on dérobe à autrui; mais

(84) Dissertation sur la Musique moderne.

louer un homme de choses qui sont au-dessus de ses forces , c'est le faire songer à son insuffisance.

JE m'étois essayé , je l'avoue , dans le genre lyrique , par un Ouvrage loué des amateurs , décrié des Artistes ; & que la réunion de deux Arts difficiles a fait exclure par ceux-ci avec autant de chaleur que si en effet il eût été excellent ; je m'étois imaginé , en vrai Suisse , que pour réussir , il ne falloit que bien faire ; mais ayant vu par l'expérience d'autrui , que bien faire est le premier & le plus dangereux obstacle qu'on trouve à surmonter dans cette carrière ; & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens , que je ne puis ni ne veux avoir , je me suis hâté de rentrer dans l'obscurité qui convient également à mes talens & à mon caractère , & où vous devriez me laisser pour l'honneur de votre Journal.

LETTRES

DE MONSIEUR

LE COMTE DE TRESSAN,

A

MONSIEUR ROUSSEAU,

*Avec les Réponses de celui-ci , concernant Monsieur
PALISSOT , Auteur de la Comédie des
Philosophes.*

THE GREAT

DICTIONARY

OF THE ENGLISH LANGUAGE

AND

OF THE PRINCIPLES OF GRAMMAR

BY SAMUEL JOHNSON
Author of the Dictionary of the English Language
and the Lives of the English Poets

PREMIÈRE LETTRE

De M. Le Comte de TRESSAN.

VOUS connoîtrez, Monsieur, par la lettre du Roi de Pologne que j'envoie à M. d'Alembert, à quel point ce Prince est indigné de l'attentat du Sr. Palissot; il est tout simple, il est bien sûr que vous auriez trop méprisé Palissot pour être ému par la sottise qu'il vient de faire; mais le Roi de Pologne mérite d'avoir des serviteurs attachés, & je suis trop jaloux de sa gloire pour n'avoir pas rempli, dans cette occasion, des devoirs aussi chers à mon cœur.

JE n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur; mais je suis lié d'une tendre amitié avec vos compatriotes. Je regarde Genève comme la ville de l'Europe où la jeunesse reçoit la plus excellente éducation: j'ai toujours sous mes ordres beaucoup de jeunes Officiers Génevois; je n'en vois aucun sortir de sa famille sans prouver qu'il a des mœurs & de la littérature. Si l'ancienne amitié dont plusieurs de vos amis m'honorent, si l'amour que j'ai pour les sciences & les lettres que vous enrichissez tous les jours, peuvent m'être un titre auprès de vous, j'aurai bien de l'empressement, Monsieur, à me lier avec vous dans le premier voyage que je ferai à Paris, & je vous prie de recevoir avec plaisir & amitié les assurances de la haute estime avec laquelle, &c.

Toul, 20 Octobre 1755.

R É P O N S E

De M. J. J. ROUSSEAU.

JE vous honorois, Monsieur, comme nous faisons tous; il m'est doux de joindre la reconnoissance à l'estime, & je remercirois volontiers M. Paliffot de m'avoir procuré, sans y songer, des témoignages de vos bontés, qui me permettent de vous en donner de mon respect. Si cet Auteur a manqué à celui qu'il devoit & que doit toute la terre au Prince qu'il vouloit amuser, qui plus que moi doit le trouver inexcusable ? Mais si tout son crime est d'avoir exposé mes ridicules, c'est le droit du théâtre; je ne vois en cela rien de reprehensible pour l'honnête homme, & j'y vois pour l'Auteur le mérite d'un heureux choix. Je vous prie donc, Monsieur, de ne pas écouter là-dessus le zèle que l'amitié & la générosité inspirent à M. d'Alembert, & de ne point chagriner, pour cette bagatelle, un homme de mérite qui ne m'a fait aucune peine, & qui porteroit avec douleur la disgrâce du Roi de Pologne & la vôtre.

MON cœur est ému des éloges dont vous honorez ceux de mes concitoyens qui sont sous vos ordres. Effectivement le Genevois est naturellement bon; il a l'ame honnête, il ne manque pas de sens, & il ne lui faut que de bons exemples pour se tourner tout-à-fait au bien. Permettez-moi, Monsieur, d'exhorter ces jeunes Officiers à profiter du vôtre, à se rendre dignes de vos bontés, & à perfectionner sous vos yeux les qualités qu'ils vous doivent peut-être, & que vous attribuez à leur éducation. Je prendrai volontiers pour moi, quand vous viendrez à Paris, le conseil que je leur donne; ils étudieront l'homme de guerre, moi le Philosophe: notre étude commune fera l'homme de bien, & vous ferez toujours notre maître.

Paris ce 26 Décembre 1755.

L E T T R E I I.

De M. Le Comte de TRESSAN.

RECEVEZ, Monsieur, le prix de la vertu la plus pure. Vos ouvrages nous la font aimer en nous peignant ses charmes dans leur première simplicité; vous venez de l'enseigner dans ce moment par l'acte le plus généreux & le plus digne de vous.

LE Roi de Pologne, Monsieur, attendri, édifié par votre lettre, croit ne pouvoir vous donner une marque plus éclatante de son estime, qu'en souscrivant à la grace que seul aujourd'hui vous pouviez prononcer. M. Palissot ne sera point chassé de la Société de Nancy, mais cette anecdote littéraire doit rester inscrite dans ses registres, & vous ne pouvez nous blâmer de conserver dans la mémoire des hommes, avec les excès qui peuvent les avilir, les actes de vertu qui les honorent. Enchanté de vos ouvrages, Monsieur, & desirant d'affermir dans mon cœur les sentimens qui sont si naturels dans le vôtre, je n'ai fait en cette occasion que ce que j'ai dû, & sans l'ordre du Roi de Pologne, qui m'a chargé de vous faire passer cette lettre, je n'aurois point osé vous faire connoître tout mon zèle.

VOUS me promettez, Monsieur, de me recevoir quand j'irai à Paris, & moi je vous promets de vous écouter avec confiance, & de travailler de bonne foi à me rendre digne d'être votre ami.

PARDONNEZ-MOI d'avoir donné plusieurs copies de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Malgré l'estime trop honorable que vous m'y témoignez, je sens qu'on doit m'oublier en lisant cette lettre, & ne s'occuper que du grand homme qui s'y montre tout entier pour faire rougir le vice & pour le triomphe de la vertu. J'ai l'honneur d'être, &c.

Lunéville, le premier Janvier 1756.

R É P O N S E

De M. J. J. ROUSSEAU.

QUELQUE danger qu'il y ait, Monsieur, de me rendre importun, je ne puis m'empêcher de joindre aux remerciemens que je vous dois, des remarques sur l'enrégistrement de l'affaire de M. Palissot, & je prendrai d'abord la liberté de vous dire que mon admiration même pour les vertus du Roi de Pologne, ne me permet d'accepter le témoignage de bonté dont S. M. m'honore en cette occasion qu'à condition que tout soit oublié. J'ose dire qu'il ne lui convient pas d'accorder une grace incomplète, & qu'il n'y a qu'un pardon sans réserve qui soit digne de sa grande ame. D'ailleurs, est-ce faire grace que d'éterniser la punition, & les registres d'une Académie ne doivent-ils pas plutôt pallier que relever les petites fautes de ses membres? Enfin quelque peu d'estime que je fasse de nos contemporains, à Dieu ne plaise que nous les avilissions à ce point d'inscrire comme un acte de vertu ce qui n'est au fond qu'un procédé des plus simples, que tout homme de lettres n'eût pas manqué d'avoir à ma place.

ACHEVEZ donc, Monsieur, la bonne œuvre que vous avez si bien commencée, afin de la rendre digne de vous. Qu'il ne soit plus question d'une bagatelle qui a déjà fait plus de bruit & donné plus de chagrin à M. Palissot que l'affaire ne le méritoit. Qu'aurons-nous fait pour lui, si le pardon lui coûte aussi cher que la peine?

PERMETTEZ-MOI de ne point répondre aux extrêmes louanges dont vous m'honorez; ce sont des leçons sévères dont je ferai mon profit; car je n'ignore pas, & cette lettre en fait foi, qu'on loue avec sobriété ceux qu'on estime parfaitement. Mais, Monsieur, il faut renvoyer ces éclaircissimens à nos entrevues. J'attends avec empressement le plaisir que vous me promettez, & vous verrez que de manière ou d'autre vous ne me louerez plus quand nous nous connoîtrons.

Paris 7 Janvier 1756.

L E T T R E I I I.

Du Comte de TRESSAN.

Vous serez obéi, Monsieur ; il est bien juste que vous jouissiez de l'empire que vous vous acquérez sur les esprits. Je vous avoue cependant que j'aurois peut-être encore balancé à vous accorder tout pour M. Palissot, sans une lettre que j'ai reçue de Paris en même-temps que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. On commence par m'assurer d'une amitié à toute épreuve , & c'est en conséquence de ce sentiment qu'on m'avertit qu'on sort d'une compagnie nombreuse & brillante , où l'on s'est déchaîné contre moi au sujet de l'affaire de M. Palissot , & que même on s'y est dit l'un à l'autre à l'oreille une épigramme faite contre moi. Cette lettre m'a déterminé sur le champ, Monsieur , à suivre votre exemple. Je me trouve aujourd'hui dans le cas d'avoir aussi à pardonner à M. Palissot ; je le fais sans nulle restriction, trop heureux qu'il me procure cette occasion de vous prouver que j'aime à profiter de vos leçons.

J'AI répondu à cette personne avec toute la vérité la plus simple. Je lui ai mandé ce qui s'est passé, ce que j'avois fait , & ce que vous m'avez empêché d'achever. N'en parlons donc plus , & que M. Palissot puisse être assez heureux pour ne jeter jamais des pierres qu'à des Sages. Si je le suis dans ce moment , lui & moi vous le devons également. Je consens de tout mon cœur à ne plus vous louer lorsque je jouirai du bonheur de vous voir & de vous entendre. Alors ma façon de vous applaudir me sera utile , & répondra à vos vues : jusqu'à ce moment , permettez-moi de vous dire encore que mon admiration pour vos ouvrages & pour votre cœur , égale l'attachement que je vous voue pour le reste de ma vie.

Lunéville 11 Janvier, 1756.

R É P O N S E

De M. J. J. ROUSSEAU.

J'APPRENDS, Monsieur, avec une vive satisfaction que vous avez entièrement terminé l'affaire de M. Paliffot, & je vous en remercie de tout mon cœur. Je ne vous dirai rien du petit déplaisir qu'elle a pu vous occasionner ; car ceux de cette espèce ne sont guère sensibles à l'homme sage ; & d'ailleurs vous savez mieux que moi que dans les chagrins qui peuvent suivre une bonne action, le prix en efface toujours la peine. Après avoir heureusement achevé celle-ci, il ne nous reste plus rien à désirer, à vous & à moi, que de n'en plus entendre parler.

Paris, 17 Janvier 1756.

AVIS A UN ANONYME,

P A R

J. J. ROUSSEAU. (85)

J'AI reçu le 26 de ce mois une lettre anonyme, datée du 28 Octobre dernier, qui, mal adressée, après avoir été à Genève, m'est revenue à Paris, franche de port. A cette lettre étoit joint un écrit pour ma défense, que je ne puis donner au Mercure, comme l'Auteur le desire, par des raisons qu'il doit sentir, s'il a réellement pour moi l'estime qu'il m'y témoigne. Il peut donc le faire retirer de mes mains, au moyen d'un billet de la même écriture, sans quoi sa pièce restera supprimée.

L'AUTEUR ne devoit pas croire si facilement que celui qu'il réfute fut Citoyen de Genève, quoiqu'il se donne pour tel; car, il est aisé de dater de ce pays-là : mais tel se vante d'en être, qui dit le contraire sans y penser. Je n'ai ni la vanité ni la consolation de croire que tous mes concitoyens pensent comme moi; mais je connois la candeur de leurs procédés : si quelqu'un d'eux m'attaque, ce sera hautement & sans se cacher; ils m'esti-

(85) Deux Anonymes avoient écrit à M. Rousseau, l'un par la voix du Mercure, & l'autre par la poste. Le premier, qui étoit un Bordelois, disoit à M. Rousseau : « Puisque la » société ne peut changer de face, » les Arts lui sont nécessaires, & » l'inégalité des conditions inévita- » ble : pourquoi donc en troubler » l'ordre, en portant dans ses mem- » bres le découragement & l'esprit » d'indépendance ? . . . Un homme tel

» que vous, quand il écrit pour les » autres, ne doit le faire que pour » amuser ou pour instruire. Ainsi, si, » au lieu d'avoir perdu votre temps à » faire deux Discours, vous eussiez » fait un Opéra commè *le Devin du » Village*, il vous auroit une seconde » fois gagné les cœurs de tous ceux » qui l'auroient connu. »

On verra par l'Avis de M. Rousseau quel étoit le sujet de la seconde lettre anonyme.

A a a ij

meront assez en me combattant, ou du moins s'estimeront assez eux-mêmes pour me rendre la franchise dont j'use envers tout le monde. D'ailleurs, eux pour qui cet ouvrage est écrit, eux à qui il est dédié, eux qui l'ont honoré de leur approbation, ne me demanderont point à quoi il est utile; ils ne m'objecteront point, avec beaucoup d'autres, que, quand tout cela seroit vrai, je n'aurois pas dû le dire; comme si le bonheur de la société n'étoit fondé que sur les erreurs des hommes. Ils y verront, j'ose le croire, de fortes raisons d'aimer leur Gouvernement, des moyens de le conserver, & s'ils y trouvent les maximes qui conviennent au bon & vertueux citoyen, ils ne mépriseront point un écrit qui respire par-tout l'humanité, la liberté, l'amour de la patrie, l'obéissance aux loix.

QUANT aux habitans des autres pays, s'ils ne trouvent dans cet ouvrage rien d'utile ni d'amusant, il seroit mieux, ce me semble, de leur demander pourquoi ils le lisent, que de leur expliquer pourquoi il est écrit. Qu'un bel esprit de Bordeaux m'exhorte gravement à laisser les discussions politiques pour faire des Opéra, attendu que lui, bel esprit, s'amuse beaucoup plus à la représentation du *Devin du Village*, qu'à la lecture du *Discours sur l'Inégalité*; il a raison, sans doute, s'il est vrai qu'en écrivant aux citoyens de Genève je sois obligé d'amuser les Bourgeois de Bordeaux.

QUOI qu'il en soit, en témoignant ma reconnoissance à mon défenseur, je le prie de laisser le champ libre à mes adversaires, & j'ai bien du regret moi-même au temps que je perdois autrefois à leur répondre. Quand la recherche de la vérité dégénère en disputes & querelles personnelles, elle ne tarde pas à prendre les armes du mensonge; craignons de l'avilir ainsi. De quelque prix que soit la science, la paix de l'ame vaut encore mieux. Je ne veux point d'autre défense pour mes écrits, que la raison & la vérité, ni pour ma personne, que ma conduite & mes mœurs: si ces appuis me manquent, rien ne me soutiendra; s'ils me soutiennent, qu'ai-je à craindre?

A Paris, le 29 Novembre 1755.

L E T T R E

*D'UN BOURGEOIS DE BORDEAUX A L'AUTEUR
DU MERCURE.*

MONSIEUR, en lisant votre *Mercur*; j'ai trouvé une lettre de l'illustre M. Rousseau, où il se défend contre ceux qui osent attaquer les nouveautés étonnantes de ses systèmes. Je n'entre point dans toutes ces discussions; mais je ne feindrai pas d'avouer que j'ai été surpris de la hauteur stoïque & lacédémonienne avec laquelle il nous traite. Il nous insinue avec une clarté assez dure, que son dessein n'est ni de nous amuser, ni de nous instruire. Je lui réponds d'abord qu'il fera l'un & l'autre malgré lui, par la seule raison que nous nous occupons à le lire : chose qu'il ne sauroit empêcher. Tout le fruit qu'il pourra tirer de sa mauvaise intention pour nous, c'est de nous dispenser de lui être reconnoissant, puisqu'il ne nous éclaire qu'en protestant qu'il ne veut pas nous éclairer. C'est un vrai larcin que nous lui faisons.

MAIS je demande, quelle raison lui avons-nous donnée de se fâcher contre nous ? Si quelqu'un de nos concitoyens a mérité sa colère par quelques petits dilemmes embarrassans, mais point incivils, toute la ville qu'il proscriit n'a point de part à cela. Une chose bien certaine, c'est que nous admirons son éloquence comme tout le reste du monde : preuve assez évidente que nous valons quelque chose. Comment peut-il avoir la cruauté de foudroyer ainsi ses admirateurs ?

IL semble nous apprendre qu'il n'écrit que pour Genève : cela veut dire qu'il n'aime qu'elle. J'avouerai que j'avois cru jusqu'ici que le vrai Philosophe étoit l'ami du monde entier; qu'il regardoit tous les hommes comme des frères. Qu'il aime Genève, à la bonne heure; mais nous osons le prier de nous aimer un peu, tout Bordelois que nous pouvons être, car, après tout, que fait-il ? Peut-être sommes-nous des hommes ?

374 LETTRE D'UN BOURGEOIS DE BORDEAU,

IL feroit mieux, dit-il, de demander à ceux qui ne font pas Gênois, & qui ne me goûtent point, pourquoi ils lifent mon ouvrage, que de leur expliquer pourquoi il eft fait. Les termes dont il fe fert pour dire cela ont un air fentencieux, mais j'ai bien peur qu'ils n'en aient que l'air. 1^o. Il eft très-fûr que tout le monde le goûte & l'admire, Gênois ou non; ainfi il fe fonde fur une hypothèfe fauffe. Supposons, comme lui, l'impossible; fupposons, dis-je, qu'il eût fait un ouvrage où l'utile & l'amufant ne fe trouvaient point, & qu'il dit à ceux qui s'en plaindroient : Pourquoi le lifiez-vous? Mais, Monsieur, pourroit-on lui répondre, je ne prévoyois pas, en prenant votre livre, qu'il ne devoit m'amufer ni m'inſtruire. La réponse feroit bonne, perſonne n'étant devin.

CEPENDANT quand je réfléchis à fa ſentence, je crois y démêler une idée trop fière pour être la ſienne. Ne voudroit-il pas dire qu'il eft peu de gens qui doivent le lire; c'eſt-à-dire, qu'il en eft peu qui ſoient dignes de le faire; & puis en cherchant quels font ces mortels privilégiés, il ſemble que ce ſont les Gênois, & ceux qui le trouvent inſtructif & amufant, ou pour dire la choſe comme elle eſt, ceux qui ſont ſes approbateurs. Voilà une idée qu'on ne doit pas attribuer à un Philoſophe auſſi modeste & auſſi bon Logicien que lui. Il eſt donc de l'équité de convenir que ſa ſentence ne ſignifie rien.

AU reſte, il ne nous a pas appris à quoi peuvent ſervir ſes ſyſtèmes, & quel a été ſon but en écrivant. J'ai écrit, dira-t-il, pour donner aux Gênois de fortes raifons d'aimer leur gouvernement, pour leur inſpirer l'humanité, l'amour de la patrie & de la liberté, & l'obéiſſance aux loix.

JE crois donc entendre M. Rouſſeau parlant ainſi à ſes concitoyens : Aimez votre gouvernement, car l'homme auroit beaucoup mieux fait de n'en point établir. Aimez vos ſemblables, car nous avons eu tort de fortir de cet état ancien où nous n'aimions que le repos, une femelle & la nourriture. Aimez votre patrie, puifqu'il eſt vrai que nous devrions n'en avoir ja-

mais eu d'autre qu'une caverne ou le pied d'un arbre. Soyez libres, attendu que nous sommes à plaindre de n'être plus dépendans d'un lion ou d'un ours, qui nous auroit fait fuir devant lui. Enfin obéissez aux loix, puisque vous étiez faits pour n'obéir à aucune. Si les Gênois n'avoient pas de meilleures raisons pour être bons citoyens, nous n'aurions pas admiré, comme nous faisons, la sagesse de leur gouvernement & la pureté de leurs mœurs.

JE fais bien qu'il pourroit repliquer, comme Agamemnon : *Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins*, sur-tout devant des adversaires obscures & indignes de moi, tels que vous êtes; vous, dont je craindrois de relever la bassesse, si je descendois jusqu'à elle. De plus, que m'importe qu'on m'approuve, ou qu'on me condamne? Mes approbateurs sont la raison & la vérité, (*à Dieu ne plaise que cela soit,*) je n'attends rien de personne. Je foule aux pieds les critiques & les suffrages : *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinae*. Tous ces sentimens ont une majesté philosophique qui éblouit; mais je soupçonne qu'ils sont trop métaphysiques pour être réels. La Nature a mis dans nos cœurs un violent desir d'être estimé de ses semblables; & je croirois fort que, sans ce desir-là, personne ne se feroit imprimer, pas même M. Rousseau. De plus, répéter mille & mille fois qu'on méprise l'estime des hommes, c'est répéter qu'on méprise les hommes mêmes. Or, comme le mépris dérive toujours d'une comparaison relative à sa propre personne, dire qu'on méprise les hommes, c'est dire, en termes couverts, qu'on se croit plus qu'eux. Il seroit pourtant un peu violent de se croire le premier homme du monde.

L'AFFECTATION est toujours ridicule. Il y en a, ce me semble, à se proclamer Philosophe par un certain ton altier & crud, qu'on prend un peu trop dans notre siècle. Du moins, pour l'être, on ne doit pas traiter son monde d'une manière si hautaine; car alors il paroitra qu'on a plus de colère que de philosophie.

376 LETTRE D'UN BOURGEOIS DE BORDEAU,

POURQUOI, par exemple, répondre par des injures ? (le titre de bel esprit en est une de la manière que M. Rousseau le donne.) Pourquoi, dis-je, ne pas répondre par des raisons ? Il n'en avoit point, dira-t-on ; il ne falloit donc pas répondre.

JE connois des gens qui ont cru appercevoir dans ses écrits une humeur fort éloignée de cette douceur gracieuse & liante qui doit être comme l'habit de la véritable vertu. Je n'ai garde d'être de leur avis ; & je suis persuadé que M. Rousseau est aussi aimable par son caractère, qu'il est estimable par ses mœurs, admirable par ses écrits ; mais je suis obligé de convenir que cet avis où il répond si durement a été écrit dans quelque quart d'heure d'inquiétude ; & je gagerois que sa santé n'étoit pas bien disposée dans ce moment-là.

JE finirai par l'avertir que l'indisposition où il pouvoit être alors, lui a empêché de faire assez d'attention à la lettre qu'on lui écrivit ; en sorte qu'il ne lui a pas fait l'honneur de l'entendre. On ne l'exhorte pas à quitter les discussions politiques pour faire des Opéra ; on s'intéresse trop à sa gloire pour exiger de lui une pareille chute ; on croit même que la littérature perdrait trop s'il n'étoit que Poète ; & qu'en cas qu'il ne fût que Musicien, la Musique ne gagneroit pas autant que l'Éloquence a déjà gagnée à être cultivée par lui. On a voulu lui dire seulement qu'il vaut mieux ne faire qu'amuser que de donner des instructions fondées sur des principes aussi dangereux que les siens ; d'où dérive naturellement la conséquence que l'homme n'a été fait ni pour une morale, ni pour une Religion, conséquence que la droiture pieuse de son cœur désavoueroit assurément. Du reste, on l'exhorte à poursuivre ses recherches, & sur-tout à prétendre aux découvertes neuves, sans aimer les nouveautés. Cet avis, ce n'est point les Bordelois seuls qui le lui donnent ; les Gênois, j'ose le dire, le lui donnent aussi.

JE ne crois pas avoir dit rien de choquant à M. Rousseau ; & je viens de relire ma lettre, pour voir s'il m'est échappé la moindre chose qui démentît les sentimens d'estime, d'admiration, &

& même de respect, dont je suis pénétré pour lui. Je suis même si assuré de la noblesse & de la candeur de ses sentimens, que je suis persuadé qu'il consentira lui-même à ce que cette lettre soit insérée dans votre Mercure; honneur que je vous supplie de lui accorder.

De Bordeaux, le 14 Janvier 1756.

R É P O N S E

DE M. ROUSSEAU A M. DE BOISSY,
Qui lui avoit communiqué la Lettre précédente.

MONSIEUR,

JE remercie très-humblement M. de Boissy de la bonté qu'il a eu de me communiquer cette pièce. Elle me paroît agréablement écrite, assaisonnée de cette ironie fine & plaisante qu'on appelle, je crois, *de la politesse*, & je ne m'y trouve nullement offensé. Non-seulement je consens à sa publication, mais je desire même qu'elle soit imprimée dans l'état où elle est, pour l'instruction du Public & la mienne. Si la morale de l'Auteur paroît plus saine que sa logique, & ses avis meilleurs que ses raisonnemens, ne seroit-ce point que les défauts de ma personne se voient bien mieux que les erreurs de mon livre? Au reste, toutes les horribles choses qu'il y trouve lui montrent plus que jamais qu'il ne devoit pas perdre son temps à le lire.

ROUSSEAU.

A Paris, le 24 Janvier 1756.

L E T T R E

DE J. J. ROUSSEAU A M * * *.

A Motiers, le 28 Mai 1764.

C'EST rendre un vrai service à un solitaire éloigné de tout, que de l'avertir de ce qui se passe par rapport à lui. Voilà, Monsieur, ce que vous avez très-obligeamment fait en m'envoyant un exemplaire de ma prétendue Lettre à M. l'Archevêque d'Ausçh. Cette Lettre, comme vous l'avez deviné, n'est pas plus de moi que tous ces écrits pseudonymes qui courent Paris sous mon nom. Je n'ai point vu le Mandement auquel elle répond, je n'en ai même jamais oui parler, & il y a huit jours que j'ignorois qu'il y eût un M. Montillet, Archevêque. J'ai peine à croire que l'Auteur de cette Lettre ait voulu persuader sérieusement qu'elle étoit de moi. N'ai-je pas assez des affaires qu'on me suscite, sans m'aller mêler de celles d'autrui ? Depuis quand m'a-t-on vu devenir homme de parti ? Quel nouvel intérêt m'auroit fait changer si brusquement de maximes ? Les Jésuites sont-ils en meilleur état que quand je refusois d'écrire contr'eux dans leurs disgraces ? Quelqu'un me connoît-il assez lâche, assez vil, pour insulter aux malheureux ? Eh ! que m'importe enfin le sort des Jésuites, quel qu'il puisse être ? La triste vérité délaissée est-elle plus chère aux uns qu'aux autres ? Et soit qu'ils triomphent ou qu'ils succombent, en serois-je moins persécuté ? D'ailleurs, pour peu qu'on lise attentivement cette Lettre, qui ne sentira pas, comme vous, que je n'en suis point l'Auteur ? Les mal-adresses y sont entassées : elle est datée de Neufchâtel où je n'ai pas mis le pied ; on y employe la formule de *très-humble serviteur*, dont je n'use avec personne ; on m'y fait prendre le titre de Citoyen de Genève, auquel j'ai renoncé : tout en commençant on s'échauffe pour M. de Voltaire, le plus ardent, le plus adroit de mes persécuteurs, & qui se passe bien, je crois, d'un défenseur tel que moi : on

affecte quelques imitations de mes phrases, & ces imitations se démentent l'instant après; le style de la Lettre peut être meilleur que le mien, mais enfin ce n'est pas le mien: on m'y prête des expressions basses; on m'y fait dire des grossièretés qu'on ne trouvera certainement dans aucun de mes Écrits: on m'y fait dire *vous* à Dieu; usage que je ne blâme pas; mais qui n'est pas le nôtre. Pour me supposer l'Auteur de cette Lettre, il faut supposer aussi que j'ai voulu me déguiser. Il n'y falloit donc pas mettre mon nom, & alors on auroit pu persuader aux fots qu'elle étoit de moi.

TELLES sont, Monsieur, les armes dignes de mes adversaires; dont ils achevent de m'accabler. Non contents de m'outrager dans mes ouvrages: ils prennent le parti, plus cruel encore, de m'attribuer les leurs. A la vérité, le Public jusqu'ici n'a pas pris le change, & il faudroit qu'il fût bien aveuglé pour le prendre aujourd'hui. La justice que j'en attends sur ce point, est une consolation bien foible pour tant de maux. Vous savez la nouvelle affliction qui m'accable: la perte de M. de Luxembourg met le comble à toutes les autres; je la sentirai jusqu'au tombeau. Il fut mon consolateur durant sa vie, il sera mon protecteur après sa mort. Sa chère & honorable mémoire défendra la mienne des outrages de mes ennemis, & quand ils voudront la souiller par leurs calomnies, on leur dira: comment cela pourroit-il être? Le plus honnête homme de France fut son ami.

JE vous remercie & vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

ROUSSEAU.

L E T T R E

DE J. J. ROUSSEAU A M. LE PROFESSEUR
DE FELICE.

A Motiers, le 24 Mars 1765.

JE n'ai point fait, Monsieur, l'Ouvrage intitulé *Des Princes*; je ne l'ai point vu; je doute même qu'il existe. Je comprends aisément de quelle fabrique vient cette invention, comme beaucoup d'autres, & je trouve que mes ennemis se rendent bien justice en m'attaquant avec des armes si dignes d'eux. Comme je n'ai jamais défavoué aucun Ouvrage qui fût de moi, j'ai le droit d'en être cru sur ceux que je déclare n'en pas être. Je vous prie, Monsieur, de recevoir & de publier cette déclaration, en faveur de la vérité, & d'un homme qui n'a qu'elle pour sa défense. Recevez mes très-humbles salutations.

ROUSSEAU.

DISCOURS
SUR
L'ÉCONOMIE
POLITIQUE. (86)

ECONOMIE ou **Æ**CONOMIE (*morale & politique*) ce mot vient de οἶκος, maison & de νόμος, loi, & ne signifie originairement que le sage & légitime gouvernement de la maison, pour le bien commun de toute la famille. Le sens de ce terme a été dans la suite étendu au gouvernement de la grande famille, qui est l'État. Pour distinguer ces deux acceptions, on l'appelle; dans ce dernier cas, *économie générale* ou *politique*, & dans l'autre, *économie domestique particulière*. Ce n'est que de la première qu'il est question dans ce Discours.

QUAND il y auroit entre l'État & la famille autant de rapport que plusieurs Auteurs le prétendent, il ne s'ensuivroit pas pour cela que les règles de conduite propres à l'une de ces deux sociétés fussent convenables à l'autre : elles diffèrent trop en grandeur pour pouvoir être administrées de la même manière; & il y aura toujours une extrême différence entre le gouvernement domestique, où le père peut tout voir par lui-même, & le gouvernement civil, où le chef ne voit presque rien que par les yeux d'autrui. Pour que les choses devinssent égales à cet égard, il faudroit que les talens, la force & toutes les facultés du père augmentassent en raison de la grandeur de sa famille, & que l'ame d'un puissant Monarque fût à celle

(86.) Ce Discours imprimé d'abord dans la Dictionnaire Encyclopédique, parut ensuite séparément, & on en a fait plusieurs éditions.

d'un homme ordinaire, comme l'étendue de son empire est à l'héritage d'un particulier.

MAIS comment le gouvernement de l'État pourroit-il être semblable à celui de la famille, dont le fondement est si différent ? Le père étant physiquement plus fort que ses enfans aussi long-temps que son secours leur est nécessaire, le pouvoir paternel passe avec raison pour être établi par la nature. Dans la grande famille, dont tous les membres sont naturellement égaux, l'autorité politique, purement arbitraire, quant à son institution, ne peut être fondée que sur des conventions, ni le Magistrat commander aux autres qu'en vertu des loix. Les devoirs du père lui sont dictés par des sentimens naturels, & d'un ton qui lui permet rarement de désobéir. Les Chefs n'ont point de semblable règle, & ne sont réellement tenus envers le peuple qu'à ce qu'ils lui ont promis de faire, & dont il est en droit d'exiger l'exécution. Une autre différence plus importante encore, c'est que les enfans n'ayant rien que ce qu'ils reçoivent du père, il est évident que tous les droits de propriété lui appartiennent, ou émanent de lui ; c'est tout le contraire dans la grande famille, où l'administration générale n'est établie que pour assurer la propriété particulière qui lui est antérieure. Le principal objet des travaux de toute la maison est de conserver & d'accroître le patrimoine du père, afin qu'il puisse un jour le partager entre ses enfans sans les appauvrir ; au lieu que la richesse du fisc n'est qu'un moyen, souvent mal entendu, pour maintenir les particuliers dans la paix & dans l'abondance. En un mot, la petite famille est destinée à s'éteindre & à se résoudre un jour en plusieurs autres familles semblables ; mais la grande étant faite pour durer toujours dans le même état, il faut que la première s'augmente pour se multiplier ; & non-seulement il suffit que l'autre se conserve, mais on peut prouver aisément que toute augmentation lui est plus préjudiciable qu'utile.

PAR plusieurs raisons tirées de la nature de la chose, le père doit commander dans la famille. Premièrement, l'autorité ne

doit pas être égale entre le père & la mère , mais il faut que le gouvernement soit un, & que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide ; 2^o . quelque légères qu'on veuille supposer les incommodités particulières à la femme , comme elles sont toujours pour elle un intervalle d'inaction , c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté ; car quand la balance est parfaitement égale , une paille suffit pour la faire pencher. De plus , le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa femme , parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfans , qu'il est forcé de reconnoître & de nourrir , n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre , n'a pas le même droit sur le mari ; 3^o . les enfans doivent obéir au père , d'abord par nécessité , ensuite par reconnaissance ; après avoir reçu de lui leurs besoins durant la moitié de leur vie , ils doivent consacrer l'autre à pourvoir aux siens ; 4^o . à l'égard des domestiques , ils lui doivent aussi leurs services en échange de l'entretien qu'il leur donne , sauf à rompre le marché dès qu'il cesse de leur convenir. Je ne parle point de l'esclavage , parce qu'il est contraire à la nature , & qu'aucun droit ne peut l'autoriser.

IL n'y a rien de tout cela dans la société politique. Loin que le chef ait un intérêt naturel au bonheur des particuliers , il ne lui est pas rare de chercher le sien dans leur misère. La magistrature est-elle héréditaire ; c'est souvent un enfant qui commande à des hommes : est-elle élective ; mille inconvéniens se font sentir dans les élections ; & l'on perd dans l'un & l'autre cas , tous les avantages de la paternité. Si vous n'avez qu'un seul chef , vous êtes à la discrétion d'un maître qui n'a nulle raison de vous aimer ; si vous en avez plusieurs , il faut supporter à la fois leur tyrannie & leurs divisions. En un mot , les abus sont inévitables & leurs suites funestes dans toute société où l'intérêt public & les loix n'ont aucune force naturelle , & sont sans cesse attaqués par l'intérêt personnel & les passions du chef & des membres.

QUOIQUE les fonctions du père de famille & du premier

Magistrat doivent tendre au même but; c'est par des voies si différentes; leur devoir & leurs droits sont tellement distingués, qu'on ne peut les confondre sans se former de fausses idées des loix fondamentales de la société, & sans tomber dans des erreurs fatales au genre humain. En effet, si la voix de la nature est le meilleur conseil que doit écouter un bon père pour bien remplir ses devoirs, elle n'est pour le Magistrat qu'un faux guide qui travaille sans cesse à l'écartier des siens, & qui l'entraîne tôt ou tard à sa perte & à celle de l'État, s'il n'est retenu par la plus sublime vertu. La seule précaution nécessaire au père de famille, est de se garantir de la dépravation, & d'empêcher que les inclinations naturelles ne se corrompent en lui : mais ce sont elles qui corrompent le Magistrat. Pour bien faire, le premier n'a qu'à consulter son cœur; l'autre devient un traître au moment qu'il écoute le sien : sa raison même lui doit être suspecte; & il ne doit suivre d'autre règle que la raison publique qui est la loi. Aussi la nature a-t-elle fait une multitude de bons pères de famille; mais il est douteux que, depuis l'existence du monde, la sagesse humaine ait jamais fait dix hommes capables de gouverner leurs semblables.

DE tout ce que je viens d'exposer, il s'enfuit que c'est avec raison qu'on a distingué *l'économie publique* de *l'économie particulière*, & que l'État n'ayant rien de commun avec la famille que l'obligation qu'ont les chefs de rendre heureux l'un & l'autre, les mêmes règles de conduite ne sauroient convenir à tous les deux. J'ai cru qu'il suffiroit de ce peu de lignes pour renverser l'odieux système que le Chevalier *Filmer* a tâché d'établir dans un ouvrage intitulé *Patriarcha*, auquel deux hommes illustres ont fait trop d'honneur en écrivant des livres pour le réfuter : au reste, cette erreur est fort ancienne, puisqu'Aristote même a jugé à propos de la combattre par des raisons qu'on peut voir au premier livre de ses *Politiques*.

JE prie mes lecteurs de bien distinguer encore *l'économie publique*, dont j'ai à parler, & que j'appelle *gouvernement*, de l'autorité suprême que j'appelle *souveraineté*; distinction qui
consiste

consiste en ce que l'une a le droit législatif, & oblige, en certains cas, le corps même de la nation, tandis que l'autre n'a que la puissance exécutive, & ne peut obliger que les particuliers.

QU'ON me permette d'employer, pour un moment, une comparaison commune & peu exacte à bien des égards, mais propre à me faire mieux entendre.

LE corps politique, pris individuellement, peut être considéré comme un corps organisé, vivant & semblable à celui de l'homme. Le pouvoir souverain représente la tête; les loix & les coutumes sont le cerveau, principe des nerfs & siège de l'entendement, de la volonté & des sens, dont les Juges & Magistrats sont les organes; le commerce, l'industrie & l'agriculture sont la bouche & l'estomac qui préparent la substance commune; les finances publiques sont le sang qu'une sage économie, en faisant les fonctions du cœur, renvoie distribuer par tout le corps la nourriture & la vie; les citoyens sont le corps & les membres qui font mouvoir, vivre & travailler la machine, & qu'on ne sauroit blesser en aucune partie, qu'aussi-tôt l'impression douloureuse ne s'en porte au cerveau, si l'animal est dans un état de santé.

LA vie de l'un & de l'autre est le *moi* commun au tout, la sensibilité réciproque & la correspondance interne de toutes les parties. Cette communication vient-elle à cesser, l'unité formelle à s'évanouir, & les parties contigues à n'appartenir plus l'une à l'autre que par juxtaposition: l'homme est mort, ou l'État est dissous.

LE corps politique est donc aussi un être moral qui a une volonté; & cette volonté générale, qui tend toujours à la conservation & au bien-être du tout & de chaque partie, & qui est la source des loix, est pour tous les membres de l'État, par rapport à eux & à lui, la règle du juste & de l'injuste; vérité qui, pour le dire en passant, montre avec combien de

sens tant d'Écrivains ont traité de vol la subtilité prescrite aux enfans de Lacédémone, pour gagner leur frugal repas; comme si tout ce qu'ordonne la loi pouvoit ne pas être légitime.

IL est important de remarquer que cette règle de justice, sûre par rapport à tous les citoyens, peut être fautive avec les étrangers; la raison de ceci est évidente: c'est qu'alors la volonté de l'État, quoique générale par rapport à ses membres, ne l'est plus par rapport aux autres États & à leurs membres, mais devient pour eux volonté particulière & individuelle, qui a sa règle de justice dans la loi de nature; ce qui rentre également dans le principe établi: car alors la grande ville du monde devient le corps politique dont la loi de nature est toujours la volonté générale, & dont les États & peuples divers ne sont que des membres individuels.

DE ces mêmes distinctions appliquées à chaque société politique & à ses membres, découlent les règles les plus universelles & les plus sûres sur lesquelles on puisse juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, & en général de la moralité de toutes les actions humaines.

TOUTE société politique est composée d'autres sociétés plus petites de différentes espèces, dont chacune a ses intérêts & ses maximes; mais ces sociétés que chacun aperçoit, parce qu'elles ont une forme extérieure & autorisée, ne sont pas les seules qui existent réellement dans l'État; tous les particuliers qu'un intérêt commun réunit, en composent autant d'autres, permanentes ou passagères, dont la force n'est pas moins réelle pour être moins apparente; & dont les divers rapports bien observés font la véritable connoissance des mœurs. Ce sont toutes ces associations tacites ou formelles qui modifient de tant de manières les apparences de la volonté publique par l'influence de la leur. La volonté de ces sociétés particulières a toujours deux relations; pour les membres de l'association, c'est une volonté générale; pour la grande société, c'est une volonté particulière, qui très-souvent se trouve droite au premier égard, & vicieuse au second. Tel peut être Prêtre dévot, ou brave sol-

dat, ou patricien zélé, & mauvais citoyen. Telle délibération peut être avantageuse à la petite communauté, & très-pernicieuse à la grande. Il est vrai que les sociétés particulières étant toujours subordonnées à celle-ci préférablement aux autres, les devoirs du citoyen vont avant ceux du Sénateur, & ceux de l'homme avant ceux du citoyen : mais malheureusement l'intérêt personnel se trouve toujours en raison inverse du devoir, & augmente à mesure que l'association devient plus étroite & l'engagement moins sacré ; preuve invincible que la volonté la plus générale est aussi toujours la plus juste, & que la voix du peuple est en effet la voix de Dieu.

IL ne s'ensuit pas pour cela que les délibérations publiques soient toujours équitables : elles peuvent ne l'être pas lorsqu'il s'agit d'affaires étrangères ; j'en ai dit la raison. Ainsi il n'est pas possible qu'une République bien gouvernée fasse une guerre injuste. Il ne l'est pas non plus que le Conseil d'une Démocratie passe de mauvais décrets & condamne les innocens ; mais cela n'arrivera jamais que le peuple ne soit séduit par des intérêts particuliers, qu'avec du crédit & de l'éloquence quelques hommes adroits sauront substituer aux siens. Alors autre chose sera la délibération publique, & autre chose la volonté générale. Qu'on ne m'oppose donc point la Démocratie d'Athènes, parce qu'Athènes n'étoit point en effet une Démocratie, mais une Aristocratie, très-tyrannique, gouvernée par des Savants & des Orateurs. Examinez avec soin ce qui se passe dans une délibération quelconque, & vous verrez que la volonté générale est toujours pour le bien commun ; mais très-souvent il se fait une scission secrète, une confédération tacite, qui, pour des vues particulières, fait éluder la disposition naturelle de l'assemblée. Alors le corps social se divise réellement en d'autres, dont les membres prennent une volonté générale, bonne & juste à l'égard de ces nouveaux corps, injuste & mauvaise à l'égard du tout, dont chacun d'eux se démembre.

ON voit avec quelle facilité l'on explique, à l'aide de ces principes, les contradictions apparentes qu'on remarque dans

la conduite de tant d'hommes remplis de scrupule & d'honneur à certains égards, trompeurs & frippons à d'autres, foulant aux pieds les plus sacrés devoirs, & fidèles jusqu'à la mort à des engagements souvent illégitimes. C'est ainsi que les hommes les plus corrompus rendent toujours quelque sorte d'hommage à la foi publique; c'est ainsi que les brigands mêmes, qui sont les ennemis de la vertu dans la grande société, en adorent le simulacre dans leurs cavernes.

EN établissant la volonté générale pour premier principe de l'économie publique & règle fondamentale du gouvernement, je n'ai pas cru nécessaire d'examiner sérieusement si les Magistrats appartiennent au peuple, ou le peuple aux Magistrats, & si dans les affaires publiques on doit consulter le bien de l'État ou celui des chefs. Depuis long-temps cette question a été décidée d'une manière par la pratique, & d'une autre par la raison; & en général ce seroit une grande folie d'espérer que ceux qui dans le fait sont les maîtres, préféreroient un autre intérêt au leur. Il seroit donc à propos de diviser encore l'économie publique en populaire & tyrannique. La première est celle de tout État où règne entre le peuple & les chefs unité d'intérêt & de volonté; l'autre existera nécessairement par-tout où le gouvernement & le peuple auront des intérêts différens & par conséquent des volontés opposées. Les maximes de celle-ci sont inscrites au long dans les archives de l'Histoire & dans les satyres de Machiavel. Les autres ne se trouvent que dans les écrits des Philosophes qui osent réclamer les droits de l'humanité.

I. LA première & la plus importante maxime du gouvernement légitime ou populaire, c'est-à-dire, de celui qui a pour objet le bien du peuple, est donc, comme je l'ai dit, de suivre en tout la volonté générale; mais pour la suivre il faut la connoître, & sur-tout la bien distinguer de la volonté particulière, en commençant par soi-même; distinction toujours fort difficile à faire, & pour laquelle il n'appartient qu'à la plus sublime vertu de donner de suffisantes lumières. Comme pour vouloir il faut être libre, une autre difficulté, qui n'est guère moindre,

est d'assurer à la fois la liberté publique & l'autorité du gouvernement. Cherchez les motifs qui ont porté les hommes unis par leurs besoins mutuels dans la grande société, à s'unir plus étroitement par des sociétés civiles; vous n'en trouverez point d'autre que celui d'assurer les biens, la vie & la liberté de chaque membre par la protection de tous: or, comment forcer les hommes à défendre la liberté de l'un d'entr'eux, sans porter atteinte à celle des autres? Et comment pourvoir aux besoins publics, sans altérer la propriété particulière de ceux qu'on force d'y contribuer? De quelques sophismes qu'on puisse colorer tout cela, il est certain que si l'on peut contraindre ma volonté, je ne suis plus libre; & je ne suis plus maître de mon bien si quelqu'autre peut y toucher. Cette difficulté, qui devoit sembler insurmontable, a été levée avec la première par la plus sublime de toutes les institutions humaines, ou plutôt par une inspiration céleste, qui apprend à l'homme à imiter ici-bas les décrets immuables de la Divinité. Par quel art inconcevable a-t-on pu trouver le moyen d'affujettir les hommes pour les rendre libres? D'employer au service de l'État les biens, les bras & la vie même de tous ses membres, sans les contraindre & sans les consulter? D'enchaîner leur volonté de leur propre aveu? De faire valoir leur consentement contre leur refus, & de les forcer à se punir eux-mêmes, quand ils font ce qu'ils n'ont pas voulu? Comment se peut-il faire qu'ils obéissent & que personne ne commande, qu'ils servent & n'aient point de maître; d'autant plus libres en effet que, sous une apparente sujétion, nul ne perd de sa liberté que ce qui peut nuire à celle d'un autre? Ces prodiges sont l'ouvrage de la loi. C'est à la loi seule que les hommes doivent la justice & la liberté. C'est cet organe salutaire de la volonté de tous qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'est cette voix céleste qui dicte à chaque citoyen les préceptes de la raison publique, & lui apprend à agir selon les maximes de son propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'est elle seule aussi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent; car à-tôt qu'indépendamment des loix un homme en prétend sou-

mettre un autre à sa volonté privée, il sort à l'instant de l'état civil, & se met vis-à-vis de lui dans le pur état de la nature, où l'obéissance n'est jamais prescrite que par la nécessité.

LE plus puissant intérêt du chef, de même que son devoir le plus indispensable, est donc de veiller à l'observation des loix dont il est le ministre, & sur lesquelles est fondée toute son autorité. S'il doit les faire observer aux autres, à plus forte raison doit-il les observer lui-même qui jouit de toute leur faveur. Car son exemple est de telle force, que quand même le peuple voudroit bien souffrir qu'il s'affranchît du joug de la loi, il devroit se garder de profiter d'une si dangereuse prérogative, que d'autres s'efforceroient bientôt d'usurper à leur tour & souvent à son préjudice. Au fond, comme tous les engagements de la société sont réciproques par leur nature, il n'est pas possible de se mettre au-dessus de la loi sans renoncer à ses avantages, & personne ne doit rien à quiconque prétend ne rien devoir à personne. Par la même raison, nulle exemption de la loi ne sera jamais accordée, à quelque titre que ce puisse être, dans un gouvernement bien policé. Les citoyens mêmes qui ont bien mérité de la patrie, doivent être récompensés par des honneurs, & jamais par des privilèges; car la République est à la veille de sa ruine si-tôt que quelqu'un peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux loix. Mais si jamais la noblesse ou le militaire, ou quelque autre ordre de l'État, adoptoit une pareille maxime, tout seroit perdu sans ressource.

LA puissance des loix dépend encore plus de leur propre sagesse que de la sévérité de leurs ministres, & la volonté publique tire son plus grand poids de la raison qui l'a dictée, c'est pour cela que *Platon* regarde comme une précaution très-importante de mettre toujours à la tête des Édits un préambule raisonné qui en montre la justice & l'utilité. En effet, la première des loix est de respecter les loix : la rigueur des châtimens n'est qu'une vaine ressource imaginée par de petits esprits pour substituer la terreur à ce respect qu'ils ne peuvent obtenir. On a toujours remarqué que les pays où les supplices sont les

plus terribles , sont aussi ceux où ils sont les plus fréquens ; de sorte que la cruauté des peines ne marque guère que la multitude des infracteurs , & qu'en punissant tout avec la même sévérité , l'on force les coupables de commettre des crimes pour échapper à la punition de leurs fautes.

MAIS quoique le gouvernement ne soit pas le maître de la loi , c'est beaucoup d'en être le garant & d'avoir mille moyens de la faire aimer. Ce n'est qu'en cela que consiste le talent de régner. Quand on a la force en main , il n'y a point d'art à faire trembler tout le monde , & il n'y en a pas même beaucoup à gagner les cœurs ; car l'expérience a depuis long-temps appris au peuple à tenir grand compte à ses chefs de tout le mal qu'ils ne lui font pas , & à les adorer quand il n'en est pas haï. Un imbécille obéi , peut comme un autre punir les forfaits : le véritable homme d'État fait les prévenir ; c'est sur les volontés encore plus que sur les actions qu'il étend son respectable empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fit bien , il n'auroit lui-même plus rien à faire , & le chef-d'œuvre de ses travaux seroit de pouvoir rester oisif. Il est certain du moins , que le plus grand talent des chefs est de déguiser leur pouvoir pour le rendre moins odieux , & de conduire l'État si paisiblement qu'il semble n'avoir pas besoin de conducteurs.

JE conclus donc que comme le premier devoir du Législateur est de conformer les loix à la volonté générale , la première règle de l'économie publique est que l'administration soit conforme aux loix. C'en sera même assez pour que l'État ne soit pas mal gouverné , si le Législateur a pourvu , comme il le devoit , à tout ce qu'exigeoient les lieux , le climat , le sol , les mœurs , le voisinage , & tous les rapports particuliers du peuple qu'il avoit à instituer. Ce n'est pas qu'il ne reste encore une infinité de détails de police & d'économie , abandonnés à la sagesse du gouvernement : mais il a toujours deux règles infaillibles pour se bien conduire dans ces occasions ; l'une est l'esprit de la loi qui doit servir à la décision des cas qu'elle n'a pu prévoir ; l'autre est la volonté générale , source & supplément

de toutes les loix, & qui doit toujours être consultée à leur défaut. Comment, me dira-t-on, connoître la volonté générale dans le cas où elle ne s'est point expliquée ? Faudra-t-il assembler toute la nation à chaque événement imprévu ? Il faudra d'autant moins l'assembler, qu'il n'est pas sûr que sa décision fût l'expression de la volonté générale ; que ce moyen est impraticable dans un grand peuple, & qu'il est rarement nécessaire quand le gouvernement est bien intentionné ; car les chefs savent assez que la volonté générale est toujours pour le parti le plus favorable à l'intérêt public, c'est-à-dire, le plus équitable ; de sorte qu'il ne faut qu'être juste pour s'assurer de suivre la volonté générale. Souvent, quand on la choque trop ouvertement, elle se laisse appercevoir, malgré le frein terrible de l'autorité publique. Je cherche le plus près qu'il m'est possible les exemples à suivre en pareil cas. A la Chine, le Prince a pour maxime constante de donner le tort à ses Officiers dans routes les altercations qui s'élevent entr'eux & le peuple. Le pain est-il cher dans une province, l'Intendant est mis en prison : se fait-il dans une autre une émeute ; le Gouverneur est cassé, & chaque Mandarin répond sur sa tête de tout le mal qui arrive dans son département. Ce n'est pas qu'on n'examine ensuite l'affaire dans un procès régulier ; mais une longue expérience en a fait prévenir ainsi le jugement. L'on a rarement en cela quelque injustice à réparer ; & l'Empereur, persuadé que la clameur publique ne s'éleve jamais sans sujet, démêle toujours, au travers des cris séditieux qu'il punit, de justes griefs qu'il redresse.

C'EST beaucoup que d'avoir fait régner l'ordre & la paix dans toutes les parties de la République ; c'est beaucoup que l'État soit tranquille & la loi respectée ; mais si l'on ne fait rien de plus, il y aura dans tout cela plus d'apparence que de réalité, & le gouvernement se fera difficilement obéir, s'il se borne à l'obéissance. S'il est bon de savoir employer les hommes tels qu'ils sont, il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a besoin qu'ils soient ; l'autorité la plus absolue est celle
qui

qui pénètre jusqu'à l'intérieur de l'homme, & ne s'exerce pas moins sur la volonté que sur les actions. Il est certain que les peuples sont à la longue ce que le gouvernement les fait être ; guerriers, citoyens, hommes, quand il le veut ; populace & canaille quand il lui plaît : & tout Prince qui méprise ses sujets se déshonore lui-même, en montrant qu'il n'a pas su les rendre estimables. Formez donc des hommes, si vous voulez commander à des hommes : si vous voulez qu'on obéisse aux loix, faites qu'on les aime, & que, pour faire ce qu'on doit, il suffise de songer qu'on le doit faire. C'étoit-là le grand art des gouvernemens anciens, dans ces temps reculés où les Philosophes donnoient des loix aux peuples, & n'employoient leur autorité qu'à les rendre sages & heureux. De-là tant de loix somptuaires, tant de réglemens sur les mœurs, tant de maximes publiques admises ou rejetées avec le plus grand soin. Les tyrans mêmes n'oublioient pas cette importante partie de l'administration, & on les voyoit attentifs à corrompre les mœurs de leurs esclaves avec autant de soin qu'en avoient les Magistrats à corriger celles de leurs concitoyens. Mais nos gouvernemens modernes, qui croient avoir tout fait quand ils ont tiré de l'argent, n'imaginent pas même qu'il soit nécessaire ou possible d'aller jusques-là.

II. SECONDE règle essentielle de l'économie publique, non moins importante que la première. Voulez-vous que la volonté générale soit accomplie ; faites que toutes les volontés particulières s'y rapportent ; & comme la vertu n'est que cette conformité de la volonté particulière à la générale, pour dire la même chose en un mot, faites régner la vertu.

Si les politiques étoient moins aveuglés par leur ambition, ils verroient combien il est impossible qu'aucun établissement, quel qu'il soit, puisse marcher selon l'esprit de son institution, s'il n'est dirigé selon la loi du devoir ; ils sentiroient que le plus grand ressort de l'autorité publique est dans le cœur des citoyens : & que rien ne peut suppléer aux mœurs pour le maintien du gouvernement. Non - seulement il n'y a que des gens de bien

qui sachent administrer les loix, mais il n'y a dans le fond que d'honnêtes gens qui sachent leur obéir. Celui qui vient à bout de braver les remords, ne tardera pas à braver les supplices; châtement moins rigoureux, moins continuel, & auquel on a du moins l'espoir d'échapper; & quelques précautions qu'on prenne, ceux qui n'attendent que l'impunité pour mal faire, ne manquent guère de moyens d'éluder la loi ou d'échapper à la peine. Alors, comme tous les intérêts particuliers se réunissent contre l'intérêt général, qui n'est plus celui de personne, les vices publics ont plus de force pour énerver les loix, que les loix n'en ont pour réprimer les vices; & la corruption du peuple & des chefs s'étend enfin jusqu'au gouvernement, quelque sage qu'il puisse être: le pire de tous les abus est de n'obéir en apparence aux loix que pour les enfreindre en effet avec sûreté. Bientôt les meilleures loix deviennent les plus funestes: Il vaudroit mieux cent fois qu'elles n'existassent pas; ce seroit une ressource qu'on auroit encore quand il n'en reste plus. Dans une pareille situation l'on ajoute vainement Édits sur Édits, Réglemens sur Réglemens. Tout cela ne sert qu'à introduire d'autres abus sans corriger les premiers. Plus vous multipliez les loix, plus vous les rendez méprisables; & tous les surveillans que vous instituez ne sont que de nouveaux infracteurs destinés à partager avec les anciens; ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage; les hommes les plus vils sont les plus accrédités; plus ils sont grands; plus ils sont méprisables; leur infamie éclate dans leurs dignités, & ils sont déshonorés par leurs honneurs. S'ils achètent les suffrages des chefs ou la protection des femmes, c'est pour vendre à leur tour la justice, le devoir & l'État; & le peuple, qui ne voit pas que ses vices sont la première cause de ses malheurs, murmure & s'écrie en gémissant: » Tous mes maux » ne viennent que de ceux que je paie pour m'en garantir. «

C'EST alors qu'à la voix du devoir, qui ne parle plus dans les cœurs, les chefs sont forcés de substituer le cri de la terreur ou le leurre d'un intérêt apparent dont ils trompent leurs créa-

tures. C'est alors qu'il faut recourir à toutes les petites & méprisables ruses qu'ils appellent *maximes d'État & mystères du cabinet*. Tout ce qui reste de vigueur au gouvernement est employé par ses membres à se perdre & supplanter l'un l'autre, tandis que les affaires demeurent abandonnées, où ne se font qu'à mesure que l'intérêt personnel le demande, & selon qu'il les dirige. Enfin toute l'habileté de ces grands politiques est de fasciner tellement les yeux de ceux dont ils ont besoin, que chacun croie travailler pour son intérêt, en travaillant pour *le leur*; je dis *le leur*, si tant est qu'en effet le véritable intérêt des chefs soit d'anéantir les peuples pour les soumettre, & de ruiner leur propre bien pour s'en assurer la possession.

MAIS quand les citoyens aiment leur devoir, & que les dépositaires de l'autorité publique s'appliquent sincèrement à nourrir cet amour par leur exemple & par leurs soins, toutes les difficultés s'évanouissent; l'administration prend une facilité qui la dispense de cet art ténébreux dont la noirceur fait tout le mystère. Ces esprits vastes, si dangereux & si admirés, tous ces grands Ministres dont la gloire se confond avec les malheurs du peuple, ne sont plus regrettés: les mœurs publiques suppléent au génie des chefs; & plus la vertu règne, moins les talens sont nécessaires. L'ambition même est mieux servie par le devoir que par l'usurpation: le peuple convaincu que ses chefs ne travaillent qu'à faire son bonheur, les dispense par sa déférence de travailler à affermir leur pouvoir; & l'histoire nous montre en mille endroits que l'autorité qu'il accorde à ceux qu'il aime & dont il est aimé, est cent fois plus absolue que toute la tyrannie des usurpateurs. Ceci ne signifie pas que le gouvernement doive craindre d'user de son pouvoir, mais qu'il n'en doit user que d'une manière légitime. On trouvera dans l'histoire mille exemples de chefs ambitieux ou pusillanimes, que la mollesse ou l'orgueil ont perdus; aucun qui se soit mal trouvé de n'être qu'équitable. Mais on ne doit pas confondre la négligence avec la modération, ni la douceur avec la faiblesse. Il faut être

févère pour être juste : souffrir la méchanceté qu'on a le droit & le pouvoir de réprimer, c'est être méchant soi-même.

Ce n'est pas assez de dire aux citoyens, soyez bons, il faut leur apprendre à l'être ; & l'exemple même, qui est à cet égard la première leçon, n'est pas le seul moyen qu'il faille employer : l'amour de la patrie est le plus efficace, car, comme je l'ai déjà dit, tout homme est vertueux quand sa volonté particulière est conforme en tout à la volonté générale, & nous voulons volontiers ce que veulent les gens que nous aimons.

Il semble que le sentiment de l'humanité s'évapore & s'affoiblisse en s'étendant sur toute la terre, & que nous ne saurions être touchés des calamités de la Tartarie ou du Japon comme de celles d'un peuple Européen. Il faut en quelque manière borner & comprimer l'intérêt & la commisération, pour lui donner de l'activité. Or, comme ce penchant en nous ne peut être utile qu'à ceux avec qui nous avons à vivre, il est bon que l'humanité concentrée entre les concitoyens prenne en eux une nouvelle force par l'habitude de se voir, & par l'intérêt commun qui les réunit. Il est certain que les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'amour de la patrie : ce sentiment doux & vif, qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, sans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les passions. C'est lui qui produit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, & tant de grands hommes, dont les antiques vertus passent pour des fables, depuis que l'amour de la patrie est tourné en dérision. Ne nous en étonnons pas : les transports des cœurs tendres paroissent autant de chimères à quiconque ne les a point sentis ; & l'amour de la patrie, plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une maîtresse ; ne se conçoit de même qu'en l'éprouvant : mais il est aisé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inspire, cette ardeur bouillante & sublime dont ne brille pas la plus pure vertu, quand elle en est séparée. Osons opposer *Socrate* même à *Caton* : l'un étoit plus philosophe, & l'autre

plus citoyen. Athènes étoit déjà perdue, & *Socrate* n'avoit plus de patrie que le monde entier : *Caton* porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivoit que pour elle , & ne put lui survivre. La vertu de *Socrate* est celle du plus sage des hommes , mais entre *César* & *Pompée* ; *Caton* semble un Dieu parmi des mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les Sophistes, & meurt pour la vérité : l'autre défend l'État, la liberté, les loix contre les conquérans du monde, & quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de patrie à servir. Un digne élève de *Socrate* seroit le plus vertueux de ses contemporains ; un digne émule de *Caton* en seroit le plus grand. La vertu du premier seroit son bonheur ; le second chercheroit son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un & conduits par l'autre ; & cela seul décideroit de la préférence ; car on n'a jamais fait un peuple de sages, mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

VOULONS-NOUS que les peuples soient vertueux ? commençons donc par leur faire aimer la patrie : mais comment l'aimeront-ils, si la patrie n'est rien de plus pour eux que pour des étrangers, & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuser à personne ? Ce seroit bien pis s'ils n'y jouissoient pas même de la sûreté civile, & que leurs biens, leur vie ou leur liberté fussent à la discrétion des hommes puissans, sans qu'il leur fût possible ou permis d'oser réclamer les loix. Alors soumis aux devoirs de l'État civil, sans jouir même des droits de l'état de nature, & sans pouvoir employer leur force pour se défendre, ils seroient par conséquent dans la pire condition où se puissent trouver des hommes libres ; & le mot de *patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un sens odieux ou ridicule. Il ne faut pas croire que l'on puisse offenser ou couper un bras, que la douleur ne s'en porte à la tête ; & il n'est pas plus croyable que la volonté générale consente qu'un membre de l'État, quel qu'il soit, en blesse ou détruise un autre, qu'il ne l'est, que les doigts d'un homme, usant de sa raison, aillent lui crever les yeux. La sûreté particulière est tellement liée avec la confédération

publique, que, sans les égards que l'on doit à la foiblesse humaine, cette convention seroit dissoute par le droit, s'il périssoit dans l'État un seul citoyen qu'on eût pu secourir, si l'on en retenoit à tort un seul en prison, & s'il se perdoit un seul procès avec une injustice évidente : car les conventions fondamentales étant enfreintes, on ne voit plus quel droit ni quel intérêt pourroit maintenir le peuple dans l'union sociale, à moins qu'il n'y fût retenu par la seule force qui fait la dissolution de l'État civil.

EN effet, l'engagement du corps de la Nation n'est-il pas de pourvoir à la conservation du dernier de ses membres avec autant de soin qu'à celle de tous les autres ? Et le salut d'un citoyen est-il moins la cause commune que celui de tout l'État ? Qu'on nous dise qu'il est bon qu'un seul périsse pour tous ; j'admirerai cette sentence dans la bouche d'un digne & vertueux patriote, qui se consacre volontairement & par devoir à la mort pour le salut de son pays : mais si l'on entend qu'il soit permis au gouvernement de sacrifier un innocent au salut de la multitude, je tiens cette maxime pour une des plus exécrables que jamais la tyrannie ait inventées, la plus fautive qu'on puisse avancer, la plus dangereuse qu'on puisse admettre, & la plus directement opposée aux loix fondamentales de la société. Loin qu'un seul doive périr pour tous, tous ont engagé leurs biens & leurs vies à la défense de chacun d'eux, afin que la foiblesse particulière fût toujours protégée par la force publique, & chaque membre par tout l'État. Après avoir par supposition retranché du peuple un individu après l'autre, pressez les partisans de cette maxime à mieux expliquer ce qu'ils entendent par *le corps de l'État*, & vous verrez qu'ils le réduiront à la fin à un petit nombre d'hommes qui ne sont pas le peuple, mais les Officiers du peuple, & qui s'étant obligés par un serment particulier à périr eux-mêmes pour son salut, prétendent prouver par-là que c'est à lui de périr pour le leur.

VEUT-ON trouver des exemples de la protection que l'État doit à ses membres, & du respect qu'il doit à leurs personnes ?

SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

ce n'est que chez les plus illustres & les plus courageuses nations de la terre qu'il faut les chercher ; & il n'y a guère que les peuples libres où l'on sache ce que vaut un homme. A Sparte, on fait en quelle perplexité se trouvoit toute la république lorsqu'il étoit question de punir un citoyen coupable. En Macédoine, la vie d'un homme étoit une affaire si importante, que dans toute la grandeur d'Alexandre, ce puissant Monarque n'eût osé, de sang froid, faire mourir un Macédonien criminel, que l'accusé n'eût comparu pour se défendre devant ses concitoyens, & n'eût été condamné par eux. Mais les Romains se distinguèrent au-dessus de tous les peuples de la terre, par les égards du gouvernement pour les particuliers, & par son attention scrupuleuse à respecter les droits inviolables de tous les membres de l'État. Il n'y avoit rien de si sacré que la vie des simples citoyens ; il ne falloit pas moins que l'assemblée de tout le peuple pour en condamner un : le Sénat même ni les Consuls, dans toute leur majesté, n'en avoient pas le droit ; & chez le plus puissant peuple du monde, le crime & la peine d'un citoyen étoient une désolation publique ; aussi parut-il si dur d'en verser le sang pour quelque crime que ce pût être, que par la loi *Porcia* la peine de mort fut commuée en celle de l'exil, pour tous ceux qui voudroient survivre à la perte d'une si douce patrie. Tout respiroit à Rome & dans les armées cet amour des concitoyens les uns pour les autres, & ce respect pour le nom Romain qui élevoit le courage & animoit la vertu de quiconque avoit l'honneur de le porter. Le chapeau d'un citoyen délivré d'esclavage, la couronne civique de celui qui avoit sauvé la vie à un autre, étoit ce qu'on regardoit avec le plus de plaisir dans la pompe des triomphes ; & il est à remarquer que des couronnes dont on honoroit à la guerre les belles actions, il n'y avoit que la civique & celles des triomphateurs qui fussent d'herbe & de feuilles, toutes les autres n'étoient que d'or. C'est ainsi que Rome fut vertueuse & devint la maîtresse du monde. Chefs ambitieux ! un pâtre gouverne ses chiens & ses troupeaux, & n'est que le dernier des hommes. S'il est beau de commander, c'est quand ceux qui nous obéissent peuvent nous honorer :

respectez donc vos concitoyens, & vous vous rendrez respectables ; respectez la liberté, & votre puissance augmentera tous les jours : ne passez jamais vos droits, & bientôt ils seront sans bornes.

QUE la patrie se montre donc la mère commune des citoyens ; que les avantages dont ils jouissent dans leur pays le leur rendent cher ; que le gouvernement leur laisse assez de part à l'administration publique pour sentir qu'ils sont chez eux ; & que les loix ne soient à leurs yeux que les garans de la commune liberté. Ces droits, tout beaux qu'ils sont, appartiennent à tous les hommes ; mais, sans paroître les attaquer directement, la mauvaise volonté des chefs en réduit aisément l'effet à rien. La loi dont on abuse, sert à la fois au puissant, d'arme offensive, & de bouclier contre le foible, & le prétexte du bien public est toujours le plus dangereux fléau du peuple. Ce qu'il y a de plus nécessaire, & peut-être de plus difficile dans le gouvernement, c'est une intégrité sévère à rendre justice à tous, & surtout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal est déjà fait quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des loix ; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche & contre la misère du pauvre ; le premier les élude, le second leur échappe ; l'un brise la toile, & l'autre passe au travers.

C'EST donc une des plus importantes affaires du gouvernement de prévenir l'extrême inégalité des fortunes, non en enlevant les trésors à leurs possesseurs, mais en ôtant à tous les moyens d'en accumuler ; ni en bâtissant des hôpitaux pour les pauvres, mais en garantissant les citoyens de le devenir. Les hommes inégalement distribués sur le territoire, & entassés dans un lieu, tandis que les autres se dépeuplent ; les arts d'agrément & de pure industrie favorisés aux dépens des métiers utiles & pénibles ; l'agriculture sacrifiée au commerce ; le publicain rendu nécessaire par la mauvaise administration des deniers de l'État ; enfin la vénalité poussée à tel excès que la considération se

compte

compte avec les pistoles, & que les vertus mêmes se vendent à prix d'argent : telles sont les causes les plus sensibles de l'opulence & de la misère, de l'intérêt public, de la haine mutuelle des citoyens, de leur indifférence pour la cause commune, de la corruption du peuple, & de l'affoiblissement de tous les ressorts du gouvernement. Tels sont par conséquent les maux qu'on guérit difficilement quand ils se font sentir, mais qu'une sage administration doit prévenir pour maintenir, avec les bonnes mœurs, le respect pour les loix, l'amour de la patrie, & la vigueur de la volonté générale.

MAIS toutes ces précautions seront insuffisantes, si l'on ne s'y prend de plus loin encore. Je finis cette partie de l'Économie publique par où j'aurois dû la commencer. La patrie ne peut subsister sans liberté, ni la liberté sans la vertu, ni la vertu sans les citoyens; vous aurez tout si vous formez des citoyens : sans cela vous n'aurez que de méchans esclaves, à commencer par les chefs de l'État. Or, former des citoyens, n'est pas l'affaire d'un jour; & pour les avoir hommes, il faut les instruire enfans. Qu'on me dise que quiconque a des hommes à gouverner ne doit pas chercher hors de leur nature une perfection dont ils ne sont pas susceptibles; qu'il ne doit pas vouloir détruire en eux les passions, & que l'exécution d'un pareil projet ne seroit pas plus désirable que possible : je conviendrai d'autant mieux de tout cela, qu'un homme qui n'auroit point de passions seroit certainement un mauvais citoyen; mais il faut convenir aussi que, si l'on n'apprend point aux hommes à n'aimer rien, il n'est pas impossible de leur apprendre à aimer un objet plutôt qu'un autre, & ce qui est véritablement beau, plutôt que ce qui est difforme. Si, par exemple, on les exerce assez tôt à ne jamais regarder leur individu que par ses relations avec le corps de l'État, & à n'appercevoir, pour ainsi dire, leur propre existence que comme une partie de la sienne, ils pourront parvenir enfin à s'identifier en quelque sorte avec ce plus grand tout, à se sentir membres de la patrie, à l'aimer de ce sentiment exquis que tout homme isolé n'a que pour soi-même, à élever perpétuellement leur ame à ce grand objet, & à transformer

ainsi en une vertu sublime cette disposition dangereuse d'où naissent tous nos vices. Non-seulement la philosophie démontre la possibilité de ces nouvelles directions, mais l'histoire en fournit mille exemples éclatans : s'ils sont si rares parmi nous, c'est que personne ne se soucie qu'il y ait des citoyens, & qu'on s'avise encore moins de s'y prendre assez tôt pour les former. Il n'est plus temps de changer nos inclinations naturelles quand elles ont pris leur cours, & que l'habitude s'est jointe à l'amour-propre; il n'est plus temps de nous tirer hors de nous-mêmes, quand une fois le *moi humain*, concentré dans nos cœurs, y a acquis cette méprisable activité qui absorbe toute vertu & fait la vie des petites âmes. Comment l'amour de la patrie pourroit-il germer au milieu de tant d'autres passions qui l'étouffent? Et que reste-t-il pour les concitoyens d'un cœur déjà partagé entre l'avarice, une maîtresse, & la vanité?

C'EST du premier moment de la vie qu'il faut apprendre à mériter de vivre, & comme on participe en naissant aux droits des citoyens, l'instant de notre naissance doit être le commencement de l'exercice de nos devoirs. S'il y a des loix pour l'âge mûr, il doit y en avoir pour l'enfance, qui enseignent à obéir aux autres; & comme on ne laisse pas la raison de chaque homme unique arbitre de ses devoirs, on doit d'autant moins abandonner aux lumières & aux préjugés des pères l'éducation de leurs enfans, qu'elle importe à l'État encore plus qu'aux pères; car selon le cours de la nature, la mort du père lui dérobe souvent les derniers fruits de cette éducation; mais la patrie en sent tôt ou tard les effets; l'État demeure, & la famille se dissout. Que si l'autorité publique, en prenant la place des pères, & se chargeant de cette importante fonction, acquiert leurs droits en remplissant leurs devoirs, ils ont d'autant moins sujet de s'en plaindre, qu'à cet égard ils ne font proprement que changer de nom, & qu'ils auront en commun, sous le nom de citoyens, la même autorité sur leurs enfans qu'ils exerçoient séparément sous le nom de *pères*, & n'en seront pas moins obéis en parlant au nom de la loi, qu'ils l'étoient en parlant au nom de la nature.

L'éducation publique sous des règles prescrites par le gouvernement, & sous des Magistrats établis par le Souverain, est donc une des maximes fondamentales du gouvernement populaire ou légitime. Si les enfans sont élevés en commun dans le sein de l'égalité; s'ils sont imbus des loix de l'État & des maximes de la volonté générale; s'ils sont instruits à les respecter par-dessus toutes choses; s'ils sont environnés d'exemples & d'objets qui leur parlent sans cesse de la tendre mère qui les nourrit, de l'amour qu'elle a pour eux, des biens inestimables qu'ils reçoivent d'elle, & du retour qu'ils lui doivent, ne doutons pas qu'ils n'apprennent ainsi à se chérir mutuellement comme des frères, à ne vouloir jamais que ce que veut la société, à substituer des actions d'hommes & de citoyens au stérile & vain babil des sophistes, & à devenir un jour les défenseurs & les pères de la patrie dont ils auront été si long-temps les enfans.

JE ne parlerai point des Magistrats destinés à présider à cette éducation, qui certainement est la plus importante affaire de l'État. On sent que, si de telles marques de la confiance publique étoient légèrement accordées, si cette fonction sublime n'étoit, pour ceux qui auroient dignement rempli toutes les autres, le prix de leurs travaux, l'honorable & doux repos de leur vieillesse, & le comble de tous les honneurs, toute l'entreprise seroit inutile & l'éducation sans succès; car par-tout où la leçon n'est pas soutenue par l'autorité, & le précepte par l'exemple, l'instruction demeure sans fruit, & la vertu même perd son crédit dans la bouche de celui qui ne la pratique pas. Mais que de guerriers illustres, courbés sous le faix de leurs lauriers, préchent le courage; que de Magistrats intègres, blanchis dans la pourpre & sur les Tribunaux, enseignent la justice; les uns & les autres se formeront ainsi de vertueux successeurs, & transmettront d'âge en âge, aux générations suivantes, l'expérience & les talens des chefs, le courage & la vertu des citoyens, & l'émulation commune à tous de vivre & de mourir pour la patrie.

JE ne sache que trois peuples qui aient autrefois pratiqué

l'éducation publique, savoir les Crétois, les Lacédémoniens, & les anciens Perses : chez tous les trois elle eut le plus grand succès, & fit des prodiges chez les deux derniers. Quand le monde s'est trouvé divisé en nations trop grandes pour pouvoir être bien gouvernées, ce moyen n'a plus été praticable; & d'autres raisons, que le lecteur peut voir aisément, ont encore empêché qu'il n'ait été tenté chez aucun peuple moderne. C'est une chose très-remarquable que les Romains aient pu s'en passer; mais Rome fut durant cinq cens ans un miracle continuel, que le monde ne doit plus espérer de revoir. La vertu des Romains, engendrée par l'horreur de la tyrannie & des crimes des tyrans, & par l'amour inné de la patrie; fit de toutes leurs maisons autant d'écoles de citoyens; & le pouvoir sans bornes des pères sur leurs enfans mit tant de sévérité dans la police particulière, que le père, plus craint que les Magistrats, étoit dans son tribunal domestique le censeur des mœurs & le vengeur des loix.

C'EST ainsi qu'un gouvernement attentif & bien intentionné, veillant sans cesse à maintenir ou rappeler chez le peuple l'amour de la patrie & les bonnes mœurs, prévient de loin les maux qui résultent tôt ou tard de l'indifférence des citoyens pour le sort de la République, & contient dans d'étroites bornes cet intérêt personnel qui isole tellement les particuliers, que l'État s'affoiblit par leur puissance & n'a rien à espérer de leur bonne volonté. Par-tout où le peuple aime son pays, respecte les loix, & vit simplement, il reste peu de choses à faire pour les rendre heureux; & dans l'administration publique, où la fortune a moins de part qu'au sort des particuliers, la sagesse est si près du bonheur que ces deux objets se confondent.

III. CE n'est pas assez d'avoir des citoyens & de les protéger, il faut encore songer à leur subsistance; & pourvoir aux besoins publics, est une suite évidente de la volonté générale, & le troisième devoir essentiel du gouvernement. Ce devoir n'est pas, comme on doit le sentir, de remplir les greniers des particuliers & les dispenser du travail; mais maintenir l'abondance tellement

à leur portée, que , pour l'acquérir, le travail soit toujours nécessaire & ne soit jamais inutile. Il s'étend aussi à toutes les opérations qui regardent l'entretien du fisc & les dépenses de l'administration publique. Ainsi après avoir parlé de l'Économie générale par rapport au gouvernement des personnes, il nous reste à la considérer par rapport à l'administration des biens.

CETTE partie n'offre pas moins de difficultés à résoudre, ni de contradictions à lever que la précédente. Il est certain que le droit de propriété est le plus sacré de tous les droits des citoyens, & plus important, à certains égards, que la liberté même; soit parce qu'il tient de plus près à la conservation de la vie; soit parce que les biens étant plus faciles à usurper & plus pénibles à défendre que la personne, on doit plus respecter ce qui se ravit aisément; soit enfin, parce que la propriété est le vrai fondement de la société civile, & le vrai garant des engagements des citoyens; car si les biens ne répondoient pas des personnes, rien ne seroit si facile que d'é luder ses devoirs & de se moquer des loix. D'un autre côté, il n'est pas moins sûr que le maintien de l'État & du gouvernement exige des frais & de la dépense; & comme quiconque accorde la fin ne peut refuser les moyens, il s'ensuit que les membres de la société doivent contribuer de leurs biens à son entretien. De plus, il est difficile d'assurer d'un côté la propriété des particuliers sans l'attaquer d'un autre, & il n'est pas possible que tous les réglemens qui regardent l'ordre des successions; les testamens, les contrats, ne gênent les citoyens à certains égards sur la disposition de leur propre bien, & par conséquent sur leur droit de propriété.

MAIS outre ce que j'ai dit ci-devant de l'accord qui règne entre l'autorité de la loi & la liberté du citoyen, il y a, par rapport à la disposition des biens, une remarque importante à faire, qui leve bien des difficultés. C'est, comme l'a montré *Puffendorff*, que par la nature du droit de propriété, il ne s'étend point au-delà de la vie du propriétaire, & qu'à l'instant qu'un homme est mort, son bien ne lui appartient plus. Ainsi lui prescrire les conditions sous lesquelles il en peut disposer, c'est

au fond moins altérer son droit en apparence , que l'étendre en effet.

EN général, quoique l'institution des loix qui règlent le pouvoir des particuliers dans la disposition de leur propre bien , n'appartienne qu'au Souverain , l'esprit de ces loix que le gouvernement doit suivre dans leur application, est que, de père en fils & de proche en proche, les biens de la famille en sortent & s'alienent le moins qu'il est possible. Il y a une raison sensible de ceci en faveur des enfans, à qui le droit de propriété seroit fort inutile, si le père ne leur laissoit rien, & qui de plus ayant souvent contribué par leur travail à l'acquisition des biens du père, sont, de leur chef, associés à son droit. Mais une autre raison plus éloignée & non moins importante, est que rien n'est plus funeste aux mœurs & à la République que les changemens continuels d'état & de fortune entre les citoyens; changemens qui sont la preuve & la source de mille désordres, qui bouleversent & confondent tout, & par lesquels ceux qui sont élevés pour une chose, se trouvant destinés pour une autre, ni ceux qui montent ni ceux qui descendent, ne peuvent prendre les maximes ni les lumières convenables à leur nouvel état, & beaucoup moins en remplir les devoirs. Je passe à l'objet de finances publiques.

Si le peuple se gouvernoit lui-même, & qu'il n'y eût rien d'intermédiaire entre l'administration de l'État & les citoyens, ils n'auroient qu'à se cotiser dans l'occasion, à proportion des besoins publics & des facultés des particuliers, & comme chacun ne perdrait jamais de vue le recouvrement ni l'emploi des deniers, il ne pourroit se glisser ni fraude, ni abus dans leur manie- ment; l'État ne seroit jamais obéré de dettes, ni le peuple accablé d'impôts, ou du moins la sûreté de l'emploi le consoleroit de la dureté de la taxe. Mais les choses ne sauroient aller ainsi; & quelque borné que soit un État, la société civile y est toujours trop nombreuse pour pouvoir être gouvernée par tous ses membres. Il faut nécessairement que les deniers publics passent par les mains des chefs, lesquels, outre l'intérêt de l'État,

ont tous le leur particulier , qui n'est pas le dernier écouté. Le peuple de son côté , qui s'apperçoit plutôt de l'avidité des chefs , & de leurs folles dépenses , que des besoins publics , murmure de se voir dépouiller du nécessaire pour fournir au superflu d'autrui ; & quand une fois ces manœuvres l'ont aigri jusqu'à certain point ; la plus intègre administration ne viendrait pas à bout de rétablir la confiance. Alors , si les contributions sont volontaires , elles ne produisent rien ; si elles sont forcées , elles sont illégitimes ; & c'est dans cette cruelle alternative de laisser périr l'État , ou d'attaquer le droit sacré de la propriété , qui en est le soutien , que consiste la difficulté d'une juste & sage économie.

LA première chose que doit faire , après l'établissement des loix , l'instituteur d'une République , c'est de trouver un fonds suffisant pour l'entretien des Magistrats & autres Officiers , & pour toutes les dépenses publiques. Ce fonds s'appelle *ararium* ou *fisc* , s'il est en argent ; *domaine public* , s'il est en terres ; & ce dernier est de beaucoup préférable à l'autre , par des raisons faciles à voir. Quiconque aura suffisamment réfléchi sur cette matière , ne pourra guère être , à cet égard , d'un autre avis que Bodin , qui regarde le domaine public comme le plus honnête & le plus sûr de tous les moyens de pourvoir aux besoins de l'État ; & il est à remarquer que le premier soin de *Romulus* , dans la division des terres , fut d'en destiner les tiers à cet usage. J'avoue qu'il n'est pas impossible que le produit du domaine mal administré se réduise à rien ; mais il n'est pas de l'essence du domaine d'être mal administré.

PRÉALABLEMENT à tout emploi , ce fonds doit être assigné ou accepté par l'assemblée du peuple ou des États du pays , qui doit ensuite en déterminer l'usage. Après cette solennité , qui rend ces fonds inaliénables , ils changent , pour ainsi dire , de nature ; & leurs revenus deviennent tellement sacrés , que c'est non-seulement le plus infâme de tous les vols , mais un crime de lèse-Majesté , que d'en détourner la moindre chose au préjudice de leur destination. C'est un grand deshonneur pour

Rome que l'intégrité du Questeur *Caton* y ait été un sujet de remarque, & qu'un Empereur, récompensant de quelques écus le talent d'un chanteur, ait eu besoin d'ajouter que cet argent venoit du bien de sa famille, & non de celui de l'État. Mais s'il se trouve peu de *Galba*, où chercherons-nous des *Caton*? Et quand une fois le vice ne déshonorera plus, quels seront les chefs assez scrupuleux pour s'abstenir de toucher aux revenus publics abandonnés à leur discrétion, & pour ne pas s'en imposer bientôt à eux-mêmes, en affectant de confondre leurs vaines & scandaleuses dissipations avec la gloire de l'État; & les moyens d'étendre leur autorité, avec ceux d'augmenter sa puissance? C'est sur-tout en cette délicate partie de l'administration que la vertu est le seul instrument efficace, & que l'intégrité du Magistrat est le seul frein capable de contenir son avarice. Les livres & tous les comptes des Régisseurs servent moins à décéler leurs infidélités qu'à les couvrir; & la prudence n'est jamais aussi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la friponnerie à les éluder. Laissez donc les registres & papiers, & remettez les finances en des mains fidelles; c'est le seul moyen qu'elles soient fidèlement régies.

QUAND une fois les fonds publics sont établis, les chefs de l'État en sont de droit les administrateurs; car cette administration fait une partie du gouvernement, toujours essentielle, quoique non toujours également: son influence augmente à mesure que celle des autres ressorts diminue; & l'on peut dire qu'un gouvernement est parvenu à son dernier degré de corruption quand il n'a plus d'autre nerf que l'argent: or, comme tout gouvernement tend sans cesse au relâchement, cette seule raison montre pourquoi nul État ne peut subsister, si ses revenus n'augmentent sans cesse.

LE premier sentiment de la nécessité de cette augmentation est aussi le premier signe du désordre intérieur de l'État; & le sage administrateur, en songeant à trouver de l'argent pour pourvoir au besoin présent, ne néglige pas de rechercher la cause éloignée de ce nouveau besoin: comme un marin voyant l'eau

l'eau gagner son vaisseau, n'oublie pas, en faisant jouer les pompes, de faire aussi chercher & boucher la voie.

DE cette règle découle la plus importante maxime de l'administration des finances, qui est de travailler avec beaucoup plus de soin à prévenir les besoins qu'à augmenter les revenus; de quelque diligence qu'on puisse user, le secours qui ne vient qu'après le mal, & plus lentement, laisse toujours l'État en souffrance; tandis qu'on songe à remédier à un inconvénient, un autre se fait déjà sentir, & les ressources mêmes produisent de nouveaux inconvénients; de sorte qu'à la fin la Nation s'obère, le Peuple est foulé, le gouvernement perd toute sa vigueur, & ne fait plus que peu de chose avec beaucoup d'argent. Je crois que de cette grande maxime bien établie découloient les prodiges des gouvernemens anciens, qui faisoient plus avec leur parcimonie que les nôtres avec tous leurs trésors; & c'est peut-être de-là qu'est dérivée l'acception vulgaire du mot d'*économie*, qui s'entend plutôt du sage ménagement de ce qu'on a, que des moyens d'acquérir ce que l'on n'a pas.

INDÉPENDamment du domaine public, qui rend à l'État à proportion de la probité de ceux qui le régissent, si l'on connoissoit assez toute la force de l'administration générale, sur-tout quand elle se borne aux moyens légitimes, on seroit étonné des ressources qu'ont les Chefs pour prévenir tous les besoins publics, sans toucher aux biens des particuliers. Comme ils sont les maîtres de tout le commerce de l'État, rien ne leur est si facile que de le diriger d'une manière qui pourvoie à tout, souvent sans qu'ils paroissent s'en mêler. La distribution des denrées, de l'argent & des marchandises par de justes proportions, selon les temps & les lieux, est le vrai secret des finances & la source de leurs richesses, pourvu que ceux qui les administrent sachent porter leur vue assez loin, & faire dans l'occasion une perte apparente & prochaine, pour avoir réellement des profits immenses dans un temps éloigné. Quand on voit un gouvernement payer des droits, loin d'en recevoir, pour la sortie des bleds dans les années d'abondance, & pour leur intro-

duction dans les années de disette, on a besoin d'avoir de tels faits sous les yeux pour les croire véritables; & on les mettroit au rang des romans, s'ils se fussent passés anciennement. Supposons que pour prévenir la disette dans les mauvaises années, on proposât d'établir des magasins publics, dans combien de pays l'entretien d'un établissement si utile ne serviroit-il pas de prétexte à de nouveaux impôts? A Genève, ces greniers établis & entretenus par une sage administration, font la ressource publique dans les mauvaises années, & le principal revenu de l'État dans tous les temps; *Alit & ditat*, c'est la belle & juste inscription qu'on lit sur la façade de l'édifice. Pour exposer ici le système économique d'un bon gouvernement, j'ai souvent tourné les yeux sur celui de cette République: heureux de trouver ainsi dans ma patrie l'exemple de la sagesse & du bonheur que je voudrois voir regner dans tous les pays!

Si l'on examine comment croissent les besoins d'un État, on trouvera que souvent cela arrive à-peu-près comme chez les particuliers, moins par une véritable nécessité, que par un accroissement de desirs inutiles, & que souvent on n'augmente la dépense, que pour avoir un prétexte d'augmenter la recette; de sorte que l'État gagneroit quelquefois à se passer d'être riche, & que cette richesse apparente lui est, au fond, plus onéreuse que ne seroit la pauvreté même. On peut espérer, il est vrai, de tenir les peuples dans une dépendance plus étroite, en leur donnant d'une main ce qu'on leur a pris de l'autre; & ce fut la politique dont usa Joseph avec les Égyptiens; mais ce vain sophisme est d'autant plus funeste à l'État, que l'argent ne rentre plus dans les mêmes mains d'où il est sorti, & qu'avec de pareilles maximes on n'enrichit que des fainéans de la dépouille des hommes utiles.

Le goût des conquêtes est une des causes les plus sensibles & les plus dangereuses de cette augmentation. Ce goût, engendré souvent par une autre espèce d'ambition que celle qu'il semble annoncer, n'est pas toujours ce qu'il paroît être, & n'a pas tant pour véritable motif le desir apparent d'aggrandir la

Nation, que le desir caché d'augmenter au-dedans l'autorité des Chefs, à l'aide de l'augmentation des troupes, & à la faveur de la diversion que font les objets de la guerre dans l'esprit des citoyens.

CE qu'il y a du moins de très-certain, c'est que rien n'est ni si foulé ni si misérable que les peuples conquérants, & que leurs succès mêmes ne font qu'augmenter leurs misères; quand l'histoire ne nous l'apprendroit pas, la raison suffiroit pour nous démontrer que plus un État est grand, & plus les dépenses y deviennent proportionnellement fortes & onéreuses; car il faut que toutes les provinces fournissent leur contingent aux frais de l'administration générale, & que chacune, outre cela, fasse pour la sienne particulière la même dépense que si elle étoit indépendante. Ajoutez que toutes les fortunes se font dans un lieu & se consomment dans un autre; ce qui rompt bientôt l'équilibre du produit & de la consommation, & appauvrit beaucoup de pays pour enrichir une seule ville.

AUTRE source de l'augmentation des besoins publics, qui tient à la précédente. Il peut venir un temps où les citoyens ne se regardant plus comme intéressés à la cause commune, cesseroient d'être les défenseurs de la patrie, & où les Magistrats aimeroient mieux commander à des mercenaires qu'à des hommes libres, ne fut-ce qu'afin d'employer en temps & lieu les premiers pour mieux assujettir les autres. Tel fut l'État de Rome sur la fin de la République & sous les Empereurs; car toutes les victoires des premiers Romains, de même que celles d'Alexandre, avoient été remportées par de braves citoyens, qui savoient donner au besoin leur sang pour la patrie, mais qui ne le vendoient jamais. Ce ne fut qu'au siège de Veies qu'on commença de payer l'infanterie Romaine. Marius fut le premier qui, dans la guerre de Jugurtha, déshonora les légions, en y introduisant des affranchis, des vagabonds & autres mercenaires. Devenus les ennemis des peuples qu'ils étoient chargés de rendre heureux, les tyrans établirent des troupes réglées en apparence pour contenir l'étranger, & en effet pour opprimer l'habitant.

Pour former ces troupes, il fallut enlever à la terre des cultivateurs, dont le défaut diminua la quantité des denrées, & dont l'entretien introduisit des impôts qui en augmentèrent le prix. Ce premier désordre fit murmurer les peuples; il fallut, pour les réprimer, multiplier les troupes, & par conséquent la misère; & plus le désespoir augmentoit, plus l'on se voyoit contraint de l'augmenter encore pour en prévenir les effets. D'un autre côté, ces mercenaires, qu'on pouvoit estimer sur le prix auquel ils se vendoient eux-mêmes, fiers de leur avilissement, méprisant les loix dont ils étoient protégés, & leurs frères dont ils mangeoient le pain, se crurent plus honorés d'être les satellites de César, que les défenseurs de Rome; & dévoués à une obéissance aveugle, tenoient par état le poignard levé sur leurs concitoyens, prêts à tout égorger au premier signal. Il ne seroit pas difficile de montrer que ce fut-là une des principales causes de la ruine de l'Empire Romain.

L'INVENTION de l'artillerie & des fortifications a forcé de nos jours les Souverains de l'Europe à rétablir l'usage des troupes réglées, pour garder leurs places; mais avec des motifs plus légitimes, il est à craindre que l'effet n'en soit également funeste. Il n'en faudra pas moins dépeupler les campagnes pour former les armées & les garnisons; pour les entretenir, il n'en faudra pas moins fouler les peuples; & ces dangereux établissemens s'accroissent depuis quelque temps avec une telle rapidité dans tous nos climats, qu'on n'en peut prévoir que la dépopulation prochaine de l'Europe, & tôt ou tard la ruine des peuples qui l'habitent.

QUOI qu'il en soit, on doit voir que de telles institutions renversent nécessairement le vrai système économique, qui tire le principal revenu de l'État du domaine public, & ne laissent que la ressource fâcheuse des subsides & impôts, dont il me reste à parler.

IL faut se ressouvenir ici que le fondement du pacte social est la propriété; & sa première condition, que chacun soit maintenu dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient. Il est vrai

que par le même traité chacun s'oblige , au moins tacitement , à se cotiser dans les besoins publics ; mais cet engagement ne pouvant nuire à la loi fondamentale ; & supposant l'évidence du besoin reconnue par les contribuables , on voit que pour être légitime , cette cotisation doit être volontaire , non d'une volonté particulière , comme s'il étoit nécessaire d'avoir le consentement de chaque citoyen , & qu'il ne dût fournir que ce qu'il lui plaît , ce qui seroit directement contre l'esprit de la confédération , mais d'une volonté générale , à la pluralité des voix , & sur un tarif proportionnel qui ne laisse rien d'arbitraire à l'imposition.

CETTE vérité que les impôts ne peuvent être établis légitimement que du consentement du peuple ou de ses représentans , a été reconnue généralement de tous les Philosophes & Jurisconsultes qui se sont acquis quelque réputation dans les matières de droit politique , sans en excepter Bodin même. Si quelques-uns ont établi des maximes contraires en apparence , outre qu'il est aisé de voir les motifs particuliers qui les y ont portés , ils y mettent tant de conditions & de restrictions , qu'au fond la chose revient exactement au même : car que le peuple puisse refuser , ou que le Souverain ne doive pas exiger , cela est indifférent quant au droit ; & s'il n'est question que de la force , c'est la chose la plus inutile que d'examiner ce qui est légitime ou non.

LES contributions qui se levent sur le peuple sont de deux sortes ; les unes réelles , qui se perçoivent sur les choses ; les autres personnelles , qui se paient par tête. On donne aux unes & aux autres les noms d'impôts ou subsides , quand le peuple fixe la somme qu'il accorde , elle s'appelle subside ; quand il accorde tout le produit d'une taxe , alors c'est un impôt. On trouve dans le Livre de l'Esprit des Loix , que l'imposition par tête est plus propre à la servitude , & la taxe réelle plus convenable à la liberté. Cela seroit incontestable si les contingens par tête étoient égaux ; car il n'y auroit rien de plus disproportionné qu'une pareille taxe ; & c'est sur-tout dans les proportions exactement observées que consiste l'esprit de la liberté. Mais si

la taxe par tête est exactement proportionnée au moyen des particuliers, comme pourroit être celle qui porte en France le nom de capitation, & qui de cette manière est à la fois réelle & personnelle, elle est la plus équitable, & par conséquent la plus convenable à des hommes libres. Ces proportions paroissent d'abord très-faciles à observer, parce qu'étant relatives à l'état que chacun tient dans le monde, les inclinations sont toujours publiques; mais outre que l'avarice, le crédit & la fraude savent éluder jusqu'à l'évidence, il est rare que l'on tienne compte, dans ces calculs, de tous les élémens qui doivent y entrer. Premièrement, on doit considérer le rapport des quantités, selon lequel, toutes choses égales, celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre, doit payer dix fois plus que lui. Secondement, le rapport des usages, c'est-à-dire, la distinction du nécessaire & du superflu; celui qui n'a que le simple nécessaire ne doit rien payer du tout; la taxe de celui qui a du superflu peut aller au besoin, jusqu'à la concurrence de tout ce qui excède son nécessaire. A cela il dira, qu'eu égard à son rang, ce qui seroit superflu pour un homme inférieur, est nécessaire pour lui; mais c'est un mensonge, car un grand a deux jambes, ainsi qu'un bouvier, & n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, ce prétendu nécessaire est si peu nécessaire à son rang, que s'il favoit y renoncer pour un sujet louable, il n'en seroit que plus respecté. Le peuple se prosternerait devant un Ministre qui iroit au Conseil à pied, pour avoir vendu ses carrosses dans un pressant besoin de l'État. Enfin la loi ne prescrit la magnificence à personne; & la bienséance n'est jamais une raison contre le droit.

Un troisième rapport, qu'on ne compte jamais, & qu'on devroit toujours compter le premier; est celui des utilités que chacun retire de la confédération sociale, qui protège fortement les immenses possessions du riche, & laisse à peine un misérable jouir de la chaumière qu'il a construite de ses mains. Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissans & les riches? Tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux seuls? Toutes les graces, toutes les exemptions ne leur

font-elles pas réservées ? Et l'autorité publique n'est-elle pas toute en leur faveur ? Qu'un homme de considération vole ses créanciers, ou fasse d'autres friponneries, n'est-il pas toujours sûr de l'impunité ? Les coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet, les meurtres mêmes & les assassinats dont il se rend coupable, ne sont-ce pas des affaires qu'on assoupit, & dont au bout de six mois il n'est plus question ? Que ce même homme soit volé, toute la police est aussi-tôt en mouvement, & malheur aux innocens qu'il soupçonne ! Passe-t-il dans un lieu dangereux ; voilà les escortes en campagne : l'aissieu de sa chaise vient-il à se rompre, tout vole à son secours : fait-on du bruit à sa porte, il dit un mot, & tout se tait : la foule l'incommode-t-elle, il fait un signe & tout se range : un charretier se trouve-t-il sur son passage, les gens sont prêts à l'assommer ; & cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires, seroient plutôt écrasés, qu'un faquin oisif retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un sou ; ils sont le droit de l'homme riche, & non le prix de la richesse. Que le tableau du pauvre est différent ! Plus l'humanité lui doit, plus la société lui refuse : toutes les portes lui sont fermées, même quand il a le droit de les faire ouvrir ; & si quelquefois il obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendrait grace ; s'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'est à lui qu'on donne la préférence ; il porte toujours, outre sa charge, celle dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter : au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui : si sa pauvre charrette renverse, loin d'être aidé par personne, je le tiens heureux s'il évite en passant les avanies des gens lestes d'un jeune Duc : en un mot, toute assistance gratuite le fuit au besoin, précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer : mais je le tiens pour un homme perdu, s'il a le malheur d'avoir l'âme honnête, une fille aimable, & un puissant voisin.

UNE autre attention non moins importante à faire, c'est que les pertes des pauvres sont beaucoup moins réparables que celles du riche, & que la difficulté d'acquérir croit toujours en raison

du besoin. On ne fait rien avec rien ; cela est vrai dans les affaires comme en physique , l'argent est la semence de l'argent , & la première pistole est quelquefois plus difficile à gagner que le second million. Il y a plus encore : c'est que tout ce que le pauvre paie , est à jamais perdu pour lui , & reste ou revient dans les mains du riche ; & comme c'est aux seuls hommes qui ont part au gouvernement , ou à ceux qui en approchent , que passe tôt ou tard le produit des impôts ; ils ont , même en payant leur contingent , un intérêt sensible à les augmenter.

RÉSUMONS en quatre mots le pacte social des deux États. *Vous avez besoin de moi , car je suis riche & vous êtes pauvre ; faisons donc un accord entre nous : je permettrai que vous ayez l'honneur de me servir , à condition que vous me donnerez le peu qui vous reste , pour la peine que je prendrai de vous commander.*

SI l'on combine avec soin toutes ces choses , on trouvera que , pour répartir les taxes d'une manière équitable & vraiment proportionnelle , l'imposition n'en doit pas être faite seulement en raison des biens des contribuables ; mais en raison composée de la différence de leurs conditions & du superflu de leurs biens ; opération très-importante & très-difficile , que font tous les jours des multitudes de commis honnêtes gens , & qui savent l'arithmétique , mais dont les *Platon* & les *Montesquieu* n'eussent osé se charger qu'en tremblant & en demandant au Ciel des lumières & de l'intégrité.

UN autre inconvénient de la taxe personnelle , c'est de se faire trop sentir , & d'être levée avec trop de dureté ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit sujette à beaucoup de non-valeurs , parce qu'il est plus aisé de dérober au rôle & aux poursuites sa tête que ses possessions.

DE toutes les autres impositions , le cens sur les terres ou la taille réelle a toujours passé pour la plus avantageuse dans les pays où l'on a plus d'égard à la quantité du produit & à la sûreté du recouvrement , qu'à la moindre incommodité du peuple. On a même osé dire qu'il falloit charger le paysan pour réveiller

éveiller la paresse , & qu'il ne feroit rien s'il n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du monde cette maxime ridicule ; c'est en Hollande , en Angleterre , où le cultivateur paie très-peu de chose , & sur-tout à la Chine , où il ne paie rien , que la terre est le mieux cultivée. Au contraire , par-tout où le laboureur se voit chargé à proportion du produit de son champ , il le laisse en friche , ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre. Car pour qui perd le fruit de sa peine , c'est gagner que ne rien faire , & mettre le travail à l'amende , est un moyen fort singulier de bannir la paresse.

DE la taxe sur les terres ou sur le bled , sur-tout quand elle est excessive , résultent deux inconvéniens si terribles , qu'ils doivent dépeupler & ruiner à la longue tous les pays où elle est établie.

LE premier vient du défaut de circulation des espèces ; car le commerce & l'industrie attirent dans les capitales tout l'argent de la campagne : & l'impôt détruisant la proportion qui pouvoit se trouver encore entre les besoins du laboureur & le prix de son bled , l'argent vient sans cesse & ne retourne jamais ; plus la ville est riche , plus le pays est misérable. Le produit des tailles passe des mains du Prince ou des Financiers dans celles des Artistes & des Marchands ; & le cultivateur , qui n'en reçoit jamais que la moindre partie , s'épuise enfin en payant toujours également & recevant toujours moins. Comment voudroit-on que pût vivre un homme qui n'auroit que des veines & point d'artères , ou dont les artères ne porteroient le sang qu'à quatre doigts du cœur ? Chardin dit qu'en Perse les droits du Roi sur les denrées se paient aussi en denrées ; cet usage , qu'Hérodote témoigne avoir autrefois été pratiqué dans le même pays jusqu'à Darius , peut prévenir le mal dont je viens de parler. Mais à moins qu'en Perse les Intendans , Directeurs , Commis & Gardes-magasins ne soient une autre espèce de gens que par-tout ailleurs , j'ai peine à croire qu'il arrive jusqu'au Roi la moindre chose de tous ces produits , que les bleds ne se gâtent pas

dans tous les greniers, & que le feu ne consume pas la plupart des magasins.

LE second inconvénient vient d'un avantage apparent, qui laisse aggraver les maux avant qu'on les apperçoive. C'est que le bled est une denrée que les impôts ne renchérissent point dans le pays qui la produit, & dont, malgré son absolue nécessité, la quantité diminue, sans que le prix en augmente; ce qui fait que beaucoup de gens meurent de faim, quoique le bled continue d'être à bon marché, & que le laboureur reste seul chargé de l'impôt qu'il n'a pu défalquer sur le prix de la vente. Il faut bien faire attention qu'on ne doit pas raisonner de la taille réelle comme des droits sur toutes les marchandises qui en font hausser le prix, & sont ainsi payés moins par les marchands que par les acheteurs. Car ces droits, quelque forts qu'ils puissent être, sont pourtant volontaires, & ne sont payés par le Marchand qu'à proportion des marchandises qu'il achete; & comme il n'achete qu'à proportion de son débit, il fait la loi au particulier. Mais le laboureur qui, soit qu'il vende ou non, est contraint de payer à des termes fixes pour le terrain qu'il cultive, n'est pas le maître d'attendre qu'on mette à sa denrée le prix qu'il lui plaît: & quand il ne la vendroit pas pour s'entretenir, il seroit forcé de la vendre pour payer la taille; de sorte que c'est quelquefois l'énormité de l'imposition qui maintient la denrée à vil prix.

REMARQUEZ encore que les ressources du commerce & de l'industrie, loin de rendre la taille plus supportable par l'abondance de l'argent, ne la rendent que plus onéreuse. Je n'insisterai point sur une chose très-évidente, savoir que si la plus grande ou la moindre quantité d'argent dans un État peut lui donner plus ou moins de crédit au dehors, elle ne change en aucune manière la fortune réelle des citoyens, & ne les met ni plus ni moins à leur aise. Mais je ferai ces deux remarques importantes; l'une, qu'à moins que l'État n'ait des denrées superflues, & que l'abondance de l'argent ne vienne de leur débit chez l'étranger, les villes où se fait le commerce se sentent seules de cette abondance, & que le paysan ne fait qu'en devenir

relativement plus pauvre; l'autre, que le prix de toutes choses haussant avec l'augmentation de l'argent, il faut aussi que les impôts haussent à proportion; de sorte que le laboureur se trouve plus chargé sans avoir plus de ressources.

ON doit voir que la taille sur les terres est un véritable impôt sur leur produit. Cependant chacun convient que rien n'est si dangereux qu'un impôt sur le bled payé par l'acheteur; comment ne voit-on pas que le mal est cent fois pire quand cet impôt est payé par le cultivateur même? N'est-ce pas attaquer la substance de l'État jusques dans la source? N'est-ce pas travailler aussi directement qu'il est possible à dépeupler le pays, & par conséquent à le ruiner à la longue? Car il n'y a point pour une nation de pire disette que celle des hommes.

IL n'appartient qu'au véritable homme d'État d'élever ses vues, dans l'assiette des impôts, plus haut que l'objet des finances; de transformer des charges onéreuses en d'utiles réglemens de Police, & de faire douter au peuple si de tels établissemens n'ont pas eu pour fin le bien de la nation, plutôt que le produit des taxes.

LES droits sur l'importation des marchandises étrangères, dont les habitans sont avides sans que le pays en ait besoin, sur l'exportation de celles du cru du pays dont il n'a pas de trop, & dont les étrangers ne peuvent se passer, sur les productions des arts inutiles & trop lucratifs, sur les entrées dans les villes des choses de pur agrément, & en général sur tous les objets du luxe, rempliront tout ce double objet. C'est par de tels impôts, qui soulagent la pauvreté, & chargent la richesse, qu'il faut prévenir l'augmentation continuelle de l'inégalité des fortunes, l'affervissement aux riches d'une multitude d'ouvriers & de serviteurs inutiles, la multiplication des gens oisifs dans les villes, & la désertion des campagnes.

IL est important de mettre entre le prix des choses & les droits dont on les charge, une telle proportion, que l'avidité

des particuliers ne soit point trop portée à la fraude par la grandeur des profits. Il faut encore prévenir la facilité de la contrebande, en préférant les marchandises les moins faciles à cacher. Enfin il convient que l'impôt soit payé par celui qui emploie la chose taxée, plutôt que par celui qui la vend, auquel la quantité des droits dont il se trouveroit chargé, donneroit plus de tentations & de moyens de les frauder. C'est l'usage constant de la Chine, le pays du monde où les impôts sont les plus forts & les mieux payés; le marchand ne paie rien; l'acheteur seul acquitte le droit, sans qu'il en résulte ni murmures ni séditions, parce que les denrées nécessaires à la vie, telles que le riz & le bled, étant absolument franches, le peuple n'est point foulé, & l'impôt ne tombe que sur les gens aisés. Au reste toutes ces précautions ne doivent pas tant être dictées par la crainte de la contrebande, que par l'attention que doit avoir le gouvernement à garantir les particuliers de la séduction des profits illégitimes, qui, après en avoir fait de mauvais citoyens, ne tarderoient pas d'en faire de mal-honnêtes gens.

Qu'on établisse de fortes taxes sur la livrée, sur les équipages, sur les glaces, lustres & ameublemens, sur les étoffes & la dorure, sur les cours & jardins des hôtels, sur les spectacles de toute espèce, sur les professions oiseuses, comme baladins, chanteurs, histrions, & en un mot, sur cette foule d'objets de luxe, d'amusement & d'oïveté qui frappent tous les yeux, & qui peuvent d'autant moins se cacher, que leur seul usage est de se montrer, & qu'ils seroient inutiles s'ils n'étoient vus. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fussent arbitraires pour n'être fondés que sur des choses qui ne sont pas d'absolue nécessité : c'est bien mal connoître les hommes que de croire qu'après s'être laissé une fois séduire par le luxe, ils y puissent jamais renoncer; ils renonceroient cent fois plutôt au nécessaire, & aimeroient encore mieux mourir de faim que de honte. L'augmentation de la dépense ne sera qu'une nouvelle raison pour la soutenir, quand la vanité de se montrer opulent fera son profit du prix de la chose & des frais de la taxe. Tant qu'il

y aura des riches, ils voudront se distinguer des pauvres, & l'État ne sauroit se former un revenu moins onéreux ni plus assuré que sur cette distinction.

PAR la même raison, l'industrie n'auroit rien à souffrir d'un ordre économique qui enrichiroit les finances, ranimeroit l'agriculture en soulageant le laboureur, & rapprocheroit insensiblement toutes les fortunes de cette médiocrité qui fait la véritable force d'un État. Il se pourroit, je l'avoue, que les impôts contribuassent à faire passer plus rapidement quelques modes; mais ce ne seroit jamais que pour en substituer d'autres, sur lesquelles l'ouvrier gagneroit, sans que le fisc eût rien à perdre. En un mot, supposons que l'esprit du gouvernement soit constamment d'asseoir toutes les taxes sur le superflu des richesses, il arrivera de deux choses. l'une : ou les riches renonceront à leurs dépenses superflues pour n'en faire que d'utiles qui retourneront au profit de l'État; alors l'assiette des impôts aura produit l'effet des meilleures loix somptuaires; les dépenses de l'État auront nécessairement diminué avec celles des particuliers; & le fisc ne sauroit moins recevoir de cette manière, qu'il n'ait beaucoup moins encore à déboursier : ou si les riches ne diminuent rien de leurs profusions, le fisc aura dans le produit des impôts les ressources qu'il cherchoit pour pourvoir aux besoins réels de l'État. Dans le premier cas, le fisc s'enrichit de toutes la dépense qu'il a de moins à faire; dans le second il s'enrichit encore de la dépense inutile des particuliers.

AJOUTONS à tout ceci une importante distinction en matière de droit politique, & à laquelle les gouvernemens, jaloux de faire tout par eux-mêmes, devoient donner une grande attention. J'ai dit que les taxes personnelles & les impôts sur les choses d'une absolue nécessité, attaquant directement le droit de propriété, & par conséquent le vrai fondement de la société politique, sont toujours sujets à des conséquences dangereuses, s'ils ne sont établis avec l'express consentement du peuple ou de ses représentans. Il n'en est pas de même des choses dont on peut s'interdire l'usage; car alors le particulier n'étant point

absolument contraint à payer, sa contribution peut passer pour volontaire; de sorte que le consentement particulier de chacun des contribuans supplée au consentement général, & le suppose même en quelque manière; car pourquoi le peuple s'opposeroit-il à toute imposition qui ne tombe que sur quiconque veut bien la payer? Il me paroît certain que tout ce qui n'est pas pros- crit par les loix, ni contraire aux mœurs, & que le gouverne- ment peut défendre, il peut le permettre moyennant un droit. Si, par exemple, le gouvernement peut interdire l'usage des carrosses, il peut à plus forte raison imposer une taxe sur les carrosses, moyen sage & utile d'en blâmer l'usage sans le faire cesser. Alors on peut regarder la taxe comme une espèce d'a- mende, dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

QUELQU'UN m'objectera peut-être que ceux que Bodin appelle *imposeurs*, c'est-à-dire, ceux qui imposent ou imaginent les taxes, étant dans la classe des riches, n'auront garde d'épargner les autres à leurs propres dépens, & de se charger eux-mêmes pour soulager les pauvres. Mais il faut rejeter de pareilles idées. Si, dans chaque nation, ceux à qui le Souverain commet le gou- vernement des peuples en étoient les ennemis par état, ce ne feroit pas la peine de rechercher ce qu'ils doivent faire pour les rendre heureux.

EXTRAIT
DU PROJET
DE
PAIX PERPÉTUELLE
DE MONSIEUR
L'ABBÉ DE S. PIERRE:
Par J. J. ROUSSEAU, Citoyen de Genève.

*Tunc genus humanum positis sibi consulat armis;
Inque vicem gens omnis amet.*

LUCAIN.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

1950

RECEIVED

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

A V E R T I S S E M E N T .

IL y a six ans que M. le Comte de Saint-Pierre m'ayant confié les manuscrits de feu M. l'Abbé son oncle, j'avois commencé d'abrégé ses écrits, afin de les rendre plus commodes à lire, & que ce qu'ils ont d'utiles fût plus connu. Mon dessein étoit de publier cet abrégé en deux volumes, l'un desquels eût contenu les extraits des Ouvrages, & l'autre un jugement raisonné sur chaque projet : mais, après quelque essai de ce travail, je vis qu'il ne m'étoit pas propre & que je n'y réussirois point. J'abandonnai donc ce dessein, après l'avoir seulement exécuté sur la Paix perpétuelle & sur la *Polysnodie*. Je vous envoie, Monsieur, le premier de ces extraits, comme un sujet inaugural pour vous, qui aimez la paix, & dont les écrits la respirent. Puissions-nous la voir bientôt rétablie entre les Puissances ! car entre les Auteurs on ne l'a jamais vue, & ce n'est pas aujourd'hui qu'on doit l'espérer.

R O U S S E A U .

A Montmorency, le 5 Décembre 1760.

1875

NEW YORK

The following is a list of the names of the
 persons who have been appointed to the
 various offices of the State of New York
 for the year 1875. The names are given
 in alphabetical order, and the offices to
 which they are appointed are given in
 parentheses. The names of the persons
 who have been appointed to the offices
 of the State are given in italics, and
 the names of the persons who have been
 appointed to the offices of the County are
 given in plain type.

P R O J E T .

D E

PAIX PERPÉTUELLE.

COMME jamais projet plus grand, plus beau ni plus utile n'occupa l'esprit humain que celui d'une paix perpétuelle & universelle entre tous les peuples de l'Europe : jamais Auteur ne mérita mieux l'attention du Public que celui qui propose des moyens pour mettre ce projet en exécution. Il est même bien difficile qu'une pareille matière laisse un homme sensible & vertueux exempt d'un peu d'enthousiasme ; & je ne fais si l'illusion d'un cœur véritablement humain, à qui son zèle rend tout facile, n'est pas en cela préférable à cette âpre & repoussante raison, qui trouve toujours dans son indifférence pour le bien public, le premier obstacle à tout ce qui peut le favoriser.

JE ne doute pas que beaucoup de Lecteurs ne s'arment d'avance d'incrédulité pour résister au plaisir de la persuasion, & je les plains de prendre si tristement l'entêtement pour la sagesse. Mais j'espère que quelque ame honnête partagera l'émotion délicieuse avec laquelle je prends la plume sur un sujet si intéressant pour l'humanité. Je vais voir, du moins en idée, les hommes s'unir & s'aimer ; je vais penser à une douce & paisible société de frères, vivans dans une concorde éternelle, tous conduits par les mêmes maximes, tous heureux du bonheur commun ; & réalisant en moi-même un tableau si touchant, l'image d'une félicité qui n'est point, m'en fera goûter quelques instans une véritable.

JE n'ai pu refuser ces premières lignes au sentiment dont j'étois plein. Tâchons maintenant de raisonner de sens froid. Bien résolu de ne rien avancer que je ne le prouve, je crois

H h h ij

pouvoir prier le Lecteur à son tour de ne rien nier qu'il ne le réfute : car ce ne sont pas tant les raisonneurs que je crains, que ceux qui, sans se rendre aux preuves, n'y veulent rien objecter.

IL ne faut pas avoir long-temps médité sur les moyens de perfectionner un gouvernement quelconque, pour appercevoir des embarras & des obstacles qui naissent moins de sa constitution que de ses relations externes; de sorte que la plupart des soins qu'il faudroit consacrer à sa police, on est contraint de les donner à sa sûreté, & de songer plus à le mettre en état de résister aux autres, qu'à le rendre parfait en lui-même. Si l'ordre social étoit, comme on le prétend, l'ouvrage de la raison plutôt que des passions, eût-on tardé si long-temps à voir qu'on en a fait trop ou trop peu pour notre bonheur; que chacun de nous étant dans l'état civil avec ses concitoyens, & dans l'état de nature avec tout le reste du monde, nous n'avons prévenu les guerres particulières que pour en allumer de générales, qui sont mille fois plus terribles, & qu'en nous unissant à quelques hommes, nous devenons réellement les ennemis du genre humain?

S'IL y a quelque moyen de lever ces dangereuses contradictions, ce ne peut être que par une forme de gouvernement confédérative, qui, unissant les peuples par des liens semblables à ceux qui unissent les individus, soumette également les uns & les autres à l'autorité des loix. Ce gouvernement paroît d'ailleurs préférable à tout autre, en ce qu'il comprend à la fois les avantages des grands & des petits États, qu'il est redoutable au dehors par sa puissance, que les loix y sont en vigueur, & qu'il est le seul propre à contenir également les Sujets, les Chefs & les étrangers.

QUOIQUE cette forme paroisse nouvelle à certains égards, & qu'elle n'ait en effet été bien entendue que par les Modernes, les Anciens ne l'ont pas ignorée. Les Grecs eurent leurs Amphictions, les Etrusques leurs Lucumonies, les Latins leurs Fé-

ries, les Gaules leurs Cirés, & les derniers soupirs de la Grèce devinrent encore illustres dans la ligue Achéenne. Mais nulles de ces confédérations n'approcherent pour la sagesse de celle du Corps Germanique, de la Ligue Helvétique & des États-Généraux. Que si ces corps politiques sont encore en si petit nombre & si loin de la perfection dont on sent qu'ils seroient susceptibles, c'est que le mieux ne s'exécute pas comme il s'imagine, & qu'en politique ainsi qu'en morale, l'étendue de nos connoissances ne prouve guère que la grandeur de nos maux.

OUTRE ces confédérations publiques, il s'en peut former tacitement d'autres moins apparentes & non moins réelles, par l'union des intérêts, par le rapport des maximes, par la conformité des coutumes, ou par d'autres circonstances qui laissent subsister des relations communes entre des peuples divisés. C'est ainsi que toutes les Puissances de l'Europe forment entr'elles une sorte de système qui les unit par une même religion, par un même droit des gens, par les mœurs, par les lettres, par le commerce, & par une sorte d'équilibre qui est l'effet nécessaire de tout cela, & qui, sans que personne songe en effet à le conserver, ne seroit pourtant pas si facile à rompre que le pensent beaucoup de gens.

CETTE société de peuples de l'Europe n'a pas toujours existé, & les causes particulières qui l'ont fait naître servent encore à la maintenir. En effet, avant les conquêtes des Romains, tous les peuples de cette partie du monde, barbares & inconnus les uns aux autres, n'avoient rien de commun que leur qualité d'hommes; qualité qui, ravalée alors par l'esclavage, ne différoit guère dans leur esprit de celle de brute. Aussi les Grecs, raisonneurs & vains, distinguoient-ils, pour ainsi dire, deux espèces dans l'humanité, dont l'une, savoir la leur, étoit faite pour commander, & l'autre, qui comprenoit tout le reste du monde, uniquement pour servir. De ce principe il résulroit qu'un Gaulois, ou un Ibère, n'étoit rien de plus pour un Grec, que n'eût été un Caffre ou un Américain, & les Barbares eux-mêmes n'avoient pas plus d'affinité entr'eux que n'en avoient les Grecs avec les uns & les autres.

MAIS quand ce peuple, souverain par nature, eut été soumis aux Romains, ses esclaves, & qu'une partie de l'hémisphère connu eut subi le même joug, il se forma une union politique & civile entre tous les membres d'un même empire; cette union fut beaucoup resserrée par la maxime, ou très-sage ou très-insensée, de communiquer aux vaincus tous les droits des vainqueurs, & sur-tout par le fameux décret de Claude, qui incorporoit tous les sujets de Rome au nombre de ses citoyens.

A la chaîne politique qui réunissoit ainsi tous les membres en un corps, se joignirent les institutions civiles & les loix qui donnerent une nouvelle force à ces liens, en déterminant d'une manière équitable, claire & précise, du moins autant qu'on le pouvoit dans un si vaste empire, les devoirs & les droits réciproques du Prince & des sujets, & ceux des citoyens entr'eux. Le Code de Théodose, & ensuite les livres de Justinien, furent une nouvelle chaîne de justice & de raison substituée à propos à celle du pouvoir souverain, qui se relâchoit très-sensiblement. Ce supplément retarda beaucoup la dissolution de l'Empire, & lui conserva long-temps une sorte de juridiction sur les Barbares mêmes qui le désoloient.

UN troisième lien, plus fort que les précédens, fut celui de la religion, & l'on ne peut nier que ce ne soit sur-tout au Christianisme que l'Europe doit encore aujourd'hui l'espèce de société qui s'est perpétuée entre ses membres; tellement que celui de ses membres qui n'a point adopté sur ce point le sentiment des autres, est toujours demeuré comme étranger parmi eux. Le Christianisme, si méprisé à sa naissance, servit enfin d'asyle à ses détracteurs. Après l'avoir si cruellement & si vainement persécuté, l'Empire Romain y trouva les ressources qu'il n'avoit plus dans ses forces; ses missions lui valoient mieux que des victoires; il envoyoit des Évêques réparer les fautes de ses Généraux, & triomphoit par ses Prêtres quand ses soldats étoient battus. C'est ainsi que les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, les Abares & mille autres reconnurent enfin l'autorité de l'Empire après l'avoir subjugué, & reçurent, du moins

en apparence , avec la loi de l'Évangile , celle du Prince qui la leur faisoit annoncer.

TEL étoit le respect qu'on portoit encore à ce grand corps expirant , que jusqu'au dernier instant ses destructeurs s'honoroiént de ses titres ; on voyoit devenir Officiers de l'Empire les mêmes conquérans qui l'avoient avili , les plus grands Rois accepter , briguer même les honneurs patriciaux , la préfecture , le consulat ; & comme un lion qui flatte l'homme qu'il pourroit dévorer , on voyoit ces vainqueurs terribles rendre hommage au trône impérial qu'ils étoient maîtres de renverser.

VOILA comment le Sacérdoce & l'Empire ont formé le lien social de divers peuples , qui , sans avoir aucune communauté réelle d'intérêts , de droits ou de dépendance , en avoient une de maximes & d'opinions , dont l'influence est encore demeurée , quand le principe a été détruit. Le simulacre antique de l'Empire Romain a continué de former une sorte de liaison entre les membres qui l'avoient composé ; & Rome ayant dominé d'une autre manière après la destruction de l'Empire , il est resté de ce double lien (87) une société plus étroite entre les nations de l'Europe , où étoit le centre des deux puissances , que dans les autres parties du monde , dont les divers peuples , trop éparés pour se correspondre , n'ont de plus aucun point de réunion.

JOIGNEZ à cela la situation particulière de l'Europe , plus également peuplée , plus également fertile , mieux réunie en toutes ses parties ; le mélange continuel des intérêts que les liens du sang & les affaires du commerce , des arts , des colonies ont mis entre les Souverains ; la multitude des rivières & la variété de leur cours , qui rend toutes les communications faciles ; l'humeur inconstante des habitans , qui les porte à voyager sans cesse & à se transporter fréquemment les uns chez les autres ; l'invention de

(87) Le respect pour l'Empire Romain a tellement survécu à sa puissance , que bien des Jurisconsultes ont mis en question si l'Empereur d'Allemagne

n'étoit pas le Souverain naturel du monde ; & Barthole a poussé les choses jusqu'à traiter d'hérétique quiconque oseroit en douter.

l'Imprimerie & le goût général des Lettres, qui a mis entr'eux une communauté d'études & de connoissances; enfin la multitude & la petitesse des États, qui, jointe aux besoins du luxe & à la diversité des climats, rend les uns toujours nécessaires aux autres. Toutes ces causes réunies forment de l'Europe, non-seulement, comme l'Asie ou l'Afrique; une idéale collection de peuples qui n'ont de commun qu'un nom, mais une société réelle qui a sa religion, ses mœurs, ses coutumes & même ses loix; dont aucun des peuples qui la composent, ne peut s'écarter sans causer aussitôt des troubles.

A voir, d'un autre côté, les dissensions perpétuelles, les brigandages, les usurpations, les révoltes, les guerres, les meurtres qui désolent journellement ce respectable séjour des Sages, ce brillant asyle des Sciences & des Arts; à considérer nos beaux discours & nos procédés horribles, tant d'humanité dans les maximes & de cruauté dans les actions; une religion si douce & une si sanguinaire intolérance; une politique si sage dans les livres & si dure dans la pratique, des Chefs si bienfaisants & des peuples si misérables, des gouvernemens si modérés & des guerres si cruelles: on sait à peine comment concilier ces étranges contradictions; & cette fraternité prétendue des peuples de l'Europe ne semble être qu'un nom de dérision pour exprimer avec ironie leur mutuelle animosité.

CEPENDANT les choses ne font que suivre en cela leurs cours naturel; toute société sans loix ou sans Chefs, toute union formée ou maintenue par le hazard, doit nécessairement dégénérer en querelle & dissention à la première circonstance qui vient à changer; l'antique union des peuples de l'Europe a compliqué leurs intérêts & leurs droits de mille manières; ils se touchent par tant de points, que le moindre mouvement des uns ne peut manquer de choquer les autres; leurs divisions sont d'autant plus funestes que leurs liaisons sont plus intimes; & leurs fréquentes querelles ont presque la cruauté des guerres civiles.

CONVENONS donc que l'état relatif des Puissances de l'Europe
est

est proprement un état de guerre , & que tous les traités partiels entre quelques-unes de ces Puissances, sont plutôt des trêves passagères que de véritables paix : soit parce que ces traités n'ont point communément d'autres garans que les parties contractantes , soit parce que les droits des unes & des autres n'y sont jamais décidés radicalement , & que ces droits mal éteints , ou les prétentions qui en tiennent lieu entre des Puissances , qui ne reconnoissent aucun supérieur , seront infailliblement des sources de nouvelles guerres , si - tôt que d'autres circonstances auront donné de nouvelles forces aux Prétendants.

D'AILLEURS , le droit public de l'Europe n'étant point établi ou autorisé de concert , n'ayant aucuns principes généraux , & variant incessamment selon les temps & les lieux , il est plein de règles contradictoires , qui ne se peuvent concilier que par le droit du plus fort ; de sorte que la raison sans guide assuré , se pliant toujours vers l'intérêt personnel dans les choses douteuses , la guerre seroit encore inévitable , quand même chacun voudroit être juste. Tout ce qu'on peut faire avec de bonnes intentions , c'est de décider ces sortes d'affaires par la voie des armes , ou de les assoupir par des traités passagers ; mais bientôt aux occasions qui raniment les mêmes querelles , il s'en joint d'autres qui les modifient ; tout s'embrouille ; tout se complique ; on ne voit plus rien au fond des choses ; l'usurpation passe pour droit , la foiblesse pour injustice ; & parmi ce désordre continuel , chacun se trouve insensiblement si fort déplacé , que si l'on pouvoit remonter au droit solide & primitif , il y auroit peu de Souverains en Europe qui ne dussent rendre tout ce qu'ils ont.

UNE autre semence de guerre plus cachée & non moins réelle , c'est que les choses ne changent point de forme en changeant de nature ; que des États héréditaires en effet restent électifs en apparence ; qu'il y ait des Parlemens ou États nationaux dans des Monarchies , des Chefs héréditaires dans des Républiques ; qu'une Puissance dépendante d'une autre conserve encore une apparence de liberté ; que tous les peuples soumis au même pouvoir ne soient pas gouvernés par les mêmes loix ; que l'ordre

de succession soit différent dans les divers États d'un même Souverain ; enfin que chaque gouvernement tende toujours à s'altérer, sans qu'il soit possible d'empêcher ce progrès : voilà les causes générales & particulières qui nous unissent pour nous détruire, & nous font écrire une si belle doctrine sociale avec des mains toujours teintes de sang humain.

LES causes du mal étant une fois connues, le remède, s'il existe, est suffisamment indiqué par elles. Chacun voit que toute société se forme par les intérêts communs ; que toute division naît des intérêts opposés ; que mille événemens fortuits pouvant changer & modifier les uns & les autres, dès qu'il y a société, il faut nécessairement une force coactive, qui ordonne & concerté les mouvemens de ses membres, afin de donner aux communs intérêts & aux engagements réciproques la solidité qu'ils ne fauroient avoir par eux-mêmes.

CE seroit d'ailleurs une grande erreur d'espérer que cet état violent pût jamais changer par la seule force des choses, & sans le secours de l'art. Le système de l'Europe a précisément le degré de solidité qui peut la maintenir dans une agitation perpétuelle, sans la renverser tout-à-fait ; & si nos maux ne peuvent augmenter, ils peuvent encore moins finir, parce que toute grande révolution est désormais impossible.

POUR donner à ceci l'évidence nécessaire, commençons par jeter un coup d'œil général sur l'état présent de l'Europe. La situation des montagnes, des mers & des fleuves qui servent de bornes aux nations qui l'habitent, semble avoir décidé du nombre & de la grandeur de ces nations, & l'on peut dire que l'ordre politique de cette partie du monde est à certains égards l'ouvrage de la nature.

EN effet, ne pensons pas que cet équilibre si vanté ait été établi par personne, & que personne ait rien fait à dessein de le conserver : on trouve qu'il existe ; & ceux qui ne sentent pas en eux-mêmes assez de poids pour le rompre, couvrent leurs vues particulières du prétexte de le soutenir. Mais qu'on y songe ou

non, cet équilibre subsiste, & n'a besoin que de lui-même pour se conserver sans que personne s'en mêle; & quand il se rompt un moment d'un côté, il se rétablirait bientôt d'un autre : de sorte que si les Princes qu'on accusoit d'aspirer à la monarchie universelle, y ont réellement aspiré, ils montroient en cela plus d'ambition que de génie; car comment envisager un moment ce projet, sans en voir aussitôt le ridicule? Comment ne pas sentir qu'il n'y a point de Potentat en Europe assez supérieur aux autres pour pouvoir jamais en devenir le maître? Tous les conquérans qui ont fait des révolutions, se présentoient toujours avec des forces inattendues, ou avec des troupes étrangères & différemment aguerries, à des peuples ou désarmés, ou divisés, ou sans discipline; mais où prendroit un Prince Européen des forces inattendues, pour accabler tous les autres, tandis que le plus puissant d'entr'eux est une si petite partie du tout, & qu'ils ont de concert une si grande vigilance? Aura-t-il plus de troupes qu'eux tous? Il ne le peut, ou n'en fera que plutôt ruiné, ou ses troupes seront plus mauvaises, en raison de leur plus grand nombre. En aura-t-il de mieux aguerries? Il en aura moins à proportion. D'ailleurs la discipline est par-tout à-peu-près la même, ou le deviendra dans peu. Aura-t-il plus d'argent? Les sources en sont communes, & jamais l'argent ne fit de grandes conquêtes. Fera-t-il une invasion subite? La famine ou des places fortes l'arrêteront à chaque pas. Voudra-t-il s'agrandir pied-à-pied? Il donne aux ennemis le moyen de s'unir pour résister; le temps, l'argent & les hommes ne tarderont pas à lui manquer. Divisera-t-il les autres Puissances pour les vaincre l'une par l'autre? Les maximes de l'Europe rendent cette politique vaine; & le Prince le plus borné ne donneroit pas dans ce piège. Enfin aucun d'eux ne pouvant avoir de ressources exclusives, la résistance est à la longue égale à l'effort; & le temps rétablit bientôt les brusques accidens de la fortune, sinon pour chaque Prince en particulier, au moins pour la constitution générale.

VEUT-ON maintenant supposer à plaisir l'accord de deux ou trois Potentats, pour subjuguier tout le reste? Ces trois Potentats,

quels qu'ils soient, ne feront pas ensemble la moitié de l'Europe. Alors l'autre moitié s'unira certainement contre eux; ils auront donc à vaincre plus fort qu'eux-mêmes. J'ajoute que les vues des uns sont trop opposées à celles des autres, & qu'il règne une trop grande jalousie entr'eux, pour qu'ils puissent même former un semblable projet : j'ajoute encore que, quand ils l'auroient formé, qu'ils le mettroient en exécution, & qu'il auroit quelques succès, ces succès mêmes seroient, pour les Conquérens alliés, des semences de discorde, parce qu'il ne seroit pas possible que les avantages fussent tellement partagés que chacun se trouvât également satisfait des siens; & que le moins heureux s'opposeroit bientôt aux progrès des autres, qui, par une semblable raison, ne tarderoient pas à se diviser eux-mêmes. Je doute que depuis que le monde existe, on ait jamais vu trois ni même deux grandes Puissances bien unies, en subjuguant d'autres, sans se brouiller sur les contingens ou sur les partages, & sans donner bientôt par leur méfintelligence de nouvelles ressources aux foibles. Ainsi, quelque supposition qu'on fasse, il n'est pas vraisemblable que ni Prince, ni Ligue puisse désormais changer considérablement & à demeure l'état des choses parmi nous.

CE n'est pas à dire que les Alpes, le Rhin, la Mer, les Pyrénées soient des obstacles insurmontables à l'ambition; mais ces obstacles sont soutenus par d'autres qui les fortifient, ou ramènent les États aux mêmes limites, quand des efforts passagers les en ont écartés. Ce qui fait le vrai soutien du système de l'Europe, c'est bien en partie le jeu des négociations, qui presque toujours se balancent mutuellement; mais ce système a un autre appui plus solide encore; & cet appui c'est le corps Germanique, placé presque au centre de l'Europe, lequel en tient toutes les autres parties en respect, & sert peut-être encore plus au maintien de ses voisins, qu'à celui de ses propres membres: corps redoutable aux étrangers, par son étendue, par le nombre & la valeur de ses peuples, mais utile à tous par sa constitution, qui, lui ôtant les moyens & la volonté de rien conquérir, en fait l'écueil des conquérans. Malgré les défauts de cette constitution de

l'Empire, il est certain que tant qu'elle subsistera, jamais l'équilibre de l'Europe ne sera rompu, qu'aucun Potentat n'aura à craindre d'être détroné par un autre, & que le traité de Westphalie sera peut-être à jamais parmi nous, la base du système politique. Ainsi le droit public que les Allemands étudient avec tant de soin, est encore plus important qu'ils ne pensent, & n'est pas seulement le droit public Germanique, mais, à certains égards, celui de toute l'Europe.

MAIS si le présent système est inébranlable, c'est en cela même qu'il est plus orageux; car il y a entre les Puissances Européennes une action & une réaction qui, sans les déplacer tout-à-fait, les tient dans une agitation continuelle; leurs efforts sont toujours vains & toujours renaissans, comme les flots de la mer, qui sans cesse agitent sa surface, sans jamais en changer le niveau; de sorte que les peuples sont incessamment désolés sans aucun profit sensible pour les Souverains.

Il me seroit aisé de déduire la même vérité des intérêts particuliers de toutes les Cours de l'Europe; car je ferois voir aisément que ces intérêts se croisent de manière à tenir toutes leurs forces mutuellement en respect; mais les idées de commerce & d'argent ayant produit une espèce de fanatisme politique, font si promptement changer les intérêts apparens de tous les Princes, qu'on ne peut établir aucune maxime stable sur leurs vrais intérêts, parce que tout dépend maintenant des systèmes économiques, la plupart fort bizarres, qui passent par la tête des Ministres. Quoi qu'il en soit, le commerce qui tend journellement à se mettre en équilibre, ôtant à certaines Puissances l'avantage exclusif qu'elles en tiroient, leur ôte en même temps un des grands moyens qu'elles avoient de faire la loi aux autres. (88)

(88) Les choses ont changé depuis que j'écrivois ceci; mais mon principe sera toujours vrai. Il est, par exemple, très-aisé de prévoir que dans vingt ans d'ici l'Angleterre avec toute sa gloire, sera ruinée, & de plus aura perdu le reste de sa liberté. Tout le monde assure

que l'agriculture fleurit dans cette Isle, & moi je parie qu'elle y dépérit. Londres s'agrandit tous les jours; donc le Royaume se dépeuple. Les Anglois veulent être conquérans; donc ils ne tarderont pas d'être esclaves.

Si j'ai insisté sur l'égale distribution de force, qui résulte en Europe de la constitution actuelle, c'étoit pour en déduire une conséquence importante à l'établissement d'une association générale; car pour former une confédération solide & durable, il faut en mettre tous les membres dans une dépendance tellement mutuelle, qu'aucun ne soit seul en état de résister à tous les autres, & que les associations particulières qui pourroient nuire à la grande, y rencontrent des obstacles suffisans pour empêcher leur exécution : sans quoi la confédération seroit vaine, & chacun seroit réellement indépendant sous une apparente sujétion. Or ; si ces obstacles sont tels que j'ai dit ci - devant, maintenant que toutes les Puissances sont dans une entière liberté de former entr'elles des ligues & des traités offensifs, qu'on juge de ce qu'ils seroient quand il y auroit une grande ligue armée, toujours prête à prévenir ceux qui voudroient entreprendre de la détruire ou de lui résister. Ceci suffit pour montrer qu'une telle association ne consisteroit pas en délibérations vaines, auxquelles chacun pût résister impunément; mais qu'il en naîtroit une puissance effective, capable de forcer les ambitieux à se tenir dans les bornes du traité général.

IL résulte de cet exposé trois vérités incontestables. L'une ; qu'excepté le Turc, il regne entre tous les peuples de l'Europe une liaison sociale imparfaite, mais plus étroite que les nœuds généraux & lâches de l'humanité. La seconde, que l'imperfection de cette société rend la condition de ceux qui la composent pire que la privation de toute société entr'eux. La troisième, que ces premiers liens, qui rendent cette société nuisible, la rendent en même temps facile à perfectionner; ensorte que tous ses membres pourroient titer leur bonheur de ce qui fait actuellement leur misère, & changer en une paix éternelle l'état de guerre qui regne entr'eux.

VOYONS maintenant de quelle manière ce grand ouvrage, commencé par la fortune, peut être achevé par la raison; & comment la société libre & volontaire, qui unit tous les États

Européens; prenant la force & la solidité d'un vrai corps politique, peut se changer en une confédération réelle. Il est indubitable qu'un pareil établissement donnant à cette association la perfection qui lui manquoit, en détruira l'abus, en étendra les avantages, & forcera toutes les parties à concourir au bien commun; mais il faut pour cela que cette confédération soit tellement générale, que nulle puissance considérable ne s'y refuse; qu'elle ait un Tribunal judiciaire, qui puisse établir les loix & les réglemens qui doivent obliger tous les membres; qu'elle ait une force coactive & coërcitive, pour contraindre chaque État de se soumettre aux délibérations communes, soit pour agir, soit pour s'abstenir; enfin, qu'elle soit ferme & durable, pour empêcher que les membres ne s'en détachent à leur volonté, si tôt qu'ils croiront voir leur intérêt particulier contraire à l'intérêt général. Voilà les signes certains auxquels on reconnoitra que l'institution est sage, utile & inébranlable: il s'agit maintenant d'étendre cette supposition, pour chercher par analyse quels effets doivent en résulter, quels moyens sont propres à l'établir, & quel espoir raisonnable on peut avoir de la mettre en exécution.

IL se forme de temps en temps parmi nous des espèces de Diètes générales sous le nom de congrès, où l'on se rend solennellement de tous les États de l'Europe pour s'en retourner de même; où l'on s'assemble pour ne rien dire; où toutes les affaires publiques se traitent en particulier; où l'on délibère en commun si la table sera ronde ou quarrée, si la salle aura plus ou moins de portes, si un tel Plénipotentiaire aura le visage ou le dos tourné vers la fenêtre, si tel autre fera deux pouces de chemin de plus ou de moins dans une visite, & sur mille questions de pareille importance, inutilement agitées depuis trois siècles, & très-dignes assurément d'occuper les politiques du nôtre.

IL se peut faire que les membres d'une de ces assemblées soient une fois doués du sens commun; il n'est pas même impossible qu'ils veuillent sincèrement le bien public; & par les raisons qui seront ci-après déduites, on peut concevoir encore

qu'après avoir aplani bien des difficultés, ils auront ordre de leurs Souverains respectifs de signer la confédération générale, que je suppose sommairement contenue dans les cinq articles suivans.

PAR le premier, les Souverains contractans établiront entr'eux une alliance perpétuelle & irrévocable, & nommeront des Plénipotentiaires pour tenir, dans un lieu déterminé, une Diète ou un congrès permanent, dans lequel tous les différends des parties contractantes seront réglés & terminés par voies d'arbitrage ou de jugement.

PAR le second, on spécifiera le nombre des Souverains dont les Plénipotentiaires auront voix à la Diète; ceux qui seront invités d'accéder au traité; l'ordre, le temps & la manière dont la présidence passera de l'un à l'autre par intervalles égaux; enfin la quantité relative des contributions, & la manière de les lever, pour fournir aux dépenses communes.

PAR le troisième, la confédération garantira à chacun de ses membres la possession & le gouvernement de tous les États qu'il possède actuellement, de même que la succession élective ou héréditaire; selon que le tout est établi par les loix fondamentales de chaque pays; & pour supprimer tout d'un coup la source des démêlés qui renaissent incessamment, on conviendra de prendre la possession actuelle & les derniers traités pour base de tous les droits mutuels des Puissances contractantes, renonçant pour jamais & réciproquement à toute autre prétention antérieure; sauf les successions futures contentieuses, & autres droits à échoir, qui seront tous réglés à l'arbitrage de la Diète, sans qu'il soit permis de s'en faire raison par voies de fait, ni de prendre jamais les armes l'un contre l'autre, sous quelque prétexte que ce puisse être.

PAR le quatrième, on spécifiera les cas où tout Allié, infracteur du traité, seroit mis au banc de l'Europe, & pros crit comme ennemi public; savoir, s'il refusoit d'exécuter les jugemens de la
grande

grande alliance , qu'il fit des préparatifs de guerre , qu'il négociait des traités contraires à la confédération , qu'il prit les armes pour lui résister , ou pour attaquer quelqu'un des Alliés.

IL fera encore convenu par le même article qu'on armera & agira offensivement , conjointement & à frais communs , contre tout État au ban de l'Europe , jusqu'à ce qu'il ait mis bas les armes , exécuté les jugemens & réglemens de la Diète , réparé les torts , remboursé les frais , & fait raison même des préparatifs de guerre contraires au traité.

ENFIN , par le cinquième , les Plénipotentiaires du corps Européen auront toujours le pouvoir de former dans la Diète , à la pluralité des voix pour la provision , & aux trois quarts des voix cinq ans après pour la définitive , sur les instructions de leurs Cours , les réglemens qu'ils jugeront importans pour procurer à la République Européenne & à chacun de ses membres , tous les avantages possibles ; mais on ne pourra jamais rien changer à ces cinq articles fondamentaux , que du consentement unanime des confédérés.

CES cinq articles , ainsi abrégés & couchés en règles générales , sont , je n'ignore pas , sujets à mille petites difficultés , dont plusieurs demanderoient de longs éclaircissimens ; mais les petites difficultés se levent aisément au besoin ; & ce n'est pas d'elles qu'il s'agit dans une entreprise de l'importance de celle-ci. Quand il sera question du détail de la police du Congrès , on trouvera mille obstacles , & dix mille moyens de les lever. Ici il est question d'examiner , par la nature des choses , si l'entreprise est possible ou non. On se perdrait dans des volumes de riens , s'il falloit tout prévoir & répondre à tout. En se tenant aux principes incontestables , on ne doit pas vouloir contenter tous les esprits , ni résoudre toutes les objections , ni dire comment tout se fera : il suffit de montrer que tout se peut faire.

QUE faut-il donc examiner pour bien juger de ce système ? Deux questions seulement ; car c'est une insulte que je ne veux

pas faire au lecteur, de lui prouver qu'en général l'état de paix est préférable à l'état de guerre.

LA première question est, si la confédération proposée iroit sûrement à son but, & seroit suffisante pour donner à l'Europe une paix solide & perpétuelle.

LA seconde, s'il est de l'intérêt des Souverains d'établir cette confédération, & d'acheter une paix constante à ce prix.

QUAND l'utilité générale & particulière sera ainsi démontrée, on ne voit plus dans la raison des choses quelle cause pourroit empêcher l'effet d'un établissement qui ne dépend que de la volonté des intéressés.

POUR discuter d'abord le premier article, appliquons ici ce que j'ai dit ci-devant du système général de l'Europe, & de l'effort commun qui circonscrit chaque Puissance à-peu-près dans ses bornes, & ne lui permet pas d'en écraser entièrement d'autres. Pour rendre sur ce point mes raisonnemens plus sensibles, je joins ici la liste des dix-neuf Puissances qu'on suppose composer la République Européenne; ensorte que chacune ayant voix égale, il y auroit dix-neuf voix dans la Diète;

S A V O I R.

L'Empereur des Romains.

L'Empereur de Russie.

Le Roi de France.

Le Roi d'Espagne.

Le Roi d'Angleterre.

Les États-Généraux.

Le Roi de Dannemarck.

La Suede.

La Pologne.

Le Roi de Portugal.

Le Souverain de Rome.

Le Roi de Prusse.

L'Électeur de Bavière & ses Co-affociés.

L'Électeur Palatin & ses Co-associés.
 Les Suisses & leurs Co-associés.
 Les Électeurs Ecclésiastiques & leurs Associés.
 La République de Venise & ses Co-associés.
 Le Roi de Naples.
 Le Roi de Sardaigne.

PLUSIEURS Souverains moins considérables, tels que la République de Gênes, les Ducs de Modène & de Parme, & d'autres, étant omis dans cette liste, seront joints aux moins puissans, par forme d'association, & auront avec eux un droit de suffrage, semblable au *votum curiatum* des Comtes de l'Empire. Il est inutile de rendre ici cette énumération plus précise, parce que, jusqu'à l'exécution du projet, il peut survenir d'un moment à l'autre des accidens sur lesquels il la faudroit réformer, mais qui ne changeroient rien au fond du système.

IL ne faut que jeter les yeux sur cette liste, pour voir avec la dernière évidence qu'il n'est pas possible, ni qu'aucune des Puissances qui la composent soit en état de résister à toutes les autres unies en corps, ni qu'il s'y forme aucune ligue partielle, capable de faire tête à la grande confédération.

CAR comment se feroit cette ligue ? Seroit-ce entre les plus puissans ? Nous avons montré qu'elle ne sauroit être durable ; & il est bien aisé maintenant de voir encore qu'elle est incompatible avec le système particulier de chaque grande Puissance, & avec les intérêts inséparables de sa constitution. Seroit-ce entre un grand État & plusieurs petits ? Mais les autres grands États, unis à la confédération, auront bientôt écrasé la ligue ; & l'on doit sentir que la grande alliance étant toujours unie & armée, il lui sera facile, en vertu du quatrième article, de prévenir & d'étouffer d'abord toute alliance partielle & séditeuse, qui tendroit à troubler la paix & l'ordre public. Qu'on voie ce qui se passe dans le corps Germanique, malgré les abus de sa police, & l'extrême inégalité de ses membres : y en a-t-il un seul, même parmi les plus puissans, qui osât s'exposer au ban de

l'Empire , en blessant ouvertement sa constitution , à moins qu'il ne crût avoir de bonnes raisons de ne point craindre que l'Empire voulût agir contre lui tout de bon ?

AINSI je tiens pour démontré que la Diète Européenne une fois établie , n'aura jamais de rébellion à craindre ; & que bien qu'il s'y puisse introduire quelques abus , ils ne peuvent jamais aller jusqu'à éluder l'objet de l'institution. Reste à voir si cet objet sera bien rempli par l'institution même.

POUR cela , considérons les motifs qui mettent aux Princes les armes à la main. Ces motifs sont , ou de faire des conquêtes , ou de se défendre d'un conquérant , ou d'affoiblir un trop puissant voisin , ou de soutenir ses droits attaqués , ou de vider un différend qu'on n'a pu terminer à l'amiable , ou enfin de remplir les engagements d'un traité. Il n'y a ni cause ni prétexte de guerre qu'on ne puisse ranger sous quelqu'un de ces six chefs ; or , il est évident qu'aucun des six ne peut exister dans ce nouvel état de choses.

PREMIÈREMENT , il faut renoncer aux conquêtes , par l'impossibilité d'en faire , attendu qu'on est sûr d'être arrêté dans son chemin par de plus grandes forces que celles qu'on peut avoir ; de sorte qu'en risquant de tout perdre , on est dans l'impuissance de rien gagner. Un Prince ambitieux qui veut s'agrandir en Europe , fait deux choses. Il commence par se fortifier de bonnes alliances , puis il tâche de prendre son ennemi au dépourvu. Mais les alliances particulières ne serviroient de rien contre une alliance plus forte & toujours subsistante ; & nul Prince n'ayant plus aucun prétexte d'armer , il ne sauroit le faire sans être aperçu , prévenu & puni par la confédération toujours armée.

LA même raison qui ôte à chaque Prince tout espoir de conquête , lui ôte en même-temps toute crainte d'être attaqué ; & non-seulement ses États garantis par toute l'Europe , lui sont aussi assurés qu'aux citoyens leurs possessions dans un pays bien policé ; mais plus que s'il étoit leur unique & propre défenseur , dans

le même rapport que l'Europe entière est plus forte que lui seul.

ON n'a plus de raison de vouloir affoiblir un voisin dont on n'a plus rien à craindre ; & l'on n'en est pas même tenté , quand on n'a nul espoir de réussir.

A l'égard du soutien de ses droits , il faut d'abord remarquer qu'une infinité de chicannes & de prétentions obscures & embrouillées , seront toutes anéanties par le troisième article de la confédération , qui règle définitivement tous les droits réciproques des Souverains alliés sur leur actuelle possession. Ainsi toutes les demandes & prétentions possibles deviendront claires à l'avenir , & seront jugées dans la Diète à mesure qu'elles pourront naître : ajoutez que si l'on attaque mes droits , je dois les soutenir par la même voie. Or , on ne peut les attaquer par les armes , sans encourir le ban de la Diète. Ce n'est donc pas non plus par les armes que j'ai besoin de les défendre : on doit dire la même chose des injures , des torts , des réparations , & de tous les différends imprévus qui peuvent s'élever entre deux Souverains ; & le même pouvoir qui doit défendre leurs droits , doit aussi redresser leurs griefs.

QUANT au dernier article , la solution saute aux yeux. On voit d'abord que n'ayant plus d'agresseur à craindre , on n'a plus besoin de traité défensif ; & que comme on n'en sauroit faire de plus solide & de plus sûr que celui de la grande confédération , tout autre seroit inutile , illégitime , & par conséquent nul.

IL n'est donc pas possible que la confédération une fois établie , puisse laisser aucune semence de guerre entre les confédérés , & que l'objet de la paix perpétuelle ne soit exactement rempli par l'exécution du système proposé.

IL nous reste maintenant à examiner l'autre question , qui regarde l'avantage des parties contractantes ; car on sent bien que vainement feroit-on parler l'intérêt public au préjudice de l'intérêt particulier. Prouver que la paix est en général présé-

nable à la guerre, c'est ne rien dire à celui qui croit avoir des raisons de préférer la guerre à la paix; & lui montrer les moyens d'établir une paix durable, ce n'est que l'exciter à s'y opposer.

EN effet, dira-t-on, vous ôtez aux Souverains le droit de se faire justice à eux-mêmes, d'être injustes quand il leur plaît; vous leur ôtez le pouvoir de s'agrandir; vous les faites renoncer à cet appareil de puissance & de terreur dont ils aiment à effrayer le monde, à cette gloire des conquêtes, dont ils tirent leur honneur; enfin vous les forcez d'être équitables & pacifiques. Quels seront les dédommagemens de tant de privations?

JE n'oserois répondre avec l'Abbé de Saint-Pierre: que la véritable gloire des Princes consiste à procurer l'utilité publique, & le bonheur de leurs sujets, que tous leurs intérêts sont subordonnés à leur réputation; & que la réputation qu'on acquiert auprès des sages, se mesure sur le bien que l'on fait aux hommes; que l'entreprise d'une paix perpétuelle étant la plus grande qui ait jamais été faite, est la plus capable de couvrir son auteur d'une gloire immortelle; que cette même entreprise étant aussi la plus utile aux peuples, est encore la plus honorable aux Souverains, la seule sur-tout qui ne soit pas souillée de sang, de rapines, de pleurs, de malédictions; & qu'enfin le plus sûr moyen de se distinguer dans la foule des Rois, est de travailler au bonheur public. Ces discours, dans les cabinets des Ministres, ont couvert de ridicule l'Auteur & ses projets: mais ne méprisons pas comme eux ses raisons; & quoi qu'il en soit des vertus des Princes, parlons de leurs intérêts.

TOUTES les Puissances de l'Europe ont des droits ou des prétentions les unes contre les autres; ces droits ne sont pas de nature à pouvoir jamais être parfaitement éclaircis, parce qu'il n'y a point, pour en juger, de règle commune & constante; & qu'ils sont souvent fondés sur des faits équivoques ou incertains. Les différends qu'ils causent ne sauroient non plus être jamais terminés sans retour, tant faute d'arbitre compétent, que parce

que chaque Prince revient dans l'occasion sans scrupule, sur les cessions qui lui ont été arrachées par force dans des traités par les plus puissans, ou après des guerres malheureuses. C'est donc une erreur de ne songer qu'à ses prétentions sur les autres, & d'oublier celles des autres sur nous, lorsqu'il n'y a d'aucun côté ni plus de justice, ni plus d'avantage dans les moyens de faire valoir ces prétentions réciproques. Si-tôt que tout dépend de la fortune, la possession actuelle est d'un prix que la sagesse ne permet pas de risquer contre le profit à venir, même à chance égale; & tout le monde blâme un homme à son aise qui, dans l'espoir de doubler son bien, l'ose risquer en un coup de dez. Mais nous avons fait voir que dans les projets d'agrandissement, chacun même, dans le système actuel, doit trouver une résistance supérieure à son effort; d'où il suit que les plus puissans n'ayant aucune raison de jouer, ni les plus foibles aucun espoir de profit, c'est un bien pour tous de renoncer à ce qu'ils desirent, pour s'assurer ce qu'ils possèdent.

CONSIDÉRONS la consommation d'hommes, d'argent, de forces de toute espèce, l'épuisement où la plus heureuse guerre jette un État quelconque; & comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire; nous trouverons qu'il perd souvent quand il croit gagner, & que le vainqueur, toujours plus foible qu'avant la guerre, n'a de consolation que de voir le vaincu plus affoibli que lui; encore cet avantage est-il moins réel qu'apparent, parce que la supériorité qu'on peut avoir acquise sur son adversaire, on l'a perdue en même temps contre les Puissances neutres qui, sans changer d'état, se fortifient, par rapport à nous, de tout notre affoiblissement.

Si tous les Rois ne sont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il semble au moins que les plus sages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer à cet égard dans mille distinctions qui nous meneroient trop loin, on peut dire en général qu'un Prince qui, pour reculer ses frontières, perd autant de ses anciens sujets qu'il en acquiert de nouveaux, s'affoiblit en s'agrandissant; parce

qu'avec un plus grand espace à défendre, il n'a pas plus de défenseurs. Or, on ne peut ignorer que par la manière dont la guerre se fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit est celle qui se fait dans les armées : c'est bien là la perte apparente & sensible ; mais il s'en fait en même temps dans tout l'État une plus grave & plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naissent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la désertion des campagnes, par l'abandon de l'agriculture ; ce mal qu'on n'apperçoit point d'abord, se fait sentir cruellement dans la suite ; & c'est alors qu'on est étonné d'être si foible, pour s'être rendu si puissant.

CE qui rend encore les conquêtes moins intéressantes, c'est qu'on fait maintenant par quels moyens on peut doubler & tripler sa puissance, non-seulement sans étendre son territoire, mais quelquefois en le resserrant, comme fit très-sagement l'Empereur Adrien. On fait que ce sont les hommes seuls qui font la force des Rois ; & c'est une proposition qui découle de ce que je viens de dire, que de deux États qui nourrissent le même nombre d'habitans, celui qui occupe une moindre étendue de terre, est réellement le plus puissant. C'est donc par de bonnes loix, par une sage police, par de grandes vues économiques, qu'un Souverain judicieux est sûr d'augmenter ses forces, sans rien donner au hasard. Les véritables conquêtes qu'il fait sur ses voisins, sont les établissemens plus utiles qu'il forme dans ses États ; & tous les sujets de plus qui lui naissent, sont autant d'ennemis qu'il tue.

IL ne faut point m'objecter ici que je prouve trop, en ce que, si les choses étoient comme je les représente, chacun ayant un véritable intérêt de ne pas entrer en guerre, & les intérêts particuliers, s'unissant à l'intérêt commun pour maintenir la paix, cette paix devrait s'établir d'elle-même, & durer toujours sans aucune confédération ; ce seroit faire un fort mauvais raisonnement dans la présente constitution ; car quoiqu'il fût beaucoup meilleur pour tous d'être toujours en paix, le défaut commun de sûreté

à cet égard , fait que chacun ne pouvant s'assurer d'éviter la guerre, tâche au moins de la commencer à son avantage quand l'occasion le favorise , & de prévenir un voisin , qui ne manqueroit pas de le prévenir à son tour dans l'occasion contraire ; de sorte que beaucoup de guerres, même offensives, sont d'injustes précautions pour mettre en sûreté son propre bien , plutôt que des moyens d'usurper celui des autres. Quelque salutaires que puissent être généralement les maximes du bien public , il est certain qu'à ne considérer que l'objet qu'on regarde en politique, & souvent même en morale, elles deviennent pernicieuses à celui qui s'obstine à les pratiquer avec tout le monde, quand personne ne les pratique avec lui.

JE n'ai rien à dire sur l'appareil des armes, parce que déstitué de fondemens solides, soit de crainte, soit d'espérance, cet appareil est un jeu d'enfant, & que les Rois ne doivent point avoir de poupées. Je ne dis rien non plus de la gloire des conquérans, parce que s'il y avoit quelques monstres qui s'affligeassent uniquement pour n'avoir personne à massacrer, il ne faudroit point leur parler raison, mais leur ôter les moyens d'exercer leur rage meurtrière. La garantie de l'article troisième ayant prévenu toutes solides raisons de guerre, on ne sauroit avoir de motif de l'allumer contre autrui, qui ne puisse en fournir autant à autrui contre nous-mêmes, & c'est gagner beaucoup que de s'affranchir d'un risque où chacun est seul contre tous.

QUANT à la dépendance où chacun sera du Tribunal commun, il est très-clair qu'elle ne diminuera rien des droits de la souveraineté, mais les affermira au contraire, & les rendra plus assurés par l'article troisième, en garantissant à chacun, non-seulement ses États contre toute invasion étrangère, mais encore son autorité contre toute rébellion de ses sujets, ainsi les Princes n'en seront pas moins absolus, & leur couronne en sera plus assurée : de sorte qu'en se soumettant au jugement de la Diète dans leurs démêlés d'égal à égal, & s'ôtant le dangereux pouvoir de s'emparer du bien d'autrui, ils ne font que s'assurer de leurs véritables droits & renoncer à ceux qu'ils n'ont pas. D'ail-

leurs, il y a bien de la différence entre dépendre d'autrui ou seulement d'un corps dont on est membre, & dont chacun est chef à son tour; car en ce dernier cas on ne fait qu'assurer sa liberté par les garans qu'on lui donne; elle s'aliéneroit dans les mains d'un maître, mais elle s'affermirait dans celles des associés. Ceci se confirme par l'exemple du Corps Germanique; car bien que la souveraineté de ses membres soit altérée à bien des égards par sa constitution, & qu'ils soient par conséquent dans un cas moins favorable que ne seroient ceux du Corps Européen, il n'y en a pourtant pas un seul, quelque jaloux qu'il soit de son autorité, qui voudrât, quand il le pourroit, s'assurer une indépendance absolue, en se détachant de l'Empire.

REMARQUEZ de plus que le Corps Germanique ayant un Chef permanent, l'autorité de ce Chef doit nécessairement tendre sans cesse à l'usurpation; ce qui ne peut arriver de même dans la Diète Européenne, où la présidence doit être alternative, & sans égard à l'inégalité de puissance.

A toutes ces considérations il s'en joint une autre bien plus importante encore pour des gens aussi avides d'argent que le sont toujours les Princes; c'est une grande facilité de plus d'en avoir beaucoup, par tous les avantages qui résulteront pour leurs peuples & pour eux d'une paix continuelle, & par l'excessive dépense qu'épargne la réforme de l'état militaire, de ces multitudes de forteresses, & de cette énorme quantité de troupes qui absorbe leurs revenus, & devient chaque jour plus à charge à leurs peuples & à eux-mêmes. Je fais qu'il ne convient pas à tous les Souverains de supprimer toutes leurs troupes; & de n'avoir aucune force publique en main pour étouffer une émeute inopinée, ou repousser une invasion subite. (89) Je fais encore qu'il y aura un contingent à fournir à la confédération, tant pour la garde des frontières de l'Europe, que pour l'entretien de l'armée confédérative destinée à soutenir, au besoin, les dé-

(89) Il se présente encore ici d'autres objections; mais comme l'Auteur du Projet ne les a pas faites, je les ai rejetées dans l'examen.

crets de la Diète. Mais toutes ces dépenses faites, & l'extraordinaire des guerres à jamais supprimé, il resteroit encore plus de la moitié de la dépense militaire ordinaire à répartir entre le soulagement des sujets & les coffres du Prince; de sorte que le peuple payeroit beaucoup moins; que le Prince, beaucoup plus riche, seroit en état d'exciter le commerce, l'agriculture, les arts, de faire des établissemens utiles, qui augmenteroient encore la richesse du peuple & la sienne; & que l'État seroit avec cela dans une sûreté beaucoup plus parfaite que celle qu'il peut tirer de ses armées, & de tout cet appareil de guerre, qui ne cesse de l'épuiser au sein de la paix.

ON dira peut-être que les pays frontières de l'Europe seroient alors dans une position plus défavantageuse, & pourroient avoir également des guerres à soutenir, ou avec le Turc, ou avec les Corsaires d'Afrique, ou avec les Tartares.

A cela je répons, 1^o. que ces pays sont dans le même cas aujourd'hui, & que par conséquent ce ne seroit pas pour eux un désavantage positif à citer, mais seulement un avantage de moins, & un inconvénient inévitable, auquel leur situation les expose. 2^o. Que délivrés de toute inquiétude du côté de l'Europe, ils seroient beaucoup plus en état de résister au dehors. 3^o. Que la suppression de toutes les forteresses de l'intérieur de l'Europe, & des frais nécessaires à leur entretien, mettroit la confédération en état d'en établir un grand nombre sur les frontières, sans être à charge aux confédérés. 4^o. Que ces forteresses construites, entretenues & gardées à frais communs, seroient autant de sûretés & de moyens d'épargne pour les Puissances frontières dont elles garantiroient les États. 5^o. Que les troupes de la confédération distribuées sur les confins de l'Europe, seroient toujours prêtes à repousser l'agresseur. 6^o. Qu'enfin un corps aussi redoutable que la République Européenne, ôteroit aux étrangers l'envie d'attaquer aucun de ses membres; comme le Corps Germanique, infiniment moins puissant, ne laisse pas de l'être assez pour se faire respecter de ses voisins, & protéger utilement tous les Princes qui le composent.

ON pourra dire encore que les Européens n'ayant plus de guerres entr'eux , l'art militaire tomberoit insensiblement dans l'oubli ; que les troupes perdroient leur courage & leur discipline ; qu'il n'y auroit plus ni Généraux , ni Soldats , & que l'Europe resteroit à la merci du premier venu.

JE réponds qu'il arrivera de deux choses l'une : ou les voisins de l'Europe l'attaqueront & lui feront la guerre, ou ils redouteront la confédération, & la laisseront en paix.

DANS le premier cas, voilà les occasions de cultiver le génie & les talens militaires, d'aguerrir & former des troupes, les armées de la confédération feront à cet égard l'école de l'Europe ; on ira sur la frontière apprendre la guerre ; dans le sein de l'Europe on jouira de la paix ; & l'on réunira par ce moyen les avantages de l'une & de l'autre. Croit-on qu'il soit toujours nécessaire de se battre chez soi pour devenir guerrier, & les François sont-ils moins braves, parce que les Provinces de Touraine & d'Anjou ne sont pas en guerre l'une contre l'autre ?

DANS le second cas , on ne pourra plus s'aguerrir , il est vrai , mais on n'en aura plus besoin ; car à quoi bon s'exercer à la guerre pour ne la faire à personne ? Lequel vaut mieux de cultiver un art funeste ou de le rendre inutile ? S'il y avoit un secret pour jouir d'une santé inaltérable , y auroit-il du bon sens à le rejeter , pour ne pas ôter aux Médecins l'occasion d'acquérir de l'expérience ? Il reste à voir dans ce parallele lequel des deux arts est plus salutaire en soi , & mérite mieux d'être conservé.

QU'ON ne nous menace pas d'une invasion subite ; on fait bien que l'Europe n'en a point à craindre , & que ce premier venu ne viendra jamais. Ce n'est plus le temps de ces éruptions de Barbares qui sembloient tomber des nues. Depuis que nous parcourons d'un œil curieux toute la surface de la terre , il ne peut plus rien venir jusqu'à nous qui ne soit prévu de très-loin. Il n'y a nulle Puissance au monde qui soit maintenant en état de menacer l'Europe entière ; & si jamais il en vient une , ou l'on

aura le temps de se préparer , ou l'on fera du moins plus en état de lui résister , étant unis en un corps , que quand il faudra terminer tout d'un coup de longs différends , & se réunir à la hâte.

NOUS venons de voir que tous les prétendus inconvéniens de l'état de confédération bien pesés, se réduisent à rien. Nous demandons maintenant si quelqu'un dans le monde en oseroit dire autant de ceux qui résultent de la manière actuelle de vider les différends entre Prince & Prince par le droit du plus fort, c'est-à-dire, de l'état d'impolice & de guerre, qu'engendre nécessairement l'indépendance absolue & mutuelle de tous les Souverains dans la société imparfaite qui regne entr'eux dans l'Europe. Pour qu'on soit mieux en état de peser ces inconvéniens, j'en vais résumer en peu de mots le sommaire, que je laisse examiner au Lecteur.

I. NUL droit assuré que celui du plus fort.

II. CHANGEMENS continuels & inévitables de relations entre les peuples, qui empêchent aucun d'eux de pouvoir fixer en ses mains la force dont il jouit.

III. POINT de sûreté parfaite, aussi long-temps que les voisins ne sont pas soumis ou anéantis.

IV. IMPOSSIBILITÉ générale de les anéantir, attendu qu'en subjuguant les premiers on en trouve d'autres.

V. PRÉCAUTIONS & frais immenses pour se tenir sur ses gardes.

VI. DÉFAUT de force & de défense dans les minorités & dans les révoltes; car quand l'État se partage, qui peut soutenir un des partis contre l'autre?

VII. DÉFAUT de sûreté dans les engagements mutuels.

VIII. JAMAIS de justice à espérer d'autrui, sans des frais & des pertes immenses, qui ne l'obtiennent pas toujours, & dont l'objet disputé ne dédommage que rarement.

IX. RISQUE inévitable de ses États, & quelquefois de sa vie; dans la poursuite de ses droits.

X. NÉCESSITÉ de prendre part, malgré soi, aux querelles de ses voisins, & d'avoir la guerre quand on la voudroit le moins.

XI. INTERRUPTION du commerce & des ressources publiques, au moment qu'elles sont le plus nécessaires.

XII. DANGER continuel de la part d'un voisin puissant, si l'on est foible, & d'une ligue, si l'on est fort.

XIII. ENFIN, inutilité de la sagesse où préside la fortune, défolation continuelle des peuples, affoiblissement de l'État dans les succès & dans les revers, impossibilité totale d'établir jamais un bon gouvernement, de compter sur son propre bien, & de rendre heureux ni soi ni les autres.

RÉCAPITULONS de même les avantages de l'arbitrage Européen pour les Princes confédérés.

I. SURETÉ entière que leurs différends présents & futurs seront toujours terminés sans aucune guerre : sûreté incomparablement plus utile pour eux que ne seroit pour les particuliers celle de n'avoir jamais de procès

II. SUJETS de contestations ôtés ou réduits à très-peu de chose par l'anéantissement de toutes prétentions antérieures, qui compensera les renonciations & affermira les possessions.

III. SURETÉ entière & perpétuelle, & de la personne du Prince, & de sa famille, & de ses États, & de l'ordre de succession fixé par les loix de chaque pays, tant contre l'ambition des Prétendants injustes & ambitieux, que contre les révoltes des sujets rebelles.

IV. SURETÉ parfaite de l'exécution de tous les engagements réciproques entre Prince & Prince, par la garantie de la République Européenne.

V. LIBERTÉ & sûreté parfaite & perpétuelle à l'égard du

commerce tant d'État à État, que de chaque État dans les régions éloignées.

VI. SUPPRESSION totale & perpétuelle de leur dépense militaire extraordinaire par terre & par mer en temps de guerre, & considérable diminution de leur dépense ordinaire en temps de paix.

VII. PROGRÈS sensible de l'Agriculture & de la population, des richesses de l'État & des revenus du Prince.

VIII. FACILITÉ de tous les établissemens qui peuvent augmenter la gloire & l'autorité du Souverain, les ressources publiques & le bonheur des Peuples.

JE laisse, comme je l'ai déjà dit, au jugement des Lecteurs l'examen de tous ces articles & la comparaison de l'état de paix qui résulte de la confédération, avec l'état de guerre qui résulte de l'impolice Européenne.

Si nous avons bien raisonné dans l'exposition de ce Projet, il est démontré, premièrement, que l'établissement de la paix perpétuelle dépend uniquement du consentement des Souverains, & n'offre point à lever d'autre difficulté que leur résistance; secondement, que cet établissement leur seroit utile de toute manière, & qu'il n'y a nulle comparaison à faire, même pour eux, entre les inconvéniens & les avantages; en troisième lieu, qu'il est raisonnable de supposer que leur volonté s'accorde avec leur intérêt; enfin, que cet établissement une fois formé sur le plan proposé, seroit solide & durable, & rempliroit parfaitement son objet. Sans doute, ce n'est pas à dire que les Souverains adopteront ce projet; (qui peut répondre de la raison d'autrui?) mais seulement qu'ils l'adopteroient, s'ils consultoient leurs vrais intérêts: car on doit bien remarquer que nous n'avons point supposé les hommes tels qu'ils devraient être, bons, généreux, désintéressés, & aimant le bien public par humanité; mais tels qu'ils sont, injustes, avides, & préférant leur intérêt à tout.

La seule chose qu'on leur suppose , c'est assez de raison pour voir ce qui leur est utile, & assez de courage pour faire leur propre bonheur. Si, malgré tout cela, ce Projet demeure sans exécution , ce n'est donc pas qu'il soit chimérique ; c'est que les hommes sont insensés, & que c'est une sorte de folie d'être sage au milieu des fous.

L E T T R E
 DE J. J. ROUSSEAU
 A MONSIEUR DE GINGINS DE MOIRY ,
*Membre du Conseil Souverain de la République de Berne, & Seigneur
 Baillif à Yverdon.*

Vitam impendere vero.

J'USE, Monsieur, de la permission que vous m'avez donnée de rappeler à votre souvenir un homme dont le cœur, plein de vous & de vos bontés, conservera toujours chèrement les sentimens que vous lui avez inspiré. Tous mes malheurs me viennent d'avoir trop bien pensé des hommes; ils me font sentir combien je m'étois trompé. J'avois besoin, Monsieur, de vous connoître, vous & le petit nombre de ceux qui vous ressembloit, pour ne pas rougir d'une erreur qui m'a coûté si cher. Je savois qu'on ne pouvoit dire impunément la vérité dans ce siècle, ni peut-être dans aucun autre: je m'attendois à souffrir pour la cause de Dieu, mais je ne m'attendois pas; je l'avoue, aux traitemens inouis que je viens d'éprouver. De tous les maux de la vie humaine, l'opprobre & les affronts sont le seul auquel l'honnête homme n'est point préparé. Tant de barbarie & d'acharnement m'ont surpris au dépourvu. Calomnié publiquement par des hommes établis pour venger l'innocence; traité comme un malfaiteur dans mon propre pays que j'ai tâché d'honorer; poursuivi, chassé d'asyle en asyle, j'avois l'ame émue & troublée; j'étois découragé sans vous. Homme illustre & respectable, vos consolations m'ont fait oublier ma misère; vos discours ont élevé mon cœur; votre estime m'a mis en état d'en demeurer toujours digne. J'ai plus gagné par votre bienveillance, que perdu par mes malheurs; vous me la conserverez, Monsieur, je l'espère, malgré les hurlemens du fanatisme & les adroites noirceurs de l'impiété: vous êtes trop vertueux pour me haïr d'oser croire en Dieu, & trop sage pour me punir d'user de la raison qu'il m'a donnée.

Motiers, le 21 Juillet 1762.

L E T T R E

DE M. J. J. ROUSSEAU A M. FAVRE , premier
 Syndic de la République de Genève , par laquelle M. ROUS-
 SEAU abdique à perpétuité son droit de Bourgeoisie & de Cité
 dans la ville & république de Genève.

MONSIEUR,

REVENU du long étonnement où m'a jetté , de la part du
 magnifique Conseil , le procédé que j'en devois le moins attendre ,
 je prends enfin le parti que l'honneur & la raison me
 prescrivent , quoiqu'il coûte cher à mon cœur.

JE vous déclare donc , Monsieur , & je vous prie de déclarer ,
 de ma part , au magnifique Conseil , que j'abdique à perpétuité
 mon droit de Bourgeoisie & de Cité dans la ville & république
 de Genève. Ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à
 ce titre , sans jouir d'aucun de ses avantages , je ne crois point
 être en reste envers l'État en le quittant. J'ai tâché d'honorer le
 nom *Genevois* ; j'ai tendrement aimé mes compatriotes ; je n'ai
 rien oublié pour me faire aimer d'eux ; on ne sauroit plus mal
 réussir ; je veux leur complaire jusques dans leur haine. Le der-
 nier sacrifice qui me reste à leur faire , est celui d'un nom qui
 me fut si cher. Mais , Monsieur , ma Patrie , en me devenant
 étrangère , ne peut me devenir indifférente : je lui reste toujours
 attaché par un tendre souvenir , & je n'oublie d'elle que ses
 outrages. Puisse-t-elle prospérer toujours , & voir augmenter sa
 gloire ! Puisse-t-elle abonder en citoyens meilleurs , & sur-tout
 plus heureux que moi.

RECEVEZ , je vous prie , Monsieur , les assurances de mon
 profond respect. (89)

A Motiers-Travers , le 22 Mai 1763.

[89] Il fut résolu qu'on accepteroit purement & simplement la renonciation
 de M. Rousseau aux droits de Cité & de Bourgeoisie , & que sa lettre seroit
 insérée dans les registres.

R É P O N S E

*DE M. ROUSSEAU, à une Lettre d'un de ses Concitoyens,
du 26 Mai 1763.*

JE vois, Monsieur, par la lettre dont vous m'avez honoré le 18 de ce mois, que vous me jugez bien légèrement dans mes disgrâces : il en coûte si peu d'accabler les malheureux, qu'on est presque toujours disposé à leur faire un crime de leurs malheurs.

Vous dites que vous ne comprenez rien à ma démarche : elle est pourtant aussi claire que la triste nécessité qui m'y a réduit. Flétri publiquement dans ma patrie, sans que personne ait réclamé contre cette flétrissure, après dix mois d'attente, j'ai dû prendre le seul parti propre à conserver mon honneur si cruellement offensé : c'est avec la plus vive douleur que je m'y suis déterminé ; mais que pouvois-je faire ? Demeurer volontairement membre de l'État après ce qui s'étoit passé, n'étoit-ce pas consentir à mon déshonneur.

JE ne comprends pas comment vous m'osez demander ce que m'a fait la patrie. Un homme aussi éclairé que vous ignore-t-il que toute démarche publique, faite par le Magistrat, est censée faite par tout l'État, lorsqu'aucun de ceux qui ont droit de la désavouer, ne la désavoue ? Je ne dois pas seulement compte de moi aux Genevois, je le dois à moi-même, au public, dont j'ai le malheur d'être connu, à la postérité de qui je le serai peut-être. Si j'étois assez sot pour vouloir persuader au reste de l'Europe que les Genevois ont désapprouvé la conduite de leurs Magistrats, ne s'y moqueroit-on pas de moi ? Ne savons-nous pas, me diroit-on, que la bourgeoisie a droit de faire des représentations dans toutes les occasions où elle croit les loix lésées, & où elle improuve la conduite de ses Magistrats ? Qu'a-t-elle fait dans celle-ci, depuis près d'un an que vous avez attendu ? Si cinq ou six Bourgeois seulement eussent protesté, on pouroit vous

M m m ij

croire sur les sentimens que vous leur prêtez ; cette démarche étoit facile , légitime ; elle ne troublait point l'ordre public ; pourquoi donc ne l'a-t-on pas faite ? Le silence de tous ne dément-il pas vos assertions ? Montrez-nous le signe du désaveu que vous leur prêtez. Voilà , Monsieur, ce que l'on me diroit , & ce que l'on auroit raison de me dire ; on ne juge pas des hommes sur leurs pensées : mais sur leurs actions : il y avoit peut-être divers moyens de me venger de l'outrage ; mais il n'y en avoit qu'un de le repousser sans vengeance , c'est celui que j'ai pris ; ce moyen qui ne fait du mal qu'à moi , doit-il m'attirer des reproches , au lieu de consolations que je devois attendre ? Vous me dites que je n'avois point le droit de demander l'abdication de ma bourgeoisie ; mais le dire n'est pas le prouver : nous sommes bien loin de compte , car je n'ai point prétendu demander cette abdication , mais la donner : j'ai assez étudié mes droits pour les connoître , quoique je ne les aie exercés qu'une fois seulement pour les abdiquer : ayant pour moi l'usage de tous les peuples , l'autorité de la raison , du droit naturel , de Grotius , de tous les Jurisconsultes , & même l'aveu du Conseil , je ne suis pas obligé de me régler sur votre erreur. Chacun fait que tout pacte , dont une des parties enfreint les conditions , devient nul pour l'autre ; quand je devois tout à la patrie , ne me devoit-elle donc rien ? J'ai payé ma dette ; a-t-elle payé la sienne ? On n'a jamais droit de la désertir ; je l'avoue ; mais quand elle nous rejette , on a toujours droit de la quitter ; on le peut dans les cas que j'ai spécifiés , & même on le doit dans le mien. Le serment que j'ai fait envers elle : elle l'a fait envers moi : en violant ses engagements , elle m'affranchit des miens ; & en me les rendant ignominieux , elle me fait un devoir d'y revenir. Vous dites que si des citoyens se présentent au magnifique Conseil pour demander pareille chose , vous ne seriez pas surpris qu'on les incarcérât : ni moi non plus , je n'en serois pas surpris , parce que rien d'injuste ne doit surprendre de la part de ceux qui ont la force en main. Mais bien qu'une loi (qu'on n'observera jamais) défende au citoyen qui veut demeurer tel , de sortir sans congé du territoire , comme on n'a pas droit de demander l'usage

d'un droit qu'on a , quand un Genevois veut quitter sa patrie pour aller s'établir dans un pays étranger ; personne ne songe à lui en faire un crime , & on ne l'incarcère pas pour cela ; il est vrai qu'ordinairement cette renonciation n'est pas solemnelle ; mais c'est qu'ordinairement ceux qui la font , n'ayant pas reçu des affronts publics ; n'ont pas besoin de renoncer publiquement à la société qui les leur a fait. J'ai attendu , j'ai médité , j'ai cherché long-temps d'éviter une démarche qui m'a déchiré. Je vous avois confié mon honneur , ô Genevois ! Et j'étois tranquille ; mais vous avez si mal gardé ce dépôt , que vous m'avez forcé de vous l'ôter. Mes bons anciens compatriotes , que j'aimerai toujours , malgré votre ingratitude , de grace , ne me forcez point par vos propos durs & mal-honnêtes de faire publiquement mon apologie : épargnez-moi dans ma misère la douleur de me défendre à vos dépens.

SOUVENEZ-VOUS , Monsieur , que c'est malgré moi que je suis réduit à vous répondre sur ce ton ; la vérité dans cette occasion n'en a pas deux : si vous m'attaquiez moins rudement , je ne chercherois qu'à verser mes peines dans votre sein. Votre amitié me fera toujours chère : je me ferai toujours un devoir de la cultiver ; mais je vous conjure , en m'écrivant , de ne me la pas rendre si cruelle , & de mieux consulter votre bon cœur ; je vous embrasse de tout le mien.

L E T T R E

DE M. J. J. ROUSSEAU, contenant une déclaration de ses sentimens en matière de foi, adressée à M. le Professeur DE MONTMOLLIN, Pasteur de l'Église de Moitiers, avant la première Communion de M. ROUSSEAU, dans cette Église.

MONSIEUR ,

LE respect que je vous porte, & mon devoir, comme votre paroissien, m'obligent, avant que d'approcher de la sainte Table, de vous faire de mes sentimens, en matière de foi, une déclaration devenue nécessaire par l'étrange préjugé pris contre un de mes écrits.

IL est fâcheux que les Ministres de l'Évangile se fassent en cette occasion les vengeurs de l'Église Romaine, faute d'avoir voulu m'entendre, ou faute même de m'avoir lu. Comme vous n'êtes pas, Monsieur, dans ce cas-là, j'attends de vous un jugement plus équitable. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage porte en soi tous ses éclaircissemens; & comme je ne pourrois l'expliquer que par lui-même, je l'abandonne, tel qu'il est, au blâme ou à l'approbation des sages, sans vouloir ni le défendre ni le désavouer.

ME bornant donc à ce qui regarde ma personne, je vous déclare, Monsieur, avec respect, que, depuis ma réunion à l'Église dans laquelle je suis né, j'ai toujours fait de la religion Chrétienne réformée une profession d'autant moins suspecte, que l'on n'exigeoit de moi, dans le pays où j'ai vécu, que garder le silence & laisser quelques doutes à cet égard, pour jouir des avantages civils dont j'étois exclu par ma religion. Je suis attaché de bonne foi à cette religion véritable & sainte, & je le serai jusqu'à mon dernier soupir. Je desire d'être toujours uni extérieurement à l'Église, comme je le suis dans le fond de

L E T T R E D E M. R O U S S E A U. 463

mon cœur ; & quelque consolant qu'il soit pour moi de participer à la Communion des fidèles , je le desire , je vous proteste , autant pour leur édification que pour mon propre avantage ; car il n'est pas bon que l'on pense qu'un homme de bonne foi , qui raisonne , ne peut être un membre de Jesus - Christ.

J'IRAI , Monsieur , recevoir de vous une réponse verbale , & vous consulter sur la manière dont je dois me conduire en cette occasion , pour ne donner ni surprise au Pasteur que j'honore , ni scandale au troupeau que je voudrois édifier.

N O T I C E

D'UN OUVRAGE INTITULÉ :

Représentations des Citoyens & Bourgeois de Genève au premier Syndic de cette République, avec les Réponses du Conseil à ces Représentations, vol. in-8°. 1763.

LES Citoyens & Bourgeois de Genève remirent le 18 Juin 1763, au premier Syndic de leur république, une première représentation respectueuse, pour réclamer contre le jugement rendu par le magnifique Conseil contre M. *Rousseau* & deux de ses ouvrages (*Émile* & *le Contrat Social*,) sans qu'il eût été ni oui ni appelé; & malgré la disposition formelle des Statuts Ecclésiastiques de Genève. Le Conseil ayant fait une réponse tendante à pallier plutôt qu'à justifier son procédé envers M. *Rousseau*, les Citoyens & Bourgeois firent, le 8 Août de la même année, une seconde représentation pour montrer à ce Conseil que ses raisons n'étoient pas fondées. Nouvelle réponse de celui-ci, datée du 11 Octobre suivant, beaucoup plus étendue que la première, mais qui ne tranchoit pas encore le nœud de l'affaire.

DISSERTATION Historique & critique sur le Gouvernement de Genève & ses révolutions. Autre écrit publié vers la fin de l'année 1765, pour animer les Genevois au soutien de leurs loix constitutives & de leur liberté. Dans cette vue, l'Auteur (qui n'est pas connu) rappelle succinctement ces loix fondamentales, suit rapidement le fil des événemens pour faire voir les atteintes qu'elles ont reçues en divers temps de l'ambition des Magistrats, & montre avec quel courage le citoyen s'est souvent opposé à leurs usurpations tyranniques. Cette pièce, comme l'on voit, milite également pour la liberté des Genevois & pour M. *Rousseau*.

AUTRE ouvrage curieux & raisonné sur cette même affaire.

RÉPONSES aux Lettres écrites de la Campagne, grand in-8°. 1 vol. de 316 pages, non compris *l'Examen Analytique du droit négatif*, de 30 pages. RÉ-

R É P O N S E S

A U X

LETTRES POPULAIRES.

PREMIÈRE & seconde partie , publiées en 1766 , avec une *suite* , que l'on peut regarder comme une troisième Partie , qui a paru en 1766 , le tout dans un volume in-8 ° . Les Citoyens & Bourgeois de Genève Auteurs de ces réponses , réfutent avec autant de force dans leurs argumens que de modérations dans leur style , tout ce que l'Auteur des *Lettres Populaires* met en avant pour soutenir le systéme pernicieux des *Lettres de la Campagne* , déjà victorieusement combattu par ces mêmes Citoyens. Dans la première partie ils défendent contre cet Auteur , partisan outré du petit Conseil , un des plus forts remparts de leur constitution , savoir , la présidence nécessaire de leurs Syndics dans tous les Conseils de l'État. Dans la seconde , qui roule sur les emprisonnemens , ils rendent inutiles tous les efforts odieux que fait leur adversaire pour ravir à ses concitoyens leur liberté & leur sûreté. On fait parler la loi qui est leur sauve-garde , & l'expression en est si claire qu'il ne paroît pas que les plus ténébreuses subtilités puissent l'obscurcir. La *suite des réponses* concerne divers faits cités dans la *réponse* aux *Lettres de la Campagne*. L'Auteur des *Lettres Populaires* eût mieux fait de ne pas entreprendre de les relever , puisqu'il , de son propre aveu , le plus grand nombre se trouve vrai , & que les doutes qu'il s'est efforcé de jeter sur le reste , sont levés par les Citoyens & Bourgeois d'une manière qui fait peu d'honneur à son jugement & à sa bonne foi.

L E T T R E

D E M. J. J. R O U S S E A U.

A Motiers-Travers, le 8 Août 1765.

NON, Monsieur, jamais, quoique l'on en dise, je ne me repentirai d'avoir loué M. de Montmollin. J'ai loué de lui ce que j'en connoissois, sa conduite vraiment pastorale envers moi. Je n'ai point loué son caractère, que je ne connoissois pas; je n'ai point loué sa véracité, sa droiture. J'avouerai même que son extérieur, qui ne lui est pas favorable, son ton, son air, son regard sinistre me repoussoit malgré moi : j'étois étonné de voir tant de douceur, d'humanité, de vertu se cacher sous une aussi sombre physionomie. Mais j'étouffois ce penchant injuste; falloit-il juger d'un homme sur des signes trompeurs que sa conduite démentoit si bien? Falloit-il épier malignement le principe secret d'une tolérance peu attendue? Je hais cet art cruel d'empoisonner les bonnes actions d'autrui, & mon cœur ne fait point trouver de mauvais motifs à ce qui est bien. Plus je sentois en moi d'éloignement pour M. de M. plus je cherchois à le combattre par la reconnoissance que je lui devois. Supposons derechef possible le même cas, & tout ce que j'ai fait, je le ferois encore.

AUJOURD'HUI M. de M. leve le masque & se montre vraiment tel qu'il est. Sa conduite présente explique la précédente. Il est clair que sa prétendue tolérance qui le quitte au moment qu'elle eût été le plus juste, vient de la même source que ce cruel zèle qui l'a pris subitement. Quel étoit son objet? Quel est-il à présent? Je l'ignore: je fais seulement qu'il ne sauroit être bon. Non-seulement il m'admet avec empressement, avec honneur, à la Communion, mais il me recherche, me prône, me fête quand je paroissais avoir attaqué de gaieté de cœur le Christianisme; & quand je prouve qu'il est faux que je l'aie attaqué, qu'il est faux du moins que j'ai eu ce dessein, le voilà lui-même attaquant brusquement

ma sûreté, ma foi, ma personne; il veut m'excommunier, me proscrire; il ameute la paroisse après moi, il me poursuit avec un acharnement qui tient de la rage. Ces disparates sont-elles dans son devoir? Non, la charité n'est point inconstante, la vertu ne se contredit point elle-même, & la conscience n'a pas deux voix. Après s'être montré si peu tolérant, il s'étoit avisé trop tard de l'être; cette affectation ne lui alloit point, & comme elle n'abusoit personne, il a bien fait de rentrer dans son état naturel. En détruisant son propre ouvrage, en me faisant plus de mal qu'il ne m'avoit fait de bien, il m'acquitte envers lui de toute reconnoissance, je ne lui dois plus que la vérité; je me la dois à moi-même: & puisqu'il me force à la dire, je la dirai.

VOUS voulez savoir au vrai ce qui s'est passé entre nous dans cette affaire. M. de M. a fait au public sa relation en homme d'Église, & trempant sa plume dans ce miel empoisonné qui tue, il s'est ménagé tous les avantages de son état. Pour moi, Monsieur, je vous ferai la mienne du ton simple dont les gens d'honneur se parlent entr'eux. Je ne m'étendrai point en protestations d'être sincère. Je laisse à votre esprit sain, à votre cœur ami de la vérité, le soin de la démêler entre lui & moi.

JE ne suis point, grâces au Ciel, de ces gens qu'on fête & que l'on méprise. J'ai l'honneur d'être de ceux que l'on estime & qu'on chasse. Quand je me refugiai dans ce pays, je n'y apportai de recommandations pour personne, pas même pour Mylord Mareschal. Je n'ai qu'une recommandation que je porte par-tout, & près de Mylord Mareschal il n'en faut point d'autre. Deux heures après mon arrivée, écrivant à S. E. pour l'en informer & me mettre sous sa protection, je vis entrer un homme inconnu, qui s'étant nommé le Pasteur du lieu, me fit des avances de toute espèce, & qui voyant que j'écrivois à Mylord Mareschal, m'offrit d'ajouter de sa main quelques lignes pour me recommander. Je n'acceptai point cette offre; ma lettre partit, & j'eus l'accueil que peut espérer l'innocence opprimée par-tout où régnera la vertu.

COMME je ne m'attendois pas dans la circonstance à trouver un Pasteur si liant, je contai dès le même jour cette histoire à tout le monde, & entr'autres à M. le Colonel Roguin, qui plein pour moi des bontés les plus tendres, avoit bien voulu m'accompagner jusqu'ici.

LES empressemens de M. de M. continuerent. Je crus devoir en profiter, & voyant approcher la Communion de Septembre, je pris le parti de lui écrire pour savoir si, malgré la rumeur publique, je pouvois m'y présenter. Je préférâi une lettre à une visite pour éviter les explications verbales, qu'il auroit pû vouloir pousser trop loin. C'est même sur quoi je tâchai de le prévenir; car déclarer que je ne voulois, ni défavouer, ni défendre mon livre, c'étoit dire assez que je ne voulois entrer sur ce point dans aucune discussion. Et en effet forcé de défendre mon honneur & ma personne au sujet de ce livre, j'ai toujours passé condamnation sur les erreurs qui pouvoient y être, me bornant à montrer qu'elles ne prouvoient point que l'Auteur voulût attaquer le Christianisme, & qu'on avoit tort de le poursuivre criminellement pour cela.

M. de M. écrit que j'allai le lendemain savoir sa réponse; c'est ce que j'aurois fait s'il n'étoit venu me l'apporter: ma mémoire peut me tromper sur ces bagatelles, mais il me prévint, ce me semble, & je me souviens au moins que par les démonstrations de la plus vive joie, il me marqua combien ma démarche lui faisoit de plaisir. Il me dit en propres termes que lui & son troupeau s'en tenoient honorés, & que cette démarche inespérée alloit édifier tous les fidèles. Ce moment, je vous l'avoue, fut un de plus doux de ma vie. Il faut connoître tous mes malheurs, il faut avoir éprouvé les peines d'un cœur sensible qui perd tout ce qui lui étoit cher, pour juger combien il m'étoit consolant de tenir à une société de frères qui me dédommageroit des pertes que j'avois faites, & des amis que je ne pouvois plus cultiver. Il me sembloit qu'unî de cœur avec ce petit troupeau dans un culte affectueux & raisonnable, j'oublierois plus aisément tous mes ennemis. Dans les premiers temps je m'attendrissois au Temple

jusqu'aux larmes. N'ayant jamais vécu chez les Protestans, je m'étois fait d'eux & de leur Clergé des images angéliques. Ce culte si simple & si pur étoit précisément ce qu'il falloit à mon cœur; il me sembloit fait exprès pour soutenir le courage & l'espoir des malheureux; tous ceux qui le partageoient me sembloient autant de vrais Chrétiens, unis entr'eux par la plus tendre charité. Qu'ils m'ont bien guéri d'une erreur si douce! Mais enfin j'y étois alors, & c'étoit d'après mes idées que je jugeois du prix d'être admis au milieu d'eux.

VOYANT que durant cette visite M. de M. ne me disoit rien sur mes sentimens en matière de foi, je crus qu'il réservoir cet entretien pour un autre temps, & sachant combien ces Messieurs sont enclins à s'arroger le droit qu'ils n'ont pas de juger de la foi des Chrétiens, je lui déclarai que je n'entendois me soumettre à aucune interrogation, ni à aucun éclaircissement quel qu'il pût être. Il me répondit qu'il n'en exigeoit jamais, & il m'a là-dessus si bien tenu parole, je l'ai toujours trouvé si soigneux d'éviter toute discussion sur la doctrine, que jusqu'à la dernière affaire il ne m'en a jamais dit un seul mot, quoiqu'il me soit arrivé de lui en parler quelquefois moi-même.

LES choses se passèrent de cette sorte, tant avant qu'après la Communion; toujours même empressement de la part de M. de M. & toujours même silence sur les matières théologiques. Il portoit même si loin l'esprit de tolérance & le monroit si ouvertement dans ses sermons, qu'il m'inquiétoit quelquefois pour lui-même. Comme je lui étois sincèrement attaché, je ne lui déguisois point mes allarmes; & je me souviens qu'un jour qu'il prêchoit très-vivement contre l'intolérance des Protestans, je fus très-effrayé de lui entendre soutenir avec chaleur, que l'Église réformée avoit grand besoin d'une réformation nouvelle, tant dans la doctrine que dans les mœurs. Je n'imaginois guère alors qu'il fourniroit dans peu lui-même une si grande preuve de ce besoin.

SA tolérance & l'honneur qu'elle lui faisoit dans le monde exciterent la jalousie de plusieurs de ses confrères, sur-tout à Genève.

Ils ne cessèrent de le harceler par des reproches, & de lui rendre des pièges où il est à la fin tombé. J'en suis fâché, mais ce n'est assurément pas ma faute. Si M. de M. eut voulu soutenir une conduite si pastorale par des moyens qui en fussent dignes, s'il se fût contenté pour sa défense d'employer avec courage, avec franchise, les seules armes du Christianisme & de la vérité, quel exemple ne donnoit-il point à l'Église, à l'Europe entière ? quel triomphe ne s'affuroit-il point ? Il a préféré les armes de son métier, & les sentant mollir contre la vérité pour sa défense, il a voulu les rendre offensives en m'attaquant. Il s'est trompé ; ces vieilles armes, fortes contre qui les craint, foibles contre qui les brave, se sont brisées. Il s'étoit mal adressé pour réussir.

QUELQUES mois après mon admission, je vis entrer un soir M. de M. dans ma chambre. Il avoit l'air embarrassé. Il s'assit & garda long-temps le silence ; il le rompit enfin par un de ces longs exordes dont le fréquent besoin lui a fait un talent. Venant ensuite à son sujet, il me dit que le parti qu'il avoit pris de m'admettre à la Communion, lui avoit attiré bien des chagrins & le blâme de ses confrères ; qu'il étoit réduit à se justifier là-dessus d'une manière qui pût leur fermer la bouche, & que si la bonne opinion qu'il avoit de mes sentimens lui avoit fait supprimer les explications qu'à sa place un autre auroit exigées, il ne pouvoit, sans se compromettre, laisser croire qu'il n'en avoit eû aucune.

LA-DESSUS tirant doucement un papier de sa poche, il se mit à lire dans un projet de lettre à un Ministre de Genève, des détails d'entretiens qui n'avoient jamais existé ; mais où il plaçoit à la vérité fort heureusement quelques mots par-ci ; par-là, dits à la volée & sur un tout autre objet. Jugez, Monsieur de mon étonnement : il fut tel que j'eus besoin de toute la longueur de cette lecture pour me remettre en l'écoutant. Dans les endroits où la fiction étoit la plus forte, il s'interromboit en me disant : *Vous sentez la nécessité... ma situation... ma place... il faut bien un peu se prêter.* Cette lettre, au reste, étoit faite avec assez d'adresse, & à peu de chose près il avoit grand soin de ne m'y faire dire que ce que j'aurois pu dire en effet. En finissant il me

demanda si j'approuvois cette lettre, & s'il pouvoit l'envoyer telle qu'elle étoit.

JE répondis que je le plaignoïs d'être réduit à de pareilles ressources ; que quant à moi je ne pouvois rien dire de semblable ; mais que, puisque c'étoit lui qui se chargeoit de le dire, c'étoit son affaire & non pas la mienne ; que je n'y voyois rien non plus que je fusse obligé de démentir. Comme tout ceci, reprit-il, ne peut nuire à personne & peut vous être utile, ainsi qu'à moi, je passe aisément sur un petit scrupule qui ne feroit qu'empêcher le bien. Mais, dites-moi, au surplus, si vous êtes content de cette lettre, & si vous n'y voyez rien à changer pour qu'elle soit mieux. Je lui dis que je la trouvois bien pour la fin qu'il s'y proposoit. Il me pressa tant, que pour lui complaire, je lui indiquai quelques légères corrections qui ne signifioient pas grand'chose. Or, il faut savoir que, de la maniere dont nous étions assis, l'écritoire étoit devant M. de M. mais durant tout ce petit colloque, il la poussa comme par hasard devant moi : & comme je tenois alors sa lettre pour la relire, il me présenta la plume pour faire les changemens indiqués ; ce que je fis avec la simplicité que je mets à toute chose. Cela fait, il mit son papier dans sa poche & s'en alla.

PARDONNEZ-MOI ce long détail, il étoit nécessaire. Je vous épargnerai celui de mon dernier entretien avec M. de M. qu'il est plus aisé d'imaginer. Vous comprenez ce qu'on peut répondre à quelqu'un qui vient froidement vous dire : Monsieur, j'ai ordre de vous casser la tête ; mais si vous voulez bien vous casser la jambe, peut-être se contentera-t-on de cela. M. de M. doit avoir eu quelquefois à traiter de mauvaises affaires. Cependant je ne vis de ma vie un homme aussi embarrassé qu'il le fût vis-à-vis de moi dans celle-là. Rien n'est plus gênant en pareil cas que d'être aux prises avec un homme ouvert & franc, qui, sans combattre avec vous de subtilités & de ruses, vous rompt en visière à tout moment. M. de M. assure que je lui dis en le quittant que s'il venoit avec de bonnes nouvelles je l'embrasserois, sinon que nous nous tournerions le dos. J'ai pu dire des choses équivalentes,

mais en termes plus honnêtes ; & quant à ces dernières expressions , je suis très-sûr de ne m'en être point servi. M. de M. peut reconnoître qu'il ne me fait pas si aisément tourner le dos qu'il l'avoit cru.

QUANT au dévot Pathos dont il use pour prouver la nécessité de sévir , on sent pour quelle sorte de gens il est fait , & ni vous ni moi n'avons rien à leur dire. Laisant à part ce jargon d'Inquisiteur , je vais examiner ses raisons vis-à-vis de moi , sans entrer dans celles qu'il pouvoit avoir avec d'autres.

ENNUYÉ du triste métier d'Auteur , pour lequel j'étois si peu fait , j'avois depuis long-temps résolu d'y renoncer ; quand l'Émile parut j'avois déclaré à tous mes amis à Paris , à Genève & ailleurs , que c'étoit mon dernier Ouvrage , & qu'en l'achevant je posois la plume pour ne la plus reprendre. Beaucoup de lettres me restent où l'on cherchoit à me dissuader de ce dessein. En arrivant ici j'avois dit la même chose à tout le monde : à vous-même , ainsi qu'à M. de M. Il est le seul qui se soit avisé de transformer ce propos en promesse , & de prétendre que je m'étois engagé avec lui de ne plus écrire , parce que je lui en avois montré l'intention. Si je lui disois aujourd'hui que je compte aller demain à Neuchâtel , prendroit-il acte de cette parole , & si j'y manquois m'en feroit-il un procès ? C'est la même chose absolument , & je n'ai pas plus songé à faire une promesse à M. de M. qu'à vous d'une résolution dont j'informois simplement l'un & l'autre.

M. de M. oseroit-il dire qu'il ait entendu la chose autrement ? Oseroit-il affirmer , comme il l'ose faire entendre , que c'est sur cet engagement prétendu qu'il m'admit à la Communion ? La preuve du contraire est qu'à la publication de ma lettre à M. l'Archevêque de Paris , M. de M. loin de m'accuser de lui avoir manqué de parole , fut très-content de cet Ouvrage , & qu'il en fit l'éloge à moi-même & à tout le monde , sans dire alors un mot de cette fabuleuse promesse qu'il m'accuse aujourd'hui de lui avoir fait auparavant. Remarquez pourtant que cet écrit est bien

plus fort sur les mystères & même sur les miracles que celui dont il fait maintenant tant de bruit. Remarquez encore que j'y parle de même en mon nom, & non plus au nom du Vicaire. Peut-on chercher des sujets d'excommunication dans ce dernier, qui n'ont pas même été des sujets de plaintes dans l'autre ?

QUAND j'aurois fait à M. de M. cette promesse à laquelle je ne songeai de ma vie, prétendrait-il qu'elle fût si absolue qu'elle ne supportât pas la moindre exception, pas même d'imprimer un mémoire pour ma défense lorsque j'aurois un procès ? Et quelle exception m'étoit mieux permise que celle où me justifiant je le justifiois lui-même ; où je montrais qu'il étoit faux qu'il eût admis dans son Église un agresseur de la religion ? Quelle promesse pouvoit m'acquitter de ce que je devois à d'autres & à moi-même ? Comment pouvois-je supprimer un écrit défensif pour mon honneur, pour celui de mes anciens compatriotes ; un écrit que tant de grands motifs rendoient nécessaire, & où j'avois à remplir de si saints devoirs ? A qui M. de M. fera-t-il croire que je lui ai promis d'endurer l'ignominie en silence ? A présent même que j'ai pris avec un Corps respectable un engagement formel, qui est-ce dans ce Corps qui m'accuseroit d'y manquer, si, forcé par les outrages de M. de M. je prenois le parti de les repousser aussi publiquement qu'il ose les faire ? Quelque promesse que fasse un honnête homme, on n'exigera jamais, on présuamera bien moins encore, qu'elle aille jusqu'à se laisser déshonorer.

En publiant les lettres écrites de la Montagne, je fis mon devoir & je ne manquai point à M. de M. Il en jugea lui-même ainsi, puisqu'après la publication de l'Ouvrage, dont je lui avois envoyé un exemplaire, il ne changea point avec moi de manière d'agir. Il le lut avec plaisir, m'en parla avec éloge ; pas un mot qui sentit l'objection. Depuis lors il me vit long-temps encore, toujours de la meilleure amitié ; jamais la moindre plainte sur mon livre. On parloit dans ce temps-là d'une édition générale de mes écrits. Non-seulement il approuvoit cette entreprise, il desiroit même s'y intéresser : il me marqua ce desir que je n'en-

courageai pas, sachant que la compagnie qui s'étoit formée se trouvoit déjà trop nombreuse, & ne vouloit plus d'autre associé. Sur mon peu d'empressement, qu'il remarqua trop, il réfléchit quelque temps après que la bienséance de son état ne lui permettoit pas d'entrer dans cette entreprise. C'est alors que la Classe prit le parti de s'y opposer, & fit des représentations à la Cour.

Du reste, la bonne intelligence étoit si parfaite encore entre nous, & mon dernier ouvrage y mettoit si peu d'obstacle, que long-temps après cette publication, M. de M. causant avec moi, me dit qu'il vouloit demander à la Cour une augmentation de prébende; & me proposa de mettre quelques lignes dans la lettre qu'il écriroit pour cet effet à Mylord Marechal. Cette forme de recommandation me paroissant trop familière, je lui demandai quinze jours pour en écrire à Mylord Marechal auparavant. Il se rut, & ne m'a plus parlé de cette affaire. Dès-lors il commença de voir d'un autre œil les Lettres de la Montagne, sans cependant en improuver jamais un seul mot en ma présence. Une fois seulement il me dit : *pour moi, je crois aux miracles.* J'aurois pu lui répondre, *j'y crois tout autant que vous.*

PUISQUE je suis sur mes torts avec M. de M. je dois vous avouer, Monsieur, que je m'en reconnois d'autres encore. Pénétré pour lui de reconnoissance, j'ai cherché toutes les occasions de la lui marquer, tant en public qu'en particulier. Mais je n'ai point fait d'un sentiment si noble, un trafic d'intérêt, l'exemple ne m'a point gagné, je ne fais pas acheter les choses saintes. M. de M. vouloit savoir toutes mes affaires, connoître tous mes correspondans, diriger, recevoir mon testament, gouverner mon petit ménage : Voilà ce que je n'ai point souffert. M. de M. aime à tenir table long-temps : pour moi c'est un vrai supplice. Rarement il a mangé chez moi, jamais je n'ai mangé chez lui. Enfin j'ai toujours repoussé, avec tous les égards & tout le respect possibles, l'intimité qu'il vouloit établir entre nous. Elle n'est jamais un devoir dès qu'elle ne convient pas à tous deux.

VOILA mes torts, je les confesse, sans pouvoir m'en repentir.

Ils sont grands, si l'on veut; mais ils sont les seuls, & j'atteste quiconque connoît un peu ces contrées, si je ne m'y suis pas souvent rendu désagréable aux honnêtes gens par mon zèle à louer dans M. de M. ce que j'y trouvois de louable.

CEPENDANT quelques mécontentemens secrets qu'il eût contre moi, jamais il n'eût pris pour les faire éclater un moment si mal choisi, si d'autres motifs ne l'eussent porté à ressaisir l'occasion fugitive qu'il avoit d'abord laissée échapper. Il voyoit trop combien sa conduite alloit être choquante & contradictoire. Que de combats n'a-t-il pas dû sentir en lui-même avant d'oser afficher une si claire prévarication? Car, passons telle condamnation qu'on voudra sur les Lettres de la Montagne; en diront-elles, enfin, plus que l'Émile, après lequel j'ai été, non pas laissé, mais admis à la Table sacrée? Plus que la lettre à M. de Beaumont, sur laquelle on n'a pas dit un seul mot? Qu'elles ne soient, si l'on veut, qu'un tissu d'erreurs, que s'ensuivra-t-il? Qu'elles ne m'ont point justifié, & que l'Auteur d'Émile demeure inexcusable, mais jamais que celui des Lettres écrites de la Montagne doive en particulier être condamné. Après avoir fait grâce à un homme du crime dont on l'accuse, le punit-on pour s'être mal défendu? Voilà pourtant ce que fait ici M. de M. & je le défie, lui & tous ses confrères, de citer dans ce dernier ouvrage aucun des sentimens qu'ils censurent, que je ne prouve être plus fortement établi dans les précédens.

MAIS excité sous main par d'autres gens, il saisit le prétexte qu'on lui présente; sûr qu'en criant à tort & à travers à l'impie, on met toujours le peuple en fureur, il sonne après coup le tocsin de Motiers sur un pauvre homme pour s'être osé défendre chez les Genevois; & sentant bien que le succès seul pouvoit le sauver du blâme, il n'épargne rien pour se l'assurer. Je vis à Motiers, je ne veux point parler de ce qui s'y passe, vous le savez aussi bien que moi; personne à Neufchâtel ne l'ignore; les étrangers qui viennent le voient, gémissent; & moi je me tais.

M. de M. s'excuse sur les ordres de la Classe. Mais supposons

les exécutés par des voies légitimes ; si ces ordres étoient justes comment avoit-il attendu si tard à le sentir ? Comment ne les prévenoit-il point lui-même que cela regardoit spécialement ? Comment, après avoir lu & relu les Lettres de la Montagne, n'y avoit-il jamais trouvé un mot à reprendre, ou pourquoi ne m'en avoit-il rien dit, à moi son paroissien, dans plusieurs visites qu'il m'avoit faites ? Qu'étoit devenu son zèle pastoral ? Voudroit-il qu'on le prît pour un imbécille, qui ne fait voir dans un livre de son métier ce qui y est que quand on le lui montre ? Si ces ordres étoient injustes, pourquoi s'y soumettoit-il ? (90) Un Ministre de l'Évangile, un Pasteur doit-il persécuter par obéissance un homme qu'il fait être innocent ? Ignore-t-il que paroître même en Consistoire est une peine ignominieuse, un affront cruel pour un homme de mon âge, sur-tout dans un village où l'on ne connoît d'autres matières consistoriales que des admonitions sur les mœurs ? Il y a dix ans que je fus dispensé à Genève de paroître en Consistoire dans une occasion beaucoup plus légitime, & ce que je me reproche presque, contre le texte formel de la loi. Mais il n'est pas étonnant que l'on connoisse à Genève des bienféances que l'on ignore à Motiers.

JE ne fais pour qui M. de M. prend ses lecteurs quand il leur dit qu'il n'y avoit point d'inquisition dans cette affaire ; c'est comme s'il disoit qu'il n'y avoit point de Consistoire, car c'est la même chose en cette occasion. Il fait entendre, il assure même qu'elle ne devoit point avoir de suite temporelle : le contraire est connu de tous les gens au fait du projet : & qui ne fait qu'en surprenant la religion du Conseil d'État, on l'avoit déjà engagé à faire des démarches qui tendoient à m'ôter la protection du Roi ? Le pas nécessaire pour achever étoit l'excommunication ; après quoi de nouvelles remontrances au Conseil d'État auroient fait le reste ; on s'y étoit engagé, & voilà d'où vient la douleur de n'avoir pu

(90) Pour être comme un bâton dans la main de celui qui le guide. Voyez les Constitutions des Jésuites.

M. Rousseau ne connoît sans doute

pas l'étendue de l'obéissance due à la Classe par ses membres. Il pourra s'en instruire en jettant un coup d'œil sur la Pièce justificative.

réussir. Car d'ailleurs, qu'importe à M. de M. Craint-il que je ne me présente pour communier de sa main ? Qu'il se rassure. Je ne suis pas aguerri aux Communions comme je vois tant de gens l'être. J'admire ces estomacs dévôts toujours si prêts à digérer le pain sacré : le mien n'est pas si robuste.

IL dit qu'il n'avoit qu'une question très-simple à me faire de la part de la Classe. Pourquoi donc en me citant ne me fit-il pas signifier cette question ? Quelle est cette ruse d'user de surprise, & de forcer les gens de répondre à l'instant même, sans leur donner un moment pour réfléchir ? C'est qu'avec cette question de la Classe dont M. de M. parle, il m'en réservoir de son chef d'autres dont il ne parle point, & sur lesquelles il ne vouloit pas que j'eusse le temps de me préparer. On fait que son projet étoit absolument de me prendre en faute, & de m'embarrasser par tant d'interrogations captieuses qu'il en vint à bout. Il savoit combien j'étois languissant & foible. Je ne veux pas l'accuser d'avoir eu le dessein d'épuiser mes forces : mais quand je fus cité j'étois malade, hors d'état de sortir, & gardant la chambre depuis six mois. C'étoit l'hiver, il faisoit froid, & c'est pour un pauvre infirme un étrange spécifique qu'une séance de plusieurs heures, debout, interrogé sans relâche sur des matières de Théologie, devant des anciens dont les plus instruits déclarent n'y rien entendre. N'importe, on ne s'informa pas même si je pouvois sortir de mon lit, si j'avois la force d'aller, s'il faudroit me faire porter; on ne s'embarrassoit pas de cela. La charité pastorale occupée des choses de la foi, ne s'abaisse pas aux terrestres soins de cette vie.

Vous savez, Monsieur, ce qui se passa dans le Consistoire en mon absence, comment s'y fit la lecture de ma lettre, & les propos qu'on y tint pour en empêcher l'effet. Vos mémoires là-dessus vous viennent de la bonne source. Concevez-vous qu'après cela M. de M. change tout à coup d'état & de titre, & que s'étant fait commissaire de la Classe pour solliciter l'affaire, il redevienne aussi-tôt Pasteur pour la juger ? *J'agissois*, dit-il, *comme Pasteur, comme chef du Consistoire, & non comme représentant de la vénéra-*

ble Classe. C'étoit bien tard changer de rôle, après en avoir fait jusqu'alors un si différent. Craignons, Monsieur, les gens qui font si volontiers deux personnages dans la même affaire. Il est rare que ces deux en fassent un bon.

IL appuie la nécessité de sévir sur le scandale causé par mon livre. Voilà des scrupules tout nouveaux qu'il n'eut point du temps de l'Émile. Le scandale fut tout aussi grand pour le moins : les gens d'Église & les gazetiers ne firent pas moins de bruit. On brûloit, on brailloit, on m'insultoit par toute l'Europe. M. de M. trouve aujourd'hui des raisons de m'excommunier dans celles qui ne l'empêcherent pas alors de m'admettre. Son zèle, suivant le précepte, prend toutes les formes pour agir selon les temps & les lieux. Mais qui est-ce, je vous prie, qui excita dans sa paroisse le scandale dont il se plaint au sujet de mon dernier livre? Qui est-ce qui affectoit d'en faire un bruit affreux, & par soi-même & par des gens apostés? Qui est-ce, parmi tout ce peuple si saintement forcené, qui auroit su que j'avois commis le crime énorme de prouver que le Conseil de Genève m'avoit condamné à tort, si l'on n'eût pris soin de le leur dire, en leur peignant ce singulier crime avec les couleurs que chacun sait? Qui d'entr'eux est même en état de lire mon livre & d'entendre ce dont il s'agit? Exceptons, si l'on veut, l'ardent satellite de M. de M. ce grand Maréchal qu'il cite si fièrement, ce grand clerc, le Boirude de son Église, qui se connoît si bien en fers de chevaux & en livres de théologie. Je veux le croire en état de lire à jeun & sans épeller une ligne entière, quel autre des ameautés en peut faire autant? En entrevoyant sur mes pages les mots d'*Évangile* & de *miracles*, ils auroient cru lire un livre de dévotion, & me sachant bon homme, il auroient dit : *que Dieu le bénisse, il nous édifie.* Mais on leur a tant assuré que j'étois un homme abominable, un impie, qui disoit qu'il n'y avoit point de Dieu, & que les femmes n'avoient point d'ame, que, sans songer au langage si contraire qu'on leur tenoit ci-devant, ils ont à leur tour répété; c'est un impie, un scélérat, c'est l'antechrist, il faut l'excommunier, le brûler. On leur a charitablement répondu : sans doute, mais criez & laissez-nous faire, tout ira bien.

LA marche ordinaire de Messieurs les gens d'Église me paroît admirable pour aller à leur but. Après avoir établi en principe leur compétence sur tout scandale, ils excitent le scandale sur tel objet qu'il leur plaît, & puis, en vertu de ce scandale, qui est leur ouvrage, ils s'emparent de l'affaire pour la juger. Voilà de quoi se rendre maîtres de tous les peuples, de toutes les loix, de tous les Rois & de toute la terre, sans qu'on ait le moindre mot à leur dire. Vous rappelez-vous le conte de ce chirurgien, dont la boutique donnoit sur deux rues, & qui sortant par une porte estropioit les passans, puis renroit subtilement, & pour les panser ressortoit par l'autre. Voilà l'histoire de tous les Clergés du monde, excepté que le chirurgien guérissoit du moins ses blessés, & que ces Messieurs, en traitant les leurs, les achevent.

N'ENTRONS point, Monsieur, dans les intrigues secrètes qu'il ne faut pas mettre au grand jour. Mais si M. de M. n'eût voulu qu'exécuter l'ordre de la Classe, ou faire l'acquit de sa conscience, pourquoy l'acharnement qu'il a mis à cette affaire? Pourquoy ce tumulte excité dans le pays? Pourquoy ces prédications violentes? Pourquoy ces conciliabules? Pourquoy tant de sots bruits répandus pour tâcher de m'effrayer par les cris de la populace? Tout cela n'est-il pas notoire au public? M. de M. le nie; & pourquoy non, puisqu'il a bien nié d'avoir prétendu deux voix dans le Consistoire? Moi j'en vois trois, si je ne me trompe. D'abord celle de son Diacre, qui n'étoit là que comme son représentant; la sienne ensuite qui formoit l'égalité, & celle enfin qu'il vouloit avoir pour départager les suffrages. Trois voix à lui seul c'eût été beaucoup, même pour absoudre; il les vouloit pour condamner, & ne put les obtenir: où étoit le mal? M. de M. étoit trop heureux que son Consistoire, plus sage que lui, l'eût tiré d'affaire avec la Classe, avec ses confrères, avec ses correspondans, avec lui-même. J'ai fait mon devoir, auroit-il dit, j'ai vivement poursuivi la chose: mon Consistoire n'a pas jugé comme moi, il a absous ROUSSEAU, contre mon avis. Ce n'est pas ma faute; je me retire; je n'en puis faire davantage sans blesser les loix, sans défobéir au Prince, sans troubler le repos public: je suis trop bon chrétien,

trop bon citoyen, trop bon Pasteur, pour rien tenter de semblable. Après avoir échoué, il pouvoit encore, avec un peu d'adresse, conserver sa dignité & recouvrer sa réputation. Mais l'amour-propre irrité n'est pas si sage. On pardonne encore moins aux autres le mal qu'on leur a voulu faire que celui qu'on leur a fait en effet. Furieux de voir manquer, à la face de l'Europe, ce grand crédit dont il aime à se vanter, il ne peut quitter la partie, il dit en Classe qu'il n'est pas sans espoir de la renouer, il le tente dans un autre Consistoire : mais pour se montrer moins à découvert, il ne la propose pas lui-même, il la fait proposer par son Maréchal, par cet instrument de ses menées, qu'il appelle à témoin qu'il n'en a pas fait. Cela n'étoit-il pas finement trouvé? Ce n'est pas que M. de M. ne soit fin : mais un homme que la colère aveugle ne fait plus que des sottises quand il se livre à sa passion.

CETTE ressource lui manque encore. Vous croiriez qu'au moins alors ses efforts s'arrêtent là. Point du tout. Dans l'assemblée suivante de la Classe, il propose un autre expédient, fondé sur l'impossibilité d'é luder l'activité de l'Officier du Prince dans sa paroisse. C'est d'attendre que j'aie passé dans une autre, & là de recommencer les poursuites sur nouveaux frais. En conséquence de ce bel expédient, les sermons emportés recommencèrent; on met derechef le peuple en rumeur, comptant, à force de désagréments, me forcer enfin de quitter la paroisse. En voilà trop, en vérité, pour un homme aussi tolérant que M. de M. prétend l'être, & qui n'agit que par l'ordre de son corps.

MA lettre s'allonge beaucoup; Monsieur; mais il le faut; & pourquoi la couperois-je? Seroit-ce l'abréger que d'en multiplier les formules? Laissons à M. de M. le plaisir de dire dix fois de suite : *Dinazarde, ma sœur, dormez-vous?*

JE n'ai point entamé la question de droit; je me suis interdit cette matière. Je me suis borné dans la seconde partie de cette lettre à vous prouver que M. de M. malgré le ton béat qu'il affecte, n'a point été conduit dans cette affaire par le zèle de la foi, ni par son devoir; mais qu'il a, selon l'usage, fait servir Dieu d'instrument

trument à ses passions. Or, jugez si pour telles fins on emploie des moyens qui soient honnêtes, & dispensez-moi d'entrer dans des détails qui feroient génir la vertu.

DANS la première partie de ma lettre, je rapporte des faits opposés à ceux qu'avance M. de M. Il avoit eu l'art de se ménager des indices, auxquels je n'ai pu répondre que par le récit fidèle de ce qui s'est passé. De ces assertions contraires de sa part & de la mienne, vous conclurez que l'un des deux est un menteur, & j'avoue que cette conclusion me paroît juste.

EN voulant finir ma lettre & poser sa brochure, je la feuillette encore. Les observations se présentent sans nombre, & il ne faut pas toujours recommencer. Cependant comment passer ce que j'ai dans cet instant sous les yeux, page 128. *Que feront nos Ministres, se disoit-on publiquement? Défendront-ils l'Évangile attaqué si ouvertement par ses ennemis? C'est donc moi qui suis l'ennemi de l'Évangile, parce que je m'indigne qu'on le défigure & qu'on l'avilisse! Eh! que ses prétendus défenseurs n'imitent-ils l'usage que j'en voudrois faire! Que n'en prennent-ils ce qui les rendroit bons & justes, que n'en laissent-ils ce qui ne sert de rien à personne & qu'ils n'entendent pas plus que moi!*

Si un citoyen de ce pays avoit osé dire ou écrire quelque chose d'approchant à ce qu'avance M. R. ne séviroit-on pas contre lui? Non assurément; j'ose le croire pour l'honneur de cet État. Peuple de Neuchâtel, quelles seroient donc vos franchises, si, pour quelque point qui fourniroit matière de chicane aux Ministres, ils pouvoient poursuivre au milieu de vous l'auteur d'un factum imprimé à l'autre bout de l'Europe, pour sa défense en pays étranger? M. de M. m'a choisi pour vous imposer en moi ce nouveau joug; mais serois-je digne d'avoir été reçu parmi vous, si j'y laissois par mon exemple une servitude que je n'y ai point trouvée?

M. Rousseau, nouveau citoyen, a-t-il donc plus de privilèges que tous les anciens citoyens? Je ne réclame pas même ici les leurs; je ne réclame que ceux que j'avois étant homme, & comme simple étranger. Le correspondant que M. de M. fait parler, ce merveilleux correspondant qu'il ne nomme point, & qui lui donne tant de

Iouanges, est un singulier raisonneur, ce me semble. Je veux avoir, selon lui, plus de privilèges que tous les citoyens, parce que je résiste à des vexations que n'endura jamais aucun citoyen. Pour m'ôter le droit de défendre ma bourse contre un voleur qui voudroit me la prendre, il n'auroit donc qu'à me dire : *Vous êtes plaisant de ne vouloir pas que je vous vole ! Je volerois bien un homme du pays, s'il passoit au lieu de vous.*

REMARQUEZ qu'ici Monsieur le Professeur de Montmollin est le seul Souverain, le despote qui me condamne, & que la loi, le Consistoire, le Magistrat, le Gouvernement, le Gouverneur, le Roi même, qui me protegent, sont autant de rebelles à l'autorité suprême de Monsieur le Professeur de Montmollin.

L'ANONYME demande *si je ne me suis pas soumis comme citoyen aux loix de l'État & aux usages* ; & de l'affirmative qu'assurément on ne lui contestera pas, il conclut que je me suis soumis à une loi qui n'existe point, & à un usage qui n'eut jamais lieu.

M. de M. dit à cela que cette loi existe à Genève, & que je me suis plaint moi-même qu'on l'a violée à mon préjudice. Ainsi donc la loi qui existe à Genève & qui n'existe pas à Motiers, on la viole à Genève pour me décréter, & on la suit à Motiers pour m'excommunier. Convenez que me voilà dans une agréable position ! C'étoit sans doute dans un de ses momens de gaieté que M. de M. fit ce raisonnement-là.

IL plaisante à-peu-près sur le même ton dans une note sur l'offre (91) que je voulus bien faire à la Classe, à condition qu'on me laisât en repos. Il dit que c'est se moquer, & qu'on ne fait pas ainsi la loi à ses supérieurs.

PREMIÈREMENT il se moque lui-même quand il prétend qu'offrir une satisfaction très-obséquieuse, & très-raisonnable à gens qui se plaignent, quoiqu'à tort, c'est leur faire la loi.

(91) Offre dont le secret fut si bien gardé, que personne n'en fut rien que quand je le publiai ; & qui fut si malhonnêtement reçu, qu'on ne daigna

pas y faire la moindre réponse. Il fallut même que je fissè redemander à M. de M. ma déclaration qu'il s'étoit doucement appropriée.

MAIS la plaisanterie est d'avoir appellé Messieurs de la Classe mes supérieurs, comme si j'étois homme d'Église. Car qui ne fait que la Classe ayant juridiction sur le Clergé seulement, & n'ayant au surplus rien à commander à qui que ce soit, ses membres ne sont comme tels les supérieurs de personne (92)? Or, de me traiter en homme d'Église est une plaisanterie fort déplacée, à mon avis. M. de M. fait très-bien que je ne suis point homme d'Église, & que j'ai même, graces au Ciel, très-peu de vocation pour le devenir.

ENCORE quelques mots sur la lettre que j'écrivis au Consistoire, & j'ai fini. M. de M. promet peu de commentaires sur cette lettre. Je crois qu'il fait très-bien, & qu'il eût mieux fait encore de n'en point donner du tout. Permettez que je passe en revue ceux qui me regardent; l'examen ne fera pas long.

COMMENT répondre, dit-il page 163, à des questions qu'on ignore? Comme j'ai fait; en prouvant d'avance qu'on n'a point le droit de questionner.

UNE foi dont on ne doit compte qu'à Dieu, ne se publie pas dans toute l'Europe.

ET pourquoi une foi dont on ne doit compte qu'à Dieu, ne se publieroit-elle pas dans toute l'Europe?

REMARQUEZ l'étrange prétention d'empêcher un homme de dire son sentiment, quand on lui en prête d'autres, de lui fermer la bouche & de le faire parler.

CELUI qui erre en Chrétien redresse volontiers ses erreurs. Plaisant sophisme!

CELUI qui erre en Chrétien ne fait pas qu'il erre. S'il redressoit ses erreurs sans les connoître, il n'erreroit pas moins, & de plus il mentiroit. Ce ne seroit plus errer en Chrétien.

(92) Il faudroit croire que la tête tourne à M. de M. si l'on lui supposoit assez d'arrogance pour vouloir sérieusement donner à Messieurs de la

Classe quelque supériorité sur les autres sujets du Roi. Il n'y a pas cent ans que ces Supérieurs prétendus ne signoient qu'après tous les autres corps.

EST-CE s'appuyer sur l'autorité de l'Évangile, que de rendre douteux les miracles? Oui, quand c'est par l'autorité même de l'Évangile qu'on rend douteux les miracles.

ET d'y jeter du ridicule. Pourquoi non, quand, s'appuyant sur l'Évangile, on prouve que ce ridicule n'est que dans les interprétations des théologiens?

JE suis sûr que M. de M. se félicitoit ici beaucoup de son Iacoinisme. Il est toujours aisé de répondre à de bons raisonnemens par des sentences ineptes.

QUANT à la note de Théodore de Beze, page 40, il n'a pas voulu dire autre chose, sinon que la foi du Chrétien n'est pas appuyée uniquement sur les miracles.

PRENEZ garde, Monsieur le Professeur; ou vous n'entendez pas le latin (93), ou vous êtes un homme de mauvaise foi.

CE passage non satis tuta fides eorum qui miraculis nituntur ne signifie point du tout, comme vous le prétendez, que la foi du Chrétien n'est pas appuyée uniquement sur les miracles.

AU contraire, il signifie très-exactement que *la foi de quiconque s'appuie sur les miracles est peu solide.* Ce sens se rapporte fort bien au passage de saint Jean qu'il commente, & qui dit de Jésus que plusieurs crurent en lui voyant ses miracles, mais qu'il ne leur confioit point pour cela sa personne, *parce qu'il les connoissoit bien.* Pensez-vous qu'il auroit aujourd'hui plus de confiance en ceux qui font tant de bruit de la même foi?

NE croiroit-on pas entendre M. Rousseau dire dans sa lettre à l'Archevêque de Paris, qu'on devoit lui dresser des statues pour son Émile? Notez que cela se dit au moment où, pressé par la com-

(93) La preuve que M. le Professeur entend le Latin, c'est qu'après avoir très-bien traduit de François en Latin cet adage nouveau, *d'autres temps, d'autres mœurs*, il le traduit, non-moins

correctement, de Latin en François pour l'intelligence de ses Lecteurs. Voulant donner un trait d'érudition dans ses lettres, pouvoit-il plus heureusement choisir?

paraïson d'Émile & des lettres de la Montagne, M. de M. ne fait comment s'échapper. Il se tire d'affaire par une gambade.

S'IL falloit suivre pied à pied ses écarts, s'il falloit examiner le poids de ses affirmations, & analyser les singuliers raisonnemens dont il nous paie, on ne finiroit pas, & il faut finir. Au bout de tout cela, fier de s'être nommé il s'en vante. Je ne vois pas trop là de quoi se vanter. Quand une fois on a pris son parti sur certaines choses, on a peu de mérite à se nommer.

POUR vous, Monsieur, qui gardiez par ménagement pour lui l'anonyme qu'il vous reproche, nommez-vous puisqu'il le veut. Acceptez des honnêtes gens l'éloge qui vous est dû : montrez-leur le digne Avocat de la cause juste, l'historien de la vérité, l'apologiste des droits de l'opprimé, de ceux du Prince, de l'État & des peuples, tous attaqués par lui dans ma personne : mes défenseurs, mes protecteurs sont connus ; qu'il montre à son tour son anonyme & ses partisans dans cette affaire : il en a déjà nommé deux ; qu'il acheve. Il m'a fait bien du mal, il vouloit m'en faire bien davantage ; que tout le monde connoisse ses amis & les miens. Je ne veux point d'autre vengeance.

RECEVEZ, Monsieur, mes tendres salutations.

Signé J. J. ROUSSEAU.

Fin du Tome second.

T A B L E.

<i>D</i> .DISCOURS sur les Sciences & les Arts,	Page 5
Réponse au Discours précédent,	32
Observations de J. J. Rousseau de Genève, sur la Réponse qui a été faite à son Discours,	43
Réfutation d'un Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année, 1750, &c.	67
Lettre de J. J. Rousseau de Genève, à M***. sur la Réfutation précédente,	85
Discours sur les avantages des Sciences & des Arts,	97
Réponse de J. J. Rousseau au Discours précédent,	121
Lettre de J. J. Rousseau sur la nouvelle Réfutation de son Discours par un Académicien de Dijon,	149
Désaveu de l'Académie de Dijon, &c.	157
Lettre sur la Musique Française,	163
Extrait d'une Lettre de M. Rousseau à M... sur les Ouvrages de M. Rameau,	205
Le Devin du Village, intermède,	215
Fragment d'une Lettre de M. Rousseau,	259
Préface de Narcisse,	265
Narcisse ou l'Amant de lui-même, comédie,	285
Lettre de J. J. Rousseau à M. de Voltaire,	329
L'Allée de Silvie,	347
Imitation libre d'une Chançon Italienne de Métastase,	353
Giuseppe Farsetti Patr'zìo Veneto a Gio Gia eò mo Rousseau Cittadino Genevrino. Sermoné,	357
Lettre de M. Rousseau à l'auteur du Mercure,	361
Lettres de M. le Comte de Tressan à M. Rousseau,	365
Réponse de M. J. J. Rousseau,	366
Lettre II de M. le Comte de Tressan,	367
Réponse de M. J. J. Rousseau,	368
Lettre III du Comte de Tressan,	369
Réponse de M. J. J. Rousseau,	370

T A B L E.

<i>Avis à un anonyme, par J. J. Rousseau,</i>	Page 372
<i>Lettre d'un Bourgeois de Bordeaux à l'auteur du Mercure,</i>	373
<i>Réponse de M. Rousseau à M. de Boissy,</i>	377
<i>Lettre de J. J. Rousseau à M. le Professeur de Féllice,</i>	380
<i>Discours sur l'Économie politique,</i>	382
<i>Projet de Paix perpétuelle,</i>	427
<i>Lettre de J. J. Rousseau à M. de Gingins de Moiry,</i>	457
<i>Lettre de J. J. Rousseau à M. Favre,</i>	458
<i>Réponse de M. Rousseau à une Lettre d'un de ses concitoyens,</i>	459
<i>Lettre de M. Rousseau contenant une déclaration de ses sentimens en matière de foi, &c.</i>	462
<i>Notice d'un Ouvrage intitulé, Représentations des citoyens & Bour- geois de Genève, &c.</i>	464
<i>Réponses aux Lettres populaires,</i>	465
<i>Lettre de M. J. J. Rousseau,</i>	466

Fin de la Table.









